

UNIVERSITE DU QUEBEC

THESE PRESENTEE A
L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN PHILOSOPHIE

PAR
RENEE BILODEAU

DES RAISONS ET DES CAUSES DE L'ACTION

DECEMBRE 1990

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.



Université du Québec à Trois-Rivières

**Fiche-résumé de travail
de recherche de 2e cycle
ou de 3e cycle**



Thèse



Mémoire



Rapport de recherche



Rapport de stage

Nom du candidat: Renée Bilodeau

Diplôme postulé: Philosophiae doctor, Ph. D.
(PHILOSOPHIE)

Nom du directeur
de recherche: J.N. Kaufmann

Nom du co-directeur
de recherche (s'il y a lieu):

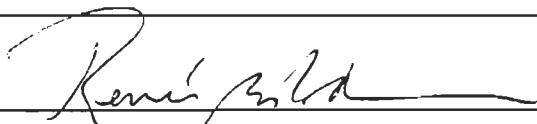
Titre du travail
de recherche: Des raisons et des causes de l'action

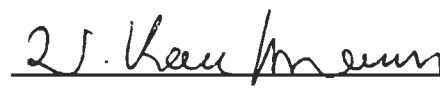
Résumé:★

La philosophie de l'action est cette discipline qui, à mi-chemin entre la philosophie de l'esprit et la philosophie des sciences humaines et sociales se préoccupe de rendre compte de l'action et de ses rapports avec les états psychologiques des agents. Sans entrer dans l'analyse sémantique des énoncés d'attitude propositionnelle et sans prétendre proposer une étude des modèles qui prévalent, ou devraient prévaloir, en sciences, elle utilise les résultats de la première pour procéder à l'analyse des concepts fondamentaux que présuppose l'élaboration des secondes.

Tant par intérêt pour la philosophie des sciences sociales que pour la théorie de l'action elle-même, l'objectif de ma thèse a été de préciser ce que l'on entend par 'explication de l'action', et d'évaluer la pertinence du modèle causal à cette fin. La démarche dans laquelle je me suis engagée est d'inspiration nettement davidsonienne. Non seulement les thèses de Davidson permettent-elles de traiter de manière cohérente les questions qui me paraissent des préalables indispensables à toute théorie de l'action, mais elles ouvrent également des solutions inédites à de nombreux problèmes de philosophie de l'action et de philosophie de l'esprit. Ce n'est cependant pas à une exégèse de l'oeuvre de Davidson que je me suis livrée. Mon propos étant d'abord et avant tout de mettre un peu d'ordre dans les notions de base de la théorie de l'action, j'ai utilisé quelques points centraux de l'oeuvre de Davidson pour clarifier trois grandes problématiques qui constituent la toile de fond en regard de laquelle doit se situer toute théorie de l'action avant de prendre position sur quelque autre question que ce soit. La première est de savoir en quoi, si tel est le cas, une action est distincte d'un comportement, d'un mouvement corporel observable. En réponse à cette question, j'ai défini l'action à partir de trois notions primitives, dont les deux principales sont celle d'intention et celle de faire. La seconde est d'ordre ontologique. Elle a trait à la question de savoir quelle sorte d'entités sont les actions et de quelle façon elles sont individuées. J'ai, sur ce point, défendu l'unicisme de Davidson contre les théories adverses (celle de Goldman, en particulier) en mettant en évidence l'intérêt de traiter les

événements comme des particuliers inanalysables. Non seulement une telle notion d'événement facilite-t-elle la solution au problème de leur individuation, mais elle permet d'inscrire l'action dans l'ordre des événements naturels rendant ainsi compatible l'analyse causale et l'analyse intentionnelle de la notion d'action. La troisième problématique, la plus fondamentale à ma démarche, porte sur la question du modèle d'explication de l'action qu'il convient de privilégier. Faut-il, à l'instar des sciences pures, adopter un modèle causal d'explication, avec les avantages présumés que procure un modèle unifié des sciences, ou plutôt opter pour une approche de type téléologique, compte tenu des difficultés récurrentes que rencontre le modèle causal lorsqu'on tente de l'appliquer à l'agir humain? En reformulant la distinction établie par Davidson entre relation causale et explication causale, j'ai démontré comment une théorie causale de l'action peut être une théorie intentionaliste de l'action. J'ai abordé le débat entre causalistes et anti-causalistes en théorie de l'action et discuté dans le détail les arguments anti-causalistes pour démontrer, d'une part, qu'ils sont impuissants à établir que les raisons ne sont pas des causes, d'autre part, que la théorie davidsonienne prend en considération tous les éléments qui leur paraissent indispensables à l'étude de l'action intentionnelle, et, en terminant, que la notion de rationalisation de Davidson, bien qu'elle ne soit pas sans failles, a le mérite d'ouvrir sur une notion d'explication causale singulière qui respecte le caractère justificatif de l'explication de l'action en regard des raisons de l'agent.


Signature du candidat
Date: 20-12-1990


Signature du directeur de recherche
Date: 20 - 12 - 1990

Signature du co-auteur (s'il y a lieu)
Date:

Signature du co-directeur (s'il y a lieu)
Date:

Arthur, où t'as mis le corps?

Boris Vian

TABLE DES MATIERES

Remerciements	vi
Introduction	vii
1. Causalisme et anti-causalisme en philosophie de l'action	1
1.1 Mise en perspective de la controverse	5
1.2 L'éliminativisme	24
1.3 La thèse de la complémentarité	30
2. Qu'est-ce qu'une intention?	41
2.1 L'approche componentielle et ses limites	44
2.2 Intention et croyance	53
2.3 Contenu intentionnel et lois naturelles	64
2.4 Intention d'agir et agir intentionnel	68
3. Qu'est-ce qu'un faire?	80
3.1 Caractérisation des faires	84

3.2 Les diverses sortes de faires	94
3.3 L'introduction d'une variable pour événement	107
3.4 Quelques précisions sur la notion d'événement	125
3.5 Les faires parmi les événements	131
 4. Qu'est-ce qu'une action?	 141
4.1 Définition de la notion d'action	142
4.2 Les prédicats d'action	155
4.3 Les faires <i>simpliciter</i>	163
4.4 'Sous une description'	170
4.5 Y a-t-il des actions préintentionnelles?	180
4.6 Action volontaire et action involontaire	186
 5. Le débat entre unicistes et prolifiques	 198
5.1 La portée de la thèse des descriptions multiples	200
5.2 Relation causale et engendrement causal	208
5.3 Événement et partie d'événement	224
5.4 Clarification de la position uniciste	235
5.5 Le temps et le lieu de l'action	250
5.6 Les critères d'individuation des événements	262
5.7 La locution 'en'	273
 6. Le causalisme de Davidson comme thèse intentionaliste	 289
6.1 L'argument de la connexion logique	292
6.1.1 L'objection sémantique	293
6.1.2 L'objection de l'intelligibilité	306

6.1.3 L'objection selon laquelle les intentions ne sont pas des événements . . .	315
6.1.4 L'objection de l'accès direct à ses propres états mentaux	320
6.1.5 L'objection selon laquelle les actions ne tombent pas sous des lois . . .	327
6.2 Les rationalisations comme explications causales	331
 Conclusion	 348
 Bibliographie	 351

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier J.N. Kaufmann, qui fut un directeur de thèse exemplaire à plusieurs égards: inépuisable source d'informations, d'une grande disponibilité, et toujours intellectuellement ouvert et stimulant. La confiance qu'il m'a témoignée me fut d'un précieux secours pour mener à terme ce travail. J'ai aussi une dette importante à l'endroit de R. Vallée, tant pour nos interminables discussions théoriques, que pour son support technique et ses paupiettes au Marsala. La version finale des chapitres sur la définition de l'action doit beaucoup aux commentaires de D. Laurier qui m'ont permis de corriger de nombreuses erreurs dont souffrait le texte initial. Je voudrais enfin exprimer ma gratitude envers les amis qui m'ont supportée par leurs encouragements et leurs commentaires tout au long de ma rédaction, et qui m'ont supportée tout court pendant les dernières semaines.

Je me dois également de signaler l'appui financier du Fonds F.C.A.R. qui, compressions budgétaires après compressions budgétaires, réussit encore à offrir quelques bourses pour que la recherche avancée existe au Québec. J'ai, de même, apprécié le soutien de l'Université du Québec à Trois-Rivières qui, en m'offrant un congé de perfectionnement, me permettra peut-être un jour d'échapper aux emplois précaires de chargée de cours.

INTRODUCTION

La philosophie de l'action est cette discipline qui, à mi-chemin entre la philosophie de l'esprit et la philosophie des sciences humaines et sociales se préoccupe de rendre compte de l'action et de ses rapports avec les états psychologiques des agents. Sans entrer dans l'analyse sémantique des énoncés d'attitude propositionnelle et sans prétendre proposer une étude des modèles qui prévalent, ou devraient prévaloir, en sciences, elle utilise les résultats de la première pour procéder à l'analyse des concepts fondamentaux que présuppose l'élaboration des secondes. Elle s'arrête, notamment, aux concepts d'action, d'agent, de raison, de rationalité, aux liens par lesquels ces notions s'éclairent mutuellement, et aux problèmes que pose leur articulation, qu'il s'agisse d'évaluer les caractéristiques propres des différents états mentaux et leur rôle relativement à l'action, de formuler une théorie adéquate des inférences pratiques, de traiter de la question du déterminisme et du libre arbitre, ou de juger de la validité des approches qui accentuent le relativisme culturel et celui des théories interprétatives.

Aucun de ces problèmes n'est nouveau dans l'histoire de la philosophie et si, aujourd'hui, la philosophie analytique reconnaît aux théories de l'action une relative indépendance par rapport à l'éthique, il faut probablement voir là le résultat des progrès

de la sémantique dans d'autres champs, lesquels n'ont rendu que plus évidente l'indigence dans laquelle se trouvait l'étude du vocabulaire de l'action. La théorie de l'action au sens contemporain date d'une trentaine d'années, et pourtant tout le travail reste à faire. On ne s'entend ni sur ce en quoi consiste une action, ni sur la nature des états intentionnels desquels elle dépend, encore moins sur la signification des thèses de ceux que l'on imagine être ses adversaires.

Trois grandes problématiques constituent la toile de fond en regard de laquelle doit se situer toute théorie de l'action avant de prendre position sur quelque autre question que ce soit. La première est de savoir en quoi, si tel est le cas, une action est distincte d'un comportement, d'un mouvement corporel observable. Tous les mouvements corporels, y compris ceux des êtres humains, ne répondent pas aux états mentaux de ceux qui les accomplissent, aussi faut-il déterminer si ce que l'on entendra sous le concept d'action s'applique à un type de mouvements corporels particuliers ou si l'on est disposé à traiter indifféremment tous les déplacements du corps. Dans la première éventualité, des contraintes posées sur la notion d'action dépendra que l'on accepte ou non d'admettre que des organismes autres que les êtres humains accomplissent des actions. Si la contrainte stipule que seuls les individus doués de langage accomplissent des actions, il faudra attendre l'arrivée des habitants de la Terre-Jumelle pour rencontrer d'autres agents. Si, par contre, les actions sont comprises comme des comportements dirigés vers une fin, il n'est pas a priori exclu que les animaux accomplissent des actions. Il reste à préciser si l'on s'exprime strictement ou métaphoriquement en affirmant que le chat miaule à la fenêtre parce qu'il veut qu'on le laisse entrer. Au demeurant, l'attribution d'états mentaux et celle d'un langage à un individu vont peut-être de pair, ce qui rendraient ces deux critères équivalents (Voir Davidson, 1982b).

Si élémentaire qu'elle paraisse, cette problématique a des incidences directes sur toutes les autres questions qui intéressent les théoriciens de l'action. Ceux qui traitent les actions comme des comportements observables sont enclins à adopter un modèle causal d'explication du comportement et une analyse behavioriste des états psychologiques dont ils découlent. La spécificité de l'agir humain est ramenée à un minimum, et régler la question du déterminisme ne demande qu'un peu plus de subtilité lorsque l'analyse causale est appliquée à l'action que lorsqu'elle est appliquée aux autres événements. A l'opposé, ceux qui orientent nettement les discussions sur l'action vers le problème de l'agir intentionnel seront parfois plus réticents à adopter un modèle causal d'explication et iront chercher bien davantage du côté de la philosophie de l'esprit que du côté des sciences humaines et sociales des pistes de recherche.

La seconde problématique générale porte sur la question du modèle d'explication de l'action qu'il convient de privilégier. Faut-il, à l'instar des sciences pures, adopter un modèle causal d'explication, avec les avantages présumés que procure un modèle unifié des sciences, ou plutôt opter pour une approche de type téléologique, compte tenu des difficultés récurrentes que rencontre le modèle causal lorsqu'on tente de l'appliquer à l'agir humain? A partir du moment où on choisit d'accentuer la dimension intentionnelle de l'agir humain, il y a même lieu de se demander si la nature de l'objet, tel qu'on le conçoit, se prête à une approche de type causaliste. Si l'action est comprise en regard de ce que tend à réaliser l'agent, on peut supposer qu'un modèle téléologique est mieux adapté dans les circonstances.

Ces remarques n'autorisent cependant pas à conclure qu'une conception de l'action comme comportement engage à l'adoption d'un modèle causal, et qu'une

caractérisation en termes intentionnels implique l'utilisation d'un modèle téléologique. S'il ne s'est pas trouvé, dans les ouvrages sur le sujet, d'auteurs pour défendre à la fois que les actions ne sont pas différentes des autres mouvements observables et pour mettre de l'avant que leur explication doit se faire grâce à un modèle téléologique, toutes les autres combinaisons sont permises. Certains, qui conçoivent les actions en termes intentionnels, valorisent effectivement un modèle d'explication de type téléologique. D'autres favorisent un modèle causal, lequel modèle est susceptible ou bien d'incorporer des lois ou bien, au contraire, de les exclure. Certains encore soutiennent que les approches causalistes et téléologiques sont compatibles, et même complémentaires, parce qu'elles répondent à des fonctions différentes. (Les querelles auxquelles ont donné lieu ces diverses positions sont connues comme le débat entre causalistes et anti-causalistes, lequel, bien que son apogée date des années 1960-1970, est loin d'être éteint.) D'autres, finalement, ne veulent pas abandonner la notion de causalité bien qu'ils en aient contre l'idée de causalité transitoire, développée pour expliquer les phénomènes physiques, et tentent de lui substituer une notion de causalité immanente dont l'un des *relata* est l'agent plutôt qu'une entité physique.

La troisième grande problématique est d'ordre ontologique. Elle a trait à la question de savoir quelle sorte d'entités sont les actions et de quelle façon elles sont individuées. Sur le premier aspect de la question, on s'entend généralement pour dire que les actions sont des événements, mais pour ce qui est du reste, on baigne dans la confusion la plus totale. Les actions doivent-elles être conçues comme des événements particuliers ou comme des événements 'éternels' dont l'occurrence est susceptible de se produire une fois, plusieurs fois, éventuellement même de ne jamais se produire? Et les événements eux-mêmes sont-ils des entités de base de l'ontologie, des particuliers inanalysables, ou ces entités sont-elles analysables en termes d'entités plus élémentaires, des objets et des propriétés?

Directement tributaire de ce que l'on entend par 'événement', le problème de l'individuation oppose ceux qui favorisent un critère d'identité spatio-temporelle des événements, à ceux qui les individuent en fonction de la place qu'ils occupent dans une chaîne causale, et à ceux qui ne considèrent identiques deux événements qu'à condition qu'ils soient l'exemplification de la même propriété, par le même objet, au même moment du temps. Les choses se compliquent d'autant que, si, de façon avouée, on dit des actions qu'elles sont des événements, l'analyse sémantique des énoncés d'action révèle que les prétendus événements ne sont pas toujours, comme ils devraient l'être, la dénotation d'une description définie. Ce que certains nomment 'événement' correspond plutôt à la dénotation de phrases (il serait plus correct alors de dire que ce sont des faits), expressions qui, selon d'autres, ne dénotent rien.

Qui plus est, dès lors que les actions sont traitées comme des entités primitives, il devient possible de leur appliquer des descriptions englobant les conséquences qu'elles entraînent sans pour cela accroître le nombre d'actions accomplies par un agent à un certain moment du temps. Cette thèse, connue sous le nom de 'thèse des descriptions multiples', a donné lieu à une controverse entre 'unicistes' et 'prolifiques' qui a vu les défenseurs de chacune des positions opposer à leurs adversaires des contre-exemples tous plus farfelus les uns que les autres. Face à semblable situation, plusieurs ont été ultimement conduits à penser que ces avenues, l'une comme l'autre, ne mènent nulle part.

Tant par intérêt pour la philosophie des sciences sociales que pour la théorie de l'action elle-même, mon premier objectif, en débutant ce travail, était de préciser ce que l'on entend par 'explication de l'action', et d'évaluer la pertinence du modèle causal à

cette fin. La situation chaotique devant laquelle je me suis retrouvée m'a rapidement amenée à conclure que je ne pourrais mener à bien ce travail, qui concerne la seconde des trois grandes problématiques que j'ai signalées, avant d'avoir pris nettement position sur les deux autres.

La démarche dans laquelle je me suis engagée est d'inspiration nettement davidsonienne. Non seulement les thèses de Davidson permettent-elles de traiter de manière cohérente chacune des questions qui me paraissent des préalables indispensables à toute théorie de l'action, mais elles ouvrent également des solutions inédites à de nombreux problèmes de philosophie de l'action et de philosophie de l'esprit. Ce n'est cependant pas à une exégèse de l'oeuvre de Davidson que je me livrerai dans les pages qui suivent. De sa philosophie du langage, presque rien ne sera exposé, ni la thèse de l'interprétation radicale, ni la convention T, qui place la notion de vérité à la base de sa sémantique, ni ses attaques contre le troisième dogme de l'empirisme, le dualisme du schème et du contenu de pensée. Je ne procéderai pas davantage à la discussion de quelques-unes de ses principales thèses en philosophie de l'esprit ou en philosophie de l'action. Le monisme anomal, qui identifie chaque occurrence d'événement mental à une occurrence d'événement physique et nie l'existence de lois psychologiques ou psychophysiques strictes, sera à peine mentionné (seul l'anomalisme du mental sera très brièvement exposé); son traitement du problème de l'akrasie, qui l'a conduit à revenir sur ses premières analyses des syllogismes pratiques et de la notion d'intention ne fera pas, non plus, l'objet de mes réflexions.

Mon propos étant d'abord et avant tout de mettre un peu d'ordre dans les notions de base de la théorie de l'action, j'ai utilisé quelques points centraux de l'oeuvre de Davidson pour clarifier chacun des trois problèmes fondamentaux que j'ai identifiés.

Parmi ces points figure notamment son analyse de la forme logique des énoncés d'action et des énoncés causaux, analyse grâce à laquelle il introduit la notion d'événement comme particulier inanalysable. Je lui emprunterai aussi la thèse des descriptions multiples, qu'il entérine. Elle me sera utile pour défendre sa notion d'événement contre les notions adverses en mettant en évidence les possibilités théoriques offertes par l'idée que les actions sont des entités primitives. Toujours grâce à cette notion d'événement, laquelle constitue la pierre angulaire de sa théorie de l'action, il établit une distinction entre relation causale et explication causale que je reprendrai finalement et qui me servira à démontrer comment une théorie causale de l'action peut être, en même temps et sous le même rapport (comme on le dit dans la tradition scolastique), une théorie intentionaliste de l'action.

L'économie de mon texte a été conçue de manière à ce que la solution au problème de l'explication de l'action s'impose, pour ainsi dire, d'elle-même, en bout de piste. Dans un premier chapitre, je brosserai un tableau du problème de l'explication de l'action tel qu'il se présente en philosophie analytique depuis la fin des années cinquante, et camperai les principales thèses en présence, soit le modèle causal nomologique, le modèle téléologique, et le causalisme de Davidson, qu'à cette étape du travail, je présenterai moins pour lui-même qu'en tant que position causaliste susceptible de satisfaire les exigences posées par les anti-causalistes sur les théories de l'action. J'écarterai les positions mitoyennes qui ne réussissent à faire que des mécontents et défendrai la pertinence du vocabulaire actantiel contre ceux qui voudraient voir la science s'en débarrasser.

Dans un second temps, au cours des trois chapitres suivants, je préciserai ce que requiert une définition de la notion d'action qui devrait rencontrer l'assentiment tant des causalistes que des anti-causalistes. Je proposerai les conditions nécessaires et

suffisantes à une telle définition et expliciterai leurs conséquences. Ces chapitres constituent ma réponse à la première des trois problématiques présentées plus haut. Je définirai l'action à partir de deux notions primitives, celle d'intention, à la clarification de laquelle sera consacrée le chapitre 2, et celle de faire, sur laquelle portera le chapitre 3. Le chapitre 4 me servira ensuite à lier intention et faire de manière à distinguer les actions des autres faires. Après avoir indiqué un critère permettant d'exclure systématiquement certains types de faires de la classe des actions, j'y examinerai diverses caractéristiques traditionnellement attribuées aux actions, dont ce *locus classicus* de la philosophie de l'action, qu'une action est intentionnelle sous une description.

Le cinquième chapitre reprendra les divers problèmes que j'ai soulevés relativement à la notion d'événement et à l'individuation de ceux-ci. Il aura pour fonction de défendre l'unicisme de Davidson contre les théories avec lesquelles il est en compétition (celle de Goldman, en particulier) en mettant en évidence l'intérêt de traiter les événements comme des particuliers inanalysables. Non seulement une telle notion d'événement facilite-t-elle la solution au problème de leur individuation, mais elle permet d'inscrire l'action dans l'ordre des événements naturels rendant ainsi compatible l'analyse causale et l'analyse intentionnelle de la notion d'action.

Le dernier chapitre abordera finalement le débat entre causalistes et anti-causalistes en théorie de l'action et discutera dans le détail les arguments anti-causalistes pour démontrer, d'une part, qu'ils sont impuissants à établir que les raisons ne sont pas des causes, d'autre part, que la théorie davidsonienne prend en considération tous les éléments qui leur paraissaient indispensables à l'étude de l'action intentionnelle, et, en terminant, que la notion de rationalisation de Davidson, bien qu'elle

ne soit pas sans failles, a le mérite d'ouvrir sur une notion d'explication causale singulière qui respecte le caractère justificatif de l'explication de l'action en regard des raisons de l'agent.

CHAPITRE I

CAUSALISME ET ANTI-CAUSALISME EN PHILOSOPHIE DE L'ACTION

Cet ouvrage se propose de clarifier certaines questions que cherche à solutionner la philosophie analytique de l'action et à partir desquelles pourraient être dégagées des lignes directrices susceptibles de servir la méthodologie des sciences sociales. L'idée d'utiliser la philosophie de l'action dans ce but n'est pas nouvelle: depuis la fin des années cinquante, les travaux de nombreux philosophes influencés par Wittgenstein y ont déjà abondamment contribué. L'avenue semble prometteuse pour au moins deux raisons. En procédant à une analyse systématique du vocabulaire actantiel¹ (des termes du langage ordinaire qu'on utilise pour rendre compte de l'action) et en examinant ses liens étroits avec les énoncés d'attitude propositionnelle² grâce auxquels sont exprimées les croyances et pro-attitudes³

¹ Le vocabulaire actantiel est indissociable de celui des attitudes propositionnelles. J'ai cependant choisi de ne pas me borner à employer l'expression 'vocabulaire mental', qui sied à celles-ci, parce que, si ma thèse se propose de clarifier le langage de l'action, elle n'a pas la prétention de couvrir l'analyse des énoncés d'attitude propositionnelle. Cette terminologie, qui se moule sur le langage ordinaire, n'oppose pas vocabulaire actantiel et vocabulaire mental, et n'engage à aucune position particulière quant aux problèmes théoriques liés à la définition du mental.

² Il convient de noter que, bien que j'emploie l'expression 'attitude propositionnelle', je considère que le contenu de l'attitude est une phrase, non une proposition au sens frégeén.

³ Pour des raisons de simplicité et d'économie, j'ai emprunté à Davidson l'expression 'pro-attitude' et je l'utiliserai, comme lui, pour désigner les diverses attitudes psychologiques et considérations évaluatives

dont découle l'action, la philosophie de l'action sert à préciser à quoi engage, tant au niveau ontologique que logique ou méthodologique, l'utilisation de ce vocabulaire, largement dominant dans les théories élaborées en sciences sociales. De plus, elle partage plusieurs des préoccupations qui font l'objet de la philosophie des sciences sociales et des sciences sociales elles-mêmes. Ces disciplines se sont notamment depuis longtemps penchées, avec des résultats plus ou moins probants, sur un des problèmes dominants de la théorie de l'action, celui de l'explication causale du comportement humain. A travers de multiples débats sur le déterminisme ou sur la subsumption de l'action sous des lois, sciences sociales et philosophie des sciences sociales ont cherché à établir si l'action pouvait être expliquée par un modèle inspiré des sciences naturelles, lequel aurait pour conséquence que l'attribution d'attitude propositionnelle tombe sous des généralisations à caractère nomologique (à condition qu'on y joigne des contraintes posées sur le contexte et une clause *ceteris paribus*). Une telle démarche présuppose une réponse à la question de savoir s'il convient de chercher à expliquer les phénomènes humains non seulement par des méthodes similaires à celles employées pour les phénomènes physiques, mais plus spécifiquement à l'aide d'un modèle causal. Par delà ses dimensions épistémologiques, le problème de l'application d'un modèle causal aux choses humaines a des incidences morales qui contribuent à embrouiller le débat. Cette question débouche en effet, selon plusieurs, sur la problématique classique de la compatibilité du déterminisme et du libre arbitre.

Philosophie de l'action, philosophie des sciences sociales et sciences sociales ont aussi en commun des discussions sur la nécessité de l'introduction d'un principe de rationalité dans l'explication de l'action humaine, et, conséquemment, sur

susceptibles de motiver un agent. "*Under [pro attitudes] are to be included desires, wantings, urges, promptings, and a great variety of moral views, aesthetic principles, economic prejudices, social conventions, and public and private goals and values in so far as these can be interpreted as attitudes of an agent directed toward actions of a certain kind.*" (1963, p. 4)

l'interprétation et sur le statut d'un tel principe. Que faut-il entendre par rationalité? Doit-on prêter au principe de rationalité une fonction descriptive ou normative? Son utilisation est-elle compatible avec l'idéal de formulation de lois causales ou vient-il se substituer à ces dernières? Quelles contraintes faut-il poser sur ce principe pour qu'il soit matériellement adéquat, c'est-à-dire pour que des êtres humains aux capacités finies et aux préférences changeantes puissent le respecter? Toutes ces questions sont au confluent des préoccupations de la philosophie de l'action, de celle des sciences sociales, et des sciences sociales. De même le sont les problèmes liés aux concepts de règle, de norme, de convention. De ce en quoi consiste suivre une règle, ainsi qu'on en a largement discuté dans le sillage du second Wittgenstein, de l'analyse logique des énoncés déontiques par von Wright, qui ouvre sur la clarification des différents types de normes et de leur rôle dans les inférences pratiques, de la définition de la notion de convention élaborée par Lewis, à partir de laquelle on peut illustrer l'indépendance des conventions relativement à ceux qui y participent, et de bien d'autres analyses philosophiques, les sciences sociales peuvent tirer profit. Ce sont là des questions de fond que les modèles connus en épistémologie n'ont pas réussi à traiter adéquatement. Mon intuition de base est que ces problèmes gagneraient à être abordés avec les instruments de la philosophie analytique de l'action, et j'entends illustrer, dans les prochains chapitres, quel genre d'apport proto-théorique on peut attendre des réflexions poursuivies dans ce champ philosophique.

L'ensemble de ma démarche présuppose que le vocabulaire actantiel, utilisé aujourd'hui par de nombreuses théories sociales, perdurera en sciences. S'il s'avérait que cette hypothèse est fautive et que la mathématisation des modèles s'impose en sciences humaines et sociales avec un égal bonheur qu'en sciences pures, la clarification du fonctionnement du vocabulaire de l'action conservera sa pertinence puisqu'il est peu

probable que, pour les besoins de la vie pratique, il soit abandonné au profit des termes techniques qu'introduiront les sciences sociales du futur.

Parmi les nombreux problèmes reliés à l'utilisation de ce vocabulaire, j'ai choisi de consacrer ma réflexion au problème de la causalité. Le problème de la causalité déborde l'utilisation du vocabulaire actantiel, et, bien que les sciences pures ne travaillent pas avec la notion de cause, celle-ci demeure sous-jacente aux entreprises de vulgarisation scientifique, voire à l'interprétation, en langage ordinaire, des modèles mathématiques par les scientifiques eux-mêmes (voir Bunge, 1959).

De manière plus particulière, le travail que j'entreprends a pour objet de mettre en place les éléments qui permettront de juger de l'applicabilité d'un modèle causal d'explication aux phénomènes humains intentionnels. Ainsi formulée, on voit immédiatement que la problématique comporte un double aspect, l'un tenant à la clarification de ce en quoi consistent les phénomènes intentionnels, l'autre se rapportant à ce à quoi engage l'adoption d'un modèle causal d'explication. La meilleure façon de traiter conjointement ces deux dimensions du problème se présente alors d'elle-même: dans les textes de philosophie analytique relatif à la théorie de l'action, le débat entre causalistes et anti-causalistes porte précisément sur la question de savoir si la notion de cause est pertinente lorsqu'il s'agit de traiter l'action dans sa dimension intentionnelle. Nulle part ailleurs trouve-t-on aussi bien cristallisé l'intérêt d'une perspective causaliste qui s'emploie à clarifier le fonctionnement du vocabulaire actantiel, dont d'aucuns auraient pu supposer qu'il était l'apanage de ceux qui refusent la notion de cause pour rendre compte de l'agir humain.

Pour bien faire ressortir l'importance et du vocabulaire actantiel et de la

controverse entre causalistes et anti-causalistes en théorie de l'action, je consacrerai ce premier chapitre à une défense du point de vue adopté. Je me pencherai d'abord sur le débat entre causalistes et anti-causalistes. Je l'introduirai historiquement en montrant sa valeur dans le cadre d'une contribution à la philosophie des sciences sociales. Après avoir brièvement exposé le modèle causaliste standard, je préciserai pourquoi il convient de lui préférer un causalisme à la Davidson. Cet auteur me paraît être, en effet, celui qui, parmi les causalistes, a su le mieux composer avec les exigences définies par les anti-causalistes à toute démarche se proposant de rendre compte de l'action. Ces discussions me serviront à mettre en lumière les enjeux du débat et à présenter les raisons pour lesquelles il mérite d'être réouvert, bien qu'il puisse sembler que le litige ait été définitivement tranché en faveur des causalistes. Par la suite, je prendrai quelques pages pour défendre l'idée que l'on doit continuer à avoir recours au vocabulaire actantiel. J'examinerai, à cet effet, la position éliminativiste et indiquerai en quoi elle est insatisfaisante. Ces commentaires constitueront, du même coup, une justification de l'examen de la controverse entre causalistes et anti-causalistes, justification à laquelle j'ajouterai, finalement, un dernier argument en considérant une autre avenue par laquelle on a voulu régler la question de l'assimilation des raisons aux causes, soit la thèse de la complémentarité.

1.1 Mise en perspective de la controverse

L'histoire des théories scientifiques est marquée par deux types d'approches divergentes. L'une, que l'on inscrit dans la lignée d'Aristote, tente d'expliquer les phénomènes à l'aide d'un modèle téléologique, tandis que l'autre, que l'on associe à Galilée et à la naissance de la physique moderne, se déleste des analyses de ce vers quoi tendent les événements pour adopter un modèle causal d'explication. Les théories

de l'action ne font pas exception à cette règle. Platon, dans le Phédon (98b-99d), s'étonnait de ce que l'on pût attribuer à Socrate d'avoir agi par intelligence pour ensuite expliquer son action par ses causes, par la tension des muscles ou la dureté des os. Restreignant les explications causales aux événements physiques, il préférait, pour l'explication des phénomènes humains, les explications téléologiques qui, en donnant les raisons pour lesquelles un agent accomplit une action, rend intelligible cette action en regard de la fin poursuivie par l'agent. Contre cette approche, les théoriciens de l'action prendront plus de temps à élaborer un modèle causaliste que n'en prirent ceux qui étudiaient les sciences naturelles. Cependant, déjà présent chez les empiristes anglais des XVII^e et XVIII^e siècles (Hobbes, 1651; Locke, 1690; Hume, 1739, 1748), le modèle allait s'affirmer franchement chez Mill (1874, livre 6), qui voyait là la seule façon de sortir les sciences morales de leur marasme. (Voir l'exposé de l'histoire de ces traditions dans von Wright, 1971, chap. 1.)

Les théories de l'action n'ont toutefois jamais vu la vapeur se renverser nettement en faveur du modèle causaliste et, depuis le XIX^e siècle, l'opposition entre ceux qui privilégient un modèle de type téléologique visant à la compréhension de l'action, et ceux qui favorisent un modèle de type causal destiné à son explication, voire à sa prédiction, a été constante. Avec l'essor du positivisme logique au cours des années 1920-1930, il apparut un moment que le modèle causal allait s'imposer aux théories de l'action. Le Cercle de Vienne défendit avec conviction le monisme méthodologique, mit de l'avant l'importance du recours aux modèles formels et à la quantification, lesquels procurent des résultats plus fiables, et fit valoir les avantages des théories formulant des énoncés nomologiques permettant aussi bien l'explication que la prédiction du comportement.

Le modèle épistémologique, maintenant classique, qui, dans le courant empiriste anglo-saxon, systématisa alors les critères que doivent satisfaire les explications de type causal est connu sous le nom de modèle déductif-nomologique⁴. Développé notamment par Hempel (1942, 1962, 1965; et Hempel et Oppenheim, 1948), il s'inscrit dans la tradition que l'on fait remonter à Hume et qui veut que l'identification d'un lien causal se fonde sur des régularités empiriques. Le principe du modèle est simple: l'occurrence d'un événement est expliquée dans la mesure où elle est l'exemplification d'une loi. Le modèle est dit déductif parce que l'*explanandum* (E), la phrase que rend vraie l'événement que l'on cherche à expliquer, est une conséquence logique de l'*explanans*, l'ensemble de phrases qui servent à l'expliquer, soit des énoncés à propos de conditions initiales spécifiques (C_1, C_2, \dots, C_k) qui doivent être remplies pour rendre possible l'occurrence de l'événement en question, et les lois (L_1, L_2, \dots, L_r) sous lesquelles est subsumée son occurrence.

Ce modèle a connu, depuis sa formulation, de nombreuses critiques et raffinements, et d'autres analyses lui ont succédé qui se proposaient de rendre compte plus adéquatement des critères de validité qui prévalent en science. Conforme ou non à ce qui serait un raisonnement idéal en science, il m'intéresse surtout parce que ceux qui s'opposent au modèle causaliste en ont retenu deux aspects majeurs: qu'il exige que les événements soient expliqués par des lois, et qu'il autorise des prédictions. Un argument fréquemment utilisé contre l'acceptabilité d'un modèle visant à la formulation de lois et de prédictions en sciences sociales est que les événements que cherchent à expliquer ces disciplines sont uniques et qu'il est, par conséquent, inapproprié d'espérer formuler des généralisations qui présupposent leur uniformité et leur répétabilité. De l'avis des défenseurs du modèle déductif-nomologique, toutefois, cette objection est en porte à

⁴ Le modèle inductif-statistique, bien qu'il comporte des caractéristiques propres, n'a pas besoin d'être discuté comme tel ici.

faux puisque ce caractère d'unicité est le propre de n'importe quel événement, qu'il relève des sciences pures ou des sciences sociales. L'essentiel, en ce qui concerne l'application de lois, est que l'événement ait des traits en regard desquels il appartienne à un type d'événements qu'il est possible d'inscrire dans un rapport causal avec d'autres événements, instantiant eux aussi, en regard de quelques-unes de leurs caractéristiques, un type défini d'occurrences. L'application du modèle déductif-nomologique pour l'explication de l'action reposerait même, selon Churchland (1970, p.215), sur l'idée que les pratiques quotidiennes en cette matière suivent implicitement un schéma qui inclut des généralisations empiriques. A défaut de lois strictes de comportement, les agents font des projections relativement aux actions de leurs congénères à partir de ce qu'ils connaissent de leurs traits de personnalité, du contexte, et des actions qu'ils ont eu l'occasion d'observer dans des situations similaires.

D'autres objections internes ont été formulées, qui n'ont guère plus ébranlé la détermination de ceux qui croient possible la formulation de lois en sciences humaines et sociales. Que les détracteurs du modèle causaliste fassent valoir la trop grande multiplicité des facteurs à prendre en considération lorsqu'il s'agit d'expliquer l'action, qu'ils invoquent que les phénomènes humains ne sont pas isolables ni contrôlables comme le sont les phénomènes physiques observés en laboratoire, ou encore qu'ils insistent sur le fait que le comportement des sujets humains est influencé par la mise en scène expérimentale, ils rencontrent toujours un causaliste pour mettre en évidence qu'il n'y a pas là motif à distinguer radicalement les phénomènes humains des phénomènes naturels, que la météorologie doit aussi prendre en considération une grande multiplicité de facteurs, que le passage des comètes n'est pas, non plus, contrôlable, ou que les instruments de mesure influencent les phénomènes micro-physiques.

Tant que ceux qui s'opposent au modèle causal essaient de démontrer son invalidité sur le terrain de celui-ci, leurs critiques ne réussissent pas à convaincre. Leurs objections deviennent cependant plus sérieuses lorsque, au lieu de caractériser négativement les phénomènes humains à la lumière de traits qu'ils ne partageraient pas avec les phénomènes physiques, ils accentuent les caractéristiques qu'ils ont en propre. La meilleure défense est l'attaque et, dans ce cas-ci, elle consiste à mettre en évidence que, tant qu'on s'applique à formuler des lois du comportement, la caractéristique essentielle de l'action est perdue, à savoir sa dimension intentionnelle.

Rendre compte de la dimension intentionnelle de l'action consiste à mettre au jour ce que l'agent visait en l'accomplissant. Face à une telle tâche, les causes, qu'elles tombent ou non sous des lois, ne sont d'aucun secours. Les causes, tensions musculaires et processus neurophysiologiques, ne sont pas les motifs qui ont incité l'individu à agir. Pour ce, elles sont inaptes à rendre intelligible l'action en tant qu'action. L'action ne se comprend pas en regard d'un événement passé, elle prend son sens en fonction de ce que projette l'agent. Or la seule manière de représenter l'action de la façon dont celui qui l'a accomplie la concevait consiste à faire appel à une explication de type téléologique. Ainsi, dans le langage ordinaire, on expliquera que Pierre soit allé à l'épicerie, par le but qu'il poursuivait: acheter un litre de lait. Même si Pierre avait subi des séances de conditionnement qui l'incitaient à aller se chercher du lait à l'épicerie tous les matins, sa démarche serait inintelligible abstraction faite du sentiment d'obligation qu'il aurait, chaque matin, de remplir la tâche qu'on lui a assignée. D'apparence triviale lorsqu'elles sont appliquées à des exemples d'actions dont la simplicité et la quotidienneté sont telles qu'elles se passent d'explication, les explications téléologiques révèlent leur intérêt dès que les actions à expliquer sont plus éloignées de nous, qu'elles sont celles d'individus appartenant à une autre époque

(Dray, 1963) ou à une autre culture (Winch, 1958).

A la fin des années cinquante et au début des années soixante, la perspective téléologique a connu une période particulièrement florissante lorsque plusieurs ont cru trouver chez Wittgenstein des arguments définitifs, qui, à partir de l'étude de la grammaire du vocabulaire mental, démontreraient le caractère erroné de toute tentative de rendre compte de l'action sur une base similaire à celle des sciences expérimentales. En raison même de la sémantique des énoncés à propos des états mentaux qui expriment les raisons des agents, l'action échapperait aux phénomènes pouvant être adéquatement expliqués grâce à un modèle causal, voire même grâce à n'importe quel traitement de type naturaliste. De nombreux auteurs (Anscombe, 1957; Peters, 1958; Winch, 1958; Melden, 1961; Kenny, 1963; Taylor, 1964; Malcolm, 1967 – ceux que je désignerai sous l'étiquette 'anti-causalistes'), inspirés par des aphorismes de Wittgenstein, reprirent alors la thèse selon laquelle la raison de l'action n'est pas sa cause, en faisant valoir que, plutôt que d'être reliée causalement à l'action, la raison qui en est la source lui est liée de manière intrinsèque, logique.

L'idée de traiter le lien entre raison et action comme un lien logique plutôt que comme un lien causal est considérée par les anti-causalistes comme une conclusion que l'on doit obligatoirement tirer de l'analyse huméenne de la causalité et des réquisits qu'a posés Hume sur les événements à propos desquels il est légitime de dire qu'ils sont liés causalement. Ce en quoi consiste un lien intrinsèque sera discuté dans le détail à la section 6.1. Pour l'instant, il suffira, pour mettre en évidence la disparité des raisons et des causes de l'action, de constater que notre rapport à nos raisons d'agir est fondamentalement différent de notre rapport aux événements physiques qui ont entre eux des relations causales. Wittgenstein avait remarqué qu'il existe deux sortes de connaissance, répondant à des modalités entièrement différentes. D'un côté, il y a celle

des causes, qui est obtenue inductivement à partir d'observations répétées des conditions dans lesquelles se produit un phénomène. Le processus inductif auquel est soumise cette connaissance a pour conséquence qu'elle demeure hypothétique, qu'elle est toujours susceptible d'être renversée par les résultats obtenus à la lumière d'investigations futures.

L'autre sorte de connaissance, celle des raisons, se présente de manière immédiate à l'agent. Une raison incite un individu à accomplir une action sans qu'il ait besoin d'observer ni ce qui le pousse à agir ni ce à quoi ses raisons donnent habituellement lieu. Cette connaissance des raisons ne découle pas de la constatation de régularités empiriques, elle est acquise directement au moment où l'agent fait l'expérience de la raison. Qui plus est, que l'agent se cache ses motivations profondes ou qu'il se les avoue à lui-même, il demeure que, lorsqu'il admet sincèrement avoir telle raison d'agir, il agira en vertu de cette raison, que d'autres raisons aient ou non également un rôle important dans l'explication de sa conduite. En ce sens, les énoncés en première personne jouissent d'une incorrigibilité qui n'a pas son pendant du côté des énoncés à propos des causes des événements. De la façon dont sont acquises l'une ou l'autre connaissance dépend donc l'autorité à laquelle peut prétendre l'agent sur l'objet connu.

La différence entre la grammaire de 'raison' et celle de 'cause' est assez semblable à celle existant entre les grammaires de 'motif' et de 'cause'. D'une cause, on peut dire que quelqu'un ne peut la **connaître**, qu'il peut seulement **faire des conjectures** à son sujet. Par contre, on dit souvent: "Je dois certainement savoir pourquoi j'ai fait ceci" en parlant du **motif**. (Wittgenstein, 1958, p. 15. Il souligne.)⁵

⁵ "The difference between the grammars of 'reason' and 'cause' is quite similar to that between the grammars of 'motive' and 'cause'. Of the cause one can say that one can't *know* it but can only

La connaissance des causes est, typiquement, celle pour laquelle ont été conçues les sciences. Le modèle déductif-nomologique offre une analyse des critères que doivent satisfaire les conjectures formulées par les processus cognitifs de cette sorte. Déductif en ce qui concerne l'analyse de la validité de ce qui se présente comme connaissance, les théories qu'il sert à évaluer sont, quant à elles, construites grâce à une démarche, en partie tout au moins, inductive.

La connaissance des causes de l'action n'est pas différente de celle des autres causes. Elle est soumise à la difficulté mise en lumière par Hume pour les autres événements inscrits dans le monde de la causalité: elle ne fait pas l'objet d'une connaissance directe et incorrigible. Des expériences fréquentes nous permettent de formuler des hypothèses plus ou moins judicieuses, mais rien qui se compare à l'autorité dont jouit la première personne par rapport à ses raisons. Parler de la cause d'un événement demande un support empirique sur lequel s'appuyer, alors qu'un locuteur n'a pas besoin de justification pour affirmer que ses raisons sont telles et telles. Toutes ces différences dans le mode d'approche des raisons et des causes, le caractère immédiat de la connaissance des raisons, le fait que les raisons se révèlent dans l'action intentionnelle, donnent à penser que les processus concernés sont de nature différente et ne sauraient être assimilés les uns aux autres. Les anti-causalistes ont ainsi été amenés à croire que le lien entre raison et action n'était pas d'ordre causal, qu'il s'agissait d'un lien intrinsèque.

conjecture it. On the other hand one often says: "Surely I must know why I did it" talking of the motive." (Sauf indications contraires, les traductions françaises sont les miennes. Voir aussi p. 110, et 1953, p. 224.) Je ne discuterai pas si l'usage du verbe 'connaître' est conforme à l'analyse qu'en donne Wittgenstein dans ses écrits plus tardifs, en particulier dans On Certainty. Le contraste entre 'cause' et 'raison' est maintenu quelle que soit l'utilisation correcte de 'connaître'.

Ce n'est pas à dire que les actions n'ont pas de cause. Plutôt, lorsqu'il s'agit de rendre compte de l'action, cause et raison s'avèrent pertinentes, mais selon des points de vue et des objectifs différents.

Si vous demandez 'pourquoi?', cherchez-vous à savoir la cause ou la raison? Si c'est la cause, il est assez facile de concevoir une hypothèse physiologique ou psychologique qui explique un choix particulier dans des circonstances données. Il revient aux sciences expérimentales de mettre à l'épreuve de telles hypothèses. Si, par contre, vous cherchez à savoir une raison, la réponse est [qu'...] une raison est une étape précédant l'étape du choix. (Wittgenstein, 1958, p. 88)⁶

Le champ d'investigations des théories de l'action se trouve ainsi scindé en deux domaines, dont l'un est dévolu aux sciences expérimentales, alors que la connaissance de l'autre répond à des méthodes et des critères différents, en l'occurrence aux exigences des analyses conceptuelles ou de la philosophie pratique. Parce que les recherches menées à l'intérieur de chacun de ces domaines procèdent de manière différente et répondent à des impératifs différents (théoriques et descriptifs dans le premier cas, pratiques et normatifs dans le second), les énoncés formulés à l'intérieur de chacun ne peuvent être ramenés les uns aux autres, ni par des définitions, ni par des postulats de signification et des règles de correspondance (comme s'il s'agissait d'énoncés observationnels et d'énoncés théoriques), ni par des lois (comme s'ils appartenaient à des théories scientifiques différentes).

Les anti-causalistes admettent, avec Wittgenstein, que certaines facettes du

⁶ "If you ask 'why', do you ask for the cause or for the reason? If for the cause, it is easy enough to think up a physiological or a psychological hypothesis which explains this choice under the given conditions. It is the task of the experimental sciences to test such hypotheses. If on the other hand you ask for a reason the answer is [...] a reason is a step preceding the step of the choice." On peut supposer que le choix auquel Wittgenstein fait allusion est celui d'une action.

comportement peuvent être expliquées au moyen d'une analyse causale, par exemple celles concernant les aspects neurophysiologiques du mouvement, ou celles relatives aux comportements involontaires ("J'ai sursauté parce qu'il a crié"). Cependant une telle étude ne saurait saisir en quoi consiste proprement l'action: la dimension intentionnelle qu'elle comporte pour qui l'accomplit. Pour cette tâche, il faut avoir recours aux raisons de l'agent, c'est-à-dire à ses croyances et pro-attitudes, formulées dans le vocabulaire mental dans lequel elles se présentent à lui. Le jargon technique spécifique aux sciences expérimentales constitue, dès le départ, un empêchement à ce que soit préservée cette dimension essentielle de l'action. Et non seulement leur terminologie n'est-elle pas conforme à la manière dont l'agent conceptualise une situation, mais leurs méthodes ne respectent pas la façon dont l'agent aborde une situation, le modèle causal faisant intervenir des considérations générales sur la régularité des phénomènes, considérations largement étrangères à la manière dont procède l'agent avant d'accomplir la majorité de ses actions.

Parce qu'ils souhaitent que l'étude de l'action réussisse à cerner la façon dont celle-ci se présente à l'agent, c'est-à-dire qu'elle explique comment quelqu'un peut agir sans avoir besoin de s'observer ni de procéder inductivement pour connaître ce qu'il fait ni ce pourquoi il le fait, les anti-causalistes affirment qu'il est inapproprié de s'en tenir à l'application du modèle causal. Même en concédant que le modèle causal soit, dans une certaine mesure, utile pour l'explication du comportement d'autrui (l'asymétrie des critères d'usage des énoncés en première et en troisième personne nous obligeant à recourir à l'observation et à l'induction pour attribuer des états mentaux aux autres personnes), il n'y a pas lieu de donner priorité à ce modèle sur le modèle téléologique. Au contraire, pour juger de la validité de nos explications du comportement d'autrui, il faut lui présupposer une autorité quant à la connaissance de ses raisons et évaluer nos

explications en les comparant à la façon dont il se représente lui-même ses actions.

L'engouement pour les thèses inspirées de Wittgenstein a donné un tel essor à la perspective anti-causaliste que Hempel a cru bon, en 1961, dans son discours présidentiel devant l'American Philosophical Association d'insister sur la pertinence du modèle causal pour l'explication de l'action (Hempel, 1962). Son appel n'est pas demeuré sans écho et la riposte causaliste aux thèses anti-causalistes a été abondante et vigoureuse, comme en témoignent, outre les textes de Davidson, ceux de Brodbeck (1963), Ayer (1964), Sellars (1966, 1973), Alston (1967), Pears (1967), Armstrong (1968, 1980), Churchland (1970), Goldman (1970, 1976), Castañeda (1975, 1980), Searle (1979, 1981, 1983) pour ne mentionner que les principaux auteurs. Dès la première contre-attaque, Hempel a voulu montrer à ses détracteurs que le modèle causal pouvait servir à expliquer l'action en préservant sa dimension intentionnelle, ce au moyen d'une prémisse selon laquelle l'agent est rationnel, c'est-à-dire qu'il a des croyances et pro-attitudes en regard desquelles il évalue les différentes possibilités d'action qui se présentent à lui et choisit celle au moyen de laquelle il est le plus susceptible de réaliser ses objectifs. Grâce à cette stratégie, les causalistes pouvaient dire qu'ils sont, eux aussi, en mesure de reproduire la façon dont une action se présente à l'agent.

La force de cette stratégie tient à ce que la compatibilité de l'analyse en termes de cause et de l'analyse en termes de raison ne relève plus de la simple complémentarité de l'une et l'autre entreprise. Que ces démarches ne s'excluent pas nécessairement était admis par les anti-causalistes, à la suite de Wittgenstein. Aussi trivialisait-on le débat entre causalistes et anti-causalistes en concédant aux causalistes la moitié du terrain, celle de la neurophysiologie ou des autres sciences dans

lesquelles est utilisé un vocabulaire physique, mais en réservant aux anti-causalistes cette portion, toujours envisagée comme indispensable à l'intelligibilité de l'action, dans laquelle est employé le vocabulaire mental et où l'action est comprise en regard des croyances et pro-attitudes de l'agent. Pour donner au débat entre causalistes et anti-causalistes toute son envergure, il est préférable de l'aborder à partir d'auteurs qui, de part et d'autre, discutent la question: les raisons sont-elles ou non des causes?

Le vent n'allait cependant pas si facilement tourner en faveur des causalistes car le principe de rationalité est, et demeure, hautement problématique, surtout lorsqu'il est introduit, comme le veut Hempel, à l'intérieur d'un modèle explicatif à prétentions empiriques. Le principe de rationalité a une longue histoire en philosophie des sciences sociales et son statut est fortement controversé. Il peut ou bien être interprété de manière normative, en tant qu'appréciation critique de l'action qu'il convient de poser, ou bien être considéré comme exprimant une hypothèse empirique, confirmable ou falsifiable. Dans le premier sens, le principe de rationalité fournit un standard en regard duquel juger des actions qui sont accomplies. De ce point de vue, la rationalité est un concept relatif, qui dépend des objectifs de l'agent, des informations empiriques pertinentes disponibles au moment du choix et des normes régissant ce qui est considéré comme un bon choix dans les circonstances. Les règles maximax ou maximin en théorie de la décision sont des exemples de standard de rationalité. Tous les standards de rationalité proposés posent problème dans la mesure où, quel que soit le critère retenu, il peut qualifier plus d'une action comme rationnelle. Ce qui est plus grave, pour les décisions en situation d'incertitude, il n'y a même pas d'accord sur le principe à retenir.

Par contre, tel que Hempel entend s'en servir pour expliquer l'action dans le

cadre du modèle causaliste, il doit être compris comme une hypothèse empirique, vraie ou fausse, et jouer dans le schéma d'explication de l'action le rôle d'une des lois dans le schéma du modèle déductif-nomologique tel qu'il a été développé pour les sciences naturelles. L'explication causale de l'action respecte alors le modèle suivant:

- (C₁) L'agent A était dans une situation de type C.
- (C₂) A était un agent rationnel.
- (L₁) Dans une situation de type C, tout agent rationnel X⁷.
-
- (E) Alors, A a Xé.

La clause (C₂) doit être tenue pour un énoncé descriptif, et la clause (L₁), le principe de rationalité, pour une loi. L'aspect normatif de la définition stipulant ce qu'est un agent rationnel est laissé de côté puisque le schéma n'a pas pour fonction de clarifier ce en quoi consiste la rationalité. Il tire, au contraire, son pouvoir explicatif de ce qu'il présuppose que cette question a été réglée. De plus, il serait incorrect de considérer que (L₁) est l'expression de l'idée que la chose appropriée à faire en C est de Xer. Traiter (L₁) comme la formulation d'une norme n'a pas de pouvoir explicatif parce que, si la norme exprime ce qu'il serait rationnel de faire, elle n'offre pas de base pour déduire que A a effectivement Xé. Par contre, si chacun des énoncés du schéma précédent est envisagé comme le sont les énoncés de n'importe quelle autre application du modèle déductif-nomologique à l'explication d'un événement, le schéma gagne sa vertu explicative en faisant de (E) une instantiation de (L₁).

⁷ J'ai adopté une convention similaire à celle qui est appliquée en anglais et qui fait de 'Xer' (de 'Yer', 'Zer', ou d'un autre signe si nécessaire) une variable pour verbe d'action que l'on conjugue au besoin. 'Faire X' me paraît inadéquat parce qu'on ne peut remplacer le X par un verbe d'action, l'expression composée n'ayant pas le même sens que le verbe d'action – 'faire manger' ne signifie pas 'manger' – ni par une expression renvoyant à ce qui découle du faire de l'agent, trop d'enjeux théoriques étant liés à la distinction entre une action, son résultat et ses conséquences.

Un exemple simple, dans lequel le principe de rationalité mis en jeu est la relation moyen-fin, peut clarifier ce que Hempel a à l'esprit en proposant cette analyse:

- (C_{1a}) A désirait allumer la lumière.
 - (C_{1b}) A croyait que tourner le commutateur était le meilleur moyen pour allumer la lumière.
 - (C₂) A était un agent rationnel.
 - (L₁) Tout agent rationnel qui désire allumer la lumière et croit que tourner le commutateur est le meilleur moyen de le faire tourne le commutateur.
-
- (E) Alors, A a tourné le commutateur.

La proposition hempelienne prend bien en considération les raisons de l'agent, mais elle ne se heurte pas moins aux réticences de ceux qui affirment que le théoricien ne gagne rien à vouloir subsumer les actions sous des lois. Les anti-causalistes ont beau jeu de répéter que la formulation d'une loi, fut-elle un principe de rationalité, ne réussit pas à rendre intelligible les raisons pour lesquelles l'agent a agi au lieu de s'en abstenir. C'est ainsi que Dray répondra carrément à Hempel que "le fait de subsumer sous une loi n'est pas une condition suffisante pour l'explication en histoire" (1963, trad. 1981, p. 21). Ce que cherche l'historien et, plus largement, pourrait-on ajouter, quiconque veut expliquer l'action, c'est à montrer pour quelles raisons A a Xé, et non pas que tous les agents Xent dans des circonstances semblables. Ce que fait A lorsqu'il agite le bras parce qu'il croise un autre individu s'explique parce que l'on suppose que A veut saluer et qu'il croit que d'agiter le bras compte pour un salut. Ajouter que A agit de la sorte toutes les fois

qu'il rencontre quelqu'un qu'il connaît, ou que tous les membres de sa communauté le font dans un contexte similaire, n'est pas nécessaire pour parvenir à une meilleure compréhension de son action. Pas davantage que d'avoir observé des gens agitant les bras dans telles et telles situations ne saurait suffire à expliquer ce qu'ils font si on ne connaît ni leurs croyances ni leurs intentions.

Par delà les objections relatives à ce en quoi consiste une explication satisfaisante de l'action, l'application du schéma de Hempel ne va pas sans poser elle-même de nombreux problèmes. L'un d'entre eux est que, si on peut appliquer un modèle déductif-nomologique aux phénomènes physiques sans craindre les fantaisies de ceux-ci, il n'en est pas de même des agents. Il serait excessif de dire que, dans une situation que l'on a décrite comme une situation de type C, tout individu prendra le meilleur moyen pour réaliser la fin qu'il désire, et que, si un individu choisit de ne pas le faire, alors il est fou. La difficulté que pose semblable conclusion est moins de nous engager à admettre que tous les agents sont irrationnels à certain moment, avec la perte de crédibilité qui en découle (ceci paraît hors de doute), que de mettre le modèle à l'abri de toute tentative de falsification. Ainsi que Popper (1967) le défend, s'il s'avère que A ne l'est pas dans une situation de type C, les scientifiques ont intérêt à faire porter le blâme de l'échec du modèle à prédire correctement le comportement de l'agent sur (C_{1a}) , (C_{1b}) , c'est-à-dire sur les énoncés décrivant la situation, plutôt que sur (L_1) , le principe de rationalité moyen-fin, ou sur (C_2) , l'affirmation que A est un agent rationnel.

Accepter cette suggestion équivaut cependant à admettre ou bien que (L_1) et (C_2) sont vrais a priori, auquel cas ils n'ont pas leur place dans ce modèle d'explication empirique; ou bien qu'ils sont parfois faux, mais on ne saura quand, puisqu'on décrète qu'ils ne seront jamais mis en cause. Or reconnaître la possibilité qu'il soient parfois

faux porte ombrage à tous les schémas dont ils font partie, car une inférence, fut-elle valide, ne garantit pas la vérité d'une conclusion tirée d'un énoncé faux. Popper a beau arguer que toute tentative d'explication de l'action exige que l'on fasse 'comme si' (L_1) et (C_2) étaient vrais, une conclusion déduite de prémisses dont la valeur de vérité est incertaine demeure elle-même douteuse. Qui plus est, en mettant (L_1) et (C_2) à l'abri des foudres de l'expérience, Popper leur donne un statut que n'a aucun autre énoncé en science. (L_1) perd les vertus explicatives des lois habituelles et le fardeau de rendre intelligible l'action ne repose plus que sur les descriptions correctes de la situation.

Les problèmes ne s'arrêtent pas là. Il y a pire. A partir du moment où est concédé que le principe de rationalité est un principe empirique, faux de surcroît, c'est l'attribution même de croyances et de pro-attitudes aux agents qui devient impossible, et avec elle, la description de leur action. En effet, le principe de rationalité est une norme constitutive du langage et de la pensée. Un individu qui a des croyances et des désirs est un individu rationnel. Si on ne présuppose pas que les croyances d'un locuteur sont consistantes, qu'il n'y a pas de contradiction flagrante dans l'ordre de ses préférences, qu'il agit en fonction de ses croyances et préférences, il est impossible de faire sens des sons qu'il émet et des mouvements de son corps, il est impossible de considérer ces sons comme faisant partie d'un langage et ces mouvements comme des actions. Comment serait-il alors possible de formuler les clauses (C_{1a}) et (C_{1b}), formulation que Popper conçoit être la principale tâche de l'analyse situationnelle? L'idée même d'appliquer à l'individu un schéma visant à expliquer son action par des raisons devient absurde parce qu'il n'est pas intégré dans la communauté des individus susceptibles d'avoir des croyances et des pro-attitudes. (Plusieurs textes de Davidson développent cette thèse, et elle est discutée plus spécifiquement en regard du texte de Hempel (1962) dans 1976a.)

Popper avait raison d'affirmer que le principe de rationalité n'est pas empiriquement réfutable, mais il avait tort de ne pas le considérer valide a priori. Que les agents le transgressent occasionnellement n'enlève rien à cette validité a priori. Il suffit de se rappeler que nous avons là affaire à une norme, non à un énoncé descriptif, et que les normes ne sont pas 'réfutées' lorsqu'elles ne sont pas respectées. Popper établissait une adéquation entre validité a priori et vérité a priori (1967, p. 145). Mais les normes ne sont ni vraies ni fausses, c'est pourquoi leur transgression n'enlève rien à leur validité.

La divergence des conceptions des causalistes et des anti-causalistes relativement à ce en quoi consiste et ce à quoi doit répondre l'analyse de l'action, jointe aux difficultés rencontrées par le modèle épistémologique standard (aussi bien en philosophie des sciences naturelles d'ailleurs) ont ainsi permis aux anti-causalistes, malgré Hempel, de maintenir leurs positions. La chance a cependant commencé à tourner lorsque Davidson (1963) a formulé des arguments pour montrer qu'une analyse causaliste était compatible avec une analyse en termes de raison et, qu'en plus, une explication causale ne devait pas toujours incorporer des lois, contournant ainsi ce qui était souvent apparu comme le talon d'Achille du modèle causal.

L'intérêt majeur de la perspective de Davidson est qu'elle prend les anti-causalistes sur leur propre terrain. Comme eux, il s'intéresse à l'action en tant qu'action, non au comportement. Comme eux, il admet que rendre compte de l'action ne va pas sans la justifier, c'est-à-dire sans la compréhension des raisons pour lesquelles l'agent l'a accomplie. Comme eux encore, il reconnaît qu'attribuer des croyances et pro-attitudes à un agent comporte une dimension normative, liée au principe de rationalité, qui distingue irréductiblement les événements mentaux des événements physiques.

Comme eux finalement, il refuse les lois psychologiques ou psychophysiques⁸. Mais contrairement à eux, il ne croit pas que cela oblige à abandonner le modèle causal.

Ces possibilités de rapprochements n'ont d'ailleurs pas manqué de lui attirer les reproches de certains causalistes (par exemple, Bradley, 1979) qui ont la conviction qu'il cède trop de terrain à l'adversaire. Les causalistes qui n'entérinent pas les thèses davidsoniennes ne défendent pas l'idée que le mental est anomal, ne demandent pas toujours que les explications causales soient des rationalisations, n'accordent pas tous une égale importance aux conséquences découlant de la normativité du principe de rationalité. Pourtant, les idées générales que Davidson partage avec les anti-causalistes n'affaiblissent pas la position causaliste, elles la renforcent en lui permettant d'atteindre une portée à laquelle ne pouvaient prétendre les premières formulations de la thèse.

La perspective davidsonienne s'attaque aux événements qui portent la marque de l'intentionnalité. Elle introduit la notion de cause pour clarifier ce qui constitue en propre cette dimension intentionnelle et pour rendre compte de difficultés qui apparaissaient, jusque là, comme dépassant les limites d'application du modèle causal, par exemple le traitement de l'akrasie. La notion de cause devient, chez Davidson, un des ressorts de l'analyse des phénomènes intentionnels, au même titre que la notion de raison, chez les anti-causalistes. Si les raisons s'imposaient comme indispensables à l'étude de l'action et irréductibles aux causes, c'est parce que l'on ne voyait pas comment un modèle causal pourrait capturer l'intentionnalité du mental et en traduire le caractère propre. Mais ici, la notion de cause n'est pas greffée artificiellement à l'étude de l'action comme action, elle en est le moteur. Davidson s'oppose donc aux anti-causalistes en

⁸ Plus exactement, Davidson refuse les lois psychologiques ou psychophysiques strictes. Cette thèse, connue sous le nom d'anomalisme du mental, sera présentée à la sous-section 6.1.4.

prétendant que son modèle permet d'expliquer tout ce que le leur cherchait à comprendre, et même davantage, qu'il peut réaliser cette tâche en préservant et en clarifiant cela même qui, disait-on, rendait nécessaire l'abandon de la notion de causalité.

Tel que je l'ai résumé, le débat entre causalistes et anti-causalistes en philosophie de l'action ouvre sur trois types d'analyse du rapport entre états mentaux et action. Ou bien le lien entre états mentaux et action est d'ordre causal et l'explication de l'action répond à des exigences similaires à celles que remplissent les science pures, entre autres, elle intègre des énoncés sous forme de loi (Hempel, 1942, 1965; Churchland, 1970). Ou bien ce lien est d'ordre logique ou conceptuel, et un modèle de type déductif-nomologique (ou inductif-statistique) ne peut être d'aucune utilité pour expliquer les actions des individus, les schémas d'inférence pratique se montrant plus appropriés (von Wright, 1971). Ou bien encore, malgré que le lien soit d'ordre causal, il vaut entre des occurrences et non des types d'actions, rendant inopérante l'application d'un modèle de type déductif-nomologique (Davidson, 1963, 1970).

De ces trois possibilités, la première sera mise entre parenthèses parce qu'elle offre moins de ressources que les deux autres pour traiter la question de l'intentionnalité de l'action. Je me servirai des intuitions anti-causalistes comme d'un repoussoir pour mettre en évidence les exigences que doit satisfaire une théorie de l'explication de l'action et pour faire valoir comment le causalisme de Davidson parvient à rendre compte de l'action intentionnelle. Depuis une dizaine d'années, la controverse a moins d'écho dans les principales revues et plusieurs sont, sans doute, disposés à concéder que Davidson a sonné le glas de l'anti-causalisme. La perspective anti-causaliste me paraît toutefois devoir être prise en considération parce qu'elle aide à clarifier les positions de Davidson et qu'elle facilite la réfutation de certaines des

objections que l'on soulève fréquemment contre lui dans des débats sur des sujets présentement abondamment discutés, celui de la validité du monisme anomal, de la pertinence d'adopter la notion d'événement comme primitive dans notre ontologie, ou encore du choix entre une approche externaliste et une approche internaliste pour l'analyse des contenus d'états mentaux.

J'ai n'ai pas pour propos de traiter de ces problématiques, qui exigeraient chacune qu'on leur consacre un travail indépendant. Par contre, je voudrais montrer que, de l'issue de cette discussion concernant l'utilité du modèle causal, dépend la réponse apportée à d'autres problèmes de fond tels: décrit-on ou évalue-t-on les actions? Les explique-t-on ou les justifie-t-on? Ce sont là diverses façons de reprendre le problème de départ des sciences sociales: faut-il prêter une fonction explicative ou normative, théorique ou pratique, à ces disciplines? (Macdonald et Pettit, 1981, de même que Root, 1986, développent quel impact les thèses de Davidson peuvent avoir sur les sciences sociales.)

1.2 L'éliminativisme

La stratégie que je suggère et qui consiste à mettre l'accent sur des auteurs qui défendent des positions antagonistes dans le débat entre causalistes et anti-causalistes n'est, bien sûr, pas la seule qui permette de traiter les thèses qui s'opposent sur cette question. On peut, cependant, mieux apercevoir la pertinence de celle proposée si on la compare à d'autres avenues possibles par lesquelles on cherche soit à dissoudre, soit à contourner les difficultés générées par la controverse. Je consacrerai donc le reste de ce chapitre à discuter de la valeur de ces deux autres avenues, pour le

premier cas, à travers l'éliminativisme, qui veut que soit abandonné le vocabulaire des croyances et pro-attitudes, et, pour le second, par le biais d'une thèse que j'appellerai thèse de la complémentarité, qui veut que le vocabulaire mental serve à formuler aussi bien les raisons que les causes de l'action, mais dans des buts différents.

L'éliminativisme est la position de ceux qui refusent l'idée que le vocabulaire mental est pertinent pour l'explication de l'activité cognitive et plus largement de l'action (Rorty, 1970; P.M. Churchland, 1979, 1981, 1984; avec P.S. Churchland, 1981; Stich, 1983; Feyerabend, 1962, 1963a, 1963b, anticipe cette thèse). A leur avis, la psychologie cognitive n'a nul besoin de se servir du vocabulaire des attitudes propositionnelles ni de l'action. Au contraire, il vaut mieux pour le progrès de la science que les termes dans lesquels la psychologie populaire a tenté de comprendre l'action soient éliminés. La psychologie cognitive devrait nous faire connaître comment le comportement intelligent dépend de divers processus de traitements de l'information, réalisés par différents mécanismes (éventuellement neurologiques), ou reliés à ces mécanismes. L'éliminativisme fait le pari, contre la thèse de l'identité ou le fonctionnalisme, qu'il est plus simple d'abandonner le vocabulaire mental que de tenter de le réduire au vocabulaire des processus neurophysiologiques, neuropsychologiques, ou aux autres termes techniques dont se servira la psychologie cognitive, et que nous ne perdrons rien ce faisant. Churchland considère que les analyses de la psychologie populaire constituent, selon l'expression de Lakatos (1970, 1978), un programme de recherche dégénérant. Elles n'ont pas gagné en finesse et en profondeur depuis les Grecs, elles sont toujours aux prises avec les mêmes puzzles et anomalies et elles n'ont pas permis à la science de faire un pas en avant (Churchland, 1981, pp. 74-75). Qui plus est, elles n'ont rien en commun avec les explications que les autres sciences donnent du monde et on ne peut espérer les voir bénéficier de la crédibilité que procure l'imbrication d'une hypothèse dans un système théorique plus vaste. Ceci parce que la manière dont

elles conçoivent l'action et ce qui lui donne lieu n'est pas seulement imprécise ou incomplète: elle est erronée (1981, pp. 67, 72-76; 1984, p. 43). Contrairement aux sciences de la nature, elles n'ont pas réussi à se défaire des métaphores animistes qui marquent la pensée pré-scientifique.

Moins drastique, Stich concède que le vocabulaire mental a eu une certaine efficacité en sciences sociales, et qu'il ne peut être éliminé de ces disciplines à moins que l'on soit prêt à en voir disparaître de larges portions. S'appuyant sur les analyses de Laudan (1977) sur le progrès en sciences, il remarque que les scientifiques choisissent le paradigme qui, parmi ceux disponibles, réussit le mieux à traiter les problèmes sur lesquels se concentre leur discipline. En l'absence de solution de rechange, il vaut encore mieux utiliser des théories dont les explications apparaissent plus ou moins satisfaisantes que de ne pas en avoir du tout (Stich, 1983, pp. 213-214). En anthropologie, en sociologie et dans quelques branches de l'économie, aucun des paradigmes qui se donnent pour tâche d'expliquer certains types de phénomènes sociaux n'y est parvenu sans utiliser de prédicats mentaux. Par contre, puisqu'un tel paradigme existe en psychologie, les recherches en cette matière auraient grand intérêt à miser sur celui-ci.

Sans entrer dans le détail des arguments utilisés par les éliminativistes, on peut dire qu'ils tombent sous deux grandes catégories. Certains sont une critique des possibilités de la psychologie populaire. On se demande: "Peut-on créditer à la psychologie populaire quelque avancement de la science du comportement?" ou "Peut-on, en utilisant le vocabulaire des attitudes propositionnelles, expliquer les comportements de tous les individus auxquels nous nous intéressons, celui des très jeunes enfants, par exemple?". D'autres sont des arguments méthodologiques qui

tournent autour de la question de savoir si les contenus d'attitude propositionnelle sont essentiels à l'individuation des états mentaux. Une analyse syntaxique, plutôt que sémantique, serait-elle plus adéquate et suffirait-elle à nous fournir tout ce dont nous avons besoin pour expliquer le comportement, l'apprentissage et les autres problèmes traditionnels de la psychologie? Ou encore, l'étude des processus neurologiques serait-elle préférable?

Ces attaques contre l'utilisation du vocabulaire des attitudes propositionnelles, si on leur donne raison, rendent, à la limite, le débat entre causalistes et anti-causalistes non pertinent. Si la meilleure chose à faire est d'abandonner le vocabulaire de la psychologie populaire, y a-t-il encore lieu de se demander si les raisons sont des causes? C'est ce qu'il me semble et, de plus, il ne me paraît pas nécessaire de procéder à une réfutation des arguments mentionnés plus haut afin de démontrer l'intérêt du débat (les exposer et les discuter de manière à leur rendre justice est, de toute façon, hors de proportion avec l'espace que je peux leur consacrer ici). Quelle que soit leur valeur, ils laissent intouché le problème plus fondamental du fonctionnement du vocabulaire psychologique, dont dépendent les autres questions.

On peut, en effet, répliquer aux partisans de l'approche éliminativiste que, abstraction faite de la question de sa pertinence scientifique, le vocabulaire de la psychologie populaire est à tel point utilisé dans notre façon habituelle de conceptualiser notre agir qu'il mérite d'être étudié pour accroître notre compréhension du langage ordinaire, même si on devait renoncer à lui prêter un usage scientifique. Par ailleurs, en admettant que les explications qu'il sert actuellement à formuler ne méritent pas le titre de scientifique, force est de reconnaître que ces explications sont les seules dont dispose le commun des mortels pour saisir les comportements des autres individus et

que leur abandon nous laisserait sans ressources pour organiser nos pratiques. Il est, de plus, probable que les interprétations à l'aide de termes mentaux se perpétueront même si la psychologie cognitive et la neurophysiologie nous offraient des modèles plus fiables, plus précis et plus exhaustifs du comportement des agents. Les progrès de la physique ne nous ont pas conduits à abandonner le langage des couleurs depuis qu'elles ont été expliquées par la longueur d'ondes des rayons lumineux. Si, comme le souhaite Stich, "les états mentaux cognitifs sont analysables en tant que relations à des phrases mentales purement formelles ou syntaxiques"⁹ (1983, p. 209), cela ne devrait pas avoir pour conséquence que nous cessions de nous fier aux contenus sémantiques des états mentaux pour expliquer l'action. Les moyens dont nous disposons dans la vie courante ne permettent pas de procéder autrement.

Anticipant cette défense, Churhland y contrevient par des analogies entre la psychologie populaire et l'alchimie ou la thèse du phlogistique. L'indispensabilité des thèses de la psychologie populaire ne se maintiendra pas davantage face aux progrès de la science cognitive que l'alchimie (pour suivre cet exemple) n'a réussi à se perpétuer avec les développements de la chimie, malgré le fait que personne n'aurait deviné, à une autre époque, qu'elle deviendrait superflue. Mais ces comparaisons négligent le fait que si la chimie et l'alchimie peuvent être considérées comme des théories rivales (abstraction faite de ce que, historiquement, cette dernière pratique a été abandonnée avant même les travaux de Lavoisier et de Dalton), la psychologie cognitive et la psychologie populaire, pour leur part, évoluent sur des terrains méthodologiques différents. Les deux premières disciplines offrent des théories constituées à partir d'hypothèses qui ne peuvent être corroborées ou infirmées que grâce à des manipulations réalisables dans des conditions artificielles, à l'aide de moyens techniques. Ceci est clairement le cas de la chimie contemporaine, mais la chose n'est

⁹ "[...] *construes cognitive mental states as relations to purely formal or syntactic mental sentences.*"

moins vraie si l'on considère la manière dont travaillaient les alchimistes, même si leurs installations étaient rudimentaires. Des deux autres, seule la psychologie cognitive partage cette méthodologie. On peut admettre que les explications de l'action formulées avec le vocabulaire mental, si tant est qu'elles forment une théorie (elles en formeraient d'ailleurs plus d'une, souvent incompatibles entre elles), sont aussi susceptibles d'être corroborées ou infirmées, mais pour ce faire, l'observateur ne se fonde pas sur le même genre de données que celles qui valent pour juger des hypothèses de la psychologie cognitive. Il n'est pas matériellement possible, sans appareillage technique, d'observer les procédures de computation du cerveau d'un agent pour le comprendre. Nos explications de l'action dépendent, par la force des choses, du comportement des agents et de leurs témoignages, auxquels nous accordons autorité (à moins d'avoir de bonnes raisons de croire que l'autre ment). Les exemples de science-fiction que propose Churchland pour illustrer que le vocabulaire mental n'est pas même indispensable pratiquement et que la neuroscience nous fournira des moyens de nous comprendre les uns les autres autrement, exemples dans lesquels les cerveaux de plusieurs individus communiquent entre eux (sans utiliser le langage des états mentaux, bien sûr), ne peuvent servir d'arguments contre ceux que de telles expériences laissent sceptiques. Le point en litige est précisément de savoir si l'action est intelligible sans l'aide du vocabulaire mental. Un contre-exemple qui présuppose que c'est le cas n'est pas un argument admissible. Si les expériences de pensée peuvent servir à clarifier des problèmes conceptuels, Churchland, parce qu'il pose le problème de la pertinence du vocabulaire mental au niveau empirique et méthodologique, ne peut miser sur elles pour régler cette question. L'avenir nous dira si le vocabulaire des attitudes propositionnelles se perpétuera, mais ce n'est pas une raison pour ne pas s'en préoccuper d'ici là.

Ces raisons devraient suffire à justifier que l'on s'attarde au débat entre causalistes et anti-causalistes. Toutefois, l'indispensabilité pratique du vocabulaire mental n'autorise pas à conclure à son indispensabilité théorique. Or le recours à la philosophie analytique de l'action pour la philosophie des sciences sociales présuppose l'utilisation par ces sciences des explications en termes de croyances et de pro-attitudes. Est-il légitime de projeter sur la méthodologie des sciences sociales les conséquences d'une controverse qui porte sur le fonctionnement d'un langage dont elles auraient intérêt à se débarrasser? Afin de répondre à cette critique, on peut faire valoir la situation de fait: pour l'instant, sociologie, anthropologie, économie, histoire, et même la psychologie cognitive (Cf. Fodor, 1968, 1975, 1987, pour ne mentionner que ces titres), utilisent le vocabulaire mental. En étudiant les concepts qu'elles emploient pour formuler leurs théories et les problèmes qui découlent d'une telle utilisation, on ne pourra que mieux comprendre les possibilités et limites de ces disciplines. De là peut-on espérer être mieux en mesure d'évaluer l'opinion selon laquelle ce serait le vocabulaire de la psychologie populaire qui serait responsable de la stagnation des sciences sociales. Par ailleurs, derrière les commentaires précédents se profile une délicate question laissée implicite par cette discussion de la position de Churchland et de Stich: "Qu'est-ce qu'une explication de l'action?". Si l'on veut prêter (ou refuser) une fonction théorique au vocabulaire mental, c'est un point qu'il est important de clarifier, et c'est la fonction que les réflexions que je poursuivrai dans le cadre de ce travail se sont fixée.

1.3 La thèse de la complémentarité

Ces remarques sur l'éliminativisme ouvrent sur la deuxième stratégie

précédemment mentionnée pour éviter l'affrontement entre causalistes et anti-causalistes. Alors que, dans une perspective éliminativiste, on pouvait mettre en doute la pertinence du débat en se plaçant sur le terrain de la science future face à laquelle le problème ne se poserait plus parce que le vocabulaire mental serait tombé en désuétude, cette nouvelle approche, que j'illustrerai par Toulmin (1970a, 1970b)¹⁰, questionne l'intérêt de la controverse en faisant abstraction de la question du vocabulaire de la science, en ne considérant que le vocabulaire mental, mais en refusant la thèse wittgensteinienne selon laquelle l'attribution de croyances et de pro-attitudes sert à rendre compte des raisons de l'action, mais non de ses causes. Toulmin reconnaît l'indispensabilité du vocabulaire mental tant pour traiter des causes que des raisons de l'action¹¹, mais conçoit le fonctionnement de ce vocabulaire d'une façon telle que les reconstructions des événements qu'il sert à proposer, lorsqu'elles font état des causes de l'action, ne sauraient entrer en compétition avec celles qui sont formulées en termes de raisons (1970a, p. 5). Non pas simplement parce qu'il faudrait procéder selon des méthodes différentes pour vérifier ce qu'il en est des raisons d'une action et ce qu'il en est de ses causes, mais parce que parler des unes ou des autres demande que soient respectées des règles d'usage du vocabulaire qui sont différentes, et que l'identification

¹⁰ Thalberg (1972) défend à sa façon une thèse qui prête des rôles complémentaires aux explications en termes de raisons et aux explications en termes de causes. Plus près de Davidson sur cette question (bien qu'il voie toutes les explications causales comme nomologiques), il retient trop peu d'éléments des anti-causalistes pour que sa position soit considérée comme une façon de réconcilier causalistes et anti-causalistes. Pour cette raison, je ne le discuterai pas.

¹¹ Ce qu'écrit Toulmin sur les causes de l'action est ambigu. Certains passages ("D'avoir trouvé les lettres d'amour de sa femme l'a bouleversé", 1970a, p. 20) donnent à penser que les causes de l'action sont formulées grâce au vocabulaire mental. D'autres laissent entendre que les causes que Toulmin a d'abord à l'esprit sont les événements neurophysiologiques (lorsqu'il parle du paradoxe de Townes, qui oppose l'impression qu'ont les scientifiques d'être responsables de leurs productions intellectuelles, au fait, dont ils sont convaincus, que ces productions sont liées aux processus du cerveau). Dans ce deuxième cas, les causes de l'action seraient décrites dans le vocabulaire de la neurophysiologie. Toulmin ne s'expliquant pas sur sa conception des rapports corps-esprit, on ne peut être fixé sur les corrélations existant entre les deux types d'expressions. Il suffit, toutefois, pour mon interprétation, que certains événements qui causent l'action puissent être décrits à l'aide du vocabulaire mental, ce que reconnaît Toulmin.

des raisons et celle des causes servent des fins différentes. Dans cette optique, les divergences entre causalistes et anti-causalistes s'estompent au profit d'une thèse compatibiliste qui défend la complémentarité des deux types d'approche en dissociant le rôle des raisons de celui des causes: les énoncés à propos des raisons servent à justifier les actions en regard de jugements évaluatifs, alors que ceux à propos des causes les expliquent comme n'importe quel événement du monde, à partir de la description des phénomènes observés (1970a, p. 20). Le discours sur les raisons de l'action n'est pas en compétition avec celui portant sur ses causes parce qu'on nie toute valeur explicative aux raisons, non seulement en sciences, mais dans quelque explication que ce soit. Dans cette optique, on refuse le dilemme que pose la question: "Les raisons sont-elles ou non des causes?". Causes et raisons ne sont pas assimilables, mais elles ne sont pas, non plus, antithétiques.

Avec les anti-causalistes, ce point de vue partage l'idée que les énoncés à propos des raisons ont un rôle propre que les énoncés à propos des causes ne sauraient remplir, celui de justifier l'action; il se dissocie, par contre, de ceux-ci en ne limitant pas l'utilisation du vocabulaire mental à la justification de l'action. Avec les causalistes, d'autre part, Toulmin admet qu'avoir des raisons a une incidence causale; mais, contrairement à eux, il ne retient pas que les énoncés à propos des raisons soient descriptifs et explicatifs comme ceux à propos des causes. Cette voie mitoyenne se propose comme la meilleure façon de donner une réponse au problème de Descartes et de Kant qui consistait à rendre compte à la fois de l'indépendance de l'esprit par rapport aux lois de la matière et de leur interaction. Dans la terminologie contemporaine qu'emploie Toulmin, de préserver la responsabilité des agents face à ce qu'ils font, tout en se conformant aux découvertes de la science moderne qui rattachent les désirs, croyances et intentions des individus à des processus neurophysiologiques du cerveau.

Pour parvenir à établir sa thèse, Toulmin distingue entre ‘être une (la) raison’ et ‘avoir une (cette) raison’. Dans le contexte de la justification, l’agent, ou un observateur, évalue les facteurs en présence et les possibilités qu’offre la situation. Dans ce contexte, ‘être une raison’ revient à être une considération (*consideration*) que l’agent, ou l’observateur, juge pertinente, valable ou exprimant quelque chose de souhaitable compte tenu de la situation. Quand, après raisonnement, l’agent tire une conclusion dont il reconnaît la force et qu’il juge convaincante, son acceptation de la raison – le fait d’avoir cette raison – a une pertinence causale pour son comportement (1970a, pp. 19-20). Dans la mesure où une considération n’est pas un événement, mais est d’ordre linguistique, les raisons ne peuvent être dites jouer ou ne pas jouer de rôle causal. Par contre, puisque **avoir** une raison est un événement¹², cela peut avoir pour effet une action. Ce genre de causes n’est pas contraignant comme le sont les causes qui régissent les séquences d’événements physiques. L’agent n’est forcé d’agir que parce qu’il admet le poids de l’argument, il s’impose cette contrainte, elle ne lui est pas imposée de l’extérieur (1970a, p. 16). Les énoncés à propos des causes étant dérivés d’une procédure rationnelle, on ne peut s’en tenir à une analyse purement mécaniste des causes de l’action. Le libre arbitre de l’agent est ainsi préservé.

Si on reprend la stratégie conçue par Toulmin pour résoudre le problème de la compatibilité des raisons et des causes, on note d’abord qu’elle repose sur une double distinction: entre justification et explication, d’une part, et, d’autre part, entre ‘être’ et ‘avoir’ une raison. Mais le problème gagne-t-il bien en clarté quand on procède de la manière que suggère Toulmin? Si on s’attarde un peu à la seconde distinction, qui

¹² Il serait plus exact de dire que c’est en venir à avoir une raison, accepter une considération comme raison, qui est un événement. Je ferai cependant abstraction de ce point pour être fidèle à la manière dont Toulmin développe sa thèse.

partage ce qui relève des niveaux linguistique et ontologique, elle demeure, telle que thématisée par Toulmin, assez artificielle. Toulmin développe son argumentation sans se préoccuper du fait que la façon ordinaire de s'exprimer génère une ambiguïté entre une interprétation des raisons qui les assimilerait au seul contenu des attitudes propositionnelles et une autre qui les identifierait à l'attitude et au contenu. Reprenons un de ses exemples (1970a, p. 8). Quelqu'un à qui l'on demande "Pourquoi avez-vous sifflé *The First Nowel* lorsque nous sommes passés devant le camion postal?" répond "Pour prévenir le postier qu'il y avait du courrier à cueillir dans notre boîte aux lettres, c'est le code convenu entre lui et moi". La formulation de la raison, prévenir le postier, ne mentionne ni croyance, ni pro-attitude. Ce n'est, cependant, qu'une manière télescopée de s'exprimer parce que si l'agent n'avait pas eu l'intention d'avertir le postier et n'avait pas cru que siffloter l'air convenu était la bonne façon de le faire, il n'aurait pas agi comme il l'a fait. Il ne suffit pas de retenir le contenu de l'attitude propositionnelle pour rendre intelligible l'action, il faut aussi rattacher ce contenu aux états mentaux de l'agent. Les raisons qui sont en litige dans la controverse entre causalistes et anti-causalistes sont les raisons de l'agent, ses raisons (attitudes et contenu), et non pas les seuls contenus. Il est incorrect de ramener une raison à n'importe quel énoncé abstraction faite de ce qu'il est le contenu d'une attitude propositionnelle, de faire d'une raison n'importe quelle 'considération' générale sur une situation et sur ce qu'elle est susceptible d'inspirer à un individu quelconque, que cette 'considération' fasse ou non l'objet d'une croyance, d'un désir ou d'une intention de l'agent.

Même si Toulmin refusait, avec Wittgenstein, d'adopter une analyse dénotationiste du vocabulaire des états mentaux, on peut supposer qu'il ne nie pas qu'il y a des états et processus mentaux. Ce sont les états et processus mentaux des agents qui sont, tant de l'avis des causalistes que des anti-causalistes, exprimés par les raisons. Que certains veuillent ensuite voir celles-ci servir une fin justificative plutôt

qu'explicative n'y change rien. Faire des raisons des 'considérations', et des 'considérations' des énoncés pris pour eux-mêmes, de pures entités linguistiques (*bare verbal argument*, 1970a, p. 19), sans considérer qu'ils ne sont pertinents que parce qu'ils expriment une croyance ou une pro-attitude de l'agent, n'a pour effet que de détourner le problème en en modifiant les données initiales. Si un énoncé est une raison, c'est que l'agent a cette raison. L'engagement psychologique de l'agent par rapport à une 'considération' est nécessaire pour en faire une raison. Les mots en eux-mêmes ne sont pas des causes, mais ils ne sont pas davantage des raisons. S'il est vrai que le débat entre causalistes et anti-causalistes a beaucoup à voir avec une distinction, mal établie, entre ce qui prévaut du point de vue linguistique et ce qui prévaut au niveau ontologique (nous y reviendrons d'ailleurs dans les chapitres subséquents), on passe à côté de la question de fond en identifiant de cette façon les raisons à des contenus d'attitude propositionnelle et les causes aux états mentaux exprimés par les attitudes propositionnelles.

Toulmin concilie le langage des causes et celui des raisons en regard du processus réflexif par lequel l'agent parvient à reconnaître la force de certaines considérations. Il ne serait pas possible de rendre compte d'une action à l'aide d'un modèle causal sans parler indirectement des raisons, c'est-à-dire sans inclure dans l'explication de cette action des références à l'application de procédures évaluatives apprises par l'agent grâce à ses capacités réflexives (1970a, p. 25). Cette tentative de solution pose plusieurs problèmes. D'abord, si une raison est un énoncé, elle est sans rapport avec les états mentaux de l'agent. Cependant, abstraction faite des attitudes de l'agent, on peut aligner sans fin des 'considérations' sans avoir la moindre idée de la force qu'elles exercent sur l'agent: "Il est convenable de ne pas bâcler la préparation de ses cours", "Il serait agréable de revoir *Kwaidan*", "Il est vrai que ce film est projeté

pour la dernière fois ce soir”. Procéder à un raisonnement pratique ne va pas sans la pondération d'éléments de ce genre, mais une telle pondération est possible parce que l'agent a telle et telle raison. Malheureusement, le processus réflexif auquel Toulmin fait allusion a tout du raisonnement pratique qu'il devrait être, à une exception près, les raisonnements pratiques impliquent les croyances et pro-attitudes des agents, non leur seul contenu. Si Toulmin rétorque que l'agent a ces 'considérations' à l'esprit, il annule sa propre distinction entre 'être une raison' et 'avoir une raison'. Il n'y a plus qu' 'avoir une raison' qui soit pertinent. S'il maintient sa distinction, il doit toutefois conclure qu'aligner des 'considérations' est tout aussi inefficace au niveau réflexif qu'au niveau causal.

D'autre part, quand un agent a admis la force d'une considération, il n'est toujours pas passé à l'action. Bien qu'il cherche à circonscrire son propos à ce qui concerne la seule pertinence causale (1970b, p. 44), en laissant de côté la question “Comment une considération rationnelle peut-elle devenir causalement efficace?”, Toulmin ne peut éviter de discuter cette question à certains égards. Il ne peut refuser d'aborder le problème de savoir si un élément volitionnel est, comme le suggèrent Hobbes (1651), Locke (1690) ou Hume (1739, 1748), et comme le lui rappelle Peters (1970), indispensable pour qu'une considération soit causalement efficace. C'est là la caractéristique essentielle des théories causales de l'action et il faut savoir comment il se situe par rapport à ce problème. De plus, il ne peut s'abstenir de préciser ce qu'il entend par 'reconnaître la force' d'un raisonnement pratique. Même l'idée de pertinence causale d'une raison repose sur cette notion. Reconnaître la force d'un processus réflexif est une démarche rationnelle, en quoi cela rattache-t-il au juste l'agent avec l'ordre des causes? Clarifier comment il peut y avoir intersection des énoncés à propos des raisons et des énoncés à propos des causes est ce qui demande le plus d'ingéniosité aux

compatibilistes, qu'ils soient causalistes à la Davidson ou qu'ils favorisent une thèse de la complémentarité. Or, sur ce point, Toulmin a peu à apporter, parce que tout ce qu'il dit est inscrit dans le règne de la rationalité.

Reste la distinction entre explication et justification qui partage généralement causalistes et anti-causalistes, les premiers soutenant, des raisons, qu'elles expliquent, les seconds qu'elles justifient. La perspective de Toulmin est-elle susceptible de mieux nous éclairer sur ce en quoi consiste une justification et une explication de l'action que les deux autres approches qui ne prêtent que l'une ou l'autre fonction au vocabulaire mental? Cette seconde distinction sépare deux sortes de jeux de langage, celui des raisons et celui des causes. C'est probablement à cette distinction qu'il faut rattacher ce que dit Toulmin lorsqu'il présente sa thèse comme établissant une différence conceptuelle ou sémantique entre 'parler directement' et 'parler indirectement' des raisons d'une action (1970a, p. 5). Le discours direct porte sur l'évaluation des raisons, il sert la fonction justificative du vocabulaire mental, alors que le discours indirect porte sur les incidences causales de ces raisons et sert sa fonction descriptive. Bien que Toulmin soutienne que c'est cette même différence conceptuelle qui passe aussi entre 'être une raison' et 'avoir une raison', il est douteux que l'on puisse faire sens de cette affirmation. Chez Toulmin, 'être une raison' est une considération et 'avoir une raison' un événement. Ce sont certes là deux choses différentes, mais la différence n'est pas conceptuelle.

Si l'on se fie à cette distinction entre usage évaluatif et usage descriptif des raisons, le processus réflexif dans lequel s'engage l'agent en est un où les raisons ne sont pas décrites mais évaluées en regard de normes et de standards. Les énoncés causaux, pour leur part, constituent un discours indirect, formulé à partir de celui sur les

raisons. Il faut maintenant montrer que les énoncés causaux, qui se trouvent à dépendre d'éléments inscrits dans l'ordre de la rationalité et de la justification, continuent à remplir leur fonction descriptive et explicative initiale. Ceci pose problèmes à divers égards; j'en soulignerai deux. Le premier, que je me bornerai à mentionner, est que cela complique l'analyse du vocabulaire mental. Le vocabulaire mental est, dans cette perspective, régi par deux systèmes de règles d'usage aux fonctions et aux critères d'application différents, et il reste à analyser comment ils s'articulent. On ne peut s'objecter a priori à cette idée. Mais on peut hésiter à l'adopter parce qu'elle risque d'avoir pour conséquence que tout le vocabulaire mental est sémantiquement ambigu.

Le deuxième problème concerne les inférences permises entre les énoncés évaluatifs et les énoncés descriptifs. Conformément à la thèse connue comme la guillotine de Hume, on ne peut déduire d'énoncés descriptifs à partir d'énoncés évaluatifs. Dans le contexte de ce que cherche à établir Toulmin, c'est le rapport entre un énoncé (normatif) qui est une raison et un énoncé décrivant le fait qu'un agent a cette raison qui se complique inutilement. L'agent développe un raisonnement, dans lequel se présente des énoncés normatifs. Que peut-il légitimement déduire à propos de ses états mentaux? Telle considération paraît être la plus convaincante, donc j'ai cette raison? La conclusion est manifestement invalide. Au mieux pourrait-il dire "Si je suis un agent rationnel, je devrais avoir cette raison". Mais alors le problème demeure entier: on n'a pas réussi à tirer du raisonnement un énoncé qui décrive la cause de l'action.

Qui plus est, présentés de cette façon, le processus réflexif et les mécanismes causaux semblent se dérouler de façon parallèle. Il n'y a plus de lien entre l'alignement de raisons et la reconnaissance de la cause, mais une coïncidence fortuite. On peut voir que le processus réflexif est nécessaire à l'émergence de l'événement

susceptible de causer l'action, mais on ne voit pas comment les raisons intercèdent avec l'ordre causal. Pourtant, si Toulmin veut solutionner, comme il le prétend, le paradoxe de Townes, il doit aussi affronter la question du rapport entre les raisons et les événements neurophysiologiques tels que décrits par la science. S'il entérinait une thèse de l'identité, il pourrait évoquer le fait qu'avoir la raison R et être dans un état du cerveau G9A5H7 est la même chose. Mais il ne développe pas de philosophie de l'esprit concomitante à sa position en philosophie de l'action, et il est douteux qu'il adopte la thèse de l'identité, laquelle l'engagerait à dire que les raisons sont des causes, ce qui l'obligerait à revenir sur l'idée que les raisons ne décrivent pas mais justifient. (La perspective fonctionnaliste le contraindrait à la même concession.) Ceci a pour conséquence que le lien qu'il cherche à définir entre cause et raison ne parvient pas à se préciser. Ou bien les causes sont formulées dans le langage mental, mais les événements physiques échappent à l'analyse, ou bien elles le sont dans le vocabulaire physique mais l'agent n'est plus citoyen que du monde nouménal.

Toulmin a servi à illustrer que, dans une perspective compatibiliste où le vocabulaire mental doit jouer tous les rôles, les difficultés soulevées par les anti-causalistes demeurent entières. Si, pour discuter la valeur de la thèse de la complémentarité avec précision, il a fallu entrer un peu dans les détails de l'analyse de Toulmin, plusieurs des points soulevés posent problème à quiconque s'aventure en théorie de l'action. Ainsi en est-il de la distinction entre justification et explication, et de la notion même de raison, si mal exploitée par Toulmin. A l'inverse de cette façon de poser le problème en ménageant la chèvre et le chou, les positions causalistes et anti-causalistes optent résolument pour utiliser le vocabulaire actantiel, la première à des fins descriptives et explicatives, la seconde à des fins justificatives. Les auteurs travaillant dans l'une ou l'autre perspective ont aussi sur Toulmin l'avantage d'employer

une notion de raison qui tienne compte autant des attitudes de croyance, désir, intention et autres, que du contenu de ces attitudes. Cette notion de raison, qui en fait des états mentaux, est plus facile à mettre en rapport avec celle d'action, que les états mentaux ont, somme toute, pour fonction d'expliquer ou de justifier.

D'avoir, cependant, simplement entrouvert la porte sur une théorie de l'action a mis en évidence que les notions les plus élémentaires dont se sert la philosophie de l'action sont d'une imprécision telle que beaucoup de discussions sont des dialogues de sourds. La première tâche qui s'impose, si l'on veut être en mesure de comparer les théories causalistes et anti-causalistes est de fixer les concepts utilisés. Dans le contexte, la clarification des concepts ne va pas sans soulever d'importants enjeux théoriques. Aussi, pour parvenir à mettre en place les éléments qui me paraissent indispensables à l'étude du débat entre causalistes et anti-causalistes, devrai-je d'abord m'attarder sur ce en quoi consiste une action, et, la notion d'action étant liée à celle d'intention, sur ce en quoi consiste une intention. Une bonne partie du travail que j'entreprends sera consacrée à ces problématiques, mais les tenants et les aboutissants du débat n'en ressortiront, à la fin, que plus nettement.

CHAPITRE 2

QU'EST-CE QU'UNE INTENTION?

A la base tant de l'interprétation que je fais de Davidson que de l'intérêt que je prête au débat entre causalistes et anti-causalistes se trouvent certaines intuitions sur la manière de traiter les notions d'action et d'intention. Je crois, d'une part, que toutes les actions sont intentionnelles (sous au moins une description), et, d'autre part, qu'il n'est pas nécessaire d'avoir l'intention d'accomplir une action pour que celle-ci soit intentionnelle. Pour générales que soient ces deux thèses, en délimiter la signification et la portée ouvre sur une large partie des difficultés auxquelles est, depuis ses débuts, confrontée la philosophie de l'action. La question de la nature du lien entre raisons et action, à laquelle nous mèneront les discussions des chapitres subséquents, est directement tributaire de ce que l'on comprend sous les concepts d'intention et d'action. Ce n'est qu'une fois circonscrite la notion d'intention que j'entends utiliser, qu'il deviendra possible de proposer des critères nécessaires et suffisants à la définition de l'action. Ces critères préciseront une intuition de Davidson, pour qui les prédicats d'action sont ceux qui sont satisfaits (entre autres) par une personne (1971a, p. 46), et qui forment des énoncés à propos d'événement portant la marque de l'intentionnalité (1970c, pp. 210-211). Outre le présent chapitre, les deux qui suivront, et qui portent sur les notions de faire et d'action, me fourniront le matériel indispensable pour démontrer que le causalisme de Davidson est bien une thèse intentionaliste au sens où l'entendent

les anti-causalistes. Tout l'intérêt de la perspective davidsonienne en philosophie de l'action tient à ce que, lorsqu'il parle de liens causaux entre raisons et action, il utilise les mêmes notions que les anti-causalistes: ce sont ces notions qu'il me faut d'abord clarifier.

Bien que les premières difficultés auxquelles je doive m'arrêter touchent la thématization de la notion d'intention, il m'est impossible d'entrer dans les détails qu'exigerait une analyse exhaustive de cette notion. Compte tenu de sa complexité, on comprendra que, dans le cadre de ce travail, je ne puisse examiner de manière approfondie la thèse initialement soutenue par Davidson, puis par la suite nuancée, selon laquelle le terme 'intention' ne dénote pas un état mental, et que l'expression 'avec l'intention que' doit plutôt être traitée comme une expression syncatégorématique. (L'importance et la validité de cette idée, qui ouvre sur la délicate question de l'analyse des syllogismes pratiques, sera très brièvement discutée à la fin de ce chapitre.) Par contre, je m'attacherai à cerner quelques aspects primordiaux de la notion d'intention pour qui cherche à examiner comment les intentions se situent, d'une part, relativement aux actions, et, d'autre part, relativement aux autres attitudes propositionnelles qui servent à rationaliser l'action, qu'il s'agisse des attitudes cognitives, dont celle de croyance est le cas-type (connaissance, perception, souvenir..., se rattachent à ce groupe) ou des autres attitudes conatives, les pro-attitudes, (désir, vouloir, souhait, obligation...)¹. Faute d'avoir une idée nette du rôle que joue la notion d'intention dans l'étude de l'action, de même que des contraintes que doivent satisfaire les contenus propositionnels afin d'être admissibles comme contenus d'intention, le concept d'action que j'entends utiliser risque d'être circulaire, les actions étant définies en termes

¹ Il n'est pas pertinent pour mon propos de distinguer les impératifs, tels "Je suis obligée de sortir", des attitudes propositionnelles et ils sont inclus lorsque je parle de pro-attitudes. Je suis, en cela, fidèle à l'usage de Davidson.

d'intention et les intentions étant des intentions d'agir.

Je considère, en effet, que le contenu d'une intention est toujours un énoncé selon lequel la personne faisant part de cette intention accomplit elle-même une action, quoi qu'il en soit de la manière empruntée pour formuler l'énoncé utilisé pour exprimer cette intention. En accord avec une idée directrice de la sémantique de Davidson (1974b, 1986d, 1986e, 1990a), ceci exclut cependant que le contenu d'une intention soit un objet de pensée, une représentation, si on comprend par là la schématisation, conceptuelle ou autre, d'un donné non interprété. Le contenu de l'intention consistera toujours en (au moins) deux éléments: un prédicat d'action et un terme individuel ayant même référence que le terme dénotant l'objet exprimant l'intention (d'autres diraient un objet singulier, l'agent, qui est l'objet dénoté par le terme en position sujet de l'attitude propositionnelle)². Dans cette optique, les phrases “J'ai l'intention que le souper soit réussi”, “Paul a l'intention que Virginie soit contente”, “Richard a l'intention que j'arrive à l'heure” sont toutes des façons plus ou moins correctes de dire que l'individu ayant l'une ou l'autre intention entend accomplir les actions nécessaires à la réalisation de ce qu'il recherche. Une formulation plus appropriée de chacune de ces phrases serait, respectivement, “J'ai l'intention de faire (ou, plus exactement, que je fasse) en sorte que le souper soit réussi”, “Paul a l'intention d'agir (qu'il agisse) de manière à ce que Virginie soit contente”, “Richard a l'intention de faire (qu'il fasse) que j'arrive à l'heure”. Que cette manière d'analyser les énoncés à propos des intentions ne conduit pas à une définition circulaire de l'action sera discuté à la section 4.2.

Mais pour l'instant, je procéderai, dans un premier temps, à une présentation

² Une position voisine de la mienne est défendue, notamment, par Castañeda (1971, 1972). Baier (1970) l'entérine aussi, avec quelques nuances, de même que Brand (1984, pp 99-100). S'y opposent, parmi d'autres, Chisholm (1970b) qui considère que le contenu d'une intention peut être un état de choses, et Grice (1957, 1968) dont la théorie du langage postule que le locuteur a des intentions que quelqu'un d'autre doit réaliser.

de ce pourquoi la notion d'intention a acquis l'importance dont elle jouit en théorie analytique de l'action, ce à travers un bref exposé d'une approche classique largement privilégiée par le courant empiriste en philosophie, l'approche componentielle, laquelle veut qu'une action soit caractérisable grâce à deux éléments, un mouvement corporel et une composante intentionnelle. Les difficultés qui marquent cette approche en ont conduit d'aucuns à affirmer que l'avenue par laquelle on réussira à solutionner le problème de la définition de l'action est d'abandonner la composante intentionnelle, point majeur parmi ceux sur lesquels achoppe l'approche componentielle. En regardant plus en détail ce en quoi consiste avoir une intention, je montrerai que c'est une conception trop limitative de la notion d'intention qui mène certains à une telle conclusion. Je parviendrai à ce résultat en passant par une étude du lien unissant intention et croyance, laquelle permettra de clarifier la notion d'intention en précisant deux des aspects qui caractérisent les énoncés que l'on juge acceptables comme contenus d'intention. Cette discussion révélera finalement que, pour délier le noeud du problème, il faut revenir à la distinction d'Anscombe entre 'avoir une intention', 'agir intentionnellement' et 'agir avec l'intention que'. A la lumière de cette distinction, entérinée tant par les causalistes que par les anti-causalistes, il deviendra possible de repenser plus efficacement le lien entre intention et action.

2.1 L'approche componentielle et ses limites

La notion d'action a pris une importance grandissante en philosophie analytique à mesure que s'est effrité le paradigme behavioriste et qu'il est apparu indispensable de préciser ce qu'il y avait de plus dans le fait que je lève le bras que dans le fait que mon bras se lève. Fournir une solution à cette énigme de Wittgenstein

demande que l'on précise en quoi action et mouvement corporel diffèrent. Une manière par laquelle on tente fréquemment d'y parvenir est ce que Thalberg (1972) nomme l'approche componentielle (et Rayfield, 1972, l'approche additive), laquelle consiste à dire que l'action est un mouvement corporel auquel s'ajoute une dimension intentionnelle. Les termes utilisés par Wittgenstein pour formuler le problème ont pu donner à penser qu'il pointait vers cette direction puisqu'il parlait de soustraire le mouvement corporel de l'action pour voir ce qu'il en reste.³ Toutefois, à y regarder de plus près, cette façon de procéder est moins prometteuse qu'on aurait pu l'espérer. Si on examine le premier critère, la composante mouvement corporel, on s'aperçoit, comme Rayfield le remarque (pp. 7 *sqq.*), que cela ne saurait constituer ni une condition nécessaire, ni une condition suffisante pour caractériser l'action. Cette condition n'est pas nécessaire parce que l'adopter conduit à une conception trop restrictive de l'action. Des cas tels que rester tranquille, attendre un appel téléphonique, résoudre mentalement une addition, éviter de donner une information, n'impliquent pas de mouvements corporels. De plusieurs actions sans mouvement, qu'il s'agisse ou non d'actes mentaux⁴, et de certains actes négatifs⁵, notamment les abstentions et les omissions, on pourrait disputer si ce sont des actions en un sens strict, puisque l'agent ne fait apparemment rien. Cependant, dans la mesure où l'attitude de l'agent par rapport

³ Ce n'est pas à dire que Wittgenstein ou les anti-causalistes endossent cette approche. Au contraire, ils se sont appliqués à montrer qu'il est erroné de croire que toute action découle d'un état ou d'un événement mental. La position anti-causaliste sera discutée à la section 6.1.

⁴ J'emploie l'expression 'actes mentaux' pour désigner les processus d'inférence plus ou moins définis se déroulant 'dans l'esprit' des agents à leur initiative: calcul, délibération, prise de décision, réflexion, mémorisation ou remémorisation, etc.. Les 'règles' d'inférence doivent être assez souples pour que soient englobées les oeuvres d'imagination. Je reviendrai plus en détail sur ce sujet à la section 3.2.

⁵ Les actes négatifs regroupent, outre les abstentions et omissions, les échecs, les erreurs, la création d'obstacle, etc., c'est-à-dire tous les cas où l'on attribue à un individu le non-accomplissement d'une action. Il deviendra clair, dès le chapitre 3, que la définition de l'action que je propose inclut certains actes négatifs, mais exclut les omissions et abstentions. Je préciserai alors ce pourquoi je crois que, malgré ce fait, leur analyse à tous relève de la théorie de l'action.

à ces types d'actes est du même ordre que son attitude par rapport aux cas clairs d'action – notamment, il peut choisir d'agir ou de s'abstenir, de la sorte ou autrement, en regard du genre d'impact qu'il espère obtenir sur les événements – il semble préférable que ces cas soient couverts par une théorie adéquate de l'action, tout comme le sont les cas non litigieux où l'on agite le bras pour signaler ou pour saluer.⁶ Dès lors que l'on demande à une bonne théorie de l'action d'expliquer de tels actes ou omissions, la composante 'mouvement corporel' apparaît de bien peu d'utilité: je ne bouge pas davantage si je suis étendue sur mon lit, les yeux fixés au plafond, que je sois morte ou que je réfléchisse au meilleur argument par lequel convaincre mes étudiants que la philosophie analytique est incontournable.

Il apparaît facilement, d'autre part, que ce même critère est insuffisant. Eternuer, frissonner, sursauter impliquent des mouvements corporels observables, mais il n'y a pas lieu de les inclure dans la catégorie des actions puisqu'on imagine difficilement une situation où un agent choisirait d'accomplir l'acte d'éternuer, de frissonner ou de sursauter – c'est-à-dire où il pourrait réussir plus que de faire semblant, ou de mettre en place des circonstances propices pour que cela se produise, en s'exposant à un courant d'air froid, s'il veut provoquer chez lui un frisson, ou en reniflant une poivrière, s'il veut provoquer un éternuement.

Ce n'est pas là, pourtant, une raison concluante pour affirmer que cette approche est trop englobante, les mouvements corporels ne constituant que l'un des deux critères qu'elle suggère de prendre en considération. L'autre critère, à savoir que

⁶ Demander à une théorie adéquate de l'action de rendre compte également des actions sans mouvement ('*null movement*', selon l'expression de Vermazen, 1985) et des actes négatifs est conforme à ce que cherchent à réaliser la majorité des auteurs. Davidson s'inscrit explicitement en faveur de ce réquisit (1971a, p. 49, en ce qui a trait aux actions sans mouvement, et 1963, p. 5, n. 2, pour les omissions), de même que von Wright (1980, pp. 18 *sq.*, 1981c, p. 109, à propos des actes négatifs).

toute action a un caractère intentionnel, devrait, en principe, permettre de couper la route aux éléments indésirables. Cependant, une nouvelle difficulté liée à l'approche componentielle vient justement de cet autre critère, qui demande à être précisé si on ne veut pas exclure en son nom, en même temps que les simples mouvements du corps, toute une série de comportements qui paraissent de bons candidats au titre d'action, bien que l'agent les accomplisse sans avoir songé à le faire.

Le risque d'une semblable exclusion se présente à ces auteurs qui réservent la notion d'action pour ces comportements que l'agent a l'intention (*intends*), la volition (*volition, willing*) d'accomplir. Le problème se présente aussi bien dans les cas où l'intention ou la volition est considérée comme une partie de l'action, qui devient un tout hybride composé d'un état ou d'un acte mental et de son effet comportemental, que dans les cas où l'intention ou la volition demeure extérieure à l'action dont elle est la cause. Chacune de ces positions pose des difficultés parce qu'elle demande qu'il y ait une composante intentionnelle présente à l'esprit de l'agent pour qu'il soit question d'action, bien qu'il semble, intuitivement, que les gestes accomplis machinalement ou automatiquement ont beaucoup plus en commun avec les cas clairs d'action qu'avec les sursauts et les éternuements.

La première tendance, que l'on associe au volitionisme de Mill (1874), a récemment été défendue par Searle (1983). A la question "Qu'est-ce qu'une action?", Mill répondait:

Non pas une chose mais un ensemble de deux choses: l'état d'esprit appelé volition, et l'effet qui le suit. La volition ou intention de produire un effet est une chose; l'effet produit en conséquence de l'intention en est une autre; l'ensemble des deux constitue l'action.
(livre I, chap. iii, sec. 5)⁷

Dans la même lignée, Searle affirme:

Un événement, mon expérience d'agir, est la présentation causale
Intentionnelle d'un autre événement, le mouvement de mon bras, et
l'ensemble des deux constitue l'événement composite, que je lève le
bras. (p. 125)⁸

Qu'il s'agisse de volition, d'intention ou d'expérience d'agir, si l'agent n'a pas de représentation de son mouvement corporel, ce seul mouvement n'est pas une action.

L'autre courant, représenté par Ginet (1990), donne priorité à la composante intentionnelle en faisant de l'action mentale qu'est la volition (*volition*) l'action de base de sa théorie, les autres actions étant des actions causées par des volitions.⁹

'Le Xage de A à t' désigne une action si et seulement si ou bien (i) cela désigne une simple occurrence mentale qui avait la qualité phénoménale actantielle requise ou bien (ii) cela désigne la réalisation causale par A de quelque chose, dans la circonstance, l'événement consistant en ce que quelque chose soit réalisé causalement par une action de A. (p. 15)¹⁰

⁷ "Not one thing, but a series of two things: the state of mind called a volition, followed by an effect. The volition or intention to produce the effect, is one thing: the effect produced in consequence of the intention, is another thing; the two together constitute the action."

⁸ "[...] one event, e.g., my experience of acting, is a causal Intentional presentation of the other event, e.g., the movement of my arm, and the two together make up the composite event, my raising my arm." A propos de l'expérience d'agir, Searle soutient (p. 91) que c'est "a conscious experience with an Intentional content".

⁹ La théorie de Ginet est apparentée à celle de Prichard (1945), qui se sert du vouloir (*willing*) comme action de base et à celle de Hornsby (1980), dont l'action de base est celle d'essayer (*trying*) mentalement. Ni l'un ni l'autre ne considèrent cependant que les mouvements corporels subséquents à ces actions mentales sont des actions. (Voir Prichard, pp. 64-65; Hornsby, p.33.)

¹⁰ "S's V-ing at t' designates an action if and only if either (i) it designates a simple mental occurrence that had the actish phenomenal quality or (ii) it designates S's causing of something, that is, an event

Cette position demande que l'action mentale soit antécédente plutôt que partie de l'action dérivée.¹¹ Cependant, comme Mill ou Searle, Ginet exige que les volitions soient des processus conscients (chap. 2, et particulièrement p. 34, n. 9). Dans l'une ou l'autre optique, la composante intentionnelle est envisagée comme impliquant que les intentions, les volitions ou les autres actes mentaux identifiés comme témoignant de l'aspect conatif de l'action, dépendent de ce qu'un agent se représente l'accomplissement de telle ou telle action. Dès lors que des états ou actes mentaux de ce genre se trouvent requis comme condition nécessaire à l'acceptation d'un mouvement corporel à titre d'action, tout ce que fait l'agent de manière plus ou moins spontanée ou automatique, tout comportement qui n'est pas consciemment le fruit d'une volition, d'une intention, voire d'un processus délibératif, est éliminé de la classe des actions proprement dites.

A ceux (et c'est la majorité) qui s'opposent à cette dernière conclusion s'offrent diverses stratégies et j'en examinerai deux (pour ce qu'elles ont en propre car elles ne sont pas incompatibles entre elles): abandonner l'idée que toute action est intentionnelle (ce qui implique le rejet de l'approche componentielle), ou montrer que le concept d'intention pertinent dans le contexte de la définition de l'action n'est pas restreint à l'acception que lui prêtent les auteurs dont les positions viennent d'être examinées (ce qui peut, ou non, aller de pair avec le refus de l'approche additive). Malgré le fait que de nombreuses discussions sur le caractère intentionnel de l'action soient marquées par une confusion sur la nature exacte de ce qui fait problème, il

consisting in something's being caused by an action of S's." ('t' est une variable pour moment du temps. J'ai remplacé, dans la traduction, les autres variables par celles que j'utilise habituellement.)

¹¹ Une théorie de la causalité qui admet que cause et effet soient contemporains peut affirmer que la volition ou l'intention est contemporaine à l'action.

apparaît que, quelle que soit la voie choisie, le point en litige concerne davantage le concept d'intention que ce qui tombe intuitivement sous la notion d'action. De manière générale, on semble, en effet, d'accord, de part et d'autre, pour exclure des actions les quintes de toux et pour y inclure le geste de rejeter vers l'arrière une mèche de cheveux tout en réfléchissant à autre chose. La question de savoir si les animaux, les jeunes enfants ou les déficients mentaux accomplissent des actions au sens strict est beaucoup plus complexe,¹² et la définition recherchée dans un premier temps devrait être assez souple pour ne pas impliquer de prise de position définitive sur ce problème. La difficulté est donc, pour l'instant, d'évaluer l'utilité de divers concepts d'intention dans la formulation de l'ensemble des critères permettant de préciser notre notion intuitive d'action.

Examinons d'abord de plus près la conception de l'intention et les arguments qui conduisent à envisager la première branche de l'alternative à l'approche componentielle. Behan McCullagh (1975), Bach (1978) et Brand (1984), par exemple, rejoignent les trois auteurs précédents en ce qu'ils considèrent que les intentions sont des états mentaux à classer avec les volitions, les souhaits explicites ou les jugements pratiques issus d'une délibération. Cependant, contrairement à eux, ils en concluent que la notion d'intentionnalité ne peut servir à caractériser l'action. Pour Bach, à partir duquel j'illustrerai cette position, il ne fait aucun doute que la composante intentionnelle est une contrainte trop forte à poser sur la notion d'action. Il écrit:

Certaines actions ne sont, sous aucune description, intentionnelles ou, pour ce qui concerne le présent problème, sciemment accomplies, visées, voulues, souhaitées, délibérées ou rationnelles. Les actions auxquelles manquent tous ces traits – appelons-les les actions minimales – sont toujours des actions. (p. 362)¹³

¹² Mon étude devra la laisser ouverte.

¹³ *"Some actions are not, under any description, intentional or, for that matter, witting, willing, willed,*

et plus loin:

Il est tout simplement évident que certaines actions sont accomplies de manière par trop automatique, routinière et/ou irréfléchie pour être d'une quelconque façon intentionnelles. (p. 363)¹⁴

Les actions minimales dont il est question comprennent, outre ce qui est accompli spontanément ou machinalement, ce que font les animaux ou les jeunes enfants. Pour appuyer la thèse selon laquelle ces actions ne sont pas intentionnelles, Bach affirme qu'avoir une intention, comme les autres états et actes parmi lesquels il classe avoir une intention, exige la mise en oeuvre de certaines habiletés conceptuelles (p. 363)¹⁵. Ce n'est pas que les intentions soient toujours le fruit de délibérations, c'est-à-dire d'une suite d'énoncés organisés dans un raisonnement grâce auquel l'agent pèse le pour et le contre d'une action. Au contraire, comme les décisions, les intentions peuvent être

wanted, deliberate, or rational. Actions lacking all those features – let's call them minimal actions – are still actions."

¹⁴ "It is just plain obvious that some actions are performed too automatically, routinely and/or unthinkingly to be in any way intentional." Je ne présenterai, succinctement, que les arguments de Bach qui valent contre l'idée que toute action est intentionnelle. Je ne discuterai pas ce qu'il propose en échange de la théorie componentielle, ceci nous conduirait trop loin. Behan McCullagh développe peu sa position, qui paraît très voisine de celle de Bach (voir p. 207). Selon Brand (1984, pp. 31-32, 238 *sqq.*), d'autre part, les actions qui ne sont pas intentionnelles sont celles qui ne répondent pas à un plan d'action de l'agent et qui ne sont pas liées à des intentions prospectives, intentions que Brand considère représentationnelles (p. 153). Procéder à partir de la notion de plan d'action permet une analyse plus fine que celle offerte par Bach ou Behan McCullagh, mais pose des contraintes similaires sur la notion d'action.

¹⁵ La manière dont Bach s'exprime est ambiguë. On peut se demander si une action d'un certain type est dite intentionnelle lorsqu'elle demande une habileté conceptuelle, ou s'il faut que cette habileté soit appliquée dans un cas particulier pour que l'action (l'occurrence) soit intentionnelle. J'opte pour la seconde interprétation en regard d'un de ses exemples: on peut chasser une mouche de la main sans que ce soit intentionnel. Mais puisqu'on peut aussi le faire intentionnellement, il semble que le prédicat s'applique aux occurrences plutôt qu'aux types d'actions.

formées sous une impulsion¹⁶. Ce que Bach a à l'esprit lorsqu'il soutient qu'avoir une intention demande une maîtrise conceptuelle nous renvoie à la capacité réflexive grâce à laquelle l'agent s'auto-attribue ses actions. Si un agent a l'intention de Xer, c'est parce qu'il est en mesure de formuler une pensée comme "Je Xerai". Cette position est inspirée d'une thèse de Harman (1976) qui veut que la notion d'intention implique celle de croyance, au sens où un agent ne peut avoir l'intention de Xer et en même temps croire qu'il ne le fera pas (ou, à tout le moins, qu'il ne tentera pas de le faire, s'il est incertain de ses chances de succès).¹⁷ Si, par exemple, je disais "J'ai l'intention d'aller à Québec en fin de semaine, mais je crois que je n'irai pas", mon interlocuteur serait en droit de conclure que je n'ai pas réellement l'intention d'y aller, que j'utilise mal le terme 'intention' et que je veux vraisemblablement plutôt dire que j'aimerais faire le voyage mais crois que cela ne me sera pas possible.

C'est sur ce lien d'implication entre intention et croyance que Bach s'appuie pour rejeter l'idée que toutes les actions sont intentionnelles. J'ai déjà signalé au début du chapitre, qu'à mon sens, contrairement à ce qu'affirme Bach, toutes les actions étaient intentionnelles (sous au moins une description). Pourtant, je conviens avec Bach qu'il est exact de maintenir l'existence de ce lien d'implication. Intentions et croyances étant mises en rapport particulièrement dans les syllogismes pratiques qui servent à rationaliser l'action, il faut que des contraintes soient posées sur le contenu de certaines des croyances à cause de leur fonction à l'intérieur de ces inférences pratiques. Qui plus

¹⁶ Ce qui ne signifie pas qu'avoir une intention est identique à avoir pris une décision. Comme le remarque Davidson (1978, p. 83), je peux avoir l'intention de construire une cage à écureuil sans pour autant avoir décidé de passer à l'action.

¹⁷ L'idée qu'avoir une intention implique que l'on croit que l'on accomplira une action satisfaisant le contenu de l'intention se retrouve d'abord chez Hampshire (1959, p. 134); voir aussi Meiland (1970, pp. 44 *sqq.*). Bach mentionne rapidement qu'il entérine cette position (p. 378, n. 5). Plus récemment, Bratman (1985) et Pears (1985) ont discuté des problèmes posés par le lien entre intention et croyance dans la perspective davidsonienne, problèmes que je soulèverai à la fin de ce chapitre.

est, il me semble que Harman soutient à juste titre que le lien entre intention et croyance est ce qui distingue ‘avoir une intention’ des autres pro-attitudes. Compte tenu de l'enjeu rattaché à ce point, il me paraît indiqué, avant de poursuivre la discussion de ce que Bach suggère, de prendre le temps de clarifier ce que signifie et ce à quoi engage l'admission de ce lien.

2.2 Intention et croyance

Je suis d'avis qu'un agent ne peut avoir l'intention de faire quelque chose et croire, au moment où il exprime sincèrement son intention (pour lui-même ou pour autrui), qu'il ne fera pas l'action en question. Cependant, de l'avis de quelques-uns, cette position a toutes les apparences d'un dictat sur l'utilisation du terme ‘intention’. Anscombe (1957), Thalberg (1962), Hedman (1970a) et Davidson (1978) ont, entre autres, mis en doute qu'avoir une intention est toujours conditionnel à avoir une croyance de même contenu¹⁸. Les trois premiers (mais non le dernier, sur la position duquel je reviendrai à la section 2.4) ont soutenu qu'un agent peut avoir l'intention de Xer et croire en même temps qu'il ne le fera pas parce qu'il pense que Xer est une chose impossible. Pour étayer cette affirmation, chacun a imaginé des contre-exemples qui donnent à penser qu'il existe des cas limites dans lesquels un agent a une intention sans avoir une croyance de même contenu. Ces contre-exemples tiennent, pour l'essentiel au fait que nous avons parfois des intentions d'agir de telle ou telle façon tout

¹⁸ Demander que le contenu de la croyance et celui de l'intention soient identiques est, à strictement parler, une contrainte trop forte. Ainsi que l'illustrent les exemples qui suivent, la substitution de certains termes à d'autres expressions est admissible pourvu que, dans la situation, l'agent donne son assentiment à cette substitution. Il faut, par ailleurs, noter que d'autres auteurs (Castañeda, 1975, chap. 2) ont mis en question que croyance et intention aient le même contenu en alléguant le fait que les contenus d'intention n'ont pas de valeur de vérité. Je ne discuterai pas ce point.

en étant persuadés que nos efforts seront peine perdue. Un prisonnier peut avoir l'intention de ne pas trahir ses compagnons, mais être certain qu'il dira tout sous la torture. Un drogué peut avoir l'intention de suivre une cure de désintoxication et être assuré qu'il ne pourra jamais réussir à se passer d'héroïne. Le pouvoir de conviction de ce type d'exemples vient de ce qu'ils tournent autour de cas où l'agent se situe à la limite de ses capacités ou des normes de rationalité (il s'agit souvent de cas où l'agent se trouve partagé entre des impératifs moraux et des émotions qui font obstacle au respect de ces principes). Il n'y a pas d'impossibilité logique à l'action. Les cas où l'action est logiquement impossible sont d'ailleurs si manifestement absurdes qu'ils ne peuvent illustrer ce que l'on cherche à démontrer ici (comment comprendre le comportement d'un agent qui s'entêterait à dénombrer toutes les fractions entre zéro et un, alors qu'il a des notions de mathématiques plus que suffisantes pour savoir que cette tâche est impossible?). Le problème soulevé par ces contre-exemples est celui de savoir si un agent peut, comme le soutiennent Anscombe, Thalberg et Hedman, avoir l'intention de faire une action qu'il considère irréalisable pour des raisons contingentes.

Plusieurs remarques m'incitent à m'opposer à cette affirmation. Une précaution s'impose toutefois d'abord. La réalisabilité objective de ce que l'agent a l'intention de faire n'a pas d'incidences sur le point que je discute ici. Si j'ai l'intention de déplacer la table voisine de celle où sont installés mes copains à la terrasse, et qu'il s'avère qu'elle est fixée au sol, il serait incorrect de dire que j'avais l'intention de faire l'impossible. J'avais l'intention d'accomplir une action qui me paraissait aisément réalisable, intention que j'abandonne une fois acquise la croyance que je ne peux déplacer la table. De même, dans le cas du prisonnier ou celui de l'héroïnomane, le fait que, objectivement, les statistiques leur soient défavorables n'est pas pertinent pour exclure l'action de se taire ou celle de cesser de se droguer des contenus d'intention

admissibles. Ce ne sont pas les probabilités objectives mais les probabilités subjectives qui déterminent l'action.

Ces précisions amenées, il est possible, en conformité avec la théorie de la décision, de répondre aux contre-exemples précédents qu'à strictement parler, il n'y a pas impossibilité, fut-ce matérielle, de l'action, si on entend par là que ce qu'un agent a l'intention de faire a des probabilités de succès qu'il évalue subjectivement comme très faibles, et qu'un observateur évalue objectivement comme pires encore. Du point de vue subjectif, quels que soient les sentiments de scepticisme qui accompagnent les croyances de l'agent, si minces soient ses espoirs de réussite, s'il a l'intention de Xer ou d'essayer de le faire, il croit que Xer n'est pas chose totalement impossible. Ce qui constitue une trop mince probabilité de succès pour légitimer une entreprise est fonction des circonstances et des enjeux, mais cela n'a pas d'incidence sur la question de savoir s'il y a un rapport d'implication entre le contenu d'une intention et celui d'une croyance. Il n'y a pas lieu, comme le voudrait Thalberg, qu'un degré de probabilité de succès normal soit fixé de manière unique pour toutes les situations pour rendre admissible un argument faisant appel à la notion de probabilité – ceci équivaldrait, en fait, au rejet de la théorie des probabilités subjectives.

Qu'une intention de réaliser une action risquée est parfaitement admissible au sens de la théorie de la décision ne fait pas de doute si on se rappelle que cette dernière ne se borne pas à prendre en considération le degré de probabilité subjective accordé à la réalisation d'un événement, mais qu'elle tient compte aussi de sa désirabilité, laquelle est, dans les exemples mentionnés, très grande. Par contre, qu'il soit logiquement inconsistent d'avoir l'intention de faire l'impossible découle directement de la façon dont la théorie de la décision calcule la valeur d'une action. Cette valeur est, en effet, fonction de l'utilité du résultat de l'action pondérée par la probabilité subjective

que l'action conduise au résultat attendu. Si l'agent croit l'action impossible, la probabilité de succès de l'action est égal à zéro et, conséquemment, la valeur de l'action est nulle.¹⁹ Un agent qui aurait l'intention de faire une chose à laquelle il n'accorde aucune valeur serait irrationnel. L'irrationalité des agents ne saurait être exclue, mais elle ne joue pas contre l'idée qu'il y a, au niveau conceptuel, un lien d'implication entre intention et croyance. Qui plus est, il est douteux qu'Anscombe, Thalberg et Hedman voient dans les intentions de faire l'impossible des cas d'irrationalité. Aussi doivent-ils abandonner l'idée que l'agent croit que son action est, *stricto sensu*, impossible, et admettre qu'il a une croyance minimale (c'est-à-dire plus grande que zéro) au succès de son action.

Il apparaît encore plus clairement qu'il est absurde d'avoir l'intention de faire une chose matériellement impossible si on compare ces contre-exemples à un autre tiré de von Wright (1971, p. 102)²⁰. Si quelqu'un part seul en forêt pour chasser et épuise toutes les cartouches de sa carabine, il ne peut, après avoir brûlé toutes ses cartouches, avoir l'intention de tuer une oie sauvage avec son fusil, parce qu'il ne peut croire qu'il réussira à tuer quoi que ce soit avec un fusil sans cartouche. Il n'est plus question ici de penser que l'agent ne croit 'pas vraiment' qu'il réussira parce qu'il évalue ses chances à une sur un million, il n'y croit pas du tout. Si un agent formait l'intention de faire quelque chose qui n'a rigoureusement aucune chance de succès, sa conduite semblerait aussi insensée que si l'action était logiquement impossible. Les contre-exemples précédents gardent des allures de plausibilité même s'ils mentionnent des actions 'impossibles' uniquement parce que les agents entreprennent, malgré leur scepticisme, des actions dont la possibilité de réussite n'est pas absolument nulle.

¹⁹ Ce dernier argument est utilisé par Davidson dans une réplique à Pears (1985e, p. 214) où il concède qu'il y a un lien d'implication entre intention et croyance.

²⁰ Voir aussi 1972, p. 23; 1980, p. 29.

Un telle ligne d'argumentation pourrait susciter l'objection suivante: Que signifie finalement 'croire que p' si l'on considère que l'agent croit que p même dans les cas où il mise à 99% sur $\sim p$? Sans exiger que l'agent soit convaincu de réussir ce qu'il a l'intention de faire, ne conviendrait-il pas d'exiger minimalement qu'il soit plus certain (ou au moins aussi certain) de réussir que d'échouer?²¹ N'est-ce pas déjà trop concéder que d'admettre qu'il fait sens de parler d'intention de faire une chose dont la réalisation est improbable? Une réfutation nette de cette opinion devrait mettre en évidence que l'usage habituel de l'expression 'j'ai l'intention que' admet les cas où le contenu de l'intention a peu de chances d'être réalisé. La difficulté de procéder à une telle réfutation tient à ce qu'on ne dispose pas d'une conception précise de la notion d'intention à partir de laquelle mettre un peu d'ordre dans les intuitions linguistiques, qui divergent largement d'un auteur à l'autre. Pour Grice (1971), par exemple, un agent ne peut avoir, au sens strict, l'intention de Xer sans avoir la certitude qu'il Xera (p. 6). Davis (1984) ou Audi (1973) n'exigent que des chances moyennes de succès, et, pour d'autres encore, comme on l'a vu, il n'est pas contre-intuitif de parler d'avoir l'intention de faire l'impossible. Lorsque l'on refuse l'utilisation du terme 'intention' dans les cas où le succès est trop peu probable, on invoque le fait que le locuteur aurait été mieux inspiré d'employer une quelconque locution affaiblissant l'affirmation primitive, qu'il aurait dû dire, par exemple, qu'il 'désirait' Xer, qu'il 'espérait' Xer, ou qu'il 'avait l'intention d'essayer' de Xer.

Ceux qui suggèrent de remplacer 'avoir l'intention que' par 'désirer que', 'souhaiter que', et autres pro-attitudes faisant état des appétits de l'agent plutôt que de ses intentions laissent échapper l'aspect volitionnel lié à la notion d'intention. Il semble

²¹ Davis (1984, pp. 43-44) défend cette thèse. Voir aussi Audi (1973).

pourtant qu'il n'y a rien d'exceptionnel à ce qu'un agent ne se contente pas de rêver à l'accomplissement d'une action à propos de laquelle il entretient de l'incertitude (voire une assez grande incertitude), mais soit déterminé à l'accomplir. A la limite, l'incertitude est notre lot devant n'importe quelle action, même aisément réalisable, puisqu'en exprimant une intention, aucun agent ne se porte garant de l'avenir. Une personne qui exprime une intention croit minimalement, au moment où elle l'exprime, qu'elle agira en conséquence. Mais il lui est toujours possible de changer d'avis, de repenser ses plans d'action en raison des événements, ou simplement en raison de ses humeurs. Je peux ne pas réaliser le contenu d'une intention de faire une action aussi banale que d'aller me chercher un verre d'eau à la cuisine parce que j'ai préféré aller me chercher un café, ou que j'ai été dérangée par un appel téléphonique, ou que j'ai décidé de terminer d'abord de lire la section de l'article que je travaille et que mon envie de boire de l'eau s'est estompée. Pour pouvoir parler de la certitude, même relative, qu'entreprendrait un agent de réaliser le contenu de son intention, il faudrait que cet agent ait passé en revue les circonstances susceptibles de l'empêcher d'accomplir l'action qui fait l'objet de son intention et qu'il ait jugé que rien de ce qu'il peut prévoir n'a de bonnes chances de lui faire obstacle ou de le faire changer d'idée. L'utilisation correcte de l'expression 'avoir l'intention que' ne commande rien de tel.

Quant à la suggestion de passer de "J'ai l'intention de Xer" à "J'ai l'intention d'essayer de Xer" lorsque les garanties de succès sont minces, elle apparaît tout à fait défendable pourvu qu'elle ne soit interprétée ni comme une manière d'affaiblir la force de l'intention ni comme exprimant une intention de contenu différent. Reprenons l'exemple du toxicomane qui se croit incapable de vivre sans ses doses quotidiennes mais concède au travailleur social qu'il veut bien suivre une cure de désintoxication et qu'il a l'intention de faire de son mieux pour se passer d'héroïne. A-t-il une intention d'un degré moindre qu'un autre drogué qui serait persuadé de la force de sa volonté? Ferait-il sens qu'il dise

“J’ai un peu l’intention de cesser de prendre de l’héroïne”? La formule semble, pour le moins, bizarre. “J’ai l’intention faible (par opposition à intention ferme) de cesser de me droguer” paraît plus acceptable. Mais la précaution ainsi exprimée ne témoigne pas de ce qu’un agent peut avoir plus ou moins l’intention de faire quelque chose, comme il pourrait en avoir plus ou moins envie. L’agent a, ou n’a pas, l’intention d’accomplir une certaine action. Qualifier une intention de ferme sert à signifier à l’allocutaire que l’agent donne priorité à la réalisation du contenu de cette intention et est prêt à lui sacrifier, au besoin, d’autres actions possibles. Dans cette optique, une intention faible en serait une à laquelle l’agent n’est pas prêt à subordonner ses autres plans d’action, qu’il abandonnerait faute de temps, faute de goût, ou pour diverses raisons prévues ou imprévues.

Est-ce ainsi qu’il faut comprendre le toxicomane qui a l’intention d’essayer de se sevrer? Peut-être est-ce, en effet, ce qu’il a à l’esprit. Toutefois, ce n’est pas en utilisant le terme ‘essayer’ qu’il exprime que sa détermination est chancelante. Une intention d’essayer de Xer peut être ferme, comme une intention de Xer peut être faible. Mais si ce n’est pas la force de l’intention, qu’y a-t-il de différent entre le cas où il est question d’essayer et celui où l’agent ne précise pas qu’il ne s’agit que d’un essai? Leur contenu? Si l’intention de notre toxicomane n’était pas de réussir à se passer d’héroïne lorsqu’il parle d’essayer de cesser de se droguer, comme lorsqu’il parle carrément de cesser, on devrait dire qu’alors il a l’intention de s’approcher du but autant que possible, mais sans l’atteindre. Autant lui faire avouer franchement qu’il n’a pas l’intention de quitter les paradis artificiels. Si on ne peut considérer qu’un agent ayant l’intention de Xer, action qu’il croit difficilement réalisable, voire impossible, a l’intention d’essayer de Xer mais sans y réussir, on doit conclure que les intentions de Xer et d’essayer de Xer ont le même contenu – l’accomplissement de l’action de Xer.²² Ce qui les distingue

concerne plutôt la force de la croyance, sous-jacente à l'intention, que l'agent précise en ajoutant qu'il s'agit d'une tentative. Il donne en quelque sorte à son allocutaire une estimation de ses chances de succès. Il n'affaiblit pas ses intentions ni ne modifie leur contenu, il met en évidence les doutes qu'il entretient quant au résultat de son action, doutes en regard desquels il organise d'ailleurs son action ainsi qu'il le fait en regard des croyances dont le contenu lui apparaît plus certain. Dans un cas comme dans l'autre, le lien entre intention et croyance est maintenu: c'est même parce qu'il existe un tel lien qu'il est possible de saisir la nuance introduite par le verbe 'essayer'.

Je ferai une dernière remarque avant de terminer cette discussion. J'ai utilisé la théorie de la décision pour montrer que les intentions d'agir des agents sont fonction de la probabilité subjective que l'action permette d'obtenir le résultat attendu. Ce lien entre intention et croyance minimale a pour conséquence que si un agent croit que la probabilité qu'il Xe est non nulle, alors il croit qu'il peut Xer. Ainsi que je l'ai souligné, s'il croyait n'avoir aucune chance de succès, il évaluerait à zéro la valeur attendue de son action et n'envisagerait pas de l'accomplir. Cette façon de formuler l'idée qu'il existe un lien d'implication entre intention et croyance met en rapport une notion de croyance minimale empruntée à la théorie des probabilités subjectives et une interprétation modale du contenu de la croyance. Ceux qui parlent d'intention de faire l'impossible, si on les prend au pied de la lettre, semblent proposer une thèse qui a davantage à voir avec cette interprétation modale qu'avec la théorie de la décision. Néanmoins, même une interprétation modale de leur position ne rend pas défendable l'idée qu'il n'y a pas de lien d'implication entre intention et croyance. Pour mieux l'apercevoir, il suffit de

²² Cet argument est de Thalberg (1962, pp. 53-56), qui en déduit que, dans les cas où l'agent croit que Xer est chose impossible, l'agent a toujours l'intention de réussir à Xer, mais n'a pas la croyance qu'il y parviendra. Selon moi, que l'agent ait l'intention de Xer ou d'essayer de Xer, il vise la réussite dans les deux cas, et il a la croyance qu'il peut Xer dans les deux cas. C'est pourquoi il n'y a pas d'intention de faire l'impossible, en un sens strict.

distinguer les unes des autres trois manières d'interpréter la négation de ce lien (c'est-à-dire de désambiguïser l'expression $\sim (I_a p \supset B_a p)$) en employant les moyens techniques de la logique modale.

Ces trois façons sont les suivantes:

Si on met en question l'existence d'une croyance:

$$1) \Diamond (I_a p \wedge \sim B_a p)$$

Si on met en question le contenu de la croyance ($I_a p \wedge B_a \sim p$), deux interprétations sont permises:

$$2) I_a p \wedge B_a \Diamond \sim p$$

$$3) I_a p \wedge B_a \Box \sim p$$

où 'I' remplace 'avoir l'intention que', 'B', 'croire que', 'p' est une phrase contenant une description d'une action de l'agent, et 'a', une variable pour agent. Les opérateurs ' \Diamond ' et ' \Box ' introduisent des modalités physiques, non logiques.

1) Refuser que $I_a p \supset B_a p$ pour une raison exprimée par la première interprétation est aisément acceptable: un agent peut avoir une intention sans que cette intention ne soit accompagnée par une croyance de même contenu. Pour reprendre (avec certaines modifications) un exemple de Davidson (1978)²³, je peux avoir l'intention de produire plusieurs copies d'un texte en utilisant du papier carbone et en m'appliquant pour appuyer bien fort sur mon stylo, sans que cette intention et cette action ne soient

²³ Dans ce texte, Davidson utilise cet exemple, avec d'autres arguments, pour montrer qu'il n'y a pas de lien d'implication entre croyance et intention. L'exemple lui sert plus précisément à nier le lien d'implication au sens de la seconde des trois interprétations que je discute maintenant. L'argumentation de Davidson est assez tortueuse, et me semble incorrecte. Je m'expliquerai sur ce point à la section 2.4.

accompagnées par la croyance que je reproduis maintenant un texte en plusieurs copies: je me concentre sur les mots que j'écris et non sur le fait que je les écrive, et je n'ai à l'esprit aucune croyance sur ce que je suis occupée à faire. Cependant, si je réussis à produire le nombre de copies désirées du texte, il semblerait étrange de dire que ce n'était pas intentionnel parce que je n'avais pas à l'esprit de croyance à propos du but visé par mon action. Qui plus est, l'on peut supposer que l'agent, si on l'interrogeait, serait disposé à affirmer qu'il croit que d'appuyer sur son crayon lui permettra de produire les copies désirées.²⁴ A défaut d'une croyance effective, il a, à tout le moins, une croyance dispositionnelle selon laquelle il obtiendra de cette façon le nombre de copies qu'il cherche à avoir. De sorte que ce genre d'exemples n'est guère concluant contre l'analyse qui est proposée, laquelle est compatible avec le fait que les agents n'ont pas toujours (loin de là) une conscience réflexive de leur agir, tant en ce qui concerne leurs intentions que leurs croyances, d'ailleurs. Parler de lien conceptuel entre deux notions ne signifie pas qu'empiriquement les notions soient toujours conjointement exemplifiées.

2) Soutenir qu'il est faux que $I_a p \supset B_a p$ en regard de ce que suggère la deuxième interprétation ne me paraît pas, non plus, problématique: il est concevable qu'un agent ait l'intention que p tout en croyant que son action puisse ne pas se produire. Ce n'est pas problématique parce que, s'il croit qu'il est possible qu'il n'agisse pas, il croit aussi qu'il est possible (fut-ce dans une faible probabilité) qu'il agisse. Dans les exemples du toxicomane et du prisonnier, c'est une ambiguïté entre cette interprétation et la suivante qui conduit quelques auteurs à affirmer qu'il n'est pas absurde qu'un agent ait l'intention

²⁴ Si l'agent se disait sceptique quand à ses chances de succès – et tel est le cas dans l'exemple tel qu'il est développé par Davidson puisque l'agent veut obtenir dix copies de son texte, ce qu'il sait être peu réaliste – on n'aurait plus affaire à la première mais à la deuxième des interprétations que je discute ici. Même alors je ne crois pas, contrairement à Davidson, que le lien d'implication entre intention et croyance soit menacé.

de faire l'impossible, et à nier le lien entre intention et croyance.

3) La raison offerte par la dernière interprétation serait la seule menace sérieuse à la thèse selon laquelle avoir une intention implique une croyance de même contenu. Cependant, comme je l'ai montré plus haut, si l'agent croit qu'il est, à strictement parler, impossible qu'il réalise le contenu de son intention, l'intention apparaît aussi absurde dans le cas d'une impossibilité physique que dans le cas d'une impossibilité logique. Il ne fait sens de nier le contenu de la croyance que si l'on comprend cette négation en introduisant non pas un opérateur de nécessité, mais un opérateur de possibilité, inoffensif pour la thèse défendue.

En résumé, la thèse selon laquelle il y a un lien d'implication entre intention et croyance est une thèse stipulant que, si l'agent a l'intention de Xer, alors il croit minimalement qu'il Xera. Dire simplement que le fait que l'agent ait l'intention de Xer implique qu'il croit qu'il Xera n'est pas faux mais ambigu, puisque la croyance dont il est question peut être admise par l'agent avec un faible degré de probabilité et que, dans ces cas, l'usage habituel du terme 'croyance' ne permet pas de trancher entre croire que p et croire que $\sim p$. Finalement, dans la mesure où la thèse de l'implication exige qu'il y ait, pour toute intention d'un agent, une croyance minimale qu'il Xera, on peut remarquer que, dans les cas où l'agent a l'intention de Xer, il est non seulement bizarre mais aussi incorrect, de dire que, parfois, il croit qu'il ne Xera pas, parce que cela voile la présence du lien existant entre l'intention de l'agent et sa croyance selon laquelle la probabilité de réalisation de son action n'est pas égale à zéro mais lui est au moins légèrement supérieure.

2.3 Contenu intentionnel et lois naturelles

Jusqu'à présent, la discussion du lien entre intention et croyance s'est appliquée à faire ressortir qu'il ne pouvait y avoir d'intention de faire l'impossible. Le problème de fournir une analyse correcte de ce lien a une autre ramification, laquelle ressort nettement en regard d'exemple comme le suivant. Imaginons un joueur qui lance un dé, qui souhaite obtenir un six, et qui croit que le résultat de son action ne dépend pas de son magnétisme personnel mais repose entre les mains du hasard. Dans l'éventualité où il réussirait effectivement à obtenir le six convoité, serait-on en droit de dire qu'il avait une intention dont le contenu était d'obtenir un six et qu'il a intentionnellement tiré le six? Il avait, sans contredit, l'intention d'accomplir l'action de lancer le dé. L'action de jeter un dé, dans le cadre d'une partie de dé, quand un joueur a le dé entre les mains et que rien ne l'entrave, est, pour ce joueur, un contenu d'intention qui semble intuitivement acceptable. Admettre que l'action d'obtenir un six, dans le même contexte, accomplie par le même agent, constitue, elle aussi, le contenu d'intention de l'agent, paraît cependant discutable. Le malaise vient de ce que, s'il relève du pouvoir de l'agent de lancer le dé, il échappe à son pouvoir que le dé retombe en exposant telle de ses faces plutôt qu'une des autres. La difficulté ne tient pas, comme dans les cas examinés plus haut, à ce qu'il est impossible pour l'agent de tirer un six. Plutôt, et à l'inverse des autres exemples, il s'agit d'un cas où, si l'on admet que l'agent peut avoir l'intention de tirer un six, cela implique que son intention est liée à une croyance selon laquelle il ne sous-estime pas ses chances de succès, mais les surestime.

Ce n'est pas dans le fait que l'action ait, dans le contexte, une plus ou moins grande probabilité de succès que réside le problème. Ainsi, il n'est pas absurde que j'aie

l'intention d'atteindre un des canards de bois pour gagner un lot à la foire, bien que je sois sceptique quant à mes chances de succès parce que je suis mauvaise tireuse. La probabilité que je réussisse est vraisemblablement plus faible que celle qu'un joueur obtienne un six s'il lance un dé. Le taux de succès évalué subjectivement, à moins qu'il soit nul, ne fait cependant pas de différence entre une description d'action admissible comme contenu d'intention et une autre description qui ne l'est pas. C'est la croyance de l'agent que l'occurrence de son action dépend d'une chaîne causale de telle ou telle sorte qui importe: ne sont admissibles que les descriptions d'action qui sont compatibles avec des chaînes causales déterministes. Si un agent, au naturel pessimiste, peut mésestimer ses chances de succès d'accomplir une action jusqu'à les croire voisines de zéro, et ce sans qu'on refuse d'admettre qu'il est correct de dire qu'il a, malgré tout, l'intention d'accomplir cette action, on doit en juger autrement lorsqu'il les surestime de manière telle qu'il se prête un pouvoir qui dépasse les possibilités qu'il sait que les lois de la physique lui confèrent. Le contrôle maximal que s'attribue un agent ne saurait entrer en contradiction avec sa connaissance des lois naturelles, selon qu'il croit applicable une loi de type déterministe, probabiliste ou stochastique (ou autre, éventuellement). Avoir l'intention de tirer un six demanderait que l'agent croit que les résultats obtenus lors du lancement d'un dé répondent à une loi déterministe, alors que notre joueur sait qu'il n'y a de rapport que probabiliste. Ce n'est pas à dire que l'agent doive connaître les lois sous lesquelles, selon les théories, tombe son action. Il suffit qu'il croit que ce qu'il fait échappe à l'ordre déterministe pour que la réalisation de cette action ne soit pas un contenu d'intention admissible. Si l'agent l'ignore ou est persuadé du contraire, c'est, bien entendu, une autre affaire. Par exemple, il est correct de dire que Pégase avait l'intention de voler avec ses ailes de cire, ou encore, il n'y a rien d'inconsistant à ce qu'un physicien, qui ne craint pas la marginalité et qui défend une théorie microphysique de type déterministe, ait l'intention de procéder à des expériences

contredisant le principe d'incertitude.

Dans les cas examinés à la section précédente, les actions de se taire pour ne pas trahir ses camarades ou de cesser de se droguer ne sont pas exclues des contenus d'intention admissibles parce que les agents ne croient pas qu'il n'existe de lois probabilistes ni de lois stochastiques qui fixent leurs chances de succès et d'échec. Au mieux disposent-ils de statistiques sur les taux de succès ou d'échec, mais les statistiques ne sont pas contredites par un principe du genre "Qui veut, peut", qu'un agent adopte pour se motiver dans son entreprise, et en regard duquel il espère se trouver parmi ceux que les statistiques classent comme ayant réussi. Par contre, dans les cas où l'agent sait ou croit que ce qu'il cherche est régi par une loi probabiliste (ou une loi stochastique), il est absurde qu'il ait l'intention d'accomplir l'action en litige. Le joueur peut, certes, souhaiter ardemment obtenir un six, faute de quoi il perdra son dernier sou. Toutefois, quelle que soit son habileté, il n'est malheureusement pas en mesure d'aller (sans tricher) au delà de l'action de lancer le dé, laquelle, même lorsque toutes les conditions antécédentes susceptibles de mener à l'obtention d'un six sont remplies, n'engendre que par hasard la conséquence espérée. Lorsqu'on a affaire à des phénomènes régis par des lois probabilistes ou stochastiques, il ne peut être question de la mise en place (par l'agent, par quelqu'un d'autre ou par la nature) que des conditions nécessaires à la réalisation d'un résultat spécifique, non des conditions suffisantes à la production de ce résultat plutôt que d'un des autres également déductibles de la loi et des mêmes conditions antécédentes. C'est ce qui interdit que l'énoncé "J'obtiens un six au dé" puisse être contenu de l'attitude 'avoir l'intention que' qui ne s'applique qu'à des actions pour lesquelles des conditions nécessaires et suffisantes peuvent être mises en place. De telles actions font, sans problème, l'objet des autres pro-attitudes, mais l'aspect cognitif qui est lié à celle d'intention rend

inconsistant que l'agent ait l'intention d'accomplir une action dont il sait que les modalités de réalisation échappent à son pouvoir en vertu de lois naturelles.

L'argument que je viens d'exposer a pour seule ambition de bloquer, à titre de contenu d'intention acceptable, l'admission de certaines actions qui ont toutes en commun ce trait d'être présentées au moyen de descriptions qui incorporent des conséquences de ce qu'accomplit directement l'agent. D'une part, ceci signifie que, parmi les lois qui gouvernent les événements physiques, les seules pertinentes dans le contexte sont celles qui prévalent une fois l'action primitive accomplie, non celles qui unissent les actions à leurs éventuels antécédents causaux, qu'il s'agisse d'événements physiques ou mentaux. D'autre part, cela éclaire une autre raison pour laquelle les cas du prisonnier et du drogué ne sont pas analogues à celui du joueur de dé. L'intention de se taire pour ne pas trahir ses camarades avait pour contenu une action primitive, une action accomplie sans le moyen d'une autre, non une action dont l'occurrence dépend des conséquences qu'aura ou non une action primitive. L'intention de cesser de se droguer avait pour contenu les abstentions que devra s'imposer l'héroïnomane avant de n'avoir plus besoin de ses doses quotidiennes. Encore là, néanmoins, il n'est pas question d'incorporer à la description de l'action (ou des abstentions) des conséquences physiques de celle-ci. Dans le cas du joueur de dé, toutefois, la description de l'action accomplie va plus loin que la description de l'action primitive, qui est d'ouvrir la main pour projeter le dé. Ce n'est que dans le cas des descriptions de ce genre que ce que l'agent croit à propos de la sorte de lois physiques qui s'appliquent est pertinent.

Notons en terminant que, bien que l'exemple analysé ait été celui d'un joueur de dé, les conclusions n'auraient pas été différentes si j'avais plutôt choisi d'examiner le cas d'un téméraire qui, s'adonnant à la roulette russe, se tire une balle dans la tête. Dans un tel cas, il est assez peu probable que le joueur ait eu l'intention de se tuer.

Cependant, même s'il avait souhaité mourir, il ne pouvait avoir l'intention de se donner la mort au moyen de ce jeu s'il croyait que l'issue du jeu était affaire de hasard. Encore une fois, non pas parce que la chose est impossible (la suite des événements a prouvé le contraire), mais en raison du fait que l'agent pensait que les lois qui s'appliquent sont de type probabiliste. L'aspect tragique ou éthique de cet exemple ne doit pas distraire du fait que le problème d'admissibilité d'une action comme contenu intentionnel est un problème conceptuel qui a trait à la consistance des croyances des agents, et qui se rattache, pour ce qui concerne les deux derniers exemples considérés, aux limites de possibilité que se prête un agent compte tenu des lois physiques qu'il juge pertinentes. Le joueur de roulette russe peut avoir l'intention de poursuivre le jeu jusqu'à ce qu'il en meure. Alors il ne s'attribue aucun pouvoir qui transgresse ce qu'il croit à propos des lois naturelles, et si, aux yeux de certains, il transgresse une loi morale, ce n'est pas une raison valable pour le taxer d'inconsistance. Par contre, s'il n'a qu'un coup à tirer avec son pistolet, il serait incorrect qu'il avoue qu'il a l'intention de se tuer par ce moyen.

2.4 Intention d'agir et agir intentionnel

La conclusion des deux sections précédentes est qu'un énoncé ne peut être contenu d'intention si l'agent croit qu'il lui est impossible de réaliser le contenu en question, ou s'il croit que la réalisation de ce contenu est possible mais lui échappe. Ces clarifications apportées, il est temps maintenant de revenir aux raisons pour lesquelles Bach rejette la théorie componentielle. Comme je l'ai signalé, Bach classe les intentions avec les volitions, les décisions et les autres actes ou états mentaux qui exigent une habileté conceptuelle. Et, puisque toutes les actions ne sont pas précédées ou accompagnées d'un vouloir ou d'une décision pondérée, que quelques-unes sont même

accomplies sans que l'agent y porte attention, Bach conclut que certaines d'entre elles ne peuvent être tenues pour intentionnelles sous quelque description que ce soit. Parce que ces thèses lui paraissent 'platement évidentes', Bach ne fournit pas beaucoup d'arguments à leur appui: il se borne à mentionner qu'avoir une intention exige une croyance de même contenu. J'ai défendu l'idée qu'il est exact d'affirmer qu'avoir une intention implique une croyance de contenu analogue, mais est-ce là un argument suffisant pour inférer qu'il n'y a d'agir intentionnel que lorsqu'il y a exploitation d'une habileté conceptuelle? En disant d'un acte ou d'un état qu'il demande une habileté conceptuelle Bach entend que cet acte ou cet état exige la mise en œuvre de moyens linguistiques et, en particulier, une capacité réflexive par laquelle l'agent s'attribue ses propres actions. Mais à partir de là, pour que la conclusion de Bach soit valide, il ne suffit pas de supposer qu'un certain nombre des croyances pertinentes dans un contexte sont exprimées linguistiquement et présentes à l'esprit de l'agent, il faut admettre que celle dont le contenu est analogue à celui de l'intention l'est toujours, ce qui semble excessif. L'exemple que j'ai construit plus haut en m'inspirant de Davidson illustre qu'il est possible qu'un agent accomplisse intentionnellement une action sans avoir à l'esprit, tandis qu'il pose l'action en question, la croyance qu'il est occupé à accomplir cette action, et, j'ajouterai, sans avoir eu au préalable de croyance effective (*occurrent belief*) qu'il accomplira l'action concernée. Les difficultés que rencontre Bach tiennent à ce qu'il omet de faire la distinction entre croyance effective et croyance dispositionnelle: une croyance de cette deuxième catégorie suffit pour rendre consistante sa notion d'intention, alors qu'exiger une croyance de la première catégorie est une contrainte trop forte. Dans cette mesure, l'ensemble des actions exclues si l'on adopte la notion d'intention de Bach est moins large que ce qu'il ne suppose, parce que, contrairement à ce qu'il soutient, la définition de l'action au moyen d'une notion d'intention impliquant celle de croyance garde le titre d'action à ce qui est accompli de manière spontanée ou

mécanique, même si ces actions ne sont pas liées à des croyances effectives. (Demeurerait cependant exclu ce que font les animaux, les jeunes enfants et les idiots, mais ce sont là des cas litigieux que j'ai mis entre parenthèses.)

Cette façon de retourner Bach contre lui-même peut toutefois paraître un peu courte puisque sa thèse procède d'une notion d'intention selon laquelle toute intention est, par définition, tributaire de représentations conceptuelles effectives. L'argument selon lequel il y a un lien d'implication entre intention et croyance vient renforcer une telle conception de la notion d'intention, mais, sans lui être accessoire (loin de là car c'est son seul appui), il lui demeure extérieur. Même si on retire à la définition de Bach le support qu'elle tire de cet argument, elle ne devient pas pour autant en elle-même indéfendable. Si on s'en tient au niveau de l'activité réflexive, il n'y a pas de vice de forme à adopter cette conception, pourvu qu'une intention ne soit pas liée à des croyances qui la contredisent. De sorte que, pour qui fonctionne avec semblable définition, Bach a raison de dire qu'elle ne saurait servir à cerner la notion d'action car non seulement il n'y a pas toujours une intention préalable à l'action, mais il n'y a pas toujours, non plus, au moment de l'action, d'intention en action.

La ligne directrice que suit Bach est consistante, et pourtant, elle reste insatisfaisante parce qu'elle laisse de côté plusieurs utilisations courantes du terme 'intention' (et de ses dérivés). Plus précisément, Bach néglige de faire les distinctions classiques d'Anscombe (1957)²⁵ entre l'emploi du terme 'intention' dans 'avoir l'intention de Xer' (l'expression d'une intention de faire quelque chose dans le futur), 'Xer intentionnellement' (la description des comportements pour lesquels l'agent peut répondre à la question "Pourquoi?" en invoquant ses croyances et ses pro-

²⁵ Pour une explicitation de ces distinctions, voir Harman (1976). Davidson et von Wright les acceptent. Von Wright (1971, pp. 88-90; 1980, pp. 16-17) les commente. Davidson les utilise à travers son œuvre (voir la mise au point faite dans l'introduction du recueil de 1980, p. xiii).

attitudes²⁶), et 'Zer avec l'intention de Xer' (la description des actions visées au moyen de l'accomplissement d'autres actions²⁷). Pour affirmer qu'il y a des actions qui ne sont, en aucune façon, intentionnelles, Bach (et quiconque emprunte cette stratégie pour contourner les problèmes engendrés par l'approche componentielle) doit ne retenir que la première des trois façons d'utiliser le terme 'intention', en plus de restreindre ce dernier type d'utilisation aux cas où l'agent formule explicitement (au moins pour lui-même) ce qu'il a l'intention de faire. Cette manière de procéder crée une nouvelle difficulté, celle de rendre compte du fait que c'est le même terme 'intention' qui a une occurrence dans les trois types de cas distingués par Anscombe, fait qui, de prime abord, laisse croire qu'il y a quelque chose de commun entre tous ces cas. Ce n'est, évidemment, pas là un argument suffisant pour conclure que la perspective de Bach se révélera inadéquate, mais une approche qui mise au départ sur un traitement unifié des divers types d'usage de la notion d'intention a le mérite d'être à la fois plus englobante, plus économique et plus prometteuse, sans mentionner le fait qu'elle est plus conforme à ce qui prévaut dans les textes sur le sujet où les discussions sur ce en quoi consiste avoir une intention ne vont pas sans considération sur ce en quoi consiste agir

²⁶ Plus exactement, il convient d'ajouter, avec Anscombe (1957, p. 28) que la question "Pourquoi?" a un champ d'application plus vaste que les seuls cas où l'agent peut donner des motifs. "Je n'avais pas de raison particulière", "J'ai agi impulsivement" sont des réponses admissibles à cette question, et on dira que l'agent a agi intentionnellement s'il rend ainsi compte de ce qu'il a fait. Je ne ferai pas la différence entre les 'explications' de ce genre et celles dans lesquelles l'agent est en mesure de mentionner une pro-attitude précise comme raison de son action.

²⁷ Lorsqu'un agent Xe avec l'intention de Zer, il n'y a pas toujours un lien moyen-fin entre les deux actions concernées. Si je prends le train avec l'intention de lire La modification pendant le voyage, prendre le train n'est pas un moyen en vue de lire le roman de Butor. Les deux actions sont greffées l'une à l'autre de manière artificielle. De même, si je fais le voyage avec l'intention d'être revenue avant le début des cours, faire le voyage n'est pas un moyen d'être de retour avant le début de la session. Dans ce cas, la seconde action est conditionnelle à la première (comme lorsqu'il y a un rapport moyen-fin), mais la première action n'est pas conçue en fonction de la seconde, comme le moyen l'est pour une fin. La manière dont s'imbriquent les actions et les plans d'action ne pourra pas être discutée davantage ici.

intentionnellement, et réciproquement.

Ceci nous amène à la seconde solution à l'approche componentielle, laquelle suggérerait que le sens de la notion d'intention pertinent dans le cadre de la définition de l'action n'est pas limité à celui que lui prêtent les auteurs qui rapprochent les intentions des volitions à la Mill. Cette stratégie ne constitue pas un élargissement de la signification du terme 'intention', mais un retour à son acception commune, dans le langage ordinaire, en philosophie analytique et en phénoménologie. Dans cette optique ne sont plus admises comme intentionnelles les seules actions que l'agent avait l'intention de faire, mais aussi celles que l'agent peut expliquer en formulant ses raisons si on l'interroge sur le pourquoi de ses gestes, ou celles implicitement visées par d'autres actions. La différence existant entre ces diverses acceptions de la notion d'intention et ce qu'on gagne à ne pas les confondre peuvent être illustrés par un commentaire de l'argumentation dont se sert Davidson dans "Intending" (1978) pour refuser le lien d'implication entre intention et croyance.

Dans la section de cet article où Davidson se demande si avoir une intention d'agir est une croyance de l'agent qu'il agira (pp. 91-96) s'entremêlent (parmi d'autres) trois thèses différentes: qu'agir intentionnellement n'implique pas que l'agent sache qu'il le fait (p. 91)²⁸; qu'avoir une intention n'implique pas que l'on croit que l'on fera ce que l'on a l'intention de faire (p. 92)²⁹; qu'avoir une intention n'est pas identique à croire que l'on fera ce que l'on a l'intention de faire (p. 95)³⁰. Ce à quoi s'en prend la dernière

²⁸ "It is a mistake to suppose that if an agent is doing something intentionally, he must know that he is doing it."

²⁹ "[...] he can be in doubt whether he will do what he intends." Et plus loin (p. 95): "[...]we do not necessarily believe we will do what we intend to do."

³⁰ Davidson termine la discussion des deux premières thèses que je distingue en écrivant: "These last considerations point to the strongest argument against identifying pure intending with belief that one will do what one intends". Ceci laisse entendre que, à l'époque de "Intending", il ramenait, dans une bonne mesure,

thèse est nettement plus fort que ce contre quoi en ont les deux autres puisqu'elle questionne un lien qui ne serait pas simplement une implication mais une équivalence entre intention et croyance. Je refuse avec Davidson d'identifier intention et croyance. La manière dont j'ai précisé ma conception du lien entre celles-ci en témoigne: puisqu'il est possible d'avoir une intention sans avoir à l'esprit la croyance qui lui est analogue, l'une et l'autre ne peuvent être dites identiques. Toutefois, si on ne peut affirmer que Davidson assimile cette première thèse aux deux autres, il en va autrement de certaines utilisations de celles-ci, qui, pourtant, ne portent pas sur le même objet. En gardant nettement distinctes les trois sortes d'usage de la notion d'intention mises en évidence par Anscombe, on note aisément que l'agir intentionnel est l'objet de la première thèse, alors qu'avoir une intention est l'objet de la seconde (comme de la troisième thèse, d'ailleurs). Mais l'utilisation faite par Davidson de l'exemple de la reproduction d'un texte en plusieurs copies oscille entre une défense de la première et de la seconde thèse. Contre quoi s'applique-t-il au juste? Lorsque j'ai critiqué la deuxième thèse à la section précédente, j'ai montré que, pour ce qui concerne avoir une intention, il n'est pas faux mais ambigu de dire que le fait qu'un agent ait l'intention de Xer implique qu'il croit qu'il Xera, parce que la croyance dont il est question peut être admise par l'agent avec un faible degré de probabilité. Comme je l'ai signalé, Davidson a lui-même finalement admis clairement qu'il existe un lien d'implication entre une intention et une croyance minimale.³¹ Déjà dans "Intending", il ne voulait pas se voir attribuer une thèse forte, à la Anscombe, Thalberg ou Hedman, selon laquelle il n'y aurait rien d'incongru à ce qu'un agent dise qu'il a l'intention de Xer et ajoute qu'il croit qu'il ne le fera pas (p. 100). Développé à l'appui de la deuxième thèse, la portée de l'exemple de Davidson est donc limitée à illustrer que l'agent n'a pas à être certain de sa réussite, quel que soit le

ces thèses les unes aux autres.

³¹ "[...] *there is a conceptual connection between intending to do something and a belief that one will do it. [...] This is an interesting and important point much of the subtlety of which I missed in "Intending".*" (pp. 211-212)

contexte, pour entreprendre une action. Le point est important, mais il ne permet pas de rendre justice à cette thèse, au contraire il a tendance à l'obscurcir.

Que vaut, d'autre part, cet exemple si on y a recours pour supporter la première thèse, celle qui a trait à l'agir intentionnel? Chez Anscombe, il y a agir intentionnel si l'agent peut répondre à la question "Pourquoi Xes-tu?" en donnant ses raisons. Si, dans le cas discuté, on demandait à l'agent "Pourquoi appuies-tu ainsi sur ton crayon?", il répondrait vraisemblablement que c'est parce qu'il souhaite obtenir un grand nombre de copies de son texte, qu'il croit, comme toute personne sensée, que l'entreprise est farfelue, mais qu'il a, tout de même, envie d'essayer. Il n'aurait ainsi aucune peine à nous fournir des raisons, bonnes ou mauvaises, pour rendre compte de son action. Même ceux qui refuseraient toujours catégoriquement d'abandonner l'idée qu'il y a des intentions de faire l'impossible admettraient que l'agent a, y compris dans ces cas ultimes, des raisons d'agir, et, conséquemment, qu'il agit alors intentionnellement. De sorte qu'il est difficile de voir en quoi il est pertinent d'introduire un exemple dans lequel l'agent est sceptique quant à ses chances de succès pour discuter la question de savoir si son agir est intentionnel ou non.

La discussion qui précède porte à croire que les divers usages de la notion d'intention mis en lumière par Anscombe, s'ils sont complémentaires, n'en sont pas moins disjoints. Compte tenu de cette constatation, et en considération du désir qu'avait Davidson d'éviter d'introduire des états mentaux de l'ordre de la volition, on comprend qu'il ait d'abord défendu l'idée qu'il n'est pas indispensable d'exiger qu'un agent ait l'intention d'accomplir une action pour que cette action soit jugée intentionnelle. Pour pouvoir répondre à la question "Pourquoi Xes-tu?", il suffit, en effet, comme je l'ai déjà souligné, que l'agent ait des raisons, c'est-à-dire qu'il agisse pour quelque chose, qu'il

visé un objectif, ainsi qu'on en retrouve mention dans les textes de Husserl, des anti-causalistes et de bien d'autres. Dans cette optique, avoir une intention peut devenir l'une des pro-attitudes dont est susceptible de faire état l'agent qui se voit confronté à la demande de fournir une justification de ses actions. Aussi Davidson a-t-il introduit, dans "Actions, Reasons and Causes" (1963), l'idée qu'une action intentionnelle est une action accomplie pour une raison, et qu'une raison consiste en une croyance et une pro-attitude de l'agent vis-à-vis cette action. Cette façon de poser le problème fait de l'existence d'une attitude cognitive et d'une pro-attitude une condition nécessaire pour qu'une action soit considérée comme intentionnelle, mais elle ne fait d'aucune attitude cognitive ni d'aucune pro-attitude spécifique une telle condition.³²

Les attitudes propositionnelles cognitives ou conatives susceptibles de rationaliser les actions varient avec celles-ci. Il n'y a pas, chez Davidson, d'attitude de base auxquelles les autres se ramènent. Dans un cas, les raisons d'une action sont une croyance et un désir, dans un autre une perception et une intention, dans un troisième un doute et un principe moral. Du côté des attitudes conatives, l'ensemble des pro-attitudes est à ce point disparate qu'il apparaît douteux que l'on réussisse à trouver un dénominateur commun aux notions de désir, d'intention, d'obligation et autres. Davidson (1963, p. 6) avait suggéré que le vouloir (*want*) pourrait être le genre dont les autres pro-attitudes seraient les espèces, mais il n'a jamais repris cette thèse. Les tentatives de réduire les attitudes conatives à celle de désir ne paraissent pas, elles non plus, concluantes. Bien que les choses se présentent de manière moins défavorable pour les attitudes cognitives, les essais visant à ramener celles-ci à une attitude de croyance rencontrent de nombreuses difficultés. Par exemple, bien que l'on s'entende pour reconstruire la notion de connaissance à partir de celle de croyance, ceux qui se sont

³² Pour plus de détails sur ce point voir E. Lepore et B. McLaughlin (1985a).

attachés à produire la définition souhaitée ne se sont pas remis des attaques de Gettier (1963).

Que l'action soit motivée par un désir de l'agent ou par un sentiment d'obligation, qu'il l'accomplisse parce qu'il la juge souhaitable ou parce qu'il veut respecter ses principes moraux, on a toujours affaire à une action accomplie intentionnellement par l'agent. En regard de considérations de ce genre, Davidson a aussi proposé, dans l'article de 1963, de traiter 'avec l'intention que' comme une expression syncatégorématique (p. 8). Dire de James qu'il va à l'église avec l'intention de plaire à sa mère appelle à une nouvelle description des raisons de James qui nous renseignerait de manière plus précise sur le fait que James soit aime plaire à sa mère, soit pense que c'est convenable, ou de son devoir, de le faire, soit encore qu'il répond à une autre pro-attitude.

Cette dernière remarque attire l'attention sur le troisième sens que reconnaît Anscombe au concept d'intention ('agir avec l'intention que'), sens que mon commentaire du passage de "Intending" a laissé de côté. Dans "Intending" (p. 85), Davidson semble employer indifféremment 'agir intentionnellement' et 'agir avec l'intention que'. Bien que la distinction entre les deux usages mis en lumière par Anscombe me paraisse devoir être maintenue parce que 'agir avec l'intention que' témoigne d'une relation moyen-fin absente dans l'expression 'agir intentionnellement', la manière dont Davidson s'exprime est aisément explicable en considération du fait qu'il traite 'avec l'intention que' et 'intentionnellement' l'une et l'autre comme des expressions syncatégorématiques qui appellent une nouvelle description des raisons de l'agent. En regard de cette thèse, agir avec l'intention que..., c'est agir pour telle ou telle raison, ce en quoi consiste aussi agir intentionnellement. Il n'y a donc ni de vice de forme ni confusion dans le fait d'employer les deux expressions l'une pour l'autre.

Toutefois, l'analyse menée dans "Intending", et des allusions faites par Davidson en introduction au recueil de 1980³³, en ont conduit plusieurs à conclure que Davidson avait abandonné cette idée. Il me semble cependant que, bien qu'«avoir l'intention que' puisse difficilement être tenue pour une expression syncatégorématique lorsqu'elle est conçue, ainsi que je le fais, comme ce type de pro-attitudes qui impliquent une croyance de contenu analogue, il est encore préférable de traiter les deux autres usages de la notion d'intention mis en lumière par Anscombe de cette façon.

Une défense systématique de cette affirmation demanderait que j'examine plus en détail la place des intentions dans les rationalisations, de même que les arguments qui, à partir de l'étude de l'akrasie (1970b, 1978, 1982a, 1985b, 1985c), ont conduit Davidson à soutenir la thèse que l'accomplissement d'une action compte toujours parmi ses causes une intention, en plus des croyances et pro-attitudes qui la rationalisent. Avoir une intention est apparue à Davidson comme une condition nécessaire à l'accomplissement d'une action parce que seul un jugement inconditionnel selon lequel il est préférable d'accomplir une action d'un certain type incite un individu à agir. Or avoir une intention est identique à une évaluation inconditionnelle, alors que les croyances et autres pro-attitudes ne sont que des évaluations selon lesquelles, *prima facie*, telle action a tel trait qui la rend désirable. Même lorsque ces évaluations conduisent à la conclusion qu'une action est préférable aux autres 'tout bien considéré' (*all things considered*), pour pouvoir rendre compte du fait que les akratiques agissent intentionnellement, et non pas compulsivement, bien qu'ils le fassent à l'encontre de ce que leur dicte leur jugement, il doit y avoir une attitude évaluative inconditionnelle en

³³ "When I finally came to work on it [intending, ...] what progress I made with it *partially* undermined an important theme in Essay I [1963] – that 'the intention with which the action was done' does not refer to an entity or state of any kind." (p. xiii. Je souligne.)

vertu de laquelle ils agissent.³⁴ Aussi ne peut-il plus être question de traiter les intentions comme une sorte de pro-attitudes semblables aux autres. Quoi qu'il en soit des raisons, il y a toujours une intention qui joue un rôle causal.

Lepore et McLaughlin (1985a, p. 13) remarquent cependant, à partir d'un commentaire de Bratman, que les modifications des thèses de Davidson sur la notion d'intention (*intending*), notamment ce fait qu'il considère maintenant que toutes les actions sont liées à une intention, c'est-à-dire à une attitude évaluative inconditionnelle, ne l'engagent pas à laisser tomber l'ensemble de ses positions antérieures sur la notion d'intention. Davidson lui-même incite à cette conclusion car il parle toujours d'expliquer l'action en regard des croyances et pro-attitudes de l'agent (1987, pp. 41, 43). Dans cette optique on peut défendre que, dans "J'ai Xé intentionnellement" et "J'ai Xé avec l'intention d'Yer", le pourquoi de l'action est compris lorsque 'intentionnellement' et 'avec l'intention que' sont remplacés par l'expression d'une raison dont la pro-attitude n'est pas 'j'ai l'intention que'. Les désirs, souhaits, obligations, davantage que les intentions, sont explicatifs des actions parce qu'ils nous éclairent sur la manière dont l'agent apprécie les options qui lui sont offertes. L'aspect de sa thèse initiale que Davidson aurait abandonné serait finalement que, toutes les fois où elle est utilisée, la notion d'intention est un terme syncatégorématique et qu'aucun état mental ne correspond à 'avoir l'intention que' (1985e, p. 220). Il n'y aurait, par contre, pas lieu de remettre en question l'idée que la fonction de ce terme est syncatégorématique dans les deux autres usages, et le fait que Davidson maintienne que l'on doit avoir recours aux raisons primaires pour rationaliser l'action témoigne de ce que constater qu'un individu a agi intentionnellement ou avec l'intention que... n'est pas suffisant pour expliquer son

³⁴ L'endroit où Davidson résume le plus clairement la façon dont il conçoit maintenant le rôle des intentions et leur lien avec l'action et les syllogismes pratiques est sa réponse à Vermazen (1985e, pp. 220-221). Il y précise aussi en quoi ses positions ont changé à travers ses textes et depuis "Intending". Voir également 1970b, 1982a, 1985b, 1985c et la réponse à Bratman (1985e, pp. 196-197).

action.

Je ne puis, malheureusement, discuter plus avant cette hypothèse. Il me faut maintenant revenir à la définition de l'action, à laquelle toutes ces discussions sur la notion d'intention devaient nous conduire.

CHAPITRE 3

QU'EST-CE QU'UN FAIRE?

Le besoin de clarifier la notion d'intention est venu de la présentation de l'approche componentielle et des difficultés qu'elle provoque pour qui considère que cette notion nous renvoie toujours à un état ou à un processus psychologique. Devant ces difficultés, la solution de Bach était d'abandonner l'idée que toute action est intentionnelle en rejetant la composante intentionnelle qu'ajoute l'approche additive au mouvement corporel. Contre cette position, j'ai fait valoir, dans la lignée d'Anscombe, de von Wright et de Davidson (pour ne mentionner que les auteurs qui m'occupent), qu'il est plus fécond de retenir la notion d'intention, mais sans l'assimiler à son usage dans l'expression 'avoir l'intention que...'. Cette suggestion n'implique toutefois pas un retour à l'approche componentielle. La caractérisation en termes de conditions nécessaires et suffisantes que je développerai dans les pages à venir ne demande pas que l'on conserve l'approche additive parce que, comme je l'ai signalé, la dimension mouvement corporel n'est pas présente dans les cas où l'agent fait intentionnellement quelque chose, mais sans que cela exige de manifestations extérieures (les cas d'action sans mouvement et ceux d'acte mental). De plus, comme Davidson (1987, p. 35), je crois que la réponse à donner à Wittgenstein lorsqu'il demande ce qu'il y a en plus dans le fait que je lève le bras que dans le fait que mon bras se lève est: rien, ontologiquement. Les intentions ne font pas partie des actions. Dans l'optique causaliste, elles en sont les

causes; dans la perspective anti-causaliste, elles en sont un élément intrinsèque qui ne peut en être conceptuellement dissocié. Mon rejet de l'approche componentielle est lié à mon adoption de la perspective causaliste, mais la définition que je proposerai n'en est pas tributaire et peut être admise par un anti-causaliste.

Bien qu'il n'y ait pas, comme telle, chez Davidson, de tentative pour formuler une définition satisfaisante de ce en quoi consiste une action, la définition que j'avance s'inspire de quelques remarques de celui-ci, en particulier des paragraphes qui terminent "The Logical Form of Action Sentences" (1967b, pp. 120-122), et d'un extrait de la discussion qu'il a eue avec Chisholm (1970a, 1971b) sur la notion d'événement, extrait provenant de "Eternal *versus* Ephemeral Events" (1971b, pp. 194-196). Dans le premier article mentionné, comme dans le passage de l'autre texte que je signale, Davidson a à coeur de résoudre, en les distinguant l'un de l'autre, deux problèmes qui s'entremêlent. L'un est relatif à ce sur quoi portent les énoncés d'action, aux entités que doit comporter notre ontologie afin que nous puissions analyser ces énoncés et les descriptions que nous utilisons lorsque nous supposons référer aux actions. Dans cette optique, le but de l'article "The Logical Form of Action Sentences" peut être compris comme étant

[...] de donner une théorie standard de la signification qui s'applique aux énoncés d'action, en conformité avec une définition de type tarskien de la vérité; [...] c'est-à-dire de rendre compte de manière cohérente et constructive de la façon dont la signification (les conditions de vérité) de ces énoncés dépend de leur structure. (p. 119)¹

¹ "[...] of giving a standard theory of meaning for action sentences, in the form of a Tarski-type truth definition; [...] that is, of giving a coherent and constructive account of how the meanings (truth conditions) of these sentences depend upon their structure."

Cette partie de l'étude des énoncés d'action permet de montrer qu'il est possible de fournir une analyse extensionnelle de ceux-ci, qui corresponde à ce qu'on attend généralement d'une telle analyse, et qui préserve les inférences normalement permises dans les contextes où la substitution d'une expression par d'autres expressions codénotantes n'affecte pas la valeur de vérité de l'énoncé.

L'autre problème concerne le fait que l'étude des énoncés d'action ne saurait être complète tant que nous n'avons pas explicité cette locution que l'on retrouve si fréquemment sous la plume des théoriciens de l'action: qu'une action est intentionnelle sous une description. Cette portion du travail, que la précédente laisse ouverte, touche aux rapports existant entre les actions et les attitudes propositionnelles.

Dire que quelqu'un a fait quelque chose intentionnellement, c'est décrire l'action d'une manière qui comporte une relation spéciale aux croyances et attitudes de l'agent. (p. 121)²

Parce que reconnaître une action comme intentionnelle consiste à la mettre en rapport avec les états psychologiques de l'agent, l'analyse des énoncés servant à attribuer des actions intentionnelles répond à des exigences qui rejoignent, dans une large mesure, celles qui régissent l'étude des énoncés d'attitude propositionnelle. Elle est aussi, pour ce, marquée par des difficultés similaires: les énoncés dans lesquels il est indiqué qu'une action est intentionnelle créent des contextes intensionnels, avec tous les problèmes d'échec de substitutivité propres à ces contextes. La présence de ces difficultés n'amène pas Davidson à conclure qu'il faille abandonner le paradigme extensionaliste en sémantique au profit d'une approche intensionaliste. Il tente, au contraire, de les solutionner à l'intérieur du paradigme extensionaliste, en traitant les énoncés à propos

² "To say someone did something intentionally is to describe the action in a way that bears a special relation to the beliefs and attitudes of the agent." Voir aussi 1971b (p. 194).

des actions intentionnelles comme exprimant une relation entre des particuliers concrets comprenant, au moins, un agent, un événement, et une énonciation (1971b, pp. 195-196). Le modèle qu'il a à l'esprit en introduisant la notion d'énonciation pour les besoins de l'analyse de l'expression 'intentionnel sous une description' est la théorie paratactique du discours indirect qu'il développe dans "On Saying That" (1968). Je ne pourrai aborder la question fort complexe de la validité de cette solution, tant au niveau de l'analyse des énoncés d'attitude propositionnelle qu'en ce qui concerne les énoncés d'action.³ Il suffit, pour mon propos, de noter que Davidson entérine cette distinction entre contextes extensionnels et contextes intensionnels (quitte à montrer, par la suite, que les seconds peuvent également être traités avec les ressources de la logique extensionnelle), et qu'il juge indispensable d'aborder l'étude de l'action en gardant bien en vue que l'aspect dénotationnel des énoncés d'action et la question de l'intentionnalité de l'action sont des problèmes différents.

C'est pour tenir compte de cette double dimension que prête Davidson au problème de l'analyse de l'action et pour démarquer les deux questions l'une de l'autre, tout en soulignant qu'elles ne sont pas pour autant disjointes, que la définition que je suggère présuppose une clause qui présente quels événements sont susceptibles d'être tenus pour des actions, et qu'elle procède par la suite à l'aide d'un opérateur intensionnel s'appliquant aux énoncés que rendent vrais ces événements. Cette stratégie aura pour conséquence que ne seront retenus comme actions que les événements que l'on peut mettre en rapport avec les états psychologiques des agents.

Je me propose de développer une définition de l'action à partir de deux notions primitives, celle d'intention et celle de faire (*doing*). Dans l'optique que je

³ Tyler Burge (1986) résume et discute quelques-uns des principaux arguments qui ont été formulés contre cette partie de la théorie de Davidson.

défendrai, un événement est une action si et seulement si l'événement est un **faire intentionnel**.⁴ Le chapitre précédent ayant été consacré à préciser la notion d'intention, j'emploierai celui-ci pour clarifier ce que j'entends par 'faire', et, parce que les faires sont des événements, pour présenter la conception davidsonienne des événements. Une fois explicitée la notion de faire, je me servirai, dans le prochain chapitre, d'un artifice technique pour la mettre en relation avec celle d'intention. Ces discussions devraient montrer comment ces deux notions peuvent être utilisées dans la formulation de conditions qui ne sont pas vulnérables aux attaques auxquelles l'approche componentielle prête le flanc et qui s'avèrent à la fois nécessaires et suffisantes pour circonscrire ce qui tombe intuitivement sous le concept d'action.

3.1 Caractérisation des faires

La notion de faire joue ici un rôle analogue à celui rempli par la composante mouvement corporel dans l'approche componentielle. Agiter le bras, tuer son oncle, s'essuyer avec une serviette rêche, ouvrir la fenêtre, mentir, sont tous des faires, mais aussi saliver, tousser, rougir. Qui plus est, et contrairement aux conclusions que l'on doit tirer lorsque l'on travaille avec la notion de mouvement corporel, il est permis d'affirmer qu'un individu fait quelque chose même dans des situations où son corps ne bouge pas, comme lorsqu'il reste assis, résout mentalement une addition, dort, ou attend l'heure à laquelle se termine la partie de hockey pour allumer son téléviseur et écouter le dernier bulletin d'informations. En accord avec la théorie componentielle cependant, j'admets qu'un individu ne fait rien lorsqu'il omet ou s'abstient d'accomplir une action puisqu'aucun événement n'a une occurrence. Toutefois un traitement des omissions et

⁴ Davidson considère également que la notion d'action dérive de celle d'intention, et non l'inverse. Voir 1974c, p. 229.

abstentions peut se faire en conformité avec les lignes générales de la présente théorie de l'action. Non parce qu'elles sont des actions – la définition que j'avance ne s'applique aux actes négatifs que pour autant qu'un événement initié par l'agent se produit – mais, comme je l'expliquerai bientôt, parce qu'elles sont liées aux croyances et pro-attitudes des agents d'une manière similaire à celle dont le sont les actions.⁵

Plus précisément, j'entends par 'faire' un événement qui est la manifestation d'une disposition d'un être vivant ou organisme. Une disposition est un ensemble de propriétés exemplifiées par un organisme dans certaines conditions, et qui sont telles que l'organisme est susceptible d'être impliqué dans un événement dans lequel il ne serait pas impliqué en l'absence de ces conditions et s'il n'exemplifiait pas ces propriétés. Les organismes ne manifestent pas inévitablement chacune de leurs dispositions ni ne se trouvent disposer à Xer toutes les fois que telles ou telles conditions sont remplies. Ceci est toutefois indifférent pour mon propos car je ne veux pas maintenant expliquer ce qui donne lieu à l'occurrence d'un faire mais simplement indiquer les caractéristiques minimales que doivent posséder les événements qui compteront pour tels. Les faires que, de prime abord, on préfère rejeter de l'ensemble des actions sont notamment associés à des dispositions qui se manifestent à travers les divers processus strictement physiologiques par lesquels un organisme réagit à son environnement: les organismes des êtres humains sont constitués d'une façon telle qu'ils ont une disposition à éternuer s'ils sont affectés par une irritation des voies nasales, ou à claquer des dents si leur température se modifie. Les faires que l'on classe spontanément au nombre des actions sont rattachés à des dispositions qui se manifestent dans des événements qui permettent de satisfaire le contenu de certains états mentaux: tuer son oncle peut répondre au désir d'hériter de sa fortune, s'essuyer

⁵ Ce thème devra néanmoins demeurer marginal dans les discussions à venir parce que lui consacrer une réflexion approfondie demanderait de trop longs développements.

avec une serviette rêche au désir de se sécher d'un individu qui est dans l'ignorance de la qualité du tissu de la serviette. Affirmer qu'avoir certaines croyances ou pro-attitudes constitue une disposition qui se manifeste dans des événements permettant de satisfaire le contenu d'états mentaux n'oblige pas à entériner une analyse dispositionnelle de la signification des énoncés d'attitude propositionnelle. Cette idée est indépendante de toute thèse relative à l'analyse de la signification des énoncés d'attitude propositionnelle. Elle n'engage pas même à soutenir que toutes les croyances et pro-attitudes sont des dispositions qui se manifestent dans de tels événements: il suffit, pour que la notion de faire que j'introduis soit défendable, que quelques-unes d'entre elles le soient.

Introduire les faires comme des manifestations de dispositions à être impliqué dans un événement comporte, cela est clair, un double aspect: les faires sont des manifestations de dispositions, et les dispositions sont des dispositions à ce que l'organisme soit impliqué dans des événements. Retenir comme trait caractéristique des faires qu'ils sont des événements qui impliquent un organisme a pour fonction de circonscrire les faires aux événements dont l'occurrence se rapporte directement à un organisme, c'est-à-dire aux événements qui ont, avec un organisme, une relation primitive exprimable dans une langue naturelle. Une collision entre deux étoiles est un événement, mais non un faire, puisqu'aucun organisme n'est, en ce sens, impliqué dans l'occurrence de cet événement (pour autant que les données scientifiques actuelles soient fiables et que Dieu n'existe pas). L'utilisation d'une formule aussi floue que celle-ci autorise cependant à dire qu'un organisme 'est impliqué' dans le déferlement d'une vague, lorsque, par exemple, il est emporté malgré lui par le déferlement violent de la vague. C'est pour éviter d'avoir à admettre que le déferlement d'une vague est un faire que ne sont retenus à ce titre que les événements qui sont, en outre, la manifestation

d'une disposition de l'être vivant ou organisme: on ne peut dire du déferlement de la vague qu'il est la manifestation d'une disposition d'un baigneur puisqu'il advient quelles que soient les propriétés dispositionnelles que le baigneur exemplifie. (S'il s'avérait qu'il existe une langue dans laquelle la relation entre un organisme et une collision entre deux étoiles est une relation atomique, le même argument permettrait d'exclure que cet événement soit un faire.)

Bien que cette caractérisation présente les dispositions comme des dispositions à être impliqué dans un événement, il faut noter qu'un événement qui manifeste une disposition est davantage qu'un événement qui a pour conséquence de satisfaire une disposition. Reprenons l'exemple du baigneur, en imaginant cette fois qu'il souhaite être renversé par le déferlement d'une vague. Il a, contrairement à ce qui était le cas dans l'exemple initial où la vague le renversait contre son gré, une disposition à être impliqué dans un événement qui est le déferlement d'une vague. Le déferlement de la vague a lieu, et il implique le baigneur, qu'il emporte. Néanmoins, pas plus que dans l'exemple de départ, il n'est question de manifestation d'une disposition de l'organisme puisque l'occurrence du déferlement de la vague demeure indépendante de toute disposition de celui-ci. Que le baigneur le souhaite ou non, le déferlement adviendra semblablement.

Le fait qu'on ne puisse assimiler toute occurrence d'un événement qui satisfait une disposition d'un organisme à la manifestation d'une de ses dispositions se révèle dans des cas d'un genre différent de celui illustré par cet exemple. Ce dernier pourrait, en effet, donner à croire que c'est avant tout en raison du fait que l'événement qui a une occurrence n'est pas d'un type tel qu'il puisse manifester une disposition d'un organisme, plutôt que simplement la satisfaire, que le déferlement de la vague est exclu

de la classe des faires. Cependant, un organisme peut avoir une disposition à être impliqué dans un événement susceptible non seulement de satisfaire mais de manifester cette disposition, un événement de ce type avoir une occurrence, mais cette occurrence ne pas avoir de rapport direct avec l'organisme, ce en regard de quoi l'événement sera également exclu de l'ensemble des faires. Supposons que Wilmer, qui voulait tuer Jacobi lorsque celui-ci cherchait à s'enfuir de l'Hôtel Coronet avec le faucon maltais, n'ait pas eu le temps de lui tirer six balles dans la peau. Jacobi aurait reçu sur la tête, au moment où il allait prendre la rue California, un madrier tombé d'une maison voisine que des ouvriers s'affairaient à construire. Wilmer avait une disposition à être impliqué dans un événement qui conduirait à la mort de Jacobi, et un événement a eu lieu, qui a conduit à la mort de Jacobi. Toutefois, malgré le fait que Wilmer ait eu une disposition à tuer Jacobi, disposition qui se serait bientôt manifestée n'eut-ce été de la chute du madrier, et malgré que Jacobi ait été tué, événement qui aurait pu aussi bien manifester que satisfaire la disposition de Wilmer, l'événement qui a conduit à la mort de Jacobi n'est pas la manifestation de la disposition de Wilmer. Wilmer n'a pas même été impliqué dans cet événement, ni comme meurtrier, ni comme témoin, ni d'aucune autre façon. Implication dans un événement, disposition à être impliqué dans un événement, et manifestation d'une disposition à être impliqué dans un événement ne vont ainsi pas toujours de pair. Les occurrences d'événement qui ne tombent que dans les deux premières de ces catégories ne sont pas des faires, seuls ceux qui appartiennent à la troisième en sont.

Ces remarques laissent pourtant subsister un malaise, qui vient de ce que je n'ai proposé aucune clarification de ce en quoi consiste une manifestation d'une disposition. Je me suis bornée à constater que les dispositions sont telles que, lorsque, dans certaines circonstances, un organisme exemplifie une disposition, il est susceptible

d'être impliqué dans un événement qui n'aurait pas d'occurrence en l'absence de cette disposition. Cette formule associe la manifestation d'une disposition à l'occurrence d'un événement de type approprié mais, comme l'illustre le cas de Wilmer, la disposition étant exemplifiée et les circonstances réalisées, il n'est pas nécessaire qu'il y ait manifestation d'une disposition pour qu'un événement de ce type ait lieu. L'approche est volontairement large et a pour objectif d'éviter que les dispositions soient présentées comme des dispositions à faire quelque chose, ce qui rendrait circulaire la caractérisation de la notion de faire. Toutefois, parce que j'ai opté pour une formule aussi englobante, je ne puis m'appuyer sur une interprétation plus étroite de ce en quoi consiste une manifestation d'une disposition lorsqu'il s'agit de manipuler les réquisits posés sur les événements qui sont des faires. Pour préciser en quel sens un événement manifeste une disposition, il faudrait dire de l'occurrence de cet événement qu'elle dépend ou découle d'une disposition, ou encore qu'elle est attribuable à un organisme. Ces avenues me sont cependant interdites. Dans le premier cas, parce que le lien de dépendance dont je me servais n'est pas plus clair dans le contexte que la notion de manifestation qu'il a la prétention d'expliquer. Ne pouvant prendre position ni en faveur des causalistes ni en faveur des anti-causalistes à ce stade de la discussion, je ne puis préciser la nature de ce lien ni à l'aide de la notion de causalité ni à l'aide de celle de lien conceptuel, les deux candidats les plus plausibles pour cette tâche. Dans l'autre cas, parce que la notion d'attribution est typiquement employée à propos des actions. Lorsqu'un événement est un cas clair d'action, on le conçoit aisément comme la manifestation d'une disposition d'un organisme parce qu'on l'attribue à cet organisme. Quand Jules arrose Jim au moment où Jim a envie de s'asperger d'eau pour se rafraîchir, on ne songe pas à admettre cet événement comme une manifestation d'une disposition de Jim, mais on le comprend comme une manifestation d'une disposition de Jules parce qu'on attribue à celui-ci l'action d'arroser. Les actions, néanmoins, restent à définir, et utiliser, pour introduire les faires, la notion d'attribution, qui est liée au vocabulaire de

l'action, aurait pour conséquence de rendre circulaire la définition de l'action, laquelle présuppose une caractérisation adéquate de la notion de faire.

Toutefois, dès que l'on concède que ce en quoi consiste la manifestation d'une disposition ne saurait, sous menace de circularité, être rattaché de manière plus spécifique aux états de l'organisme, on peut douter que la caractérisation proposée soit satisfaisante. Ne nous renvoie-t-elle pas simplement à nos intuitions, à la lumière desquelles nous reconnaissons que tel événement mais non tel autre est la manifestation d'une disposition d'un organisme? La situation est heureusement moins mauvaise que ne le laisse supposer cette objection. A défaut d'être en mesure de préciser en quel sens il y a dépendance entre l'événement dans lequel l'organisme est impliqué et une disposition de cet organisme, il est possible de restreindre le nombre des événements qui seront considérés comme des manifestations d'une disposition en affirmant que ne compteront pour tels que ces événements dont l'occurrence n'a pas pour antécédent causal immédiat un événement extérieur à l'organisme. Le déferlement de la vague qui emporte le baigneur est causé par les vents et les courants, des événements physiques extérieurs à son organisme, comme est extérieure à l'organisme de Wilmer la chute du madrier qui tue Jacobi. Les causes immédiates des faires, s'ils en ont – ce dont doutent les anti-causalistes en ce qui concerne les actions en tant qu'actions, par opposition aux simples mouvements corporels – sont des causes internes à l'organisme, non des causes externes. (Ce qui n'empêche pas, bien sûr, que les faires soient indirectement causés par des événements extérieurs à l'organisme, c'est-à-dire que les événements qui les causent de manière immédiate soient, quant à eux, causés par des événements extérieurs à l'organisme.) Lorsqu'un événement a une cause immédiate extérieure à l'organisme, il paraît inapproprié de le considérer comme une manifestation d'une disposition de celui-ci parce que le détour par une disposition est inutile à son

occurrence.

Ces remarques permettent, en outre, de distinguer, parmi les événements dans lesquels est impliqué un organisme, les faires d'une part, et les conséquences des faires ou d'autres événements extérieurs à l'organisme d'autre part. Ainsi, pour revenir au récit original de Hammett, quand Wilmer tue Jacobi d'une décharge de revolver, la mort de Jacobi n'est pas l'événement qui constitue la manifestation de la disposition de Wilmer. La disposition de Wilmer se manifeste dans le coup de feu qu'il tire, un événement qui n'a pas pour cause proximale un événement extérieur à l'organisme de Wilmer, contrairement à la mort de Jacobi, qui a pour cause immédiate le déchirement des tissus par les balles. De même, bien que Wilmer ait tué Jacobi sur l'ordre de Gutman, le meurtre manifeste une disposition de Wilmer, non de Gutman car, malgré que Gutman ait voulu la mort de Jacobi et ait même fait en sorte de s'en débarrasser, la cause proximale de l'événement qui a causé la mort de Jacobi est extérieure à l'organisme de Gutman.

Il est une autre raison pour laquelle ce discours sur les manifestations des dispositions peut laisser perplexe. Dans la mesure où il est communément reconnu que toutes les actions ne sont pas intentionnelles quelle que soit la manière dont elles sont décrites, si l'on restreint le champ des faires aux manifestations des dispositions de l'organisme, n'est-on pas engagé, de façon tout à fait contre-intuitive, à dire qu'un organisme ne fait rien lorsqu'il accomplit une action qui n'est pas intentionnelle puisqu'alors il est faux que l'événement dans lequel il est impliqué manifeste une de ses dispositions? Dans une perspective comme celle de Davidson où les actions inintentionnelles sous certaines descriptions sont identiques à des actions intentionnelles sous d'autres descriptions (thèse qui sera explicitée à la section 4.4), le

problème soulevé ici ne se pose pas. Un événement qui est identique à un événement qui est la manifestation d'une disposition est un faire. Pour qui refuse cette identité, la caractérisation que j'ai donnée de la notion de faire peut aisément être élargie de manière à englober à la fois les manifestations des dispositions de l'organisme et les événements impliquant un organisme par le biais de la manifestation d'une de ses dispositions. Dire qu'un organisme est impliqué dans un ou plusieurs événements par le biais de la manifestation d'une de ses dispositions signifie, d'une part, qu'en l'absence de cette manifestation, l'organisme n'aurait pas été impliqué dans ces événements. Cette condition est, toutefois, nettement insuffisante car, prise isolément, elle conduit à la conclusion que tous les événements avec lesquels un organisme est en relation sont des faires. La notion de manifestation d'une disposition avait été introduite précisément pour empêcher pareille dissolution de la classe des faires. Il est, néanmoins, possible de relâcher la contrainte initiale si l'on garde à l'esprit les considérations par lesquelles elle a été précisée et qu'on les applique également à la caractérisation élargie des faires. Conséquemment, en conformité avec les arguments présentés dans les paragraphes précédents, parmi les événements impliquant un organisme par le biais de la manifestation d'une de ses dispositions, ne compteront pour des faires que ceux qui n'ont pas pour cause proximale un événement extérieur à l'organisme. De la sorte, même dans sa version plus englobante, la classe des faires ne comprendra pas la mort de Jacobi ou le déferlement de la vague bien que ces événements impliquent des organismes par le biais de la manifestation d'une de leurs dispositions.

D'autre part, la locution que j'utilise doit être interprétée de manière assez restreinte pour que l'expression 'par le biais de' ne vaille que par rapport à une seule manifestation de disposition. Prendre cette précaution dans l'interprétation de l'expression 'par le biais de' s'impose afin d'éviter que la suite d'événements rattachée à une manifestation de disposition ne soit étirée indéfiniment, ce qui aurait pour effet de

ramener tous les faires à un seul. Cette restriction dans l'interprétation n'est pas purement *ad hoc*. Elle se justifie du fait que, dans les cas où, intuitivement, il pourrait faire sens d'utiliser la locution 'par le biais de' mais auxquels il est préférable de ne pas étendre son application, l'apparition d'une nouvelle disposition rend superflu le recours à l'idée qu'un organisme est impliqué dans l'occurrence d'un événement par le biais d'une manifestation antérieure de disposition: si un organisme exemplifie une propriété dispositionnelle et qu'il est impliqué dans un événement au sens que j'ai précisé, cet événement est un faire même en regard de la caractérisation étroite des faires. (Dans les pages qui suivent, je m'exprimerai généralement en faisant abstraction de ce que certaines théories nécessitent un tel élargissement de la caractérisation des faires pour ne pas alourdir l'exposition de mes thèses.)

La notion technique de faire que circonscrit cette caractérisation est plus large que la notion intuitive. Par exemple, lorsqu'un organisme humain se trouve confronté à un danger et qu'il est effrayé, il sécrète de l'adrénaline. L'organisme manifeste ainsi sa disposition à être impliqué dans un événement – la sécrétion d'adrénaline – dont la cause immédiate n'est pas la présence d'un danger mais les processus physiologiques qui président à la sécrétion d'adrénaline. Cet événement est conforme à ce que je viens de suggérer à propos des faires. Selon l'acception courante du terme 'faire', il est néanmoins étrange de dire qu'un individu fait quelque chose lorsque son organisme sécrète de l'adrénaline. Semblablement, lorsqu'un mécanisme installé à mon insu stimule certaine partie de mon cerveau et m'amène à prendre un verre de vin dès qu'il me vient à l'esprit qu'il serait agréable de boire du vin, il y a faire puisque j'ai une disposition à prendre un verre de vin, que j'en prends un, que je n'aurais pas été amenée à en prendre un sans cette disposition (bien que j'aurais peut-être résisté à la tentation sans ce mécanisme), et que la cause immédiate de mon action de

prendre du vin n'est pas une cause externe à mon organisme mais une cause interne, si artificielle la chaîne causale soit-elle. Ces résultats contre-intuitifs sont cependant inoffensifs car ce sont moins les faires que les actions qu'il importe de circonscrire. Une définition de l'action est acceptable pourvu qu'elle n'écarte pas d'événements que l'on tient intuitivement pour des actions ou n'en intègre pas que l'on souhaite exclure. Si trop d'événements paraissent englobés à cette étape du processus où j'introduis la notion de faire, la définition de l'action comme telle permet de retrancher les éléments indésirables.

3.2 Les diverses sortes de faires

Ces considérations m'engagent à tenir pour des faires des événements qui se distinguent largement les uns des autres, notamment par leur mode d'accomplissement et leurs critères d'attribution. Je les regrouperai en cinq catégories. 1) Les événements qui tombent sous le concept intuitif d'action: "Roderick a tué son oncle", "Claude cherche une licorne", "Daniel promet de venir à la partie"; 2) ceux qui consistent en des mouvements corporels ou des processus physiologiques qui n'impliquent pas d'intention de la part de l'individu: "Le chat rêve", "Son mari baille", "Le boxeur transpire"; 3) les faires accomplis sans mouvement du corps (et qui ne se déroulent pas mentalement): "J'écoute le Concerto pour la main gauche de Ravel", "Le soldat se tient au garde-à-vous"; 4) les actes mentaux: "Richard a conçu son plan de cours pendant la projection du film de Godard", "Jones avait décidé délibérément d'aller à minuit, avec un couteau, dans la salle de bain, beurrer du pain grillé"⁶; 5) quelques actes négatifs, les erreurs, échecs, empêchements, et autres cas où, bien qu'un événement impliquant un organisme

⁶ Même dans les énoncés de ce genre, il n'est question que de particuliers concrets: Jones, une phrase décrivant le contenu de la pro-attitude de ce dernier et un événement.

se produise, l'énoncé utilisé pour en rendre compte fait ressortir qu'un autre événement, impliquant le même organisme, n'a pas lieu: "Elle évite sa compagnie", "Tu n'as pas apporté le bon livre", "Le premier ministre n'a pas consenti à lever les sanctions économiques"⁷.

Parmi ces différentes sortes de faires, seule la première, comme je l'ai dit, correspond au concept habituel d'action dans son acception la plus restreinte. Les faires de la seconde catégorie entraînent dans bien des cas, mais pas toujours, des manifestations observables, ainsi qu'en témoigne, dans ces exemples, le rêve du chat, qui peut ne lui être attribuable qu'au moyen d'un appareillage technique enregistrant les ondes de son cerveau. Il leur manque cependant à tous la dimension intentionnelle qu'exige des actions l'approche additive. (C'est la raison pour laquelle, bien que quelques faires de cette catégorie soient accomplis sans mouvement, à l'instar de ceux de la troisième, je les ai classés ensemble, réservant celle-ci à des faires répondant aux intentions des agents.) En accord avec ce qui prévaut en général dans la littérature, je reconnais que ce genre de faires, les faires *simpliciter*⁸ (*mere doings*), sont différents des faires qui sont des actions, et la présentation de la définition de l'action s'attardera à préciser en quoi. Les faires de la troisième et de la quatrième sorte comptent parmi ceux en regard desquels l'approche componentielle révèle ses limites. Comme l'illustrent les exemples que j'ai donnés, il n'est pas besoin d'exiger de mouvement corporel pour parler de manifestation d'une disposition: le maintien du soldat est un événement qui répond à certaines des croyances et pro-attitudes de celui-ci, et de

⁷ Cette dernière catégorie a ceci de particulier qu'elle regroupe des faires qui, s'ils étaient présentés comme des actes positifs, pourraient appartenir à n'importe laquelle des autres catégories sauf la seconde, c'est-à-dire à n'importe laquelle des catégories dont les membres sont des actions.

⁸ Comme il apparaîtra au chapitre 4, cette caractérisation des faires *simpliciter* comme étant des faires qui ne sont pas des actions est justifiée en regard de ce que les faires *simpliciter* et les actions sont regroupés en deux ensembles exclusifs.

même en est-il de la conception de son plan de cours par Richard ou du projet retors élaboré par Jones. Dans la mesure où ce qui est accompli sans mouvement répond souvent aux intentions de qui l'initie, ces faires ont en commun avec ceux que tous admettent d'emblée à titre d'action un des aspects essentiels de celle-ci, l'intentionnalité (quelle que soit la manière dont on comprend et explicite, par ailleurs, cette notion). Par ailleurs, si l'observation est requise pour parler de manifestation d'une disposition, les électrodes branchées au cerveau ou les aveux sont aussi des moyens de constater qu'un événement manifestant une disposition a une occurrence.

En acceptant qu'il existe des faires sans mouvement, je ne soutiens pas que tous soient des actions. La question de savoir si ce qui est fait sans mouvement doit ou non être tenu pour une action dépend des conditions que l'on juge essentielles à la définition de celle-ci. Dormir ou rêver sont des faires sans mouvement, dont la suite de la discussion montrera qu'ils ne peuvent être tenus, en ce qui concerne le premier cas, pour une action sans mouvement (non accomplie mentalement), et, en ce qui concerne le second cas, pour un acte mental (ce serait, si je puis dire, un faire *simpliciter* mental). Qui plus est, l'usage que je fais de l'expression 'acte mental' est plus restreint que celui qui prévaut habituellement. Il n'assimile pas toutes les actions à des actes mentaux. Il exclut que le simple fait d'avoir une pro-attitude ou une croyance soit considéré comme une action: ce sont des états, non des événements. Les actes mentaux ne doivent pas, non plus, être confondus avec les 'actes de jugement', qui n'ont des actes que le nom, ni avec ce que certains ont appelé les 'actes de la volonté', qui sont introduits comme antécédents causaux ou parties de l'action, alors que les processus d'inférences plus ou moins définies que je nomme 'actes mentaux' sont des actions de plein droit. (Que des actions, fussent-elles des actes mentaux, ne peuvent être les antécédents causaux de l'action sera explicité à la sous-section 6.1.3.)

Je ne chercherai pas à donner un critère permettant de discriminer lesquels de ces processus se déroulant dans l'esprit sont des actes mentaux. Mon propos est de fournir un principe général pour caractériser l'action, et pareille ambition ne se réalise pas sans laisser des cas limites que les intuitions des uns ou des autres font pencher tantôt d'un côté de la ligne de démarcation, tantôt de l'autre. Je me bornerai à signaler une procédure qui pourrait aider à identifier quels sont les actes mentaux. N'importe quel événement qui est un acte mental devrait rendre vrais des énoncés qui peuvent se voir appliquer les opérateurs propositionnels que l'on applique spécifiquement aux énoncés relatifs à des cas clairs d'action. Par exemple, s'il fait sens de dire "J'ai l'intention de sortir ce soir", ou "J'ai mis délibérément du cyanure dans son café pour me débarrasser de lui", il devrait faire sens d'appliquer 'J'ai l'intention de...' ou 'délibérément' à ce qui se propose comme acte mental. Or tel est le cas pour plusieurs des processus qui se déroulent dans notre esprit. "J'ai l'intention d'imaginer une petite histoire dont il se souviendra", ou "J'ai délibérément pris la décision qui l'agacera le plus" sont des énoncés parfaitement grammaticaux et qui, contrairement à tant d'exemples de philosophie de l'action, correspondent à ce qu'accomplissent régulièrement des agents. La fantaisie, comme la prise de décision, sont des événements qui manifestent une disposition d'un organisme, et qui rendent vrais des énoncés qui se prêtent au 'jeu de langage' de l'action. Je les admettrais donc sans réticences comme des actes mentaux. Il en serait de même pour le développement d'une argumentation ou la composition d'une oeuvre musicale (s'ils ne sont pas effectués sur papier ni oralement). Ces cas, comme les précédents, apparaissent des cas non litigieux d'actes mentaux qui subissent avec succès la stratégie proposée pour identifier ceux-ci. De plus, il semble possible de rendre compte de leur accomplissement en regard des croyances et des pro-attitudes d'un individu, c'est-à-dire en conformité avec le modèle d'explication des actions à l'aide de rationalisations, que je présenterai à la

section 6.2. A l'inverse, 'rêver' (pendant son sommeil) est carrément exclu des actes mentaux, puisqu'il ne fait pas sens de dire "J'ai l'intention de rêver". Finalement, 'se souvenir' reste un cas problème: "J'ai l'intention de me souvenir de ce que je faisais la semaine dernière à la même heure", apparaîtra acceptable ou non selon les pouvoirs que chacun prête intuitivement aux agents.

Afin d'identifier les actes mentaux, j'ai suggéré une stratégie qui utilise des opérateurs propositionnels accentuant positivement l'action. On pourrait m'objecter que ce sont les seuls opérateurs applicables aux actes mentaux, alors qu'on peut dire des actions au sens restreint qu'elles sont non délibérées ou inintentionnelles. Pareille critique ne vaut cependant pas, pour deux raisons. D'une part, certaines actions au sens restreint ne peuvent pas, non plus, être inintentionnelles. Je ne peux mentir, tricher, attaquer ou insulter quelqu'un, cacher quelque chose, etc., inintentionnellement. D'autre part, il est faux de prétendre que tous les actes mentaux sont intentionnels quelle que soit leur description. Si, croyant la chose sans conséquence, j'ai pris intentionnellement une décision qui vous agace, et que ceci se retourne contre moi, je n'ai pas pris intentionnellement une décision susceptible de me nuire. Ainsi, à première vue, rien n'interdit que les processus que je classe comme actes mentaux partagent les traits essentiels des actions au sens restreint, qui sont d'être des faires intentionnels (ceci deviendra plus net lorsque la définition de l'action aura été discutée), et de correspondre au modèle causal d'explication qui veut que des croyances et pro-attitudes président à l'accomplissement des actions. Bien que les actes mentaux se distinguent d'autres actions par les critères présidant à leur attribution ou par l'autorité que d'aucuns prêtent à l'agent relativement à ce qui se passe en lui, ce sont là des traits accessoires lorsque l'enjeu est de déterminer quels événements comptent pour des actions.

La dernière catégorie de cas mentionnés dans l'énumération précédente concernait les actes négatifs. Comme je l'ai signalé au chapitre 2, ceux-ci paraissent poser des difficultés particulières à l'analyse. Tous les actes négatifs ne soulèvent cependant pas de graves problèmes. Pour quelques-uns, les difficultés sont résolues dès que l'on remarque que l'acte négatif est identique à un acte positif. Ainsi en est-il des cas d'évitement, d'opposition ou de création d'obstacles, pour lesquels l'acte négatif est identique à un acte positif (faire en sorte de ne pas voir quelqu'un, c'est le fuir, ne pas consentir, c'est refuser), ou de ceux d'erreur ou d'échec, dans lesquels l'agent fait quelque chose, bien qu'il croyait ou espérait faire autre chose, qu'il ne réalise pas. Ces cas peuvent aisément être traités avec le modèle conçu pour les actes positifs car ce sont des faires au sens que je viens d'exposer: ils sont des événements qui impliquent un organisme et qui, certaines conditions étant remplies, manifestent une disposition de cet organisme.

D'autres actes négatifs, les abstentions et les omissions, sont, par contre, plus compliqués à analyser (je ne parle ici que des abstentions et omissions délibérées, les oublis étant d'office écartés du nombre des faires). Certains auteurs admettent d'emblée qu'il s'agit d'actions accomplies par l'agent (Goldman, 1970, pp. 47-48; Chisholm, 1976a, pp. 207-208. Voir aussi Brand, 1971). D'autres leur refusent toute existence (Ryle, 1973; Thomson, 1977, pp. 212-218). Vermazen (1985), qui se range du côté des premiers, tente de présenter une solution à cette question, que Davidson (1985e) dit embrasser. Compatible ou non avec les théories davidsoniennes, la position de Vermazen se distingue tout au moins de celle de Davidson en ce que, pour Davidson, dans les cas d'abstention et d'omission, "il n'est nul besoin d'action" (p. 220), alors que, pour Vermazen, "il y a des actes négatifs" (p. 93): dans une situation où j'ai omis ou me suis abstenue intentionnellement d'accomplir une action "j'ai fait quelque chose, accompli

un acte" (p. 94). Face à ces positions divergentes, le premier point à clarifier est celui de savoir en quoi consiste exactement une omission ou une abstention. Si les actes négatifs de ce genre sont des actions au même titre que les autres, ils doivent en posséder les caractéristiques principales, la première étant qu'une action est un événement. En est-il de même pour les omissions et abstentions?

Les auteurs qui soutiennent que les omissions et abstentions existent sont malheureusement fort peu loquaces sur cette question. Vermazen contourne le problème en présentant le cas d'un individu qui joue avec un de ses boutons afin de réussir à s'abstenir de se gaver d'une nourriture qui lui fait envie. Certes, l'individu accomplit une action, celle de tourner son bouton, et l'on peut concéder que c'est le même événement qui est redécrit comme étant celui de s'abstenir de manger. Les vertus de ce subterfuge sont toutefois assez limitées car il est facile d'imaginer des cas où, après avoir arrêté une opinion selon laquelle il convient de s'abstenir d'accomplir une action, un individu ne fait aucun mouvement corporel, ne contracte pas même ses muscles pour s'empêcher d'agir.

Goldman, qui admet l'existence des omissions, les caractérise, conformément à sa définition des événements, comme l'exemplification de la négation d'une propriété par un objet à un moment du temps $[(A, t), \sim P]$, dans la notation de Kim qui a systématisé cette perspective sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir). Ceci en fait des événements pour autant que l'on concède d'office qu'ils en sont. Or on ne voit pas pourquoi, et Goldman ne l'indique pas, quand un individu s'abstient de tourner la tête à t , il faudrait dire qu'il exemplifie à t la négation de 'tourner la tête' $[(A, t), \sim P]$ plutôt que dire qu'il est faux qu'il exemplifie cette propriété à t $(\sim [(A, t), P])$, auquel cas il n'y aurait pas occurrence d'un événement au sens goldmanien. Omettre de tourner la tête

est, bien sûr, davantage que de ne pas tourner la tête. Peut-être est-ce la raison pour laquelle Goldman préfère présenter les omissions comme l'exemplification de la négation d'une propriété plutôt que comme la non-exemplification d'une propriété. Ce en quoi l'une diffère de l'autre demeure, toutefois, assez obscur. $\sim [(A, t), P]$ est vrai si et seulement si A ne tourne pas la tête à t, et, de prime abord, il semble qu'il en est de même de $[(A, t), \sim P]$. Si Goldman tient à ce que $[(A, t), \sim P]$ n'ait pas les mêmes conditions de vérité que $\sim [(A, t), P]$, il est engagé à soutenir qu'un individu peut soit exemplifier une propriété, soit exemplifier sa négation, soit ni l'un ni l'autre. Ce rejet du tiers exclu l'oblige à dire qu'il est des situations où il est faux que A tourne la tête et faux qu'il ne tourne pas la tête. Allez savoir ce que A peut bien faire. L'introduction d'événements (devrait-on dire de non-événements?) tels une non-rotation de tête a des conséquences sémantiques suffisamment importantes pour mériter que Goldman explique comment, s'il est prêt à entériner cette conséquence de sa position, il entend composer avec l'application d'une logique plurivalente aux énoncés d'action, et qu'il justifie en quoi l'admission d'événements analogues dans son ontologie est autre chose qu'un artifice *ad hoc* pour rendre compte des omissions et abstentions.

Chisholm (1976a), quant à lui, définit les omissions comme suit:

A omet délibérément d'entreprendre p à t =_{df}

A envisage à t d'entreprendre p et

A n'entreprend pas p à t. (p. 207)⁹

(où 'p' est un état de choses). Une telle définition des omissions est, cependant, insuffisante pour conclure qu'il existe un événement qui est le faire de A. L'état de

⁹ "S deliberately omits undertaking p at t =_{df} S considers at t undertaking p and S does not undertake p at t." (J'utilise, dans la traduction, les mêmes variables qu'habituellement.) L'indice temporel de la première moitié du *definiens* aurait dû s'appliquer à l'accomplissement de p non aux délibérations de l'agent.

choses p – par exemple que la fenêtre soit fermée – n'a pas été entrepris, et l'état de choses q – la fenêtre est ouverte – qui serait le résultat du non-accomplissement de p par A, n'est pas, d'évidence, quelque chose que fait A. Typiquement, dans les cas d'omission et d'abstention, l'agent laisse le monde tel qu'il est ou il le laisse évoluer tel qu'il le ferait en son absence. De sorte que l'état de choses q – que la fenêtre soit ouverte – est vraisemblablement soit celui qui préexistait à l'acte négatif de A, auquel cas aucun événement ne s'est produit; soit un état de choses qui découle d'événements naturels liés entre eux causalement – un coup de vent ouvre la fenêtre – auquel cas, bien qu'un événement se produise, il n'est pas le résultat d'un accomplissement de A et se réalise abstraction faite de celui-ci. Même si, pour se rapprocher d'une perspective à la Chisholm, on mettait entre parenthèses la notion d'événement rattachée à la conception davidsonienne de l'action, les commentaires qui précèdent obligeraient à conclure que le fait qu'un état de choses soit le cas n'est nullement garant de ce qu'un agent ait fait quelque chose. Remarquer que cet agent a envisagé d'entreprendre la réalisation d'un état de choses différent ne saurait, en soi, témoigner du fait qu'il existe une abstention ou une omission.

D'autres arguments donnent à penser que les omissions et abstentions ne sont pas des événements.¹⁰ Si je n'arrose pas mes violettes africaines de la semaine parce qu'elles ne me plaisent plus et que je n'ai plus envie de m'occuper d'elles, on dira que j'ai omis de les arroser, et il s'agira d'un cas d'omission délibérée, non d'un oubli. Si l'omission est un acte négatif que j'accomplis, on peut se demander à quel moment cet événement a lieu. (On pourrait aussi se demander en quel lieu, mais je ne ferai l'exercice que pour le temps.) Au moment où j'en prends la décision? J'ai pu décider de ne plus arroser mes violettes africaines le lundi. Le jeudi, je ne les arrosais toujours

¹⁰ Thomson (1977, pp. 212 *sqq.*) développe un exemple dont s'inspirent les considérations qui suivent.

pas, mais la décision en avait été arrêtée quatre jours auparavant. Faut-il alors plutôt dire que mon omission de les arroser est un événement qui s'est déroulé à chaque instant de la semaine? Pendant que je dormais, que je mangeais, que je travaillais? La longévité de mon omission serait pour le moins étonnante comparativement au temps que requiert l'arrosage de mes plantes. Peut-être devrait-on concéder que je suis dispensée d'omettre d'arroser mes violettes africaines pendant que je dors, que je mange ou que je suis absente de la maison. Peut-être aussi pendant que je travaille, que je prends une douche ou que je parle au téléphone. A mesure que s'allonge la liste des exemptions, il devient manifeste que le problème de localisation temporelle des omissions, si on tient à les considérer comme des événements, n'est pas qu'elles ont des limites floues (comme une querelle peut en avoir dans ces cas où l'on s'interroge sur le moment où la situation a commencé à dégénérer) ou qu'elles se déroulent à des moments disjoints du temps (comme la préparation du lapin à la flamande, qui exige que je mette d'abord les pruneaux et les raisins à macérer dans du cognac, et que je poursuis trois heures plus tard lorsque le temps de macération s'est écoulé). Le problème est plutôt que les omissions et abstentions seraient des événements complètement diffus, temporellement (et spatialement) sans limite.

Un autre argument joue à l'encontre de l'idée que les omissions et abstentions sont des événements. Comparons les deux cas suivants: je n'arrose pas mes violettes africaines de la semaine parce que je veux m'en débarrasser à petit feu, tandis que le propriétaire du bar western situé sur la rue Rachel (individu que je n'ai d'ailleurs pas l'honneur ni le plaisir de connaître) n'arrose pas mes violettes de la semaine parce qu'il est en voyage à Sainte-Flavie. Il paraît adéquat de m'attribuer d'avoir omis de les arroser, alors qu'il serait incorrect d'en dire autant de ce monsieur. Toutefois, ai-je fait quelque chose qu'il n'a pas fait? Bien davantage que sur l'occurrence d'un hypothétique événement que j'aurais initié, l'attribution d'omission semble reposer

sur le fait que l'on s'attend, dans cette situation, à ce que je fasse une certaine chose. Il y a omission non parce qu'il y a occurrence d'un curieux événement qui serait un acte négatif $((\exists e) \sim \text{Arrose}(\text{Je}, \text{mes violettes}, e))$, où 'e' est une variable pour événement¹¹), mais parce qu'il n'y a pas occurrence d'un événement que l'on s'attendait à ce que je réalise $(\sim (\exists e) \text{Arrose}(\text{Je}, \text{mes violettes}, e))$.

L'idée que l'on doive, pour des raisons morales ou juridiques, pouvoir tenir quelqu'un responsable de certaines actions qu'il n'a pas commises constitue l'un des principaux motifs pour lesquels plusieurs auteurs insistent pour traiter les omissions comme des actions. A celui-ci s'ajoute que les unes comme les autres ont des répercussions, tant sur les autres actions que nous accomplissons ou n'accomplissons pas, que sur les événements physiques. Si j'ouvre la fenêtre, la température de la pièce se refroidit, et, de même, si j'ometts de fermer la fenêtre. Si je m'abstiens de voter le jour du scrutin, je ne contribue pas à la victoire du candidat conservateur, et, semblablement, si je vote pour le candidat socialiste. Les motifs pour lesquels j'ai affirmé, au chapitre 2, qu'une bonne théorie de l'action doit permettre de rendre compte des omissions et abstentions sont les mêmes que ceux-ci, bien qu'ils soient souvent avancés par des auteurs qui en concluent qu'un agent qui omet d'accomplir une action fait quelque chose. La discussion qui précède me conduit, cependant, à soutenir qu'il n'est besoin de ne rien faire pour omettre ou s'abstenir d'accomplir une action. Mais malgré le fait qu'aucun événement initié par l'agent n'ait lieu, il demeure possible de traiter les omissions et abstentions comme les actions, tant en ce qui relève de l'attribution de responsabilité qu'en ce qui concerne leurs répercussions sur les autres événements.

¹¹ La section suivante expose l'analyse davidsonienne de la forme logique des énoncés d'action, analyse dont j'utilise ici les résultats pour bien marquer le contraste entre les deux membres de l'alternative.

Ceci nous amène à cette solution de Vermazen que je mentionnais au début de cette discussion des difficultés liées à l'analyse des omissions et abstentions. La solution de Vermazen est fidèle aux grandes lignes de la pensée de Davidson, dont elle utilise l'idée directrice. En anticipant quelque peu sur le contenu des chapitres à venir, et en corrigeant la formulation de Vermazen de façon à exclure l'existence d'actes négatifs, je dirai qu'elle consiste, pour l'essentiel, à souligner que, dans les cas d'omission et d'abstention, les croyances et pro-attitudes de l'agent causent 'de la bonne façon' le non-accomplissement d'une action par l'agent. Autrement dit, il est vrai de dire que j'ai omis d'arroser mes violettes africaines alors que cela est faux du propriétaire du bar western, parce que la non-occurrence de l'événement qu'est l'arrosage de mes violettes est liée causalement à mes croyances et pro-attitudes, alors que cet événement n'est lié à aucune croyance ni pro-attitude du propriétaire du bar. Ce lien causal entre les croyances et pro-attitudes et l'omission rend possible l'attribution d'omission ainsi qu'il en serait dans le cas d'une action. Il est la manifestation de ce que les omissions et abstentions ont en commun avec les actions, bien qu'elles ne soient pas des événements. Qui plus est, le lien causal entre les croyances et pro-attitudes et l'action constituant la clé du modèle davidsonien d'explication de l'action, les omissions et abstentions se voient traitées selon une analyse identique à celle à laquelle serait soumise l'occurrence de n'importe quelle action. Finalement, comme on l'a remarqué plus haut en ce qui concerne les actes mentaux, les opérateurs propositionnels s'appliquant aux énoncés d'action s'appliquent semblablement à ceux à propos des omissions, que l'on peut dire délibérées, intentionnelles, ou non (les abstentions paraissent toujours intentionnelles, trait typiquement actantiel).

La différence majeure entre les actions et les omissions et abstentions tient à ce que si, dans le cas des actions, il est intentionnel, pour l'agent, qu'une action ait lieu, dans le cas des omissions et abstentions, il est intentionnel, pour l'agent, qu'une

action n'ait pas lieu. Les croyances et pro-attitudes causent ainsi la non-occurrence d'une action, non l'occurrence d'une 'non-action' qu'on appellerait 'omission' ou 'abstention'. Si la procédure évite de s'engager à l'existence d'une entité bizarre qui serait un non-événement, elle peut laisser perplexe devant le fait qu'elle a pour conséquence qu'un événement a pour effet non pas l'occurrence d'un autre événement, mais la non-occurrence d'un événement. La chose n'a pourtant rien de particulier aux omissions et abstentions. Il appartient au langage habituel de la causalité que soient utilisés des énoncés tels "Un nouvel ennui mécanique a contrecarré le lancement de la fusée" (où l'occurrence d'un événement cause la non-occurrence d'un autre), "La baisse du niveau d'eau de la rivière est l'effet du manque de pluie" (où la non-occurrence d'un événement (ou de plusieurs événements) est la cause de l'occurrence d'un autre), "L'absence de crue des eaux du Nil a empêché la fertilisation de ses rives cette année" (où la non-occurrence d'un événement cause la non-occurrence d'un autre). Puisque l'on admet aisément que la non-occurrence d'un événement s'inscrive dans les chaînes causales dont dépend le déroulement naturel des phénomènes physiques et ait, elle aussi, des répercussions sur ce déroulement, la chose ne devrait pas apparaître plus choquante dans le cas des omissions et abstentions.

Ces considérations indiquent pourquoi et de quelle façon je crois possible d'inclure l'étude des omissions et abstentions dans le cadre d'une théorie de l'action malgré qu'elles ne soient pas des actions. Pour en fournir une analyse exhaustive, bien des points mériteraient d'être approfondis. Ce travail a malheureusement trop d'ampleur pour qu'il me soit possible de discuter plus avant les difficultés qu'il soulève.

3.3 L'introduction d'une variable pour événement

La façon dont j'aborde la notion de faire est conforme aux intuitions sur lesquelles s'appuient d'autres études où l'on tente de cerner en quoi les actions sont une espèce d'un genre plus large, qui comprend également des événements dont l'occurrence manifeste une disposition d'un organisme bien que l'occurrence de tels événements ne puisse être rattachée aux contenus intentionnels des organismes (Taylor, 1966; Rayfield, 1972; Thalberg, 1972; Dretske, 1988). Sa particularité réside dans le statut ontologique prêté aux faires, selon lequel statut un faire est une occurrence d'événement, ce qui signifie, dans l'optique davidsonienne, une entité primitive inanalysable. Par exemple, lorsque Wenders préside aux délibérations du jury du Festival des Films du Monde, c'est l'événement particulier inanalysable qu'est la présidence des délibérations du jury qui est un faire. De même, lorsque le chat s'étire au soleil, c'est l'événement particulier inanalysable qu'est l'étirement qui est un faire. Ni l'organisme qui manifeste la disposition à accomplir tel ou tel faire, ni le prédicat utilisé afin de caractériser celui-ci, ne sont constitutifs de l'événement concerné. La majorité des auteurs s'intéressant à la philosophie de l'action sont d'accord avec Davidson pour considérer les actions comme des événements, mais il fut le premier à développer cette conception des événements comme particuliers inanalysables. Compte tenu du rôle primordial de la notion d'événement, il importe maintenant de clarifier pourquoi, avant même de parler des faires ou des actions, il faut parler des événements, et comment ils peuvent être traités comme ontologiquement primitifs.

La notion d'événement est introduite par Davidson dans le but de procéder à l'analyse logique d'un certain nombre d'énoncés. Selon lui, une des principales règles à

suivre pour mettre au jour la forme logique d'un énoncé consiste à admettre que, en structure profonde, un prédicat prend autant, et pas plus, d'arguments qu'il est nécessaire pour construire une phrase complète, une phrase n'étant complète que lorsqu'elle permet que soient effectuées toutes les inférences que l'on puisse souhaiter d'un point de vue formel.¹² Davidson considère que pour plusieurs énoncés faisant état de phénomènes physiques ou mentaux – on peut penser, par exemple, aux énoncés relatifs à des changements spatio-temporellement localisés – la règle précédente ne saurait être satisfaite sans l'introduction, en structure profonde, d'une (ou de) variable(s) pour événement, même si la structure de surface ne comprend pas toujours de terme singulier dénotant un événement. Sa suggestion a suscité l'intérêt des uns et les résistances des autres, et les textes auxquels elle a donné lieu sont d'une telle abondance qu'il est impossible d'espérer lui rendre justice dans le cadre d'un travail dont l'objectif est autre que de fournir une analyse complète de la forme logique des énoncés d'action. Davidson s'explique sur les raisons qui l'ont conduit à cette conclusion notamment dans "The Logical Form of Action Sentences" (1967b) et dans les répliques publiées en appendice à cet article dans le recueil de 1980, où il clarifie sa position et discute plusieurs des objections qu'on lui a opposées. Il revient sur quelques détails de son analyse dans "Adverbs of Action" (1985a). Pour ne pas trahir la complexité du problème, tout en maintenant sa présentation dans des limites raisonnables, je résumerai, dans un premier temps, la stratégie grâce à laquelle Davidson défend sa thèse, en suivant deux grandes lignes selon lesquelles procède son argumentation dans l'article de 1967(b).¹³ Je préciserai ensuite les résultats obtenus à l'aide de quelques

¹² "To determine the logical form of a verbal expression, reduce the number of places of the underlying verbal predicate to the smallest number that will yield, with appropriate singular terms, a complete sentence. But do not think you have a complete sentence until you have uncovered enough structure to validate all inferences you consider due to logical form." (1985a, pp. 232-233)

¹³ Je laisse ainsi de côté plusieurs points de ces articles, auquel le lecteur est renvoyé pour plus de détails. Lepore (1985) résume le projet davidsonien d'analyse des énoncés d'action, en utilisant principalement les articles de 1967 (a et b).

exemples, et montrerai comment cette analyse résiste à certaines critiques récentes. Je terminerai en indiquant rapidement le rôle que jouent les descriptions d'événement dans la théorie davidsonienne.

Pour établir son point, Davidson cherche d'abord à montrer la faiblesse des analyses qui veulent rendre compte des énoncés d'action par "A mène à exécution que p", c'est-à-dire en termes de rapport entre un agent (A), un état de choses (que p soit le cas) et une notion d'exécution (*bringing about*) de cet état de choses par l'agent (on retrouve de telles analyses par exemple chez Kenny, 1963; von Wright, 1963a, 1971; Chisholm, 1964a, 1964b, 1976a). Ces analyses se heurtent à au moins trois difficultés, à son avis insurmontables. Premièrement, toutes les actions ne visent pas l'exécution d'un état de choses, si on entend par là l'accomplissement ou la matérialisation de quelque chose. Quel serait, en effet, l'état de choses mené à exécution par "Je marche"? Ensuite, la notion d'exécution n'est pas assez précise pour capturer les nuances sémantiques existant entre les termes qui composent le vocabulaire de l'action. Un médecin qui opère un patient pour lui enlever l'appendice peut mener à exécution que son patient n'ait plus d'appendice. Mais, de remarquer Davidson, il peut lui-même mener à exécution le même état de choses en écrasant le patient avec sa Lincoln Continental (1967b, p. 111). Finalement, lorsque, comme chez von Wright, on demande que soit caractérisé non seulement l'état de choses final mais aussi l'état de choses initial, on complique d'autant la question puisque l'état de départ n'est pas toujours descriptible de manière non triviale ("Il a flirté avec Olga" ou "Il a récité l'Odyssée" sont, à cet égard, problématiques (p. 113)).

Cette première étape de l'argumentation conduit à un résultat négatif: le constat de l'insuffisance des théories rivales. Afin d'appuyer l'idée qu'il est possible de

faire mieux en ayant recours à la notion d'événement, Davidson reprend, dans la seconde étape, un problème soulevé par Kenny (1963, pp. 159 *sqq.*), celui de l'admissibilité de l'idée que certains prédicats aient une polyadicité variable. D'aucuns pourraient croire que le nombre d'arguments du prédicat de la phrase "p" contenue dans "A mène à exécution que p" augmente à mesure que s'allonge la phrase (un problème similaire peut se poser pour des prédicats qui ne sont pas des prédicats d'action). Pour emprunter un exemple de Reichenbach, dans "Amundsen a volé jusqu'au Pôle Nord", 'a volé' prendrait deux arguments, Amundsen et le Pôle Nord. Dans "Amundsen a volé jusqu'au Pôle Nord en mai 1926", il en prendrait trois, le troisième étant le temps. Dans "Amundsen a volé jusqu'au Pôle Nord en mai 1926 à bord d'un dirigeable", il en prendrait quatre, le quatrième étant le moyen, et ainsi de suite.¹⁴ Une difficulté naît alors du fait que, si on admet qu'un prédicat a une polyadicité variable, il n'est plus permis d'inférer, à partir de phrases où le prédicat est utilisé avec n modifications adverbiales, des phrases où il est utilisé avec un plus grand ou un plus petit nombre de modificateurs. On a affaire à autant de prédicats différents. Pour contrer ce résultat, Davidson suggère l'introduction d'une variable pour événement, auquel événement seront appliquées les modifications adverbiales. De la sorte, il devient possible d'ajouter autant de modifications adverbiales que souhaitées à l'intérieur d'une phrase sans menacer la satisfaction de la règle de départ que Davidson voulait voir respectée.

On peut comparer les résultats obtenus par ces deux types d'analyse en regard de l'exemple suivant. Soit l'énoncé "Jones a, à minuit, avec un couteau, dans la

¹⁴ Pour être tout à fait exacte, je devrais plutôt dire que, si l'analyse utilise la notion d'exécution, elle donne à 'Amundsen' un statut logique particulier car il ne fait pas partie des arguments du prédicat 'voler'. Il est, avec p, la phrase exprimant l'état de choses exécuté, objet de la relation 'mener à exécution que'. La polyadicité de 'voler' passe alors de un à trois arguments à mesure que p s'allonge. Si on ne retient pas cette notion, 'voler' est, dans la phrase étudiée maintenant, un prédicat dont la polyadicité passe de deux à quatre arguments. Ma discussion de l'exemple emprunte cette deuxième voie pour montrer que le problème de la polyadicité variable ne tient pas à l'acceptation de la notion d'exécution.

salle de bain, beurré du pain grillé”. Dans l'optique de Kenny, il est suggéré de l'analyser comme un énoncé à propos de l'exécution d'un état de choses, état de choses exprimé par une phrase formée à l'aide d'un prédicat ('beurrer') à quatre arguments ('à minuit', 'avec un couteau', 'dans la salle de bain', 'du pain grillé'):

Jones a mené à exécution que du pain grillé a été beurré, à minuit, avec un couteau, dans la salle de bain.

Le résultat de l'analyse implique (contrairement à ce que cherchait Kenny¹⁵) que, si quelqu'un mène à exécution l'action de beurrer, il mène à exécution que quelque chose a été beurré, que l'action a eu lieu à un moment du temps et quelque part, et qu'elle a été exécutée à l'aide d'un instrument. “Jones a beurré du pain grillé” ou bien contient un prédicat différent, ou bien est une phrase incomplète parce que ni le temps, ni le lieu, ni le moyen n'y sont mentionnés (“Jones a, à minuit, avec un couteau, dans la salle de bain, beurré du pain grillé” est d'ailleurs vraisemblablement aussi une phrase incomplète puisqu'on ne mentionne ni le comment, ni le pourquoi, etc., de la chose). Par contre, en introduisant une variable pour événement, on obtient

$$(\exists e) A \text{ beurré } (Jones, \text{ du pain grillé, } e) \wedge (t(e) = \text{minuit}) \\ \wedge \text{ Avec (un couteau, } e) \wedge \text{ Dans (la salle de bain, } e)^{16}$$

¹⁵ Kenny espérait que la notion d'exécution soit suffisante pour contourner le problème de la polyadicité variable, mais celui-ci se repose à l'intérieur de la phrase (p) qui exprime l'état de choses qui est mené à exécution.

¹⁶ La forme générale d'un énoncé simple de ce type est 'X (a, o₁, ..., o_n, e)', où 'X' est une variable pour prédicat à n arguments (n ≥ 2), 'a' une variable pour organisme, 'o' une variable pour n – 2 objets ou événements, et 'e' une variable pour événement. Les modifications adverbiales sont introduites par des conjonctions et des marqueurs de temps, de lieu, de manière, etc., suivant le cas.

ce qui implique, en vertu du calcul des prédicats de premier ordre:

$$(\exists e) A \text{ beurré (Jones, du pain grillé, } e) \wedge \text{ Avec (un couteau, } e)$$

c'est-à-dire que, si Jones a, à minuit, avec un couteau, dans la salle de bain, beurré du pain grillé, alors il a beurré du pain grillé avec un couteau, et même, simplement, qu'il a beurré du pain grillé:

$$(\exists e) A \text{ beurré (Jones, du pain grillé, } e)$$

Toutes ces phrases sont des phrases complètes, dont les plus longues impliquent les moins longues en vertu de leur forme logique, conformément à ce qu'autorise le langage ordinaire.

Le refus d'admettre que les prédicats ont une polyadicité variable ouvre sur un point qu'il faut préciser pour compléter une analyse correcte des énoncés d'action, celui de savoir si les verbes transitifs impliquent leur contre-partie intransitive. (Ce problème n'est pas relié au fait qu'il y a une variable pour événement dans leur structure logique, et il se pose non seulement pour les verbes d'action, mais pour tous les verbes transitifs.) Dans le cas où on veut maintenir que le verbe transitif implique le verbe intransitif, pour que l'inférence de l'un à autre soit possible, il faut que le complément d'objet ne soit pas l'un des arguments du prédicat, faute de quoi, le verbe transitif étant construit comme un prédicat à trois arguments, il devient un prédicat différent du verbe intransitif, qui n'en comporte que deux. De sorte que quelques verbes transitifs, comme les verbes intransitifs, compteront deux arguments, tandis que d'autres en prendront trois. Ainsi, le verbe 'tomber', qui est intransitif, est un prédicat qui s'applique à deux

particuliers, un objet et un événement. “La neige tombe” a la forme logique suivante:

$$(\exists e) \text{Tombe (La neige, } e)$$

‘Acheter’, par contre, qui n’a pas de contre-partie intransitive, comprend trois arguments. “J’achète le tableau” s’analyse:

$$(\exists e) \text{Achète (Je, le tableau, } e)^{17}$$

‘Manger’, finalement, est parfois un verbe transitif, parfois un verbe intransitif. ‘Manger’ ne demandant pas qu’on lui adjoigne un complément d’objet dans toutes les phrases où il a une occurrence, “Je mange au Domino” peut être tenu pour une phrase complète, non comme une ellipse (contrairement à “J’achète”, dont l’objet est implicite). Conséquemment, la structure logique des phrases où ce verbe a un complément d’objet ne devrait pas en faire un prédicat prenant plus d’arguments que celui des phrases où il n’en a pas. Si on analysait la forme logique de “Je mange un suprême de volaille à la mangue” de la manière suivante:

$$(\exists e) \text{Mange (Je, un suprême de volaille à la mangue, } e)$$

¹⁷ Cette analyse respecte la règle d’inférence présentée plus haut, et d’autres remarques de 1985a (p. 239). Davidson écrit ailleurs (1967b, p. 126, note 15, ajoutée en 1980), en réponse à une critique de Castañeda, qu’il est d’accord avec celui-ci pour dire que la transformation à la forme passive est une affaire de forme logique. On pourrait alors être tenté d’analyser un énoncé comme “Le roi insulte la reine” en séparant le complément d’objet du verbe transitif de la façon suivante:

$$(\exists e) \text{Insulte (Le roi, } e) \wedge \text{Est insultée (la reine, } e)$$

ou, en posant une contrainte sur l’ordre des arguments du prédicat:

$$(\exists e) \text{Insulte (Le roi, } e) \wedge \text{Insulte (e, la reine)}$$

Adopter l’une ou l’autre de ces procédures a cependant l’inconvénient d’avoir pour conséquence indésirable que “Le roi insulte” doit être tenu pour une phrase complète.

on serait engagé à dire ou bien que toute phrase complète où est utilisé ce prédicat mentionne ce qui est mangé, ou bien que le verbe transitif et le verbe intransitif sont deux verbes différents, options l'une et l'autre insatisfaisantes. Par contre, la similarité du prédicat utilisé dans “Je mange au Domino” et dans “Je mange un suprême de volaille à la mangue” ressort clairement si on les analyse respectivement:

$$(\exists e) \text{ Mange } (Je, e) \wedge \text{ À } (Le \text{ Domino}, e)$$

$$(\exists e) \text{ Mange } (Je, e) \wedge \text{ Objet } (un \text{ suprême de volaille à la mangue}, e)^{18}$$

La structure profonde de ces phrases permet d'inférer que, si je mange au Domino, alors je mange, et que si je mange un suprême de volaille à la mangue, alors je mange. La première analyse obligeait à dire que si je mange un suprême de volaille à la mangue alors je mange quelque chose (ce qui est vrai), mais aussi que la phrase “Je mange au Domino” implique cette même conclusion, ce qui est faux (il est vrai que je mange quelque chose au Domino, mais ce n'est pas inscrit dans la forme logique de cet énoncé – d'ailleurs je vous recommande plutôt les mignons de veau au vinaigre de framboise).

Parsons (1980, 1985) et Lombard (1985) suivent l'esprit de cette analyse, ils admettent la notion d'événement dans leur ontologie, mais ils jugent nécessaire d'apporter quelques modifications à l'approche de Davidson. Selon eux, en traitant les verbes transitifs qui n'impliquent pas leur contre-partie intransitive comme des prédicats à trois arguments, Davidson bloque peut-être des inférences indésirables, mais il s'interdit aussi de faire des inférences qui semblent pourtant naturelles. Afin d'explicitier ce qu'il a à l'esprit, Parsons (1985, pp. 265-266) compare les énoncés suivants:

¹⁸ J'emprunte à Parsons (1980, 1985) le procédé consistant à caractériser la relation entre un verbe transitif et son complément par ‘Objet (o, e)’.

qui implique i) “Marie a conduit sa Chevy jusqu'à Chicago”
 ii) “Marie a conduit jusqu'à Chicago”

et

 iii) “Agatha a coulé le Bismarck”
 qui implique iv) “Le Bismarck a coulé”,
 mais non v) “Agatha a coulé”.

Telle que je conçois l'analyse de Davidson, ‘conduit’ est un prédicat à deux arguments, Marie et un événement, l'objet qu'elle a conduit et le lieu jusqu'où elle a conduit venant préciser l'événement. Selon cette analyse, l'inférence de i) à ii) faite par Parsons est valide. ‘A coulé’, d'autre part, prend trois arguments, Agatha, le Bismarck et l'événement, de sorte que non seulement l'inférence de iii) à v) est bloquée, mais aussi celle de iii) à iv). Si Davidson essayait de s'en tirer en traitant ‘couler’ comme un prédicat à deux arguments, il permettrait l'inférence, incorrecte, de iii) à v), mais serait toujours incapable de déduire iv) de iii).

Parsons propose de corriger ce résultat contre-intuitif d'une manière qui, croit-il, permet un traitement plus unifié de la question de la forme logique des énoncés. Tous les prédicats d'action sont considérés comme des prédicats unaires, que les catégories d'agent, d'objet, de temps, et quelques autres, sont susceptibles de modifier. Sa stratégie repose sur l'idée, déjà mise de l'avant par certains linguistes (Stockwell *et al.*, 1973), que le rôle d'un terme en structure profonde ne serait pas toujours celui qu'il joue en structure de surface. Tel serait le cas dans l'exemple qui pose problème à

Davidson. Dans “Le Bismarck coule”, ‘le Bismarck’ est en position sujet en structure de surface, mais il serait en position objet en structure profonde. Semblablement, bien que ‘un coup de canon’ soit le sujet de “Un coup de canon a coulé le Bismarck”, l’expression serait de catégorie instrument en structure profonde. L’intérêt de la procédure se révèle lorsque l’on aperçoit qu’elle permet l’analyse de

vi) “Agatha a coulé le Bismarck d’un coup de canon”

de la façon suivante:

$$(\exists e) A \text{ coulé } (e) \wedge \text{Agent (Agatha, } e) \wedge \text{Objet (le Bismarck, } e) \\ \wedge \text{Instrument (un coup de canon, } e).$$

La forme logique de l’énoncé autorise à inférer

vii) “Le Bismarck a coulé”

$$(\exists e) A \text{ coulé } (e) \wedge \text{Objet (le Bismarck, } e)$$

et

viii) “Un coup de canon a coulé le Bismarck”

$$(\exists e) A \text{ coulé } (e) \wedge \text{Objet (le Bismarck, } e) \wedge \text{Instrument} \\ \text{(un coup de canon, } e).$$

Ces inférences sont toutes interdites à Davidson. Cependant, est-ce véritablement un avantage à verser au crédit de Parsons contre Davidson? Les règles qui les autorisent

chez Parsons n'autorisent-elles pas aussi à conclure qu'Agatha coule – $(\exists e) A \text{ coulé } (e) \wedge \text{Agent}(\text{Agatha}, e)$ – et qu'un coup de canon coule $(\exists e) A \text{ coulé } (e) \wedge \text{Instrument}(\text{un coup de canon}, e)$? Non, de répondre Parsons: pour qu'Agatha coule, il faudrait que, dans la forme logique de l'énoncé vi), le terme qui la dénote soit de catégorie objet – $\text{Objet}(\text{Agatha}, e)$ – non de catégorie agent; de même du coup de canon.

Il reste pourtant que l'énoncé vi) permet les inférences

$$\text{ix)} \quad (\exists e) A \text{ coulé } (e) \wedge \text{Agent}(\text{Agatha}, e)$$

et

$$\text{x)} \quad (\exists e) A \text{ coulé } (e) \wedge \text{Instrument}(\text{un coup de canon}, e)$$

que je ne vois guère comment rendre en français autrement que par “Agatha a coulé” et “Un coup de canon a coulé”. On rétorquera que les paraphrases de la forme logique, “Il existe un événement qui est une immersion et dont Agatha a été l'agent” et “Il existe un événement qui est une immersion et dont un coup de canon a été l'instrument” sont des énoncés bien formés du français, et que je dois les admettre comme des candidats valables pour les énoncés dont ix) et x) donnent la forme logique. Faute de quoi, Davidson se trouverait lui-même dans une situation délicate puisque, selon sa propre analyse, certains des énoncés conjoints ne peuvent être rendus en français que par une paraphrase de leur forme logique. La remarque est juste, mais elle ne parvient pas à avoir raison des difficultés auxquelles se bute Parsons.

Si, au lieu de formuler la solution de Parsons avec des constantes, on utilise

des variables, sa suggestion pour l'analyse de l'énoncé vii) se ramène à ceci:

$$\text{vii)*} \quad (\exists e) \quad X(e) \wedge \text{Objet}(o, e).$$

Le problème de Parsons est alors d'expliquer pourquoi vii)*, lorsque 'X' est remplacé par 'couler' et 'o' par 'le Bismarck', est la forme logique de "Le Bismarck coule", mais n'est pas la forme logique de "La pomme mange" lorsque 'X' est remplacé par 'manger' et 'o' par 'la pomme'. Autrement dit, dans la mesure où

$$\text{iii)*} \quad (\exists e) \quad X(e) \wedge \text{Agent}(a, e) \wedge \text{Objet}(o, e)$$

est la forme logique aussi bien de

$$\text{iii)} \quad \text{"Agatha coule le Bismarck"}$$

que de

$$\text{xi)} \quad \text{"Agatha mange la pomme",}$$

il faudrait que Parsons fournisse les règles permettant d'inférer que la contre-partie intransitive de iii) est vii) et non ix), bien que, à l'inverse, la contre-partie intransitive de xi) ait la même forme logique que ix) plutôt que vii). Dans le même ordre d'idée, Parsons devrait expliciter pourquoi ix) n'autorise pas qu'"Agatha" soit en position sujet en structure de surface de l'énoncé "Agatha coule", même si ce terme l'est dans vi), dont on pourrait penser qu'il s'agit de la contre-partie transitive de ix). Les termes de catégorie instrument qu'il veut aussi voir jouer le rôle de sujet en structure de surface de

certain énoncés lui posent le même genre de problème. Puisque ‘un coup de canon’ est le sujet de viii), pourquoi ne l’est-il pas de x) ?

Face à ces problèmes, Parsons me paraît avoir le choix entre deux conclusions : ou bien concéder qu’Agatha et le coup de canon sont engloutis par la mer, ou bien reconnaître que le terme ‘coule’ n’a pas la même signification dans tous les énoncés où il est employé, selon qu’il est transitif ou intransitif. La première hypothèse est manifestement fautive. La seconde est incompatible avec l’analyse de Parsons : si vi) implique vii), ils doivent contenir le même prédicat. Qui plus est, elle fait de ix) et x), dans lesquels ‘couler’ doit être un verbe transitif si l’on refuse qu’Agatha ou le coup de canon coulent, des énoncés agrammaticaux puisqu’il manque à ‘couler’ le complément d’objet que requiert la forme transitive.

La deuxième hypothèse me semble toutefois être celle qu’il faut retenir pour trouver une solution au problème. Si l’on considère avoir affaire à deux expressions homonymes, le verbe transitif ‘couler’ signifiant ‘saborder’, le verbe intransitif, ‘s sombrer’, il est parfaitement justifié de ne pas autoriser l’inférence de iii) à iv). Qu’Agatha coule le Bismarck n’implique pas que le Bismarck coule : qu’Agatha saborde le Bismarck n’implique pas que le Bismarck saborde. D’autres exemples du même genre ont été soulevés contre Davidson : qu’Agatha casse la vitre devrait permettre de conclure que la vitre casse. Mais ces énoncés signifient, pour l’un, qu’Agatha fracasse la vitre, pour l’autre, que la vitre éclate. Il n’y a pas à inférer qu’Agatha éclate ni que la vitre fracasse. Il y a fort à parier que tous ces cas où un verbe transitif implique sa contre-partie intransitive pour autant que la catégorie des termes en structure de surface et en structure profonde varie ne soient que des cas d’homonymie. Davidson (1985a, p. 232) analyse le même problème en utilisant le verbe ‘voler’¹⁹ comme exemple.

¹⁹ Négligeons le fait que le problème se pose pour l’anglais, mais non pour le français, qui désambiguïse ‘to

[...] Si Sam a fait voler (*flew*) son planeur jusqu'à Reno, devons-nous inférer à la fois que son planeur a volé et qu'il a volé? Je suis (maintenant) enclin à penser que non: le planeur a volé, mais, au sens où le planeur a volé, Sam n'a pas, à coup sûr, volé, il pouvait être assis au sol avec un appareil de téléguidage.²⁰

Selon l'analyse que je propose, en raison de l'ambiguïté sémantique que mentionne Davidson, on ne peut inférer que Sam ait volé. Par contre, la formule de Davidson est équivoque en ce qui concerne le planeur. Il est exact de dire que, si "Sam a fait voler son planeur" est vrai, "Le planeur a volé" est vrai, mais l'inférence ne vaut pas en fonction de la forme logique de l'énoncé. Elle dépend, possiblement, d'implications conventionnelles par lesquelles sont reliés les prédicats homonymes. (Je ne peux, toutefois, approfondir cette hypothèse.) Il pourrait sembler, aux yeux de certains, que Davidson est d'avis contraire, qu'il est même attiré par la suggestion de Parsons puisqu'il ajoute: "Un vol est ultimement une relation entre un événement de voler et un objet qui vole; il peut y avoir ou non un agent qui contrôle"²¹. Il me paraît cependant erroné de comprendre ce passage comme une remise en question de sa première analyse de la forme logique des énoncés d'action. Il convient, plutôt, de l'interpréter comme voulant que, lorsque 'voler' fait partie d'un énoncé dans lequel il signifie 'se déplacer dans les airs', cet énoncé s'analyse abstraction faite d'une éventuelle intervention d'un agent: " $(\exists e)$ Vole (o , e)", où ' o ' est un objet quelconque, un organisme ou un objet inerte. Conséquemment, la règle, qui procède de l'idée que les

fly' en 'voler' et 'faire voler'.

²⁰ "[...] *if Sam flew his glider to Reno, should we infer both that his glider flew and that he flew? I incline (now) to think not: the glider did fly, but in the sense in which the glider flew, Sam did not have to, for he may have been sitting on the ground with remote radio controls.*"

²¹ "*Flying is basically a relation between an event of flying and an object that flies; there may or may not be a controlling agent.*"

termes conservent la même catégorie syntaxique en structure profonde et en structure de surface²², et qui consiste à reconnaître au prédicat autant et pas plus d'arguments que ne demandent, le cas échéant, les inférences d'un verbe transitif au verbe intransitif, demeure toujours le meilleur outil pour procéder à l'analyse des énoncés d'action.

Cette règle permet, de plus, d'éviter des contre-exemples auxquels certains ont cru son analyse vulnérable en raison du fait qu'il entérine la thèse des descriptions multiples, thèse selon laquelle une action peut se voir appliquer des descriptions englobant ses résultats ou conséquences de manière plus ou moins large, sans qu'il soit question d'autant d'événements qui sont des actions qu'il y a de conséquences de plus en plus éloignées qui sont intégrées aux descriptions de l'action.²³ Ainsi, selon l'exemple bien connu (Davidson, 1963, p. 4), "J'allume la lumière" et "J'alerte un rôdeur" comptent le même événement parmi leurs conditions de vérité. Lombard (1985, pp. 273-274), qui suit, pour l'essentiel, le modèle de Parsons, prête à l'analyse davidsonienne des anomalies du genre de celle-ci (je néglige ce par quoi Lombard se distingue de Parsons, ces détails n'étant pertinents ni pour son argument contre Davidson ni pour ma réplique). Si on analyse "J'allume la lumière" de la façon suivante:

$$(\exists e_1) \text{ Allume } (e_1) \wedge \text{ Agent } (je, e_1) \wedge \text{ Objet } (la\ lumière, e_1)$$

et "J'alerte le rôdeur":

²² Pour être exacte, je devrais dire que la règle veut que les expressions conservent la même catégorie en structure de surface et en structure profonde sauf lorsqu'une marque grammaticale indique le contraire. C'est le cas des énoncés en forme passive, dans lesquels 'être ... par' indique que le sujet de la phrase est de catégorie objet en structure profonde. Rien d'analogue ne marque les termes en position sujet auxquels Parsons veut faire jouer le rôle d'objet ou d'instrument en structure profonde.

²³ La discussion de cette thèse fait l'objet du chapitre 5.

$$(\exists e_2) \text{Alerte}(e_2) \wedge \text{Agent}(je, e_2) \wedge \text{Objet}(\text{le rôdeur}, e_2),$$

en supposant que $e_1 = e_2$, et que ceci est vrai d'un et un seul événement, une combinaison des deux énoncés amène à déduire que

$$(\exists e) \text{Allume}(e) \wedge \text{Agent}(je, e) \wedge \text{Objet}(\text{le rôdeur}, e),$$

autrement dit, que j'allume le rôdeur (incidemment, j'alerte du même coup la lumière). L'argument vaut parce que les prédicats sont traités comme des prédicats unaires, auxquels l'agent et l'objet sont ensuite joints. Toutefois, si, comme Davidson, on traite 'allumer' et 'alerter' comme des prédicats à trois arguments, pareilles absurdités sont exclues. De

$$(\exists e) \text{Allume}(je, \text{la lumière}, e) \wedge \text{Alerte}(Je, \text{le voleur}, e)$$

il est impossible d'inférer que j'alerte la lumière ou allume le rôdeur.

Je ne puis m'attarder davantage aux critiques suscitées par l'analyse davidsonienne de la forme logique des énoncés d'action.²⁴ Je ferai, néanmoins, avant de clore cette section, une dernière remarque sur un aspect de cette analyse laissé en veilleuse jusqu'à présent. Malgré le fait que, dans les paragraphes qui précèdent, je me sois concentrée sur les prédicats en forme verbale, il faut souligner que c'est d'abord la

²⁴ Un problème important demeure, celui du traitement d'adverbes syncatégorématiques, tels 'rapidement', qui, s'ils s'appliquent à l'événement (ce qui n'est pas clair), le font en fonction d'une classe de comparaison. Le déplacement de chez moi à l'université en vingt minutes est rapide si je l'ai effectué à pied, mais il est lent si j'ai utilisé une voiture. Davidson (1985g, p. 174) émet de fortes réserves sur l'intérêt de cette stratégie pour qui favorise, comme il le fait, une sémantique décitationnelle (il y a risque de régression à l'infini). Pour plus de détails sur ce point, voir Bennett (1985), qui commente l'approche davidsonienne et indique les problèmes récalcitrants (et, à son avis, insurmontables) qu'elle affronte.

forme nominale, (1e) $(\exists a) (\exists o_3, \dots, o_n) X (a, o_3, \dots, o_n, e)$, qui intéresse Davidson, parce qu'elle seule décrit un événement particulier.²⁵ Davidson reprend (1967b, pp.134-135), à propos des événements, les considérations qui ont mené Ramsey (1927, p. 43) à affirmer que 'le roi d'Italie' ne réfère qu'à un seul individu tandis que plusieurs individus peuvent rendre vrai l'énoncé 'L'Italie a un roi'. De la même façon qu'une description indéfinie d'objets telle "Il y a un moustique dans la salle" ne décrit aucun moustique particulier mais renvoie à n'importe quel moustique qui est dans la pièce, n'y en ait-il, fortuitement, qu'un seul, les énoncés des exemples précédents ne décrivent aucun événement ni aucune action particulière. Ceci est vrai y compris dans les cas où il est matériellement impossible qu'un événement ou une action de tel type, en relation avec tels objets, se produise deux fois. Il est certain qu'un seul événement est susceptible de satisfaire "Brutus a tué César". Cependant, de la forme logique de cet énoncé:

$$(\exists e) A \text{ tué } (\text{Brutus}, \text{César}, e)$$

il n'est pas permis d'inférer qu'il n'y a qu'un unique meurtre, par Brutus, de César. "Brutus a tué César" a la même structure profonde que "Brutus a embrassé César", que chacun des baisers de Brutus à César rend vrai. Le premier énoncé, comme le second, est existentiel et général, il ne décrit pas plus telle occurrence d'événement qu'une autre du même type qui aurait impliqué les mêmes individus. Par contre, puisqu'un seul événement est décrit par le terme singulier 'Le meurtre de César par Brutus', on peut avoir recours à la forme nominale

$$(1e) A \text{ tué } (\text{Brutus}, \text{César}, e)$$

²⁵ Voir, entre autres, 1967a, p. 155; 1967b, p. 135; 1970a, p. 185, 1971b, p. 194.

pour inférer

$$(\exists e_1) (e_1 = (te_2) \text{ A tué (Brutus, César, } e_2))$$

Ce n'est pas là la forme logique de l'énoncé "Brutus a tué César". Toutefois en comparant la forme des nominatifs présentés plus haut et celle des énoncés, il est possible de mieux apercevoir pourquoi il est dit que les seconds ne réfèrent pas à des occurrences d'événement: ils affirment plutôt l'existence d'événements d'un certain type, la fonction descriptive étant le propre des premiers.

Ces remarques sur la forme nominale aident à mettre en lumière ce pourquoi, bien que plusieurs énoncés ne contiennent pas, en structure de surface, de terme singulier qui dénote un événement, ils comportent, en structure profonde, une variable pour événement. Tel est le cas de "Amundsen a volé jusqu'au Pôle Nord en mai", qui ne renferme de description d'aucun vol particulier d'Amundsen, et qui compte parmi ses conditions de vérité n'importe lequel des vols d'Amundsen ayant eu lieu jusqu'au Pôle Nord en mai. Par contre, l'énoncé "Le vol d'Amundsen jusqu'au Pôle Nord a eu lieu en mai" contient bien une description définie, 'le vol d'Amundsen', qui renvoie à l'événement particulier qu'est un certain vol d'Amundsen, et que ce seul événement rend vrai. La parenté entre ces deux énoncés et le désir de procéder à un traitement unifié des énoncés correspondant à l'un ou l'autre des deux genres qu'ils exemplifient fournissent une raison de plus de reconnaître la pertinence d'introduire une variable pour événement dans l'analyse de leur forme logique, y compris dans le cas où il n'y a pas de description définie d'événement en structure de surface.

Les descriptions définies d'événements obtenues grâce à la nominalisation

des prédicats sont indispensables à la formulation de la thèse des descriptions multiples, thèse qui nous occupera longuement plus loin. Elles sont également essentielles à Davidson pour le développement de sa position moniste, laquelle veut que les occurrences d'événements mentaux soient identiques à des occurrences d'événements physiques. Chacune de ces thèses dépend, en effet, de ce que deux descriptions définies peuvent référer au même événement, bien que soutenir qu'il y a identité de leur dénotation soit une position indéfendable si on est tenu de considérer que toutes les occurrences d'événements qui exemplifient l'un de ces types doivent aussi exemplifier l'autre pour que deux d'entre elles soient identiques. Le coup de poignard donné à César par Brutus est identique au meurtre de César par Brutus, bien qu'il puisse exister un événement qui soit un meurtre sans être un événement qui est un coup de poignard et inversement. L'importance de la forme nominale tient ainsi à ce qu'elle rend possible que l'on affirme l'identité d'événements qui comptent parmi les conditions de vérité de phrases différentes quoi qu'il en soit des caractéristiques que ces événements partagent ou ne partagent pas avec d'autres événements de mêmes types.

3.4 Quelques précisions sur la notion d'événement

J'ai caractérisé les faires en employant la notion d'événement parce que, comme je l'ai expliqué, une analyse adéquate de la forme logique de certains énoncés exige, selon Davidson, l'introduction d'une variable pour événement. La variable pour événement étant, dans les exemples précédents, une variable quantifiée, son utilisation a pour effet d'engager à accepter des événements dans notre ontologie. Ainsi, faute d'admettre qu'un énoncé comme "L'avalanche survenue hier soir a causé la mort d'un des habitants du village" comprend la description d'un événement qui est une avalanche, et d'un autre qui est la mort d'une personne, il est difficile de réussir à fournir une

analyse de cet énoncé (ou d'autres semblables) qui explicite en quoi sa signification est fonction de ses constituants, ni quelles sont les inférences permises en vertu de sa structure logique. Une fois admise la catégorie d'événement, il devient possible de traiter les modifications adverbiales comme s'appliquant aux événements qui comptent parmi les conditions de vérité des énoncés plutôt que comme des arguments supplémentaires que comporteraient les prédicats. Les modifications adverbiales viennent ajouter à nos descriptions des événements comme les adjectifs ajoutent à nos descriptions des objets, et les liens d'implication qui valent entre les énoncés du langage ordinaire sont préservés. A cette considération d'ordre sémantique qui est la principale de celles sur lesquelles Davidson se fonde pour appuyer l'idée que la notion d'événement doit être introduite dans notre ontologie, il ajoute quelques remarques plus générales. Il fait valoir (1969, p. 164-166; voir aussi 1967b, p. 136) que cette notion est indispensable pour rendre compte des relations causales, pour expliquer certaines occurrences (qu'une éruption volcanique ait lieu ne se comprend pas comme on entend qu'un objet existe), pour développer une théorie adéquate de l'action, pour faire sens de quelques thèses en philosophie de l'esprit, en particulier de la théorie de l'identité du corps et de l'esprit (il reprend cette idée à Kim, 1966).

De plus, ainsi que je l'ai déjà mentionné, Davidson considère que, à l'instar de la catégorie d'objet, la catégorie d'événement doit être tenue pour ontologiquement primitive, c'est-à-dire pour inanalysable, non dérivable d'autres catégories plus fondamentales, contrairement à ce qui est le cas, par exemple, chez von Wright, où les événements sont conçus comme des transformations d'états de choses (1963a, 1974)²⁶, ou chez Kim et Goldman, où un événement est l'exemplification d'une propriété par un objet à un moment du temps.²⁷ Pour Kim et Goldman, les événements

²⁶ Von Wright reprend l'ontologie du Tractatus de Wittgenstein et travaille essentiellement avec la notion d'état de choses.

demeurent des particuliers concrets parce qu'ils ont une localisation spatio-temporelle unique (Kim, 1976, p. 165; Goldman, 1979, p. 261)²⁸. L'approche de Davidson, par contre, insiste sur le fait que ces particuliers concrets sont non structurés. Il y a certes, derrière cette position, les réticences de Davidson à accepter des entités telles les propriétés, ce à quoi engage une théorie comme celle de Kim et Goldman, laquelle, en quantifiant sur des événements, quantifie du même coup sur les propriétés dont ils sont l'exemplification. Concevoir les événements comme l'exemplification d'une propriété par un objet à un moment du temps en refusant de quantifier sur ceux-ci les rendrait ontologiquement superflus: les catégories d'objet, de propriété et de moment du temps suffiraient à nous fournir tout ce qui est ontologiquement indispensables, et parler d'événements deviendrait simplement une façon commode de s'exprimer. Mais ce n'est pas la seule opposition de Davidson aux sémantiques intensionnelles, ni le fait qu'il favorise l'utilisation du calcul des prédicats de premier ordre, qui le motive dans l'adoption de l'idée que les événements sont des particuliers de base. Il remarque (1969, p. 173-175), contre Strawson (1959) que, s'il est vrai que la notion d'événement est conceptuellement dépendante de celle d'objet parce qu'on conçoit un événement comme un changement subi par un objet ou une substance, il est non moins vrai que la notion de substance est conceptuellement liée à celle d'événement, et que les événements auxquels il prend part peut servir de critère pour individuer un objet.²⁹ Pour reprendre ses exemples, l'auteur de Waverley est individué en regard de l'événement qu'est l'écriture de Waverley, le père d'Annette, en regard de l'événement qu'est sa paternité. La symétrie entre objet et événement est maintenue tant au niveau

²⁷ On trouve d'abord cette thèse chez Kim, en particulier dans les articles de 1966, 1969, 1971, 1973, 1976; Goldman la reprend dans les textes de 1970, 1971, 1979; d'autres auteurs, notamment Martin (1969a, 1969b), défendent la même analyse. J'y reviendrai à la section 4.4 et au chapitre 5.

²⁸ Cette affirmation est mise en doute par Bennett (1988, pp. 86-87).

²⁹ La même idée est reprise dans 1985g.

de leur rôle sémantique qu'au niveau des intuitions sur la base desquelles ils sont conçus mutuellement.

La notion d'événement qui ressort à la suite de ces commentaires est une notion d'abord et avant tout technique. Nos intuitions sont utiles lorsqu'il s'agit de déterminer si une phrase fait état d'un changement et, conséquemment, s'il est préférable de considérer qu'elle comporte une variable pour événement en structure profonde. Là, cependant, s'arrête leur rôle et commence celui de la sémantique. Et même à ce niveau, leur fonction est restreinte car le fait que des modifications adverbiales soient susceptibles de s'ajouter à un prédicat fournit un indice suffisant pour conclure que les phrases formulées avec ce prédicat contiennent une variable pour événement en structure profonde. Par ailleurs, en regard de l'analyse de la forme logique des énoncés d'action qui vient d'être exposée, on comprend aisément pourquoi Davidson, qui sur ce point rejoint la majorité des auteurs s'intéressant à la philosophie de l'action, n'assimile pas les événements aux faits (c'est-à-dire aux états de choses qui sont réalisés). De ces deux types d'entités (pour autant que l'on admette des faits dans son ontologie), les premiers seulement sont des particuliers. Alors que les faits sont dénotés par des phrases vraies, les événements sont la dénotation de descriptions définies. Au même titre que les objets, ils comptent parmi les conditions de vérité des phrases. Le principal point en litige dans les discussions actuelles sur la notion d'événement n'est pas de savoir si les événements se distinguent des faits, ni, si tel est le cas, en quoi ils s'en distinguent. Il concerne les critères d'individuation des événements. Il me reste à évaluer si, comme cela semble être le cas pour les objets, les événements répondent à des critères satisfaisants d'individuation lorsqu'ils sont envisagés comme des particuliers inanalysables. Je suspendrai cette question jusqu'au chapitre 5 pour ne pas ouvrir une trop longue parenthèse avant de caractériser l'action.

Dans la mesure où la notion d'événement est introduite dans l'optique d'une définition de l'action qui doit convenir tant aux causalistes qu'aux anti-causalistes, il importe, par ailleurs, de mentionner une divergence entre les positions de Davidson et de von Wright sur le sujet. Comme je l'ai signalé, la catégorie d'événement n'a pas le même statut chez l'un et chez l'autre, elle est primitive chez le premier, dérivée chez le second. Qui plus est, alors que Davidson tient les actions pour des événements, von Wright considère que celles-ci ne correspondent pas à ce qu'il entend par événement. Pour von Wright, un événement est une transformation d'état de choses. C'est à propos des occurrences (dans son vocabulaire, des événements individuels) ou des types d'occurrences (des événements génériques) qui respectent l'ordre physique, qui se produisent conformément aux seules lois naturelles, que von Wright parle d'événement. Accomplir une action, par contre, c'est intervenir dans l'ordre des choses pour mener à exécution (*to bring about*) qu'un événement naturel qui ne se serait pas produit autrement ait lieu. Une action n'est pas, en soi, une transformation d'état de choses, mais une rupture dans le déroulement naturel de ces transformations, laquelle a pour résultat que sont menées à exécution des transformations que les seuls rapports causaux entre événements n'auraient pas engendrés.³⁰ Ceci amène von Wright à dire qu'entre les actions et les événements, il y a une différence logique, qu'il caractérise comme la différence entre l'«activité» et la «passivité» (1963a, p. 36). Etant données les lois causales, les événements surviennent d'eux-mêmes de manière régulière; les actes, quant à eux, sont posés à volonté par des agents, sans l'initiative desquels ils n'advindraient pas. Si cette distinction entre le caractère actif des comportements des agents et le caractère passif des transformations subies par les états de choses est

³⁰ "It would not be right, I think, to call acts a kind or species of events. An act is not a change in the world. But many acts may quite appropriately be described as the bringing about or effecting ('at will') of a change. To act is, in a sense, to interfere with 'the course of nature'." (1963a, pp. 35-36. Il souligne.) Von Wright développe cette thèse en détail dans les pages suivant celles d'où est tirée cette citation. Voir aussi 1974, p. 39.

difficilement discutable (bien que le fait que la différence soit d'ordre logique n'a rien d'évident), on peut néanmoins se demander ce pourquoi von Wright considère qu'il y a là une raison suffisante pour réserver le nom d'événement aux transformations d'états de choses, à l'exclusion de l'exécution de ces transformations par les agents.

Je ne vois pas d'argument direct permettant de fonder cette affirmation. Pour lui donner une certaine légitimité, il faut la mettre en rapport avec la problématique générale dans laquelle elle s'inscrit. Le raisonnement qui guide von Wright pourrait, en résumé, ressembler au suivant. Si les actions étaient des événements, elles seraient soumises aux principes qui régissent les rapports entre événements. Les rapports entre événements sont des rapports causaux nomiques (von Wright, 1971, 1973, 1974, 1976a, 1980, 1981b). Les actions devraient donc répondre de façon déterministe à des causes, et elles devraient être liées aux événements qu'elles amènent comme des causes à leurs effets. Mais, de l'avis de von Wright, ces deux thèses sont, l'une comme l'autre, fausses. L'action est liée de manière intrinsèque aussi bien aux intentions auxquelles elle répond qu'au résultat qui en découle. Conséquemment, il est inexact d'assimiler les actions à des événements.

Je discuterai à la section 6.1 les arguments qui fondent ce raisonnement. Les divergences qu'il engendre quant aux conceptions des notions d'événement et d'action chez Davidson et chez von Wright ne devraient cependant pas avoir de conséquences fâcheuses pour la définition de l'action que je propose. D'une part, lorsque Davidson introduit l'idée que la notion d'événement doit être tenue pour primitive, et que les actions sont des événements, il cherche à développer une analyse sémantique des énoncés d'action. Von Wright, quant à lui, même lorsqu'il s'intéresse à l'analyse logique des énoncés d'action (1981c, p. 107 *sqq.*), déborde largement la sémantique du

vocabulaire actantiel ou l'analyse de la structure des phrases dans lesquelles nous parlons du changement en général. Les critères d'engagement ontologique qu'il respecte alors, si tant est qu'il y en ait, ne sont pas précisés. Il remplace souvent indifféremment la notion d'événement par celle d'état de choses, et, lorsqu'il emploie la notion d'événement, son usage répond à des impératifs plutôt métaphysiques que sémantiques. Pour autant que, parmi ces impératifs métaphysiques, compte l'idée qu'au moins certaines relations causales valent entre événements³¹, von Wright s'accorde avec Davidson sur la thèse qui est au fondement de la philosophie de l'action de celui-ci. D'autre part, et surtout, ma définition de l'action est consistante avec l'affirmation que les actions ne tombent sous aucune loi, et qu'elles ne sont reliées causalement ni aux croyances et pro-attitudes dont elles découlent ni aux résultats auxquels elles donnent lieu. Puisque les actions sont ici considérées comme des événements, il suffirait de dire, pour rendre compatible la définition suggérée avec l'esprit de ce que soutient von Wright en théorie de l'action, que tous les événements n'entretiennent pas entre eux des rapports causaux nomiques. Parvenu à ce point, ce n'est plus qu'une question verbale de savoir s'il convient de retenir le nom d'événement pour ceux parmi eux qui ne sont pas soumis au règne de la causalité.

3.5 Les faires parmi les événements

Tous ces commentaires sur la notion d'événement m'ont passablement éloignée de la caractérisation des faires et je voudrais, avant de clore ce chapitre, prendre quelques pages afin d'examiner plus en détail les points communs qui marquent

³¹ L'opinion de von Wright sur ce point demeure, en fait, assez vague. Dans la majorité des textes, la notion d'événement est accessoire, et les *relata* de la relation causale sont des états de choses (1971, 1973, 1974 - dans ce dernier livre, la notion d'événement est aussi utilisée). Cette relation semble parfois aussi valoir entre des propositions (1976a).

les événements que je tiens pour tels. On peut d'abord noter que je suis tenue d'entériner l'idée que tout organisme est susceptible de faire quelque chose, qu'il s'agisse d'une personne, d'un animal ou d'un extra-terrestre. Les plantes mêmes font certaines choses: s'ouvrir, se tourner vers le soleil, se fermer... Il faut toutefois remarquer que, conformément au sens courant, j'emploie le terme 'organisme' pour référer à un être vivant en état de (plus ou moins bon) fonctionnement (fut-il handicapé). Les cadavres sont exclus puisqu'ils ne sont pas en état d'avoir des dispositions ni de les manifester, et les organismes qui ont été assommés ne sont susceptibles d'accomplir que quelques rares types de faire qui relèvent des fonctions corporelles, par exemple respirer. Les parties du corps ne sont pas davantage des organismes puisqu'un organisme est constitué par un ensemble d'organes adéquatement structurés, non par un ou quelques-uns de ces organes pris isolément ou de manière déstructurée. Aussi, des énoncés "Marlowe bouge la jambe" et "La jambe de Marlowe bouge", seul le premier exprime un faire. Il est aisé de voir que ces énoncés ne sont pas équivalents puisque le second est susceptible d'être vrai même lorsque le premier est faux. Si, par contre, il y a un faire parmi les conditions de vérité de la phrase "Le cerveau du vizir a conçu un plan diabolique pour qu'il devienne calife à la place du calife", c'est parce qu'on a affaire à une synecdoque: c'est le vizir qui conçoit le plan dans son cerveau, ou grâce à son cerveau, pour qu'il (le vizir, et non pas le cerveau) devienne calife à la place du calife.

Chez les animaux supérieurs, le fait que le système sensitif d'un individu d'une espèce soit en état de recevoir les stimulations du monde extérieur et de les transformer en influx nerveux est un critère satisfaisant pour l'identifier comme organisme. Animaux, tout jeunes enfants, somnambules le satisfont. (En ce qui concerne les végétaux, qui n'ont pas de système nerveux et ne sont aptes à réagir qu'aux changements de température et de lumière, il serait plus exact de parler de

sensibilité que de sensibilité.) D'un point de vue métaphysique, certains ont tenté de préciser en quoi un organisme, en particulier un être humain ou une autre créature douée de conscience, est plus qu'un corps. Je ne m'aventurerai pas sur ce terrain. Le langage ordinaire consigne qu'en parlant du corps de quelqu'un plutôt qu'en s'exprimant en termes de personne ou d'individu, on rattache ce corps aux objets inertes³², et je m'en tiendrai au fait que l'usage instaure une distinction entre organisme et objet inerte. Cette conception de ce en quoi consiste un organisme ne menace pas de circularité la définition de l'action parce qu'elle n'a pas besoin d'utiliser la notion d'être animé pour introduire ce en quoi consiste un organisme. Que les fonctions sensibles normales de cet organisme soient en opération suffit, et tel peut être le cas même lorsque l'organisme ne se meut pas, soit parce qu'il est immobile ou endormi, soit parce qu'il est immobilisé. Qui plus est, la notion d'organisme ne présuppose pas celle de conscience, par laquelle on cherche souvent à caractériser les êtres humains. Les organismes dont il est question dans la caractérisation des faires ne sont pas tous des êtres conscients, ni de leur environnement, ni d'eux-mêmes, et tel doit être le cas pour ne pas exclure a priori que des créatures autres que les êtres humains, créatures qui ne profiteraient pas de toutes leurs facultés, posent des actions. En utilisant une notion biologique d'organisme, la stratégie suivie ici contourne ces difficultés.

Je présente les faires en les rapportant à un organisme, mais on peut se demander si, de préférence à la notion d'organisme, celle de système, dont se sert Dretske (1988) par exemple, ne serait pas préférable. Si l'on remplace la notion de disposition par celle de fonction, elle autorise à considérer que les robots, les machines,

³² Le terme 'inerte' s'emploie pour signifier soit absence de mouvement soit absence de vie. En m'en servant, faute de mieux, pour opposer corps à organisme, c'est le second sens que je retiens. Tous les corps ne sont pas inertes, et tous les corps inertes ne sont pas morts, mais l'utilisation du mot 'corps' témoigne de ce que l'on fait abstraction de leur vitalité.

ainsi que certains autres objets physiques, accomplissent des faires (ont des comportements, dirait Dretske): les robots assemblent les automobiles sur les chaînes de montage, le téléphone sonne, la terre tourne. J'ai opté pour la notion d'organisme pour ne pas avoir à entrer dans les complications posées par la définition de ce en quoi consiste un système, notion qui peut facilement devenir trop englobante. Ceux à qui la position de Dretske paraît plus intuitive peuvent remplacer le terme 'organisme' par 'système', et l'expression 'manifeste une disposition' par 'remplir une fonction' sans que cela n'affecte l'essentiel de mon propos. À défaut d'être d'accord avec Dretske en ce qui concerne les objets qui accomplissent des faires, je le rejoins en ce qui a trait à ceux qui accomplissent des actions. La définition de l'action que je propose a pour effet d'exclure que les systèmes qui n'ont pas d'états mentaux accomplissent des actions, et, en attendant le jour improbable où sera démontré de manière convaincante que les ordinateurs pensent, seuls les organismes continueront à se voir attribuer de tels états.³³ Si plus d'objets que je ne le soupçonne font des choses, ils n'accomplissent pas pour autant des actions, et tel est le point sur lequel il doit y avoir consensus.

Il serait, par ailleurs, faux de croire qu'il y a faire toutes les fois où un organisme compte parmi les conditions de vérité d'une phrase. Pour qu'il soit correct de parler d'un faire, l'organisme doit minimalement être en relation avec un événement. Si on lui applique un prédicat monadique – “Votre fille a vingt ans” – ou un prédicat qui, bien qu'il ait un nombre d'arguments plus grand ou égal à deux, ne comprend pas, parmi ceux-ci, un événement, soit parce qu'il sert à décrire une caractéristique de l'organisme – “Daniel supporte mal l'alcool”, “Il s'entend bien avec son patron” – soit parce qu'il sert à lui attribuer une attitude psychologique (un état mental) – “Noé a l'intention de sauver la licorne” – il ne saurait être question de faire. Inversement, il n'est pas question de

³³ Davidson expose sa position sur la question de savoir si les ordinateurs pensent dans deux articles (1990b, 1990c).

faire dès qu'un événement compte parmi les conditions de vérité d'une phrase. Tous les faires sont des événements, mais l'inverse est faux puisque tous les événements n'impliquent pas directement un organisme ni ne manifestent une disposition d'un organisme. Ainsi, l'énoncé "Un éclair déchira le ciel" compte un événement parmi ses conditions de vérité sans compter d'organisme, et l'on ne songerait pas à affirmer que l'occurrence de cet événement manifeste une disposition d'un organisme. "L'enfant a trébuché" compte et un organisme et un événement parmi ses conditions de vérité, mais ce n'est pas davantage un faire car l'occurrence de cet événement se produit quoi qu'il en soit des dispositions de l'enfant. La présente notion de faire exclut ce qui arrive aux organismes en tant qu'ils sont assimilables à la matière inanimée parce qu'alors l'événement dans lequel est impliqué l'organisme n'est pas une manifestation d'une disposition de celui-ci. Cela signifie qu'il n'y a pas faire à toutes les fois où un organisme a, avec un événement, une relation primitive exprimable dans une langue naturelle. Il existe, outre les faires, des événements qui impliquent directement un organisme mais qui simplement adviennent à cet organisme (ce sont ce qu'on appelle en anglais des '*happenings*').

Les remarques que j'ai faites jusqu'ici n'offrent, bien sûr, pas de moyen de juger de la valeur de vérité des énoncés comportant parmi leurs conditions de vérité un événement qui correspond à ce qui a été dit à propos des faires. Pour établir si Marlowe bouge la jambe ou s'il est seulement vrai que la jambe de Marlowe bouge, il faut connaître les chaînes causales dans lesquelles est inscrit l'événement qu'est le mouvement de la jambe. C'est là une question empirique dont il est toutefois certainement pertinent de débattre d'un point de vue général afin de déterminer s'il y a des contraintes que doivent respecter les éventuels antécédents causaux des événements dont on dit qu'ils sont des faires, voire des actions. Procéder à cette réflexion au niveau de la caractérisation de la notion de faire ou de celle d'action serait

néanmoins précipiter les choses.

En posant une contrainte selon laquelle sont des faires tous et seulement les événements qui sont la manifestation d'une disposition d'un organisme, je situe la distinction entre les événements qui sont des faires et ceux qui n'en sont pas au niveau ontologique. Ceci n'a cependant pas pour conséquence que la classe des faires soit disjointe de celle des événements décrits dans le vocabulaire de la physique, de la chimie, de la neurophysiologie, ou, plus généralement, des événements que l'on ne présente pas comme des manifestation d'une disposition d'un organisme. Parce que les événements sont ici traités comme des particuliers inanalysables, il est possible de maintenir que la première de ces deux classes est incluse strictement dans l'autre (ce qui serait d'office exclu si les événements étaient individués en fonction des propriétés exemplifiées par les objets). Bien qu'il demeure des événements qui ne sont pas identiques à des événements qui sont des faires, la dénotation d'une description définie formulée avec un prédicat de faire peut être identifiée avec celle d'une description formulée sans l'aide d'un tel prédicat. Produire une description référentiellement adéquate³⁴ d'un événement peut être obtenu de diverses façons, les prédicats de faire ayant cette fonction de mettre en évidence que l'occurrence de l'événement est la manifestation d'une disposition d'un organisme. L'événement qui, par exemple, rend vraie la phrase "J'éternue" est, clairement, un faire, tandis que celui qui rend vraie "De l'air traverse mes narines", tel que cette phrase nous le donne, n'en est peut-être pas un. Néanmoins, quand j'éternue, de l'air traverse mes narines, et il n'y a pas à se produire un événement supplémentaire pour rendre vrai le second de ces énoncés

³⁴ Dans certains contextes, une description employée attributivement suffit à identifier un objet ou un événement pour un allocutaire. Cependant, dans la mesure où les descriptions pertinentes ici sont celles à partir desquelles il est possible de formuler des énoncés vrais, l'usage attributif doit être exclu au profit du seul usage référentiel.

lorsque le premier est vrai. Les deux énoncés peuvent donc être rendus vrais par le même événement. Cet événement demeure un faire quelle que soit la description qu'on lui applique. Que la reconnaissance d'un faire pour tel repose, en pareils cas, sur l'un mais non l'autre des énoncés utilisés pour rapporter l'événement n'entraîne pas que la distinction entre les événements qui sont des faires et ceux qui n'en sont pas soit purement verbale puisque seuls certains membres de la classe des événements qui rendent vraies des phrases qui n'expriment pas une manifestation, par un organisme, d'une de ses dispositions, sont identiques avec des événements qui rendent vraies des phrases qui expriment qu'un organisme manifeste une de ses dispositions. Tous les événements qui sont des faires sont ainsi caractérisables en faisant abstraction du fait qu'ils manifestent une disposition d'un organisme.

Explicité de la sorte, l'ensemble des faires paraît assez bien circonscrit. Avant de passer à une autre question, on peut cependant se pencher sur un contre-exemple illustrant des types de cas qui semblent litigieux. Que penser de ces situations où l'on hésite entre soit relier un événement à un organisme soit le mettre en rapport avec un objet inerte? Je passe devant l'oeil électronique qui contrôle la porte du supermarché et elle s'ouvre au moment où je la pousse de la main. Est-ce que cet événement est un faire ou non, c'est-à-dire est-ce moi qui ai ouvert la porte ou doit-on plutôt considérer que c'est un mécanisme automatique qui a été la cause de l'ouverture de la porte? Les quelques remarques suivantes incitent à opter pour la première branche de l'alternative. Lorsque je sais qu'une porte est actionnée par un oeil électronique et qu'elle va s'ouvrir à l'instant où je passerai devant celui-ci, il apparaît assez intuitif de maintenir que l'ouverture de la porte manifeste une disposition de mon organisme. Passer devant l'oeil électronique est alors le moyen que j'utilise pour obtenir que la porte s'ouvre, au même sens que tourner la poignée de la porte de mon appartement est celui que j'emploie lorsque je veux rentrer chez moi. Pour ouvrir la

porte du supermarché, je ne manipule aucun objet ou instrument, sinon mon corps que j'avance en un certain endroit, et c'est peut-être là ce qui rend d'aucuns perplexes devant ce genre d'exemples. Néanmoins, la notion de faire qui est avancée ici ne requiert pas même que je bouge. Dans le cas présent, non seulement je me déplace, mais je le fais d'une manière telle que je m'attends à ce qu'elle conduise à l'ouverture de la porte. Ainsi en est-il d'ailleurs pour les enfants qui s'amuse à courir devant l'oeil électronique, sans la moindre intention d'entrer dans le magasin, pour le seul plaisir de voir la porte s'ouvrir. S'ils s'amusaient à pousser une porte battante, on ne songerait pas à nier qu'ils ouvrent la porte, pourquoi en serait-il autrement quand ils se divertissent à un jeu similaire, mais sans toucher à rien?

Le raisonnement, ainsi développé, présuppose une connaissance par l'agent du mécanisme actionnant l'ouverture de la porte. Doit-on, cependant, tirer une conclusion opposée si l'individu qui provoque cette ouverture ne connaît pas l'existence du mécanisme automatique, comme c'est le cas dans l'exemple initial puisque je crois devoir pousser la porte pour qu'elle s'ouvre? Dans de telles circonstances, deux catégories de cas peuvent être distinguées. Considérons d'abord le cas où, à mon étonnement, la porte s'ouvre une fraction de seconde avant que la pression de ma main ne s'exerce sur la poignée. Le mécanisme d'ouverture a opéré automatiquement sur mon passage. Un événement similaire pourrait d'ailleurs être provoqué par un organisme qui n'est pas un être humain mais un animal, par exemple par le chien des enfants qui court derrière eux et qui ne dispose pas des aptitudes conceptuelles nécessaires pour prendre conscience de ce qu'il entraîne. Malgré que l'ouverture de la porte ne se fasse pas selon mes attentes (et, s'il s'agit du chien, qu'elle s'opère en l'absence de toute attente), il est correct de maintenir qu'il y a faire, avec cette nuance que c'est un faire inintentionnel. Je croyais obtenir l'ouverture de la porte en la poussant, il s'avère que ce geste est inutile,

que la simple présence d'un corps devant l'oeil électronique suffit. Néanmoins, l'ouverture de la porte ne s'est produite que parce qu'une disposition de mon organisme s'est manifestée, à savoir parce que j'ai avancé mon corps devant la porte du magasin. Pour autant que l'on maintienne que mon passage devant la porte est identique à mon action d'ouvrir la porte (et je montrerai le bien-fondé de telles identifications lorsque je discuterai la thèse des descriptions multiples), ce deuxième événement peut être considéré comme un faire puisqu'il est identique au premier événement, qui, clairement, manifeste une disposition de mon organisme. Si l'on refuse cette identification, il est encore possible de maintenir que cet événement est un faire inintentionnel puisqu'il s'agit d'un événement impliquant mon organisme par le biais de la manifestation d'une de ses dispositions (au sens spécifié à la section 3.1). Le côté inintentionnel du cas étudié maintenant n'a rien de particulier car les individus accomplissent fréquemment des faires dont ils ne sont pas en mesure de soupçonner toutes les conséquences. Par exemple, lorsque, en prenant un livre, j'en fais tomber trois autres, cette conséquence de ce que je souhaitais accomplir est également un faire, même si je ne voulais pas menacer l'équilibre de la rangée de livres en en retirant un.

L'autre catégorie de cas relève de la surdétermination causale. Supposons que la pression de ma main et l'opération du mécanisme automatique soient simultanées. L'argument qui vient d'être présenté est utilisable pour démontrer qu'il y a faire, et ce faire sera dit inintentionnel si on remarque que c'est mon passage devant l'oeil électronique qui est la cause de l'ouverture de la porte, intentionnel si on considère que c'est la pression de ma main. Doit-on cependant, une fois admis que j'ouvre la porte, se demander comment je le fais? Doit-on chercher à ne retenir que l'une des branches de l'alternative, à savoir que j'ouvre la porte soit en passant devant l'oeil électronique soit en la poussant? Ni l'un ni l'autre de ces moyens n'est nécessaire à l'ouverture de cette

porte, et l'un et l'autre font partie d'ensembles (différents) de conditions qui y suffisent.³⁵ Dans cette situation, comme dans les autres cas de surdétermination causale, je ne crois pas qu'il y ait lieu de pousser la réflexion très avant: si aucune des chaînes causales ne joue un rôle prépondérant, il est artificiel de se mettre en devoir de trancher en faveur de l'un ou de l'autre.

Je vais interrompre ici ces considérations qui avaient pour objet d'apporter à la notion de faire une précision que nos seules intuitions ne pouvaient fournir. Il s'impose maintenant d'en venir à la définition de l'action elle-même.

³⁵ Cette analyse des liens causaux en termes d'ensembles suffisants mais non nécessaires de conditions qui sont elles-mêmes, à l'intérieur d'un ensemble, nécessaires mais insuffisantes (*INUS conditions*) est empruntée à Mackie, 1974.

CHAPITRE 4

QU'EST-CE QU'UNE ACTION?

La tâche à laquelle nous sommes à présent confrontés est, on le comprend, de discerner, parmi les faires, les actions proprement dites, et de les partager des faires *simpliciter* (*mere doings*). Dormir, bailler, éternuer sont tous des faires, mais on ne souhaite admettre aucun d'entre eux comme action. L'intuition qui sous-tend ce rejet tient au fait qu'on imagine mal une situation dans laquelle quelqu'un peut décider d'entreprendre l'un de ces faires, être appelé par autrui à formuler des motifs les légitimant, ou être maître de les accomplir ou de ne pas les accomplir (au mieux créera-t-il des conditions propices à leur réalisation, tentera-t-il de retarder le moment où il tombera endormi ou cherchera-t-il à atténuer un baillement ou un éternuement). En accord avec cette intuition, et en m'inspirant de la stratégie de l'approche componentielle, j'ai déjà avancé que je me proposais de défendre l'idée qu'une action non seulement est un faire mais est un faire intentionnel. C'est à la clarification de cette affirmation que ce chapitre sera d'abord consacré. Après quoi, j'examinerai quels faires sont susceptibles de répondre aux contraintes qu'auront révélées mes commentaires sur la notion d'action et indiquerai un critère permettant de discerner les actions parmi les faires. Finalement, je présenterai les diverses caractéristiques qui sont traditionnellement attribuées aux actions, je préciserai leur teneur et évaluerai, pour chacune, s'il est intéressant de la retenir dans le cadre de la théorie de l'action.

4.1 Définition de la notion d'action

Afin de mieux mettre en évidence ce que j'entends tirer d'une définition de l'action comme faire intentionnel, je scinderai cette définition en deux ensembles de conditions *INUS*, c'est-à-dire en deux ensembles l'un ou l'autre suffisant mais non nécessaire au partage des actions et des faires *simpliciter*, les conditions faisant partie de ces ensembles étant, quant à elles, chacune nécessaires mais insuffisantes à cette fin. Cette stratégie s'impose dans le but de pouvoir tenir compte de chacun des usages de la notion d'intention. Ainsi que je le montrerai cependant plus loin, bien que différents, ces ensembles circonscrivent les mêmes types d'événements à titre d'action. Sans prétendre proposer une définition formelle de l'action, j'emprunterai, pour en faciliter l'exposition, quelques artifices à la logique symbolique et j'abrègerai les conditions qu'elle comporte de la manière suivante:

($\forall e$) e est une action si et seulement si

1a) e est un faire à $t = 1 + n$ et

1b) $(\exists X) (\exists a) \text{Int}_a (\exists o_3, \dots, o_n) X (a, o_3, \dots, o_n, e)$ à $t = 1$

ou

2) $(\exists X) (\exists a) (\exists o_3, \dots, o_n) \text{Int}_a X (a, o_3, \dots, o_n, e)$

où, comme précédemment, 'X' est une variable pour prédicat à n arguments ($n \geq 2$), 'a' une variable pour organisme, 'o' une variable pour $n - 2$ objets ou événements, 't' un marqueur temporel, et où 'Int_a' est un opérateur intensionnel qui signifie 'Il est intentionnel (pour a) que...'.¹ Quel que soit celui des deux ensembles de conditions

pris en considération, les actions sont comprises comme des événements qui manifestent une disposition d'un organisme et qui, compte tenu des prédicats qu'ils satisfont, sont objet d'intention de l'organisme. Par exemple, l'événement qui rend vrai "Il est intentionnel, pour Roderick, qu'il tue son oncle" est une action quand cet événement manifeste une disposition de Roderick et que celui-ci avait, ou a, pour objet d'intention de tuer son oncle. Par contre, l'événement qui rend vrai "Il est intentionnel, pour mon voisin, qu'il ronfle" n'en est pas une parce que, bien que ronfler manifeste une disposition de mon voisin, c'est un faire qu'il accomplit malgré lui. Tous et seulement les événements qui comptent parmi les conditions de vérité d'au moins un énoncé formé avec l'opérateur 'Int' sont admis parmi les actions.

Ainsi que je l'ai remarqué en introduisant cette définition, et en conformité avec ce que j'ai annoncé au début du chapitre précédent, l'opérateur 'Int' n'est pas la notion d'intention au premier sens d'Anscombe. On ne doit donc pas l'assimiler à la notion avec laquelle travaille Bach. Contrairement à ce qu'autorise cet auteur, la présente approche se sert de l'opérateur 'Int' comme d'un moyen technique afin que la définition puisse être interprétée en langage naturel en regard de n'importe lequel des trois usages mis en lumière par Anscombe. Le premier ensemble de conditions a été conçu de manière à englober les premier et troisième usages de la notion d'intention, alors que le second ensemble s'applique au deuxième usage. Lorsque 'Il est intentionnel que...' est compris selon le premier ou le troisième sens d'Anscombe, c'est-

¹ Cet opérateur 'Int' est inspiré du passage suivant de Davidson: *"From a logical point of view, there are thus these important conditions governing the expression that introduces intention: it must not be interpreted as a verb of action, it must be intensional, and the intention must be tied to a person. I propose then that we use some form of words like "It was intentional of x that p" where 'x' names the agent, and 'p' is a sentence that says the agent did something."* (1967b, p. 122) Le lecteur peut également se référer aux remarques du passage déjà mentionné de 1971b (pp. 194-196) dans lequel Davidson explique pourquoi il considère 'intentionnel' comme un opérateur propositionnel non vérifonctionnel.

à-dire lorsqu'on interprète la condition 1b) comme signifiant qu'un organisme a l'intention de Xer, ou Ye avec l'intention de Xer, au moment $t = 1$ où l'action est objet d'intention, elle n'a souvent pas encore eu lieu. Qui plus est, il n'est pas inévitable qu'elle aura lieu. Je peux avoir l'intention de rentrer tôt ce soir et ne pas le faire parce que j'ai rencontré des copains avec qui je m'amuse, et je peux les accompagner dans un bar avec l'intention de prendre un verre de vin et finalement commander une bière parce que le vin offert ne me plaît pas. Avoir une intention ou agir avec une intention n'oblige pas à la satisfaire ni n'implique sa satisfaction. Et même dans l'éventualité où l'intention est satisfaite et où l'action qui la satisfait est contemporaine au jaillissement de l'intention (quand $t = 1 + n = 1$), il serait erroné de conclure que d'avoir l'intention ou d'agir avec l'intention d'accomplir une action possédant une certaine caractéristique implique l'occurrence d'une action possédant cette caractéristique. C'est la raison pour laquelle le premier ensemble de conditions doit comprendre, en plus d'une clause voulant qu'il soit intentionnel pour un organisme qu'un faire satisfaisant tel prédicat ait une occurrence, une clause stipulant que le faire a effectivement une occurrence.

Par contre, lorsque l'opérateur 'Int' est interprété au deuxième sens d'Anscombe, par exemple quand on interprète "Il est intentionnel, pour Roderick, qu'il tue son oncle" comme signifiant "Roderick tue son oncle intentionnellement", au lieu de "Roderick a l'intention de tuer son oncle", ou de "Roderick roule en voiture avec l'intention d'écraser son oncle", non seulement l'action est-elle objet d'intention au moment où elle a une occurrence, mais avoir une action pour objet d'intention implique l'occurrence de l'événement qui fait partie du contenu intentionnel. Quand un faire est accompli intentionnellement, on peut inférer que, puisque quelqu'un fait quelque chose intentionnellement, alors il fait quelque chose.² Pour ce motif, le deuxième ensemble

² L'expression 'agir intentionnellement' partage ce trait avec certaines autres attitudes, par exemple, avec 'connaître' (par opposition à 'croire') ou 'percevoir' (par opposition à 'avoir l'impression'). Voir Davidson, 1971b, p. 195.

de contraintes n'en comporte qu'une seule. Ajouter une clause 2a) qui serait le relatif de la clause 1a) et poserait qu'un faire a lieu serait redondant par rapport à l'actuelle condition 2). C'est dans un ordre d'idée similaire que le quantificateur s'appliquant aux variables pour objets et événements, o_3, \dots, o_n , est placé en portée large lorsque ce deuxième sens est privilégié, tandis qu'il est placé en portée étroite quand l'opérateur 'Int' doit être interprété selon les premier et troisième sens. Dès lors que l'action a une occurrence, l'organisme est en relation avec tels et tels objets et événements plutôt qu'avec de quelconques objets et événements correspondant au contenu de son intention comme c'est le cas quand il a l'intention de Xer ou quand il Ye avec l'intention de Xer.

Par ailleurs (et j'y reviendrai plus longuement à la section 4.4), en accord avec ce qui est généralement reconnu par les théoriciens de l'action, la présente définition autorise à dire que certains faires inintentionnels sont aussi des actions bien qu'ils ne soient pas objet d'intention. Pour reprendre l'exemple précédent en le modifiant légèrement, dans l'éventualité où Roderick frapperait accidentellement son oncle en roulant en voiture, l'événement dans lequel il serait impliqué serait une action. Cette affirmation n'est cependant valide qu'à condition que l'on soutienne que c'est ce même événement qui rend vrai "Il est intentionnel, pour Roderick, qu'il roule en voiture." Faute d'admettre l'identité des événements particuliers qui manifestent une disposition d'un organisme et de ceux qui impliquent un organisme par le biais de la manifestation d'une de ses dispositions (au sens donné à la section 3.1), on devrait conclure que Roderick accomplissait une action en roulant en voiture mais n'accomplissait qu'un faire *simpliciter* en écrasant son oncle puisque ce deuxième événement n'était pas objet d'intention. Pour éviter à ceux qui refusent d'identifier ces deux événements un usage idiosyncratique de la notion d'action, la définition que j'ai proposée peut, comme c'était le cas pour la caractérisation des faires, être élargie de manière à ce que soient aussi

des actions les événements qui impliquent un organisme par le biais d'une manifestation de disposition qui est objet d'intention. De la sorte, Roderick étant impliqué dans l'événement qui consiste à écraser son oncle par le biais de la manifestation d'un faire intentionnel, cet événement sera aussi tenu pour une action, avec cette nuance qu'elle sera considérée inintentionnelle. A l'inverse, mon voisin me dérangeant par le biais de son ronflement, qui est un faire *simpliciter*, non un objet d'intention, l'événement qui a une occurrence par le biais de ce faire ne sera pas, non plus, une action.³

Comme l'illustre ce dernier exemple, dans une perspective à la Davidson où sont identifiés les événements particuliers qui comptent parmi les conditions de vérité de phrases à propos de l'exemplification de propriétés différentes par un organisme, nombre d'événements qui sont des faires *simpliciter* peuvent être décrits à l'aide de prédicats d'action, c'est-à-dire de prédicats qui, lorsqu'ils sont enchâssés à l'intérieur de 'Int', peuvent servir à construire un énoncé complexe vrai. Bien que ces événements ne rendent vraie aucune phrase formée avec l'opérateur 'Int', des prédicats d'action leur sont applicables pourvu que les termes aient des occurrences en contexte extensionnel. Tel est le cas de l'événement qui rend vrai l'énoncé "Mon voisin me dérange", qui est le même que celui qui rend vrai "Mon voisin ronfle", tandis que "Il est intentionnel, pour mon voisin, de me déranger" est faux, tout comme est faux "Il est intentionnel, pour mon voisin, de ronfler". L'utilisation de prédicats d'action dans les énoncés simples à propos des faires est ainsi indifférente à la distinction entre action et faire *simpliciter*. Ce n'est que lorsque des opérateurs comme 'intentionnellement', 'délibérément',

³ L'abréviation formelle de ma définition ne permet pas de tenir compte du fait qu'un événement qui implique un organisme par le biais d'une manifestation de disposition qui est objet d'intention est une action. La complexifier en conséquence serait un exercice difficile en raison de la locution 'par le biais de'. Toutefois, comme dans le chapitre 3, je ferai, pour simplifier l'exposition, abstraction de cet élargissement de la définition dans les développements des pages qui suivent. Pour cette raison, l'actuelle abréviation me sera suffisante.

‘involontairement’, etc., viennent préciser le mode d’accomplissement d’un faire que, selon la valeur de vérité des énoncés complexes, se révèlent quels événements sont des actions et quels événements sont des faires *simpliciter*.

Cette définition de l’action procède de l’idée que la classe des actions et celle des faires *simpliciter* sont disjointes parce que les faires de certains types ne peuvent être objet d’intention pour un organisme. Elle ne tire cependant pas tout son pouvoir de discrimination de cette seule impression. Je ne m’attaquerai pas à la démonstration du fait que le principe de partition que je suggère exclut qu’il subsiste des zones grises dans lesquelles, selon leurs intuitions, quelques-uns affirmeraient qu’il fait sens de dire qu’il est intentionnel, pour un organisme, d’avoir l’intention de Xer, alors que d’autres s’y refuseraient. Une stratégie sera présentée à la section 4.2 qui laisse peu de place aux cas-problèmes. Il est, cependant, déjà possible de contrer les réticences les plus vives que pourrait susciter la démarche que je propose car elles semblent reposer sur une confusion. L’idée qui les sous-tend pourrait être développée de la façon suivante. Il serait douteux que, sauf rares exceptions, les occurrences de faires ne puissent être, à cause du type qu’elles exemplifient, objet d’intention pour un organisme. Les organismes sont, en effet, susceptibles de mettre en place les éléments leur permettant d’accomplir ce que je tiens pour des faires *simpliciter*: ils peuvent prendre des valiums ou du whisky pour dormir ou émincer des oignons pour pleurer. Pourquoi ces faires ne seraient-ils pas aussi considérés comme des objets d’intention? La réalisation de telles intentions sera toujours médiatisée par l’accomplissement d’autres faires, mais ce n’est pas une raison de les exclure du nombre des objets d’intention. La relation moyen-fin étant le troisième usage de la notion d’intention mis en lumière par Anscombe, un faire qui est l’objectif visé par l’accomplissement d’un autre devrait être reconnu comme objet d’intention. Si Dutronc ne peut avoir l’intention de faire directement en sorte qu’il dorme, il peut avoir l’intention de prendre un moyen qui l’y conduira, par exemple avaler whisky

sur whisky. Puisque le sommeil de Dutronc est la conséquence d'une action accomplie précisément dans ce but, pourquoi s'objecter à ce que l'on dise qu'il prend du whisky avec l'intention de dormir?

Si cette attaque a quelque valeur, elle tient essentiellement au fait que le critique est justifié de remarquer que dormir, comme d'autres faires que je classe parmi les faires *simpliciter*, ne diffère pas des actions par son mode de réalisation. Au contraire, la majorité des actions sont marquées par ce caractère indirect de leur mode de réalisation. Si n'étaient admis comme actions que les faires accomplis directement, seules les actions primitives, les 'mouvements' du corps⁴ accéderaient au titre. Pour mieux apercevoir qu'il en est ainsi, comparons la dite intention de dormir en prenant du whisky à la situation d'un archer qui a l'intention d'atteindre une cible. L'archer ne peut avoir l'intention d'accomplir directement l'action de toucher la cible avec une flèche en vol, la réalisation de cette intention devant passer par l'action de tendre l'arc, de viser la cible et de laisser partir la flèche. Aucune différence, à ce niveau, entre les deux exemples. La différence ne peut pas, non plus, tenir à l'aspect plus ou moins certain de l'entreprise que se sont fixée ces agents car, dans les deux cas, on peut imaginer une situation dans laquelle la réussite est assurée. Dutronc, insomniaque impénitent, peut savoir quelle dose de whisky est amplement suffisante pour qu'il dorme une bonne douzaine d'heures, et l'archer être un expert qui donne un cours à des élèves et qui vise une cible placée assez près pour que ses chances de la manquer soient pratiquement

⁴ Je mets 'mouvement' entre guillemets lorsque la notion de mouvement corporel doit être entendue en un sens suffisamment large pour inclure les cas d'action sans mouvement. Une action primitive sans mouvement, serait, par exemple, celle de rester au garde-à-vous. D'aucuns voudront peut-être remonter la chaîne vers les actions primitives jusqu'aux contractions, extensions ou relâchements musculaires. Je ne vois pas de raison théorique qui aille à l'encontre de cette manoeuvre, mais elle me semble avoir le désavantage de nous priver du vocabulaire qui permet de distinguer les uns des autres les divers types de 'mouvements' corporels.

nulles. (A l'opposé, j'aurais pu construire un exemple dans lequel le succès de chacun aurait été franchement improbable.) D'où vient alors que, l'accomplissement et la réussite d'un des faires passant par l'accomplissement d'autres actions sans qu'il perde le statut d'action, il ne soit pas inconsistant de soutenir que d'autres faires, réalisés indirectement avec un égal succès, n'acquièrent pas le statut d'action?

L'apparente inconsistance entre ces deux affirmations repose sur un argument fautif à trois égards. D'abord, il est nettement insuffisant pour prouver le point qu'il cherche à faire valoir. Si le fait que l'occurrence d'un événement se réalise au moyen d'une action était un bon indice de ce que cet événement est admissible comme action, nous serions conduits à accepter toutes les conséquences d'une action pour des actions, ce qui est beaucoup trop de prodigalité. Une relation moyen-fin n'est pas garante de ce que la fin soit un faire intentionnel, pas même de ce que ce soit un faire. Mon action de planter des graines est un moyen de faire pousser des tomates, mais la pousse des tomates n'est pas une action. Semblablement, si j'achète un billet de loterie, c'est un moyen pour gagner le gros lot. Je désire le gros lot, mais il serait erroné de dire que j'ai aussi l'intention de tenir en main le numéro gagnant, ou que j'achète le billet avec l'intention de gagner. 'Gagner à la loterie' (sans tricherie) ne peut être objet d'intention parce que ce faire dépasse les pouvoirs que je me reconnais. C'est un cas analogue à celui du joueur de dé discuté à la section 2.3. De plus, gagner n'est ni une manifestation d'une disposition de mon organisme puisque, pour gagner, il suffit que je possède le billet, quelles que soient mes dispositions, ni un événement dans lequel je suis impliquée par le biais de la manifestation d'une disposition puisque l'occurrence de cet événement a pour antécédent causal immédiat un événement qui m'est extérieur, le tirage du numéro gagnant. Cet événement sera, le cas échéant, quelque chose qui m'advient, ce ne sera ni une action, ni un faire *simpliciter*. Quiconque veut maintenir

que prendre du whisky pour dormir est voisin d'acheter un billet d'autobus pour rentrer plutôt que d'acheter un billet de loterie pour gagner devrait préciser les contraintes que satisfont les relations moyen-fin prévalant entre actions et mettre en évidence qu'elles sont applicables à 'dormir'. Pareille tâche reste à accomplir, et les chances que, après avoir défini ces contraintes, il s'avère que dormir les satisfasse sont pires que douteuses.

Ces commentaires mettent en évidence la faiblesse de la position du critique mais ne contribuent pas à appuyer le bien-fondé de la mienne. Les autres raisons pour lesquelles ses réticences se révèlent non concluantes viennent cependant confirmer que des faires de certains types ne peuvent être objet d'intention. D'une part, son argument néglige une dimension essentielle de la notion d'intention. Ainsi que je l'ai mentionné, les faires qui sont des actions satisfont la définition quel que soit le sens de la notion d'intention choisi pour paraphraser 'Il est intentionnel que...'. Dans les cas litigieux, il paraît souvent commode d'avoir recours au deuxième sens d'Anscombe pour clarifier la situation. Cette manoeuvre révèle immédiatement qu'il est absurde de dire "Dutronic dort intentionnellement" ou "Je gagne intentionnellement à la loterie", tandis qu'il n'y a aucune absurdité à affirmer "L'archer tire sur la cible intentionnellement" ou "Je rentre intentionnellement chez moi ce soir par le dernier autobus". Le caractère contre-intuitif des deux premiers énoncés indique que les événements qui les rendent vrais ne sont pas des actions, alors que les deux derniers, parfaitement admissibles, portent bien, eux, sur des actions en regard des conditions que pose ma définition.

Le critique ne misait toutefois pas sur le second sens de la notion d'intention mais sur le troisième. A cette riposte il peut objecter que l'exemple choisi témoigne non pas du fait que dormir n'est pas une action mais du fait que les trois sens de la notion d'intention ne s'applique pas à des actions de mêmes types. En réitérant que dormir

répond au troisième usage distingué par Anscombe parce que c'est la fin poursuivie par l'abondante consommation de whisky, il dira qu'il demeure possible de maintenir qu'un tel faire est une action puisqu'il satisfait le premier des deux ensembles de conditions que stipule ma définition. Cette position n'est cependant défendable que si l'énoncé "Dutronic prend whisky après whisky avec l'intention de dormir" est acceptable. Mais l'est-il? Contrairement à ce qu'il en est avec le second usage de la notion d'intention, lorsqu'il s'agit de déterminer quels prédicats de faire respectent le troisième sens, et il en est, incidemment, de même avec le premier, nos intuitions sont aisément mises en échec. Néanmoins, pour qu'il soit conforme à l'usage du terme 'intention' de dire qu'un agent Ye avec l'intention de Xer, ou encore qu'il a l'intention de Xer, il faut que cette intention puisse être satisfaite par un événement de type approprié. Le fait qu'un événement possédant la caractéristique requise ait une occurrence suite à cet état intentionnel tend à indiquer que cet événement est une action. Mais cela fait davantage, à savoir indiquer qu'il s'agit d'une action intentionnelle. En effet, si l'on a pu disputer qu'un agent a toujours une intention lorsqu'il agit intentionnellement (voir Bratman, 1987, chap. 8, 10), tous s'accordent pour reconnaître, à l'inverse, qu'un agent qui a une intention et qui la satisfait en conformité avec un plan d'action et selon 'la bonne chaîne causale'⁵ agit intentionnellement. La notion d'action intentionnelle est peut-être assez englobante pour recouvrir également des actions que l'agent n'avait pas l'intention d'accomplir, mais, à coup sûr, elle s'applique typiquement aux actions qu'il avait l'intention d'accomplir quand elles sont accomplies selon la bonne chaîne causale. Si agir intentionnellement ne consiste pas, minimalement, dans ce genre d'action, on voit mal ce

⁵ Une action respecte la bonne chaîne causale lorsque, en plus d'être conforme au plan de l'agent, elle suit ce plan. Si Roderick écrase son oncle sous les roues de sa voiture après avoir conçu de le tuer de la sorte, on considérera que son action suit son plan à condition que, ayant aperçu son oncle, il se soit empressé de rouler dessus. On dira, par contre, qu'elle se déroule selon une chaîne causale déviante tout en demeurant conforme au plan d'action si elle est due à un geste maladroit provoqué par la nervosité. (Ce problème est repris à la section 6.2.)

que cette notion pourrait signifier. De sorte que, si le critique maintient que Dutronc avale son whisky avec l'intention de dormir, ou parce qu'il a l'intention de dormir, du fait que cette intention est satisfaite et que Dutronc s'endort, que non seulement l'opération soporifique consistant à se gaver de whisky mais le sommeil lui-même se déroule conformément à ce qu'il imaginait, et, qui plus est, selon la bonne chaîne causale, il lui faudra aussi conclure que Dutronc dort intentionnellement.

Devant pareil résultat, mieux vaut concéder que boire du whisky avec l'intention de dormir ou avoir l'intention de dormir sont des formes incorrectes. Ces phrases ne choquent pas les intuitions de tous parce que le langage ordinaire tolère que l'on s'exprime d'une manière téléscopée qui a pour effet que le caractère intentionnel de l'action qui sert de moyen est reporté sur les conséquences qu'elle entraîne, surtout lorsque ces conséquences sont pratiquement inévitables. Nombreux sont les faires *simpliciter* qu'un agent est capable de provoquer parce qu'il contrôle quelque moyen susceptible de donner lieu à leur occurrence. Pour dormir, un agent peut consommer des somnifères, de l'alcool, prendre une marche, ou même tout simplement aller se coucher. Pourvu que l'on croit à l'efficacité du moyen pour lequel il opte, il peut sembler que le pouvoir de ses états intentionnels porte non seulement sur le moyen qu'il choisit mais aussi sur la fin qu'il poursuit. A strictement parler, cependant, Dutronc a l'intention de boire pour dormir et il boit intentionnellement, mais il n'a pas l'intention de dormir, autrement il ferait sens de dire qu'il dort intentionnellement. Il avalera donc son whisky avec l'espoir de dormir, mais non avec l'intention de dormir.

Ces commentaires rendent plus claires les raisons que j'avais d'affirmer qu'il est indifférent de paraphraser ma définition de l'action en se servant de l'un ou l'autre des trois sens de la notion d'intention. Ce sont des faires de mêmes types qu'un agent

peut avoir l'intention d'accomplir, qui sont susceptibles d'être accomplis intentionnellement, ou qui sont visés par l'accomplissement d'autres faires. Les expressions, assez générales, 'Il est intentionnel que...' et 'objet d'intention' ont d'ailleurs été choisies pour ne privilégier aucun des trois sens aux dépens des deux autres. L'utilité d'une distinction entre ces divers usages, et l'indispensabilité de chacun, se révèle surtout devant un événement particulier dont on cherche à déterminer s'il est attribuable à un agent comme action intentionnelle. Alors il devient manifeste qu'il est trop restrictif de s'en tenir au premier sens mis en lumière par Anscombe et, selon le cas, on optera pour celui des trois qui est pertinent.

La discussion qui précède a montré que "J'ai l'intention de dormir" est incorrect comme l'est "Je dors intentionnellement". A l'inverse, des expressions comme "Je nage intentionnellement" ou "Je marche intentionnellement", bien que peu usitées, ne posent pas davantage problème que "J'ai l'intention de nager" ou "J'ai l'intention de marcher". Il suffit, pour s'en convaincre, d'ajouter aux verbes d'action des modifications adverbiales et l'on aperçoit qu'il est des contextes où ces locutions sont appropriées: lorsque je veux mesurer mon endurance, je nage intentionnellement aussi loin que possible du rivage; lorsque je veux me protéger du soleil, je marche intentionnellement du côté ombragé de la rue. La forme logique de ces énoncés autorise que l'on abandonne la marqueur de lieu qu'une conjonction unit au verbe d'action pour déduire les énoncés simples "Je nage intentionnellement" et "Je marche intentionnellement" que d'aucuns auraient pu hésiter à admettre. Ceci confirme, encore une fois, que les faires d'un type tel qu'ils satisfont les deux clauses de la condition 1) sont les mêmes que ceux qui satisfont la condition 2).

D'autre part, pour en revenir aux réticences du critique, même en faisant abstraction des résultats obtenus jusqu'ici et qui déjà suffisent à exclure que dormir soit

une action, on peut noter qu'une autre lacune dans l'argument qu'il oppose à la façon dont je thématise la notion d'action conduit à une conclusion identique. Ainsi que je l'ai expliqué à la section 3.1, un faire est une manifestation de disposition et, pour qu'il soit question de manifestation d'une disposition, un organisme doit être impliqué dans un événement dans lequel il ne serait pas impliqué s'il n'exemplifiait pas telles et telles propriétés dispositionnelles. Or que Dutronc ait ou non la présumée intention de dormir, il sombrera dans le sommeil après son nième verre de whisky. Le sommeil de Dutronc est bien la manifestation d'une de ses dispositions, mais celle-ci est d'ordre physiologique. Le fait que dormir ait pu être l'objet de son intention est indifférent à l'occurrence de cette manifestation. Selon ma définition de l'action, pourtant, si on utilise, à l'instar du critique, une interprétation de 'Int' conforme au troisième sens d'Anscombe, un événement n'est une action que si chacune des conditions 1a) et 1b) est nécessaire à son occurrence. Dans le cas du sommeil de Dutronc, la condition 1b) est superflue, Dutronc étant impliqué dans un événement de type 'dormir' que cet événement la satisfasse ou non. Il ne servirait à rien de continuer à défendre l'idée que dormir est une action en insistant sur le fait que, dans mon exemple, les deux clauses du premier ensemble de conditions sont remplies, et en faisant valoir que, dans un exemple modifié de manière à ce que seule la première le soit, on aurait plutôt affaire à une action inintentionnelle. Quand Dutronc se gave de whisky sans avoir l'intention de dormir et qu'il tombe endormi, il ne peut s'agir d'une action inintentionnelle parce que cet événement n'est pas identique à une action intentionnelle – dormir et boire du whisky sont deux actions distinctes – ou, si l'on refuse cette identité, parce que cet événement n'advient pas uniquement par le biais de l'action de boire du whisky, une autre disposition de l'organisme entrant en jeu. Cette autre disposition, de type physiologique, entre également en jeu quand Dutronc a, prétendument, l'intention de dormir. C'est elle qui rend inutile que l'on évoque semblable intention et a pour

conséquence que dormir ne satisfait pas la définition de l'action que j'ai proposée. Et ce seront des processus physiologiques analogues qui feront que, même dans les cas où, de prime abord, les intuitions linguistiques de certains ne sont pas heurtées par des énoncés comme “Claude a l'intention d'éternuer à minuit pour donner le signal à ses comparses” ou “Claude a éternué intentionnellement à minuit pour donner le signal à ses comparses”, il reste fautif de considérer que de tels faires sont intentionnels. Comme dans le cas de dormir, ce n'est que parce que l'énoncé est formulé d'une manière télescopée qui reporte sur la fin, l'éternuement, le caractère intentionnel du moyen qui l'assure, par exemple l'action de renifler du poivre, que ces énoncés peuvent paraître acceptables. Claude aurait éternué intentionnellement si la dite intention d'éternuer pour prévenir ses comparses avait été déterminante dans cette histoire mais, qu'il en ait l'intention ou non, il éternuera s'il renifle la poivrière qu'il a sous le nez, fut-ce cinq minutes trop tôt, juste au moment où passe le veilleur de nuit.

4.2 Les prédicats d'action

Une large partie de la section que je viens de terminer a servi à défendre la thèse selon laquelle la classe des actions et celle des faires *simpliciter* sont disjointes. Elle s'est, pour ce, appuyée sur l'idée que seuls des faires de certains types sont accomplis intentionnellement, que seule l'occurrence de faires de certains types dépend d'une intention de les accomplir. On peut toutefois se demander s'il n'y a pas, sous-jacent à cette procédure, un recours à notre compréhension préalable du langage de l'action. Comment, en effet, discriminer, parmi les prédicats s'appliquant à un événement qui manifeste une disposition d'un organisme, ceux qui peuvent légitimement occuper la place de la variable ‘X’ à l'intérieur de l'opérateur ‘Int’? On devine, bien sûr, que le

terme 'frissonner', par exemple, n'aura jamais pour extension un faire accompli intentionnellement de sorte qu'un tel prédicat n'est pas un bon candidat pour remplacer le 'X' de la définition de l'action. Mais sur quoi cette intuition repose-t-elle? Sur le fait qu'il ne relève pas de la volonté, du libre arbitre, du choix de l'agent qu'il frissonne ou non, c'est-à-dire sur le fait qu'il est absurde d'énoncer "Je veux frissonner à l'instant", "Je forme l'intention de frissonner dans dix minutes", ou "J'ai décidé librement de frissonner à la prochaine occasion". Quelle que soit la manière que l'on privilégie pour cerner notre intuition, on revient toujours à des attitudes propositionnelles qui ne peuvent prendre pour contenu que des énoncés d'action, non des énoncés à propos d'un faire *simpliciter*. De cette stratégie qui associe spontanément un énoncé d'action au contenu d'une intention surgit le danger de circularité mentionné au début du chapitre 2: les intentions étant des intentions d'agir, la notion d'intention, utilisée comme primitive dans la définition de l'action, ne paraît pas se comprendre sans présupposer celle d'action. La définition proposée, qui, de prime abord, demeurerait à l'abri de ce vice de forme en misant sur la notion de faire, se heurte finalement au problème s'il n'est pas possible d'indiquer comment partager action et faire *simpliciter* autrement qu'en renvoyant le locuteur aux intuitions linguistiques à propos du langage actantiel qui le portent à croire qu'il fait sens d'avoir l'intention d'inspirer profondément mais pas d'avoir l'intention de ronfler.

Il y a, néanmoins, me semble-t-il, un critère formel qui ne fait pas appel à notre compréhension préalable de la notion d'action et qui permet d'affirmer que les événements auxquels s'applique tel ou tel prédicat ne sont pas susceptibles d'être des actions. Les prédicats de faire *simpliciter*, contrairement aux prédicats d'action, s'ils sont placés à l'intérieur de l'opérateur 'Int', malgré ce que commande son caractère intensionnel, forment des énoncés complexes dont la valeur de vérité ne semble jamais

affectée par les substitutions que l'on fait subir aux prédicats en question. A titre d'illustration, considérons l'occurrence d'un événement exemplifiant un type de faires qui le rattache intuitivement à la catégorie des faires *simpliciter*, un sursaut de Roger. Selon ce que je propose, n'importe quelle expression ayant pour extension, dans une situation donnée, le même événement particulier, peut être substituée à 'sursauter' sans modifier la valeur de vérité de l'énoncé complexe.⁶ Transformons donc l'énoncé "Il est intentionnel que Roger sursaute" de manière à ce que les termes singuliers demeurent les mêmes, mais que 'sursaute' soit remplacé par 'avoir un mouvement brusque et soudain'. En supposant que $e_1 = e_2$, (et en faisant abstraction, pour simplifier le formalisme, de ce que plus d'un événement pourraient rendre ces énoncés vrais), nous obtenons

$$(\exists e_1) \text{Int}_{\text{Roger}} (\text{A un mouvement brusque et soudain} (\text{Roger}, e_1)),$$

qui a la même valeur de vérité que l'énoncé de départ

$$(\exists e_2) \text{Int}_{\text{Roger}} (\text{Sursaute} (\text{Roger}, e_2)).$$

Le geste de Roger compte parmi les conditions de vérité de l'une ou l'autre des phrases imbriquées. Quel que soit le prédicat qu'on lui applique, et on pourrait multiplier les substitutions, la valeur de vérité de l'énoncé complexe ne se modifie pas. Dans tous les cas, Roger refuserait de dire que ce faire a été intentionnel. Ainsi en serait-il pour n'importe quel organisme de l'espèce humaine, dans n'importe quel contexte, car il n'est

⁶ Notons que l'argument ici développé repose essentiellement sur la substitution *salva veritate* des prédicats. La substitution de termes singuliers, notamment de quasi-indicateurs – je* (je-moi-même), il* (il-lui-même) – pourrait, bien que j'en doute, ne pas garantir la préservation de la valeur de vérité des énoncés complexes construits avec 'Int' et un prédicat de faire *simpliciter*. Je ne peux discuter cette possibilité, qui est accessoire pour mon propos puisque c'est le partage des prédicats qui est en question.

pas possible de concevoir une situation dans laquelle semblable faire soit objet d'intention. Tel ne serait pas le cas si, au lieu d'un prédicat de faire *simpliciter*, on avait affaire à un prédicat d'action. La valeur de vérité de l'énoncé complexe pourrait alors varier avec les termes choisis, selon les états psychologiques de l'agent. Un individu consentirait ou non à la substitution d'agite la main' par 'salue' selon qu'il croit ou qu'il ignore qu'agiter la main de la manière dont il le fait compte pour un salut. Même une action élémentaire généralement accomplie sans être préalablement l'objet d'une intention ne saurait être exprimée en remplaçant indifféremment le terme initialement utilisé par un autre prédicat à l'intérieur de l'énoncé complexe. Procéder à la substitution de 'marcher', disons, par 'faire une promenade' n'est admissible *salva veritate* que si cela est conforme aux vues de l'agent. Pour tous les prédicats de faire *simpliciter*, par contre, les substitutions donnent lieu à un résultat identique. Les énoncés complexes formés à partir de l'application de 'Int' à un énoncé contenant un prédicat de faire *simpliciter* ne sont pas susceptibles de changer de valeur de vérité avec les termes généraux utilisés pour rendre compte du faire, ils sont invariablement faux. De cette constatation découle qu'il est inapproprié d'introduire un prédicat de faire *simpliciter* à l'intérieur de l'opérateur intensionnel 'Int'.

Un critique pourrait objecter à la stratégie que je propose qu'elle ne permet de partager les prédicats d'action de ceux de faire *simpliciter* qu'à une condition essentielle: que je remplace le prédicat par une expression synonyme. Tant qu'un prédicat de faire *simpliciter* est remplacé par des expressions synonymes, il n'y a pas à s'étonner que les énoncés qui en dérivent aient même valeur de vérité que l'énoncé de départ. Cependant, ma définition de l'action est telle qu'elle permet d'identifier des événements qui tombent sous plusieurs descriptions non synonymes. Qui plus est, ainsi que je le défendrai au chapitre 5, je privilégie cette perspective plutôt que celle qui

refuse d'identifier les dénnotations de deux descriptions de faire dont l'un advient par le biais de l'autre. Une manoeuvre présupposant que cette position soit temporairement mise de côté est, pour le moins, gênante par son caractère *ad hoc*. Semblable manoeuvre, poursuivrait le critique, est cependant indispensable pour la raison suivante. Si on autorise, dans la stratégie définie plus haut, que soit substitué à un prédicat de faire *simpliciter* un prédicat non synonyme, par exemple un prédicat qui englobe quelque conséquence plus ou moins lointaine de ce faire, la procédure suggérée devient inopérante. Ces prédicats plus englobants sont, en effet, ceux qu'on ne peut changer sans menacer la valeur de vérité de l'énoncé de départ, ceux, conséquemment, qu'on doit classer, en vertu de la stratégie proposée, parmi les prédicats d'action. Il est donc faux de prétendre que les prédicats de faire *simpliciter*, à l'inverse des prédicats d'action, peuvent être remplacés indifféremment par d'autres expressions à l'intérieur de l'opérateur 'Int'.

Ainsi, imaginons que j'aie traité le cas de Roger en rapportant ce qu'il a fait par une phrase englobant une conséquence de son sursaut, à savoir qu'il raye d'un trait de crayon le plan qu'il était à dessiner. Puisqu'on peut concevoir une situation où il est intentionnel, pour un agent, d'accomplir un faire de ce type et que la valeur de vérité d'un énoncé construit avec 'Int' et ce prédicat est fonction des états mentaux de l'agent, 'rayer' doit être considéré comme un prédicat d'action, non comme un prédicat de faire *simpliciter*. Mais à partir du moment où ce qu'accomplit Roger peut être décrit aussi bien dans le langage de l'action qu'en termes de faire *simpliciter*, la distinction entre les prédicats d'action et ceux de faire *simpliciter* s'estompe. Dans tous les cas, les énoncés à propos du faire de Roger ont la même forme logique et on ne saurait faire abstraction du caractère intentionnel de l'opérateur 'Int'. Que des prédicats d'action puissent prendre, avec des résultats similaires, la place des prédicats de faire *simpliciter* dans le cadre d'une stratégie qui avait pour fonction de les départager

témoigne de l'inefficacité de cette stratégie. On se retrouve à la case départ, avec pour unique appui les intuitions préalables qui laissent à penser que tous les prédicats ne sont pas susceptibles d'exprimer le contenu des intentions des agents, intuitions en regard desquelles on cherche à maintenir qu'il fait sens de tenir pour des prédicats d'action ces prédicats composant des phrases englobant des conséquences du faire de l'agent, au contraire de ceux qui expriment les faires primitifs. Devant pareil résultat, à moins d'avouer la faillite de la stratégie que j'ai suggérée, il ne resterait qu'à bloquer l'utilisation de la thèse selon laquelle les événements qui constituent l'extension de ces prédicats sont identifiables, thèse responsable de ce que des prédicats dont on voudrait circonscrire l'application aux seules actions s'emploient pour des événements qui n'auraient dû se voir appliquer que des prédicats de faire *simpliciter*.

Concéder, devant cette attaque, qu'il faille temporairement mettre entre parenthèses cette thèse, le temps d'en avoir terminé avec une définition adéquate de l'action, serait une réponse facile, et moins insatisfaisante que le critique ne le laisse entendre. Facile puisque, le problème surgissant avec l'introduction de phrases faisant état des conséquences des faires, il ne se poserait pas. Insatisfaisante peut-être jusqu'à un certain point, puisqu'elle fait un tri parmi les prédicats, mais, dans la mesure où la thèse que j'accepte suppose elle-même une distinction entre les descriptions de l'action primitive et celles des conséquences de l'action, il n'y a pas de vice de forme à réutiliser cette distinction à d'autres fins, d'autant que la distinction entre les descriptions d'un 'mouvement' corporel et celles de ses conséquences est sans rapport avec celle que je cherche à établir entre action et faire *simpliciter* et vaut autant pour les unes que pour les autres. Qui plus est, le matérialisme de Davidson l'amenant à dire (1971a, p. 59) qu'il n'y a d'autres actions que les 'mouvements' corporels, on ne trahit pas l'esprit de sa théorie en ne retenant que les phrases à propos de ceux-là pour les

besoins de clarification d'une définition qui n'a, de toute façon, pas à prendre en considération chacun des éléments d'une théorie pour être acceptable, pourvu qu'elle soit consistante avec ceux-ci, ce qui est le cas de la stratégie que je propose.

Bien que cette concession à l'adversaire n'apparaisse guère problématique, elle demeure, cependant, inutile. Il n'y a pas lieu, le temps de partager les prédicats de faire *simpliciter* des prédicats d'action, de faire abstraction du fait que plusieurs descriptions de faire non synonymes ont la même dénotation, parce que, contrairement à ce que prétend le critique, ma stratégie reste valable y compris dans les cas où l'on substitue des prédicats d'action à ceux de faire *simpliciter*. Reprenons l'exemple du sursaut de Roger, en utilisant ce prédicat englobant une conséquence de ce qu'il fait, en l'occurrence qu'il raye le plan sur lequel il travaille. Comme les deux autres énoncés à propos de ce faire de Roger (et toujours en supposant que nous avons affaire à un et un seul événement tel que $e_1 = e_2 = e_3$), l'énoncé

$$(\exists e_3) \text{Int}_{\text{Roger}} (\text{Raye} (\text{Roger}, \text{le plan}, e_3))$$

est faux. Il n'est pas intentionnel pour Roger qu'il raye le plan. Il ne l'est pas davantage qu'il gâche trois heures de travail ou qu'il use la mine de son crayon, si son mouvement a de tels effets et que 'sursaute' est remplacé par l'un ou l'autre de ces prédicats. Dans le cas à l'étude, quel que soit le prédicat d'action mis à contribution, la valeur de vérité de l'énoncé complexe demeure toujours la même, le faux. En multipliant les exemples du même genre, on réussirait vraisemblablement à montrer pour à peu près sinon pour tous les prédicats d'action que, dans certains contextes, leur remplacement les uns par les autres à l'intérieur de 'Int' est sans effet sur la valeur de vérité de l'énoncé complexe. Mais en quoi ceci compterait-il comme une objection contre la stratégie proposée? La

stratégie que je préconise veut que, dans le cas où un prédicat de faire *simpliciter* s'applique à un événement, la valeur de vérité de l'énoncé complexe soit invariablement le faux quelle que soit l'expression qui vienne remplacer ce prédicat. Le résultat obtenu à la suite de l'examen des autres phrases à propos du faire de Roger est consistant avec ce principe. Est-ce là une raison pour affirmer que, si on peut concevoir un exemple où les énoncés complexes construits avec divers prédicats ne changent pas de valeur de vérité quand changent les prédicats, alors tous ces prédicats sont du même ordre? Pour qu'il en soit ainsi, il faudrait que les prédicats d'action se comportent toujours de la même façon que ceux de faire *simpliciter*. Néanmoins, de façon générale, lorsque 'Int' contient une phrase formée avec un prédicat d'action, la valeur de vérité de l'énoncé complexe varie avec le prédicat utilisé dans la phrase imbriquée en raison du caractère intensionnel de l'opérateur. Tel est le critère par lequel on arrive à les discriminer. Pour tous les prédicats d'action, il reste possible de construire un exemple où les substitutions ne peuvent être effectuées *salva veritate*, pour tous les prédicats de faire *simpliciter*, cela est impossible. Il n'y a que dans les cas où un événement peut se voir appliquer au moins un prédicat de faire *simpliciter* que ce qui vient d'être dit sur le comportement de tels prédicats dans des énoncés complexes qu'on aurait formé avec 'Int' vaut semblablement pour les prédicats d'action qui les remplaceraient. Pour garantir la distinction entre prédicats de faire *simpliciter* et prédicats d'action, il suffit cependant de constater que certains seulement de ces prédicats que l'on substitue les uns aux autres, dans une situation, en maintenant la fausseté de l'énoncé complexe, donneront des résultats similaires dans n'importe quel contexte. Parce que, pour les prédicats d'action, l'utilisation de l'opérateur 'Int' ne donne pas toujours lieu à des énoncés complexes ayant même valeur de vérité, il demeure pertinent d'appliquer cet opérateur aux énoncés qu'ils composent et d'examiner les résultats obtenus. A l'inverse, parce que les énoncés débutant par 'Int' dans lesquels seraient enchâssés des

énoncés formés avec des prédicats de faire *simpliciter* sont toujours faux, il est non indiqué que cet opérateur ait pour contenu des phrases imbriquées dont ceux-ci feraient partie.

4.3 Les faire *simpliciter*

Ces remarques jettent un nouvel éclairage sur les possibilités et limites de ma définition de l'action. En précisant quelles occurrences d'événement appartiennent à la classe des actions, la définition que j'avance, du même coup, indiquait lesquels sont des faires *simpliciter*. On aurait tort, toutefois, de se borner à concevoir négativement les faires *simpliciter* comme étant des faires qui ne satisfont pas cette définition car les commentaires élaborés plus haut ont fourni des outils permettant de mieux cerner l'intuition qui est à la base de la distinction entre les deux sortes de faires. J'ai déjà mentionné que, face à une phrase comme "Mon voisin me dérange", qui est une phrase extensionnelle qui satisfait les contraintes posées sur les faires et qui contient un prédicat d'action, il n'est pas toujours d'office possible d'affirmer que l'événement qui la rend vraie est une action, c'est-à-dire qu'il rend vraie au moins une phrase dans laquelle un prédicat d'action est enchâssé dans un contexte intensionnel. Par contre, il suffit que cet événement rende vraie une phrase contenant un prédicat de faire *simpliciter* pour que l'événement soit exclu de la classe des actions. Comme la section précédente l'a montré, dès qu'une occurrence d'événement exemplifie un type de faires *simpliciter*, quel que soit le concept sous lequel il tombera par ailleurs, il ne sera pas intentionnel. Cette conclusion est fonction non seulement du fait que les prédicats de faire *simpliciter* ne composent jamais de phrases complexes débutant par 'Int' qui soient vraies, mais aussi, dans la mesure où des prédicats d'action sont applicables à ces mêmes événements auxquels des prédicats de faire *simpliciter* s'appliquent, du fait

qu'ils rendent fausse toute phrase dans laquelle 'Int' enchâsse un prédicat d'action.

En tenant compte de ce résultat, il devient possible de définir les faires *simpliciter* comme des faires qui non seulement ne sont pas, *de facto*, à l'instar des actions, objet d'intention, mais possèdent un trait en raison duquel ils ne peuvent l'être.⁷ Dans le prolongement de la définition de l'action, cette idée peut être abrégée symboliquement de la façon suivante:

$(\forall e)$ e est un faire *simpliciter* si et seulement si

3a) e est un faire et

3b) $(\exists X) \sim \Diamond (\exists a) (\exists o_3, \dots, o_n) \text{Int}_a X (a, o_3, \dots, o_n, e)$

Alors que les actions sont ces événements qui tombent sous au moins une description composant un énoncé débutant par 'Int' vrai, les faires *simpliciter* sont ces événements qui tombent sous au moins une description qui ne peut construire qu'un énoncé faux lorsqu'elle est enchâssée à l'intérieur de 'Int'. Pour en revenir à l'exemple du début, bien que, sous le prédicat 'me déranger', ce que fait mon voisin aurait pu être objet d'intention, sous le prédicat 'ronfler', il ne peut l'être, ce qui fait de cet événement un faire *simpliciter*. La fausseté de toutes les phrases débutant par 'Int' lorsqu'elles comptent parmi leurs conditions de vérité un faire *simpliciter* découle ainsi du fait qu'un événement qui rend vraie une phrase contenant un prédicat de faire *simpliciter* est un événement qui non seulement n'est pas, mais ne peut être, en rapport avec les états intentionnels d'un organisme. Ce résultat n'a rien d'étonnant et est conforme à ce que l'on souhaitait initialement réaliser, à savoir regrouper comme faires *simpliciter* ceux

⁷ A partir d'une intuition similaire, le second critère dont se sert Rayfield (1972) dans sa caractérisation de l'action est la possibilité, pour un quelconque agent, en une quelconque occasion, de décider ou de choisir de Xer. (Son entreprise est, toutefois, fort différente de la mienne dans ses visées et quant à ses conclusions.)

des faires qui échappent aux intentions de l'organisme qui les accomplit.

L'intérêt de procéder à cette définition en passant par une clause formulée à l'aide d'un opérateur de possibilité se révèle clairement: son emploi a pour conséquence qu'un événement n'a aucune chance d'être une action dès qu'il instancie un type de faire qui ne peut être objet d'intention. A l'inverse, en regard de toutes les descriptions sous lesquelles elles tombent, les actions auraient pu être objet d'intention pour un quelconque organisme. Deux brèves remarques sur l'utilisation de cet opérateur peuvent être ajoutées pour plus de précaution. D'abord, l'idée de recourir à un opérateur modal dans la formulation de cette définition n'a pas pour résultat une définition de ce en quoi consistent les faires *simpliciter* possibles. En conformité avec la clause 3a), elle s'applique aux faires actuels, ceux qui comptent parmi les conditions de vérité d'une phrase non modalisée. D'autre part, la portée de la négation couvre ' \Diamond Int' et il faut comprendre que, pour qu'il soit exclu de parler d'action à propos d'un faire, il ne doit pas être possible qu'un faire de ce type soit objet d'intention. Que, par ailleurs, un faire soit d'un type tel qu'il puisse ne pas être objet d'intention ($\Diamond \sim \text{Int}_a X(a, o_3, \dots, o_n, e)$) n'a rien qui vaille d'être souligné, il en est ainsi de la majorité des faires, y compris des actions.

La définition des faires *simpliciter* permet l'exclusion systématique de certains types d'événements du nombre des actions. Pour lui donner toute son efficacité, il aurait, néanmoins, mieux valu indexer les types d'événements qui ne sont pas susceptibles d'être des objets d'intention à l'espèce naturelle d'organismes concernée. Sinon, il faudrait que tous les organismes, quelle que soit leur espèce, ne puissent avoir des événements d'un certain type pour objet d'intention pour qu'un événement de ce type soit reconnu comme un faire *simpliciter*. Les organismes de diverses espèces étant

physiologiquement différents, et l'existence d'extra-terrestres aux pouvoirs inédits et troublants ne pouvant être a priori exclue, l'intérêt de la définition des faires *simpliciter*, si elle doit être aussi englobante, se trouve considérablement affaibli. Il devient hasardeux de ranger parmi les faires *simpliciter* un faire quel que soit son type même si aucun organisme de l'espèce humaine ou d'une autre espèce connue ne peut avoir pour objet d'intention d'accomplir pareil faire: malgré qu'aucun être humain ne puisse avoir un tel faire pour objet d'intention, bailler ne s'impose plus comme un faire *simpliciter* pour les êtres humains parce qu'il y a peut-être des extra-terrestres qui contrôlent cette fonction. Le principe fondant la définition demeure valide, mais la valeur de vérité des énoncés quiinstancient la condition 3b) apparaît pratiquement indécidable. Pour éviter que la définition des faires *simpliciter* perde de la sorte son utilité, il est préférable de restreindre son *definiendum* de la manière suivante (où 'a' est variable pour espèce naturelle):

(∀e) e est un faire *simpliciter* pour un a de type α.

Le *definiens* demeure le même, à savoir qu'il est nécessaire et suffisant qu'un faire tombe sous une description qui ne peut rendre vraie une phrase enchâssée à l'intérieur de 'Int' pour qu'il satisfasse la définition des faires *simpliciter*, attendu que le champ de variation de la valeur de la variable 'a' n'est plus n'importe quel organisme mais un organisme de l'espèce α. Le fait d'indexer ce qui sera tenu pour un faire *simpliciter* aux espèces naturelles n'a pas pour effet de modifier la portée de la définition, puisque, pour tous les organismes de toutes les espèces, un faire *simpliciter* est un faire qui ne peut être objet d'intention. L'indexation a pour effet que ce ne seront pas toujours des faires de mêmes types qui, selon les espèces, ne pourront être objet d'intention.⁸

⁸ Je m'exprimerai en faisant abstraction de ce détail pour ne pas alourdir l'exposition des questions que je discute.

Maintenant que la définition de l'action et celle des faires *simpliciter* ont été clarifiées, il est intéressant de reprendre certaines thèses mises de l'avant dans les deux chapitres qui précèdent pour comparer entre eux les résultats que le travail réalisé jusqu'ici a permis d'obtenir relativement à trois notions-clefs, celle d'événement, celle de faire et, bien sûr, celle d'action. J'ai souligné qu'il y a, ontologiquement, une différence entre les événements qui sont des faires et ceux qui n'en sont pas: seuls les événements qui, certaines conditions étant remplies, manifestent une disposition d'un organisme ou impliquent un organisme par le biais de la manifestation d'une de ses dispositions sont des faires. J'ai aussi remarqué que, dans la mesure où les événements qui rendent vraies des phrases à propos d'un faire peuvent être tenus pour identiques à des événements qui rendent vraies des phrases qui ne comptent pas d'organisme parmi leurs conditions de vérité, il dépend des termes utilisés pour le caractériser qu'un événement se révèle appartenir aux uns ou aux autres. Pour reprendre le même exemple que précédemment, l'événement qui rend vrai "J'éternue" est un faire, puisque éternuer constitue une manifestation d'une disposition de mon organisme. Cet événement est, par ailleurs, identique à l'événement qui rend vrai "De l'air traverse mes narines". Mais, parce que ni l'air ni mes narines ne sont des organismes, on ne parle pas alors de faire (ce qui, évidemment, ne change rien au fait que cette occurrence d'événement soit un faire).

Semblablement, le critère sémantique proposé à la section 4.2, qui distingue les prédicats d'action de ceux de faire *simpliciter* selon que les phrases complexes qu'ils construisent sont ou non sensibles au caractère intensionnel de l'opérateur 'Int', effectue la partition entre les actions et les faires *simpliciter* au niveau ontologique, en regroupant les faires en deux ensembles disjoints. Un faire est ou n'est pas une action,

l'applicabilité d'un prédicat de faire *simpliciter* à cet événement en décidant. Quel que soit l'ensemble auquel appartient un faire suite à ce partage, il demeure, bien sûr, un événement puisque les notions de faire et d'événement, à l'opposé de celles de faire *simpliciter* et d'action, ne sont pas exclusives. Trois ensembles d'événements sont conséquemment distingués: les événements *simpliciter*, d'abord, les faires, ensuite, qui se subdivisent en deux sous-ensembles, les actions et les faires *simpliciter*. Cependant, alors que la ligne directrice en regard de laquelle systématiser le partage des actions et des faires *simpliciter* est fonction d'un critère sémantique, rien d'analogue ne se présente en ce qui a trait à la séparation des faires d'un côté et des événements *simpliciter* de l'autre. Contrairement à la distinction entre action et faire *simpliciter*, celle que l'on tire entre faire et événement *simpliciter* ne repose que sur les connaissances empiriques en regard desquelles on juge que, certains événements physiques ou chimiques ayant une occurrence à l'intérieur d'un organisme, il est possible qu'ils soient identiques à un faire de cet organisme. Quand le coeur du frère André cesse de battre, il est assez vraisemblable que l'événement qui rend vrai cet énoncé soit identique à l'événement qui compte parmi les conditions de vérité de "Le frère André meurt". Cet événement est donc un faire, non un événement *simpliciter*. A l'inverse, dans les cas où il est empiriquement peu plausible que l'événement qui rend vraie une phrase à propos d'un phénomène physique ou chimique soit identique à un événement qui rende vraie une phrase à propos d'un faire, par exemple dans le cas du lever du soleil à l'horizon, il est approprié d'admettre que cet événement est un événement *simpliciter*.

Outre les définitions des notions d'action et de faire *simpliciter* qui ont pour conséquence de les partager en deux sortes de faires disjointes, les modalités d'usage de l'opérateur 'Int' conduisent à la même conclusion. En effet, si cet opérateur

s'applique à une phrase qui compte l'occurrence d'un faire d'un certain type parmi ses conditions de vérité, il doit s'appliquer à toute autre phrase qui compte ce même faire dans ses conditions de vérité, quel que soit le concept sous lequel tombe le faire en question. Autrement, puisque 'Int' est un opérateur intensionnel, quelques-unes des phrases qui ont un faire particulier parmi leurs conditions de vérité seraient intensionnelles, alors que d'autres phrases à propos du même faire demeurerait extensionnelles parce que, sous certaines descriptions, ce faire ne serait jamais objet d'intention et que, dans ces cas, il est, comme je l'ai mentionné à la section précédente, non indiqué de lui appliquer l'opérateur 'Int'. Le caractère non vérifonctionnel de celles-là rendrait alors inexplicable qu'il faille avoir recours aux états psychologiques de l'agent pour juger de la valeur de vérité de celles-ci. Il est, bien sûr, de multiples cas où des énoncés extensionnels et des énoncés intensionnels comptent un même événement parmi leurs conditions de vérité, et les énoncés d'action n'échappent pas à cette règle, au contraire. Qui plus est, chez Davidson, l'analyse sémantique des énoncés d'action s'effectue de manière extensionnelle tant que les actions ne sont pas mises en rapport avec les raisons des agents. Ce qui ferait problème à qui refuserait d'admettre que la classe des actions et celle des faires *simpliciter* sont disjointes est ailleurs, et tient à ceci. S'il est vrai que l'accomplissement d'un faire a été l'objet d'intention d'un organisme, alors, pour chacune des phrases que ce faire rend vraie,⁹ on peut se demander si elle répond aux états psychologiques de l'organisme auquel il est attribué. Soutenir que l'opérateur 'Int' ne s'applique qu'à quelques-unes d'entre elles signifierait soustraire les autres à cette enquête, ce qui rendrait inconsistante la démarche qui veut que les états psychologiques des agents soient pertinents pour juger du caractère intentionnel de leur action. C'est là une autre raison pour laquelle la classe des actions

⁹ Plus exactement, chacune des phrases qu'il rend vraie comme faire, c'est-à-dire chacune des phrases dans lesquelles il se voit appliquer un prédicat de faire. D'autres phrases peuvent compter le même événement parmi leurs conditions de vérité, mais, puisque ce ne sont pas des phrases à propos d'un faire, la question de l'application de l'opérateur 'Int' à celles-ci ne se pose pas.

et celle des faires *simpliciter* doivent demeurer exclusives.

4.4 'Sous une description'

Ces dernières considérations, à l'instar de ma définition restreinte de l'action, se fondent sur une position selon laquelle l'individuation des événements n'est pas effectuée en rapport avec les propriétés exemplifiées par les objets. Semblable perspective, que j'adopte à la suite de Davidson et à la défense de laquelle sera consacré le prochain chapitre, a d'importantes conséquences sur la question de l'intentionnalité de l'action. Elle conduit, en effet, à affirmer, que, si un faire est une action, alors il est intentionnel sous au moins une description. Autrement dit, et contrairement à ce que soutient Bach, la formulation restreinte de ma définition oblige à conclure qu'il n'y a pas d'action inintentionnelle s'il n'y a pas, par ailleurs, une description sous laquelle la même action est intentionnelle. Elle lie de cette façon action et intentionnalité, mais sans établir d'équivalence entre les notions d'action et d'action intentionnelle, une action étant toujours une action, même lorsqu'elle tombe sous une description en regard de laquelle elle n'est pas intentionnelle. D'une certaine façon, il y aurait une part de vérité dans l'affirmation selon laquelle toutes les actions sont intentionnelles: toutes les descriptions d'action ne les présentent certes pas comme intentionnelles, mais tous les événements de la classe des faires qui sont des occurrences d'action ont des descriptions sous lesquelles ils sont intentionnels.¹⁰

La question de l'intentionnalité d'une action, bien qu'elle puisse être

¹⁰ "An event is an action if and only if it can be described in a way that makes it intentional. [...] happenings cease to be actions or behaviour only when there is no way of describing them in terms of intention." (Davidson, 1974c, p. 229)

définitivement tranchée positivement si un événement exemplifie certains types de faire – un mensonge ou une promesse, par exemple, sont toujours intentionnels – se résoud généralement en regard de chaque occurrence. Lorsqu'on reconnaît qu'un événement est une action intentionnelle, on se prononce sur le fait que cet événement particulier, sous une description donnée, est l'objet d'intention de tel agent. Cela n'implique nullement que, sous toutes ses descriptions, cette action soit intentionnelle¹¹, ni que tous les événements du même type, initié par le même agent, le soient. Tant que l'occurrence d'un événement n'a pas été mise en relation avec les états mentaux de l'organisme concerné, il demeure impossible de déterminer de laquelle des trois choses suivantes il s'agit: d'un faire *simpliciter*, d'une action intentionnelle sous telle description, ou d'une action inintentionnelle sous cette même description. Ce sera un faire *simpliciter* si, quelle que soit la description sous laquelle il tombe, ce faire n'a pas été l'objet d'intention de l'agent. Ce sera une action intentionnelle si, pour revenir à l'exemple habituel, mon voisin me dérange et que, sous cette description, l'événement correspond bel et bien à ce que cherche mon voisin. Ce sera, finalement, une action inintentionnelle sous cette description si, quand on lui applique le prédicat 'me déranger' et qu'on enchâsse celui-ci à l'intérieur de 'Int', l'énoncé complexe qui en résulte est faux, bien que le même événement rende vraie une phrase qui satisfait la définition de l'action, par exemple "Il est intentionnel, pour mon voisin, qu'il bricole un perchoir pour les oiseaux (à t_1 , au l_1)".

Cette façon de concevoir les actions intentionnelles a une conséquence inattendue. En regard des deux principaux aspects qui les caractérisent, à savoir qu'elles ont, d'une part, une dimension psychologique parce qu'elles sont liées aux intentions, croyances et pro-attitudes des agents, et que, d'autre part, elles tombent sous des descriptions qu'on ne peut substituer les unes aux autres *salva veritate*, les actions intentionnelles sont des événements mentaux. En effet, le critère grâce auquel

¹¹ Davidson note ce point à divers endroits. Voir, par exemple, à nouveau 1971a, p. 46 et 1973a, p. 70.

Davidson circonscrit le mental (1970c, pp. 210-211) consiste en ce ceci que les événements mentaux sont ceux qui rendent vraie une phrase contenant irréductiblement¹² un verbe psychologique créant un contexte non extensionnel. Or tel est ce qui caractérise en propre les actions intentionnelles. Elles se trouvent, pour cette raison, incluses dans le domaine du mental au même titre que les désirs, croyances et autres états psychologiques.

Une action apparaît inintentionnelle dans ces cas où l'on modifie les termes singuliers ou les termes généraux de l'énoncé enchâssé à l'intérieur de 'Int' de façon à ce qu'ils ne correspondent plus à la manière dont l'agent comprend ce qu'il fait. Les concepts sous lesquels tombe chacun des *n* objets ou événements, tout comme le prédicat qui exprime leur relation, sont déterminants pour la valeur de vérité de l'énoncé complexe. Pour cette raison, afin de déterminer si une action est intentionnelle pour un organisme, il convient de procéder à une interprétation *de dicto* autant des termes singuliers que du prédicat qui sont à l'intérieur du contexte intensionnel. Le même événement, par exemple le mariage de Jocaste par Oedipe, est un objet d'intention pour Oedipe sous la forme "Il est intentionnel, pour Oedipe, qu'il marie Jocaste", mais il ne l'est pas si on le rapporte par "Il est intentionnel, pour Oedipe, qu'il marie sa mère", ou encore par "Il est intentionnel, pour Oedipe, que le fils de Jocaste marie la femme de son père". Dans ces exemples, le terme singulier qui dénote soit l'organisme auquel est attribuée l'action, soit l'objet avec lequel cet organisme est en relation, est remplacé de manière telle qu'il n'est plus intentionnel, pour Oedipe, qu'il épouse une certaine femme, parce qu'il ne se représente pas cette femme comme sa mère ni comme l'épouse de son père, ou parce qu'il ne se conçoit pas lui-même comme le fils de Jocaste. Semblablement, si l'événement qu'est ce mariage est identique à l'événement le plus

¹² Irréductiblement au sens où la phrase ou le verbe ne sont pas logiquement équivalents à une expression ne contenant pas de vocabulaire psychologique.

célèbre dans les textes de psychanalyse, le prédicat ‘se marier’ sert à représenter l’événement de façon à ce qu’il apparaisse intentionnel pour Oedipe, alors qu’il n’est pas intentionnel pour Oedipe de commettre une action qui fera couler tellement d’encre.

Un commentaire succinct mérite d’être ajouté sur ce point. L’affirmation selon laquelle les variables pour objets, événements et prédicats doivent être interprétées *de dicto* s’applique à toutes les variables sauf à la variable pour l’événement dont on dit qu’il est intentionnel pour l’organisme. Comme je l’ai souligné à la section 3.3, bien que plusieurs énoncés comptent, en structure profonde, une variable pour événement, il n’y a pas toujours de terme dénotant cet événement en structure de surface. Tel est le cas des phrases auxquelles s’applique l’opérateur ‘Int’. Lorsque la forme logique d’une phrase attribuant un faire à un organisme est telle que cette phrase peut être enchâssée à l’intérieur de ‘Int’, la phrase contient, en structure de surface, un prédicat de faire, non la description, définie ou indéfinie, d’un faire. Ceci vaut tant lorsque l’énoncé en langage naturel commence par ‘Il est intentionnel que...’ que lorsque ‘Int’ est paraphrasé conformément à l’un ou l’autre des trois usages mis en lumière par Anscombe. Pour reprendre l’exemple d’Oedipe, l’énoncé “Oedipe marie Jocaste”, qui ne contient la description d’aucun événement en structure de surface, peut servir à former les énoncés grammaticaux: “Il est intentionnel, pour Oedipe, qu’Oedipe marie Jocaste”, “Oedipe marie Jocaste intentionnellement”, “Oedipe a l’intention de marier (qu’il, lui-même, marie) Jocaste”, etc.. Par contre, les énoncés complexes qui comprennent, en structure de surface, une description définie d’événement, “Il est intentionnel, pour Oedipe, que le mariage de Jocaste par Oedipe ait lieu”, “Le mariage de Jocaste par Oedipe a lieu intentionnellement” ou “Oedipe a l’intention que son mariage avec Jocaste ait lieu”, ne sont pas grammaticaux. L’expression qui veut qu’un événement soit ou non intentionnel ‘sous une description’ signifie, en fait, ‘en tant que l’événement exemplifie tel type

d'occurrences', elle n'indique pas si une description de l'événement a été formulée.

J'ai insisté, depuis le début de cette section, sur le fait qu'une action est intentionnelle ou non sous une description. La locution 'action intentionnelle' peut toutefois laisser entendre que 'être intentionnel' est employé en tant que prédicat d'événement, c'est-à-dire comme une modification adverbiale venant préciser la manière dont est accomplie l'action, au même titre que le temps, le lieu ou l'instrument viennent spécifier les modalités selon lesquelles elle se réalise (au sens où je l'ai expliqué à la section 3.3). Tel est ce à quoi engage, par exemple, une théorie selon laquelle l'un des critères d'individuation de l'action est ce que l'agent avait l'intention d'accomplir (Voir Hedman, 1970b). Semblable interprétation peut aussi apparaître acceptable pour qui adopte le critère d'individuation des événements 'à grille fine' (*fine-grained*), c'est-à-dire en regard des propriétés exemplifiées par les objets (Kim, 1966, 1969, 1971, 1973 1976; Kim et Brandt, 1967; Martin, 1969a, 1969b; Goldman, 1970, 1971, 1979). Elle est cependant incompatible avec la position de Davidson, tant parce qu'il n'individue pas les actions en fonction de ce qu'un agent a l'intention de faire¹³, que parce qu'il refuse la thèse selon laquelle, dès que deux propriétés constitutives sont attribuées à une substance, alors on a affaire à deux événements distincts. Une comparaison entre la perspective davidsonienne et celle des trois derniers auteurs précités permet de voir en quoi la première interdit une telle utilisation des termes 'intentionnel', et 'intentionnellement'.

Examinons d'abord pourquoi un critère d'individuation des événements à

¹³ Le critère d'individuation suggéré dans "The Individuation of Events" (1969), qui stipule que deux événements sont identiques s'ils occupent la même place dans une chaîne causale, n'a pas cette conséquence. Deux actions sont identiques si elles sont causées par le même jaillissement de croyances et pro-attitudes. Cela signifie que c'est en regard de l'événement, du jaillissement, en extension que l'on détermine si l'on a affaire à une ou plusieurs chaînes causales, non en regard du contenu intentionnel.

grille fine autorise l'emploi de 'être intentionnel' comme prédicat d'événement. (Je ne discuterai pas si tel est bien l'emploi qu'en fait chacun de ces auteurs; que cette possibilité leur soit ouverte suffit pour mon propos.) Comme je l'ai déjà mentionné, chez Kim, Goldman ou Martin, un événement est défini comme l'exemplification d'une propriété, P , par un objet, x (x_1, \dots, x_n , selon le nombre d'arguments du prédicat, ou x_n , pour abréger), à un moment du temps, t (dans la notation de Kim $[(x_n, t), P]$). Une propriété dite générique ou constitutive d'une action est celle que l'agent exemplifie et qui fait de l'événement ce qu'il est, ce n'est pas une propriété exemplifiée par l'événement.¹⁴ L'événement qu'est le coup de couteau de Brutus à César est constitué par l'exemplification de la propriété 'poignarder' par Brutus. Cet événement exemplifie lui-même la propriété d'être la cause de la mort de César. Toutefois parce que 'être la cause de la mort de César' est une propriété exemplifiée par un événement et non par un objet, ce n'est pas une propriété constitutive d'un événement.

Dans cette optique, deux événements sont considérés comme identiques sous la condition suivante¹⁵:

$$[(x, t), P] = [(y, t'), Q] \text{ ssi } x = y, t = t' \text{ et } P = Q$$

(où P est une propriété monadique; la formule demande à être complexifiée si P est une

¹⁴ Kim présente ainsi ce qu'il entend par propriété constitutive: "*Every event has a unique constitutive property (generally, attribute), namely the property an exemplification of which by an object at a time is that event. And, for us, these constitutive properties of events are generic events. It follows that each event falls under exactly one generic event [...].*" (1973, p. 226) L'approche de Martin sur ce point rejoint largement celle de Kim. La position de Goldman, qu'il reconnaît voisine de celle de Kim (1966) et de Kim et Brandt (1967), et dont il est inutile pour mon propos de préciser les nuances, est exposée dans 1970 (pp. 10 sq.) et 1971 (pp. 769-773).

¹⁵ Les trois auteurs s'entendent sur cette condition. Elle est prise chez Kim, 1973 (p. 223). Voir aussi Martin, 1969b (p. 100) et Goldman, 1970 (p. 10).

propriété polyadique, mais ces détails sont inutiles ici.) L'absorption, par Socrate, de la ciguë, à l'aube est le même événement que l'ingestion, par le mari de Xanthippe, du poison à base de cicutine, au lever du jour. Ou encore, puisque rien n'empêche de référer à cet événement en indiquant qu'il exemplifie une propriété qui n'en est pas constitutive, c'est le même événement que celui qui sert d'exemple à Kim au milieu de la page 223 du texte de 1973. Cependant, ce n'est pas le même événement que l'absorption, par Socrate, du poison, à l'aube, parce que boire du poison n'est pas toujours boire de la ciguë: Socrate aurait pu mourir empoisonné au cyanure. Semblablement, le meurtre de César par Brutus et le coup de poignard donné à César par Brutus ne sont pas le même événement puisque Brutus aurait pu tuer César autrement, et que les raisons qu'il avait de le poignarder, plutôt que de le jeter au fond d'un puits, étaient différentes de celles qu'il avait de le tuer.

Les trois auteurs entérinent le fait que leur critère ait pour conséquence qu'il arrive, qu'au même moment du temps, un seul et même agent accomplisse deux (ou plusieurs) actions.¹⁶ Or, pour autant que le meurtre de César par Brutus n'est pas identique au coup de poignard de Brutus, il ne fait pas problème d'admettre 'être intentionnel' comme un prédicat s'appliquant à l'événement qu'est le coup de poignard, tout en se réservant la possibilité de dire que le prédicat ne s'applique pas à cet autre événement qu'est le meurtre de César (en supposant, pour les besoins de la cause, que Brutus a frappé César pour se défendre, non pour se débarrasser de lui). Puisque 'être intentionnel' n'est pas à la fois vrai et faux du même événement, il n'y a pas, de prime abord, d'objection à le traiter comme un autre modificateur adverbial. Il n'y a rien de contradictoire à envisager que l'agent ait, du même coup, accompli une des actions – celle de poignarder César – d'une certaine manière – intentionnellement – et une autre action – celle de tuer César – d'une autre manière – inintentionnellement.

¹⁶ Voir Kim, 1966 (p. 232, n. 8); Martin, 1969b (p. 100) et Goldman, 1970 (pp. 11-12).

Il en va tout autrement dans la perspective davidsonienne. Parce que celui-ci tient les événements pour des particuliers inanalysables et considère qu'un seul et même événement peut rendre vrais plusieurs énoncés extensionnels construits avec divers prédicats d'action, il se trouve confronté au problème suivant. Si le prédicat 'être intentionnel' s'applique aux événements, il est engagé à soutenir que quelques événements sont et ne sont pas intentionnels. Si Brutus a poignardé César intentionnellement mais l'a tué inintentionnellement, et qu'il n'a accompli qu'une seule action, cette action est et n'est pas intentionnelle. C'est pour éviter cette inconsistance que Davidson est conduit à défendre l'idée, sur laquelle il insiste à plusieurs reprises (voir, par exemple, 1967b, pp. 121-122, 1985e, p. 219), que 'être intentionnel' ne doit pas être analysé comme s'il s'agissait d'un prédicat d'événement mais comme un opérateur propositionnel non vérifonctionnel. Malgré la structure de surface trompeuse des énoncés, il est préférable de considérer que de parler d'action intentionnelle ou de dire qu'une action a été accomplie intentionnellement est une façon elliptique d'exprimer qu'une action particulière, représentée sous tel concept, répond, en fonction d'une chaîne causale (ou, diraient les anti-causalistes, selon un lien logique), aux croyances et pro-attitudes de l'agent. Autrement dit, pour reprendre l'expression consacrée à la clarification de laquelle étaient vouées ces remarques, c'est une façon de souligner que, sous une certaine description, un événement est conforme aux visées de l'agent qui l'a initié.¹⁷ (Pareille approche n'est évidemment pas interdite à ceux qui favorisent un critère d'individuation à grille fine.)

¹⁷ Cette thèse, maintenant classique, a été introduite par Anscombe (1957, pp. 84-85): "*The term 'intentional' has reference to a form of description of events*". (Elle souligne.) Davidson se prononce explicitement en accord avec cette manière de concevoir la question dans 1967b (pp. 121-122, 147), 1971a (pp. 46, 61), 1971b (p. 194), 1973a (pp. 70-71). Anscombe (1979) tente de dissiper quelques malentendus auxquels la locution 'sous une description' a donné lieu.

La présente définition, en caractérisant les actions comme des faires qui comptent parmi les conditions de vérité d'énoncés respectant une contrainte spécifique, plutôt que comme des faires ayant une propriété particulière, s'inscrit dans cette lignée. Elle n'oblige pas à soutenir qu'il n'est question d'action qu'en regard d'une description qui présente le faire comme intentionnel. Elle permet, conséquemment, sans risque de se contredire, à la fois d'endosser une thèse qui identifie la dénotation de plusieurs descriptions d'action, et de tenir pour des actions des faires qui tombent sous des descriptions en regard desquelles ils sont inintentionnels. En conformité avec l'esprit de Davidson, elle a pour effet qu'«être intentionnel» n'est pas considéré comme une modification adverbiale mais s'applique ou non à un faire selon les descriptions sous lesquelles il tombe.

La manière dont se présente ici les actions intentionnelles comparativement aux actions inintentionnelles et, plus largement, aux faires *simpliciter* constitue une différence essentielle entre ma définition de l'action et la conception que défend l'approche componentielle. L'approche additive veut que tous les mouvements qui sont des actions soient précédés par une intention (*intended*), accomplis intentionnellement, ou visés au moyen de l'accomplissement d'autres faires. Elle est engagée à défendre qu'une occurrence d'un mouvement d'un certain type est acceptée à titre d'action si ce mouvement porte la marque de l'intentionnalité selon l'un ou l'autre des trois sens d'Anscombe. En parlant ici de mouvement, on signifie, plus précisément, un mouvement sous une description puisque les contenus d'intention sont des phrases, non des objets. Lorsque, sous une certaine description, le mouvement n'est pas lié à une intention, il est ramené au niveau du simple déplacement corporel. Cette conclusion paraît tout à fait contre-intuitive car elle a pour effet d'assimiler aux réflexes ou aux mouvements corporels dont la source se trouve à l'extérieur de l'agent des actions

comme celle d'empoisonner les habitants de la maison sur la colline (quand le mouvement n'est intentionnel que sous la description 'pomper l'eau du puits'), ou celle d'alerter le rôdeur (lorsque l'agent voulait allumer la lumière). Si l'approche additive essaie de contourner ce résultat en soutenant que le mouvement en question sera accepté comme action pourvu qu'il soit intentionnel sous au moins une description, elle transgresse les limites de son concept d'action. En effet, dans les cas où on a affaire à une description sous laquelle le mouvement est inintentionnel, les ressources offertes par la définition de l'action de cette approche nous laissent dans l'impossibilité de rendre compte du lien entre le mouvement et l'intention: une action est un mouvement auquel s'ajoute une composante intentionnelle mais, sous une description du mouvement qui ne correspond pas aux visées de l'agent, la composante intentionnelle est absente. L'intention est liée à une autre description du mouvement, mais cette description est sans rapport avec celle sous laquelle le mouvement est inintentionnel. Si, par ailleurs, l'approche componentielle essaie de s'en sortir en se repliant vers une notion de mouvement selon laquelle les seules descriptions des actions primitives seraient des descriptions de mouvements, la manoeuvre n'est d'aucun secours, et ce pour une raison similaire à celle qui vient d'être exposée. Dans la majorité des cas, il n'existe pas de lien entre une intention et un mouvement corporel pris pour tel puisque le contenu d'une intention porte rarement sur le simple mouvement du corps abstraction faite de son résultat. Une intention peut avoir pour contenu, par exemple, que j'ouvre la fenêtre, mais il est peu vraisemblable qu'une intention visant l'action d'ouvrir la fenêtre se présente avec pour contenu que je bouge la main de telle et telle façon. Quelle que soit la stratégie adoptée, la faiblesse de l'approche componentielle se manifeste par le fait qu'elle se retrouve dans un dilemme dont chacune des avenues est également inacceptable. Elle stipule qu'une action est un mouvement corporel auquel s'ajoute une dimension intentionnelle, mais ou bien, en rattachant la description du mouvement au

contenu de l'intention, elle tisse entre eux un lien si serré que nombre de ces mouvements que l'on associe intuitivement aux actions sont assimilés à de simples déplacements du corps, ou bien, en cherchant à assouplir ce lien, elle devient incapable de préciser comment mouvement et intention sont liés.

La présente définition, quant à elle, fonctionne en utilisant d'abord une contrainte permettant d'identifier quels événements sont des faires, pour ne poser qu'ensuite, sur l'ensemble des événements ainsi circonscrits, une condition qui a pour effet que les états psychologiques de l'agent sont pertinents pour juger de la valeur de vérité des énoncés lui attribuant un faire comme action intentionnelle. Elle ne demande pas de chacun des prédicats s'appliquant à l'événement qu'il construise un énoncé débutant par 'Int' que l'agent entérinera pour reconnaître que cet événement est une action. Elle autorise qu'une occurrence de faire soit une action pourvu qu'elle soit intentionnelle sous au moins une description. La définition élargie évite également le problème que rencontre l'approche additive puisqu'elle admet comme action les faires qui se réalisent par le biais de la manifestation d'une disposition qui est objet d'intention. Définie de la sorte, la notion d'action correspond mieux à nos intuitions dans la mesure où elle retient un nombre plus grand de faires initiés par un agent que n'en comprend l'approche componentielle.

4.5 Y a-t-il des actions préintentionnelles?

Pour compléter cette discussion et éviter d'éventuels malentendus, on peut se demander si les catégories 'intentionnel' et 'inintentionnel', en plus d'être mutuellement exclusives, sont également exhaustives. Selon Anscombe, tel n'est pas le cas car il y a également des actions préintentionnelles¹⁸. Ce dernier terme lui sert à

qualifier les ‘mouvements’ corporels nécessaires à l’accomplissement d’une action, bien que ces ‘mouvements’ ne soient pas eux-mêmes l’objet d’une intention ni ne fassent l’objet d’une demande d’explication ou de justification. A titre d’exemple, Anscombe mentionne l’action de contracter les muscles du bras pour saisir un marteau. Affirmer de cette contraction qu’elle est intentionnelle serait inexact parce qu’elle ne répond pas aux visées de l’agent, mais il serait tout aussi incorrect de la considérer inintentionnelle puisque la contraction ne s’avère pas un résultat insoupçonné par l’agent de son action intentionnelle de prendre le marteau.

Avant de discuter de l’admissibilité de la notion d’action préintentionnelle, on peut d’abord noter que les contractions, extensions ou relâchements musculaires sont des événements susceptibles de remplir les conditions posées par la définition de l’action. Ce sont des faires, c’est-à-dire des manifestations de disposition d’un organisme, et des faires exemplifiant des types dont les occurrences peuvent être objet d’intention d’un organisme. Il n’est qu’à songer aux compétitions de culturisme où les athlètes se font valoir à tour de rôle en gonflant intentionnellement leurs muscles au maximum. Dans les cas où une contraction, une extension ou un relâchement musculaire n’est pas l’objet d’intention de l’organisme, ce faire ou bien est identique au ‘mouvement’ corporel que l’agent accomplit intentionnellement (ou est accompli par le biais de ce ‘mouvement’), auquel cas c’est une action, ou bien est identique à un ‘mouvement’ qui ne répond pas aux états intentionnels de l’organisme (ou est accompli par le biais de ce ‘mouvement’), auquel cas c’est un faire *simpliciter*.

Les contractions, extensions ou relâchements musculaires rendent intuitive

¹⁸ Voir 1957, p. 28. Rayfield (1972, p. 91) abonde en ce sens et suggère que les expressions ‘extra-intentionnel’ ou ‘paraintentionnel’ peuvent être utilisées dans la même veine.

la notion d'action préintentionnelle parce que, comme Anscombe le souligne, ils constituent rarement eux-mêmes l'objet d'intention de l'organisme. Ce ne sont, cependant, pas les seules actions pour lesquelles il en est ainsi. Considérons un cas clair de mouvement corporel, celui que j'accomplis avec la main lorsque je la bouge de haut en bas et de bas en haut tandis que je me brosse les dents.¹⁹ L'action qui consiste à bouger la main de cette façon ne fait généralement pas l'objet de mon intention, bien qu'elle ne soit pas, non plus, un résultat concomitant insoupçonné de mon action de me brosse les dents. On devrait donc, compte tenu de la caractérisation d'Anscombe, admettre qu'il s'agit aussi d'une action préintentionnelle. Les choses ne s'arrêtent toutefois pas là. Imaginons que ce brave homme remplissant le réservoir d'eau empoisonnée pour débarrasser le monde des mécréants qui habitent la maison sur la colline, tout absorbé par sa tâche, ne dirige son attention ni vers les contractions de ses muscles, ni vers les mouvements de son bras, ni vers son action de manoeuvrer la pompe. Il ne voit que l'eau du réservoir, qui monte lentement mais continuellement, et le laisse espérer qu'il aura bientôt terminé de remplir la citerne. Son action, sous toutes ses descriptions sauf en tant qu'action de remplir le réservoir, correspond à ce qu'il faut entendre par 'action préintentionnelle'.

Parvenu à ce point, il faut s'interroger sur ce qu'Anscombe souhaitait cerner en introduisant cette notion. En regard de l'exemple qu'elle donne, on aurait pu croire qu'elle avait à l'esprit de réserver cette étiquette à des actions exemplifiant des types en fonction desquels elles ne sont qu'exceptionnellement accomplies pour elles-mêmes. La caractérisation qu'elle fournit des actions préintentionnelles est cependant trop faible pour que la locution ne s'applique que dans le cas des contractions, extensions ou relâchements musculaires. Si, néanmoins, il faut comprendre que toutes les actions sont

¹⁹ Cet exemple est de Von Wright (1971, p. 89), dont la position sur la question est similaire à celle que je vais défendre.

préintentionnelles sauf sous deux genres de descriptions, celles sous lesquelles elles étaient explicitement visées par l'agent – qui sont les descriptions d'actions intentionnelles – et celles qui englobent des éléments insoupçonnés par l'agent – les descriptions d'actions inintentionnelles – la notion d'action préintentionnelle prend une toute autre importance que celle qu'on lui attribuait à partir des cas de contractions, extensions ou relâchements musculaires. La majorité des actions deviennent, en fait, des actions préintentionnelles.

Il est douteux qu'Anscombe ait voulu obtenir un tel résultat car elle ne s'exprime pas de manière à laisser entendre que les actions préintentionnelles doivent être envisagées de plein pied avec les actions intentionnelles et les actions inintentionnelles. Qui plus est, cette position est difficilement défendable dès lors que l'on se rappelle qu'une action n'a pas besoin de faire consciemment l'objet d'intention d'un agent pour être dite intentionnelle. Si seules étaient intentionnelles les actions accomplies en raison d'une intention consciente, ce n'est pas simplement aux actions préintentionnelles d'Anscombe qu'il faudrait refuser un caractère intentionnel mais à toutes ces actions que nous accomplissons en pensant à autre chose, à l'action de boire du café en dactylographiant mon texte, par exemple, puisque ce n'est ni sur une éventuelle intention de boire du café ni sur l'action qui en découle que se concentre mon attention.

Les trois sens de la notion d'intention mis en lumière par Anscombe sont chacun indispensables précisément parce que, selon les occurrences, celui qui s'applique varie. Dans le cas des actions à propos desquelles Anscombe soutient qu'elles sont préintentionnelles, ce n'est pas le premier mais le second usage de la notion d'intention qui est pertinent. Un agent est dit avoir Xé intentionnellement s'il peut rationaliser son action en montrant qu'elle est liée à ses croyances et pro-attitudes. Ainsi en est-il tant

de la majorité des occurrences de contractions, extensions ou relâchements musculaires, que du mouvement de ma main lorsque je me brosse les dents, ou des actions qu'accomplit l'homme afin de remplir le réservoir. Que le syllogisme pratique auquel a recours un agent pour justifier son action ait ou non été formulé avant ou pendant l'action est indifférent pour juger du caractère intentionnel de celle-ci. Quand je bouge la main pour me brosse les dents, ou quand l'homme pompe de l'eau pour remplir la citerne, nous accomplissons des actions qui n'auraient pas eu d'occurrence sans certaines croyances et pro-attitudes, et nous pouvons les rattacher de manière adéquate à ces croyances et pro-attitudes. Les raisonnements qui ont présidé à ces actions n'ont probablement pas été développés dans tous leurs détails. Je n'ai pas pensé: "Bouger la main de haut en bas et de bas en haut est le bon moyen de se brosse les dents et j'ai l'intention de l'utiliser", et l'assassin philanthrope ne s'est vraisemblablement pas dit: "Contracter les muscles pour tenir la poignée de la manivelle et bouger le bras me permettra d'actionner la pompe, ce qui aura pour effet de remplir le réservoir comme je veux le faire. Je vais donc contracter mes muscles, la main sur la poignée, etc.". Mais puisque de tels raisonnements peuvent être reconstruits, nos actions, sous ces descriptions, correspondent à ce en quoi consistent les actions intentionnelles en regard du deuxième sens que prête Anscombe à la notion d'intention. Il n'y a donc pas lieu de les considérer comme des actions préintentionnelles.

Ce n'est pas à dire que refuser la thèse selon laquelle il y a des actions préintentionnelles oblige à soutenir que toutes les actions classées par Anscombe sous cette catégorie sont intentionnelles. Encore une fois, cela dépend des particularités de chacune des occurrences d'événement auquel réfère une description d'une action dite préintentionnelle: comme toutes les autres, ces actions sont parfois intentionnelles, parfois inintentionnelles. Imaginons un duelliste anxieux qui tire un coup de feu en se

concentrant sur son objectif. Du même coup, il réchauffe le barillet de son pistolet. On ne dira cependant pas de l'action qu'est le réchauffement du barillet qu'elle est intentionnelle puisque, dans cette situation, l'action ainsi décrite ne répond à aucun des trois usages de la notion d'intention (le duelliste n'avait pas l'intention de réchauffer le barillet de son pistolet, il n'a pas de raison de l'avoir fait – “Pourquoi avez-vous réchauffer le barillet de votre pistolet?”, “Parce que je voulais tuer mon adversaire” paraît, pour le moins, bizarre – ce n'était, finalement, pas non plus la fin poursuivie par le coup de feu). Dans de telles circonstances, il est préférable de considérer que ce faire est, non une action préintentionnelle, mais une action inintentionnelle dont l'accomplissement est lié à celui d'une action intentionnelle sous une description plus englobante.

Des exemples comme le suivant font apparaître encore plus nettement la faiblesse d'un argument qui, dans le but de refuser l'application des opérateurs ‘être intentionnel’ ou ‘être inintentionnel’ à certaines descriptions de ‘mouvements’ corporels, mise sur le fait que des ‘mouvements’ de ces types sont rarement exécutés pour eux-mêmes. Supposons que, pour me brosser les dents, je m'efforce de bouger la main de haut en bas et de bas en haut. Ma main n'étant pas remise d'une grave blessure, la douleur me fait abandonner ce que j'avais entrepris avant que j'aie réussi à me brosser les dents. On concédera que j'ai, à tout le moins, intentionnellement bougé la main. Il serait étrange de dire que, puisque j'échoue à me brosser les dents, il est légitime de dire que les mouvements de ma main sont intentionnels, alors que, si j'avais réussi, l'action de bouger ma main aurait été préintentionnelle. Il vaut donc mieux, afin de procéder à une analyse consistante et unifiée de l'intentionnalité de l'action, reconnaître que la notion d'action préintentionnelle est inutile et préserver l'idée que les opérateurs ‘être intentionnel’ ou ‘être inintentionnel’ s'appliquent exhaustivement à toutes les descriptions d'action.

4.6 Action volontaire et action involontaire

Il suffit, pour les besoins de l'étude de la controverse opposant causalistes et anti-causalistes, de garder à l'esprit ces distinctions entre les événements qui sont des faires et ceux qui n'en sont pas, entre les faires *simpliciter* et les actions, et finalement entre les actions intentionnelles et les actions inintentionnelles. Il n'a pas été fait mention d'une distinction que l'on retrouve souvent dans les discussions de philosophie de l'action, celle existant entre les actions volontaires et les actions involontaires. (Cette distinction se trouve déjà dans l'Ethique à Nicomaque d'Aristote; voir aussi Ryle, 1949; Anscombe, 1957; Ginet, 1990.) De l'acceptation de cette distinction dérive la question de savoir si toutes les actions intentionnelles sont des actions volontaires, et, inversement, si toutes les actions volontaires sont des actions intentionnelles. L'usage, sur ce point comme sur tant d'autres, varie largement selon les auteurs. Davidson ne s'explique guère sur le sujet.²⁰ Comme il le fait pour les termes 'intentionnel' et 'inintentionnel', il applique 'volontaire' et 'involontaire' aux actions particulières, selon les descriptions sous lesquelles elles tombent, non aux événements pris en eux-mêmes, ni à toutes les actions de certains types. Il reprend (vraisemblablement) le point de vue d'Anscombe (1957, pp.89-90) et affirme qu'il y a des actions qui sont intentionnelles – et volontaires, ajouterai-je compte tenu du contexte – d'autres qui sont volontaires mais inintentionnelles²¹, et d'autres encore qui sont inintentionnelles et involontaires. Les

²⁰ Un argument de la note 2 de l'article de 1963 (p. 5), utilise cette distinction sans qu'elle ait été présentée. Le terme 'volontaire' est repris dans 1967b (p. 106), pour indiquer que les nuances de signification entre des expressions comme 'volontairement' et 'délibérément' ne relèvent pas de son objet d'étude.

²¹ Davidson utilise indistinctement ici 'inintentionnel' et 'non intentionnel'. Je m'en tiens à 'inintentionnel', qui est le terme que j'emploie depuis le début par opposition à 'intentionnel'. Je réserve 'non intentionnel' pour les faires à propos desquels la question de l'intentionnalité a été résolue définitivement de manière négative, c'est-à-dire les faires *simpliciter*.

rapports entre l'intentionnel et le volontaire, pour Anscombe, tombent sous l'une ou l'autre des quatre catégories suivantes. D'abord, sont volontaires plutôt qu'intentionnels les mouvements du corps face à l'occurrence desquels se pose la question "Pourquoi?" lorsque l'agent répond qu'il ne s'agissait que d'un geste machinal (*fiddling, casual movement*), ou lorsque ces mouvements ne sont pas ceux vers lesquels il dirigeait son attention bien qu'il lui soit possible de les recomposer sur demande (par exemple, les mouvements qu'ont fait ses doigts pour nouer un lacet). Ensuite, sont volontaires et inintentionnels les résultats d'une action intentionnelle qui sont prévus, admis, mais non souhaités, ou plus largement, non justifiés par des raisons. Quand je fais des gammes afin d'améliorer ma technique à la flûte en sachant que, ce faisant, je vais déranger les voisins, l'action que j'accomplis, en tant qu'action de déranger les voisins, n'est pas une action intentionnelle, mais c'est une action volontaire puisque j'accepte le fait que j'embête les voisins et que je n'empêche pas que cela se produise en m'abstenant de pratiquer mes gammes. En troisième lieu, il y a des actions volontaires non intentionnelles (et non plus simplement inintentionnelles), celles dans lesquelles un agent se laisse entraîner parce qu'elles lui plaisent, bien qu'il ne les ait pas initiées. L'action de celui qui se laisse soulever par les vagues au bord de la mer illustre un cas de ce genre. La dernière catégorie regroupe les actions qui sont à la fois volontaires et intentionnelles. Toutes les actions intentionnelles appartiennent à celle-là car, toutes, elles sont volontaires.

Des actions qui tombent dans la deuxième catégorie, Anscombe remarque qu'elles peuvent être dites non seulement inintentionnelles mais involontaires si l'agent regrette sincèrement que son action ait semblable résultat – lorsque, par exemple, il accomplit à contrecœur une action malgré qu'elle ait des conséquences qu'il déplore. A propos des actions couvertes par la troisième catégorie, d'autre part, elle concède qu'on

peut les considérer non seulement comme volontaires mais aussi comme intentionnelles si l'agent pouvait les éviter alors qu'il s'est abstenu de le faire. Des actions intentionnelles et volontaires, elle dit, finalement, qu'elles peuvent parfois apparaître involontaires lorsque l'agent a été forcé de les accomplir.

Devant cette classification et les flottements qu'elle autorise, on peut se demander ce qu'ont en commun ces actions regroupées sous l'étiquette 'volontaire', si tant est qu'elles aient quelque chose en commun. Chez Anscombe, une action est dite volontaire si, sous la description sous laquelle elle est rapportée, elle correspond à l'une ou l'autre de ces caractérisations, du reste non équivalentes: l'agent accepte ou consent à ce que son action ait le résultat décrit; il n'est pas contraint à l'accomplir; connaissant d'avance le résultat qu'elle entraînera, il ne le déplore pas; il était en mesure d'agir de manière à l'empêcher s'il s'y opposait. Devant la diversité des usages auxquels se prête le terme 'volontaire', les remarques d'Austin (1956-7) et de Fitzgerald (1961) selon lesquelles on aurait tort de considérer que 'volontaire' et 'involontaire' sont des notions dichotomiques méritent d'être examinées de plus près. Selon Austin,

'Le contraire', ou plutôt 'les contraires', de 'volontaire' pourraient être 'sous une contrainte' de quelque nature, menace, obligation ou pression induite; le contraire de 'involontaire' pourrait être 'délibérément', 'à dessein' ou quelque chose de semblable. (p. 191)²²

Qui plus est, note-t-il, les catégories ne sont pas exhaustives puisqu'il existe également des fautes qui ne sont couverts ni par l'une ni par l'autre. Ces fautes, que je dirai non volontaires, sont ceux auxquels, dans une situation particulière, il paraît non indiqué de

²² "The 'opposite', or rather 'opposites', of 'voluntarily' might be 'under constraint' of some sort, duress or obligation or influence; the opposite of 'involuntarily' might be 'deliberately' or 'on purpose' or the like."

prêter soit un aspect volontaire, soit un aspect involontaire, par exemple, l'action de feuilleter distraitemment un magazine dans la salle d'attente d'un dentiste. Il semble également approprié de considérer que les actions accomplies par erreur, ignorance ou inadvertance tombent dans cette troisième catégorie. Dans des cas de ce genre, et ils sont nombreux, il est aussi inexact de dire qu'une action est accomplie à dessein qu'il le serait de la croire accomplie sous contrainte. (Les intuitions sur le langage ordinaire peuvent varier à ce propos. Les miennes rejoignent celles d'Austin (*ibid.*, pp. 191-193) pour qui de telles actions ne forment pas une sous-catégorie des actions involontaires.)

Si les commentaires d'Austin, et ceux de Fitzgerald qui s'en rapprochent, peuvent donner à penser qu'il vaudrait mieux faire l'économie des notions d'action volontaire et d'action involontaire, semblable conclusion m'apparaît excessive. Quelques malentendus doivent, certes, être dissipés pour rendre ces notions utiles. D'abord, même si 'volontaire' et 'involontaire' s'entendent de plusieurs façons et s'opposent l'un à l'autre de diverses manières qui ne peuvent être assimilées les unes aux autres, les sens que prend chaque notion ont suffisamment 'd'air de famille' pour être regroupés, dans l'esprit du passage d'Austin cité plus haut (et en forçant un peu les conclusions qu'Austin lui-même en tirait), en deux ensembles exclusifs. Les actions volontaires sont celles accomplies à dessein ou de plein gré (c'est-à-dire avec l'approbation de l'agent²³), et les actions involontaires celles accomplies sous une contrainte quelle qu'elle soit (sauf sous coercition physique ou impératifs physiologiques, comme je l'explique à l'instant). Le mode de partition ne suit pas à la lettre ce qu'Austin écrit. En choisissant d'employer 'de plein gré' de préférence à 'délibérément', on évite que les actions volontaires soient associées à des actions accomplies après un calcul réfléchi de leurs tenants et aboutissants. Quand une action

²³ Approuver implique davantage qu'un accord tacite. Cela demande une prise de position nette en faveur de quelque chose, laquelle peut, bien sûr, être instantanée et contemporaine à l'action.

est accomplie volontairement, on est en droit de supposer qu'elle reçoit l'assentiment de l'agent (qu'il y consent favorablement et non à son corps ou à son coeur défendant), mais cela n'implique pas qu'elle soit le fruit d'un processus délibératif.

Cette caractérisation procède en regard de traits qui ne sont pas la négation l'un de l'autre: le fait qu'une action ne possède pas la marque caractéristique d'un des ensembles n'est qu'une condition nécessaire à ce qu'elle soit membre de l'autre ensemble. Il en découle que l'on ne peut tenir que toutes les actions sont soit volontaires soit involontaires, comme elles sont ou intentionnelles ou inintentionnelles. Les actions qui ne sont pas accomplies sous contrainte ne sont pas toutes volontaires et celles qui ne sont pas accomplies de plein gré ne sont pas toujours involontaires. Il demeure un troisième ensemble, regroupant d'ailleurs la majorité des actions, celui des actions à propos desquelles la question de la contrainte ou de l'approbation ne se pose pas, les actions non volontaires. Dans un même ordre d'idée, puisque la différence entre le volontaire et l'involontaire passe essentiellement entre ce qui est accompli de plein gré et ce qui est accompli sous contrainte, les qualificatifs 'être volontaire' et 'être involontaire' ne s'appliquent qu'aux actions, non aux faires *simpliciter*. Un organisme ne peut sursauter avec son approbation ni être contraint à ronfler. Pour cette raison, tous les faires *simpliciter*, en plus d'être non intentionnels, sont non volontaires.

Par ailleurs, et contrairement à ce que soutient Fitzgerald (pp. 129 *sqq.*) qui reprend au langage juridique l'acception de ces notions sans discuter si l'usage qu'en fait le droit est consistant avec une théorie philosophique générale de l'action, il ne saurait être question d'action involontaire s'il y a contrainte externe au sens de coercition physique (lorsqu'un tiers a saisi la main de l'accusé et l'a appuyée sur le bouton qui a déclenché l'explosion de la bombe), ou s'il y a contrainte interne au sens d'impératif

physiologique (perte ou absence de contrôle des mouvements du corps, lors d'une crise d'épilepsie ou pour toutes ces fonctions physiologiques qui s'effectuent d'elles-mêmes). Pour en arriver à admettre qu'il fait sens de retenir une telle notion d'action involontaire, Fitzgerald paraît suivre la tradition aristotélicienne et accepter la conclusion d'Aristote (Ethique à Nicomaque, livre 3, chap. 3, 1111 a 22-23), lorsque celui-ci écrit que "l'acte volontaire semble être ce dont le principe réside dans l'agent lui-même connaissant les circonstances particulières au sein desquelles son action se produit".²⁴ Un organisme n'étant pas, tel qu'on l'entend ici, le principe (moteur) des mouvements saccadés de son corps lorsqu'il est secoué par une crise d'épilepsie, ou du mouvement de sa main lorsqu'elle est manipulée par plus fort que lui, on aurait affaire, dans des cas de ce genre, à des actions involontaires. Que cette conception est indéfendable apparaît nettement dès que l'on remarque qu'elle est liée à une double contradiction. D'une part, elle est inconsistante avec la notion même d'action. En effet, toute action a un agent 'pour principe', au sens où il n'est question d'action que pour ces événements qui sont des faires, c'est-à-dire qui manifestent une disposition de l'organisme. Si l'on veut introduire une distinction entre le volontaire et l'involontaire, on ne peut considérer que 'volontaire' signifie ultimement 'être le principe de sa propre action'. Parler d'action involontaire dans un tel contexte est une contradiction dans les termes. Les cas de coercition physique et de perte ou d'absence de contrôle corporel que Fitzgerald classe parmi les actions involontaires n'en sont pas, tout simplement parce que ce ne sont pas des actions. Ce sont ou des événements qui adviennent à un organisme sans que ne soient satisfaites les contraintes posées sur les faires, ou des faires *simpliciter*, c'est-à-dire des faires toujours considérés comme non volontaires parce qu'ils ne peuvent ni être accomplis sous contrainte, ni être accomplis de plein gré.

D'autre part, cette façon de concevoir la distinction entre action volontaire et

²⁴ Cette interprétation découle de Thomas d'Aquin, Summa Theologiae, Prima secundae, q. 6, art. 1.

action involontaire a elle-même pour conséquence une autre contradiction. Elle oblige qui l'entérine à affirmer que, sous une même description, une action peut être dite à la fois volontaire et involontaire. D'après l'exemple d'Aristote, un capitaine forcé par la tempête de jeter sa cargaison par dessus bord agirait involontairement en ce qu'il n'a d'autre choix que de se résigner à agir de la sorte pour sauver sa vie et celle de son équipage, mais il agirait aussi, et avant tout, volontairement parce qu'il serait lui-même le principe de sa propre action. S'il est aisément acceptable qu'une action soit volontaire sous une description et involontaire sous une autre, il est, par contre, inadmissible qu'une classification ait pour résultat qu'une action puisse être l'un et l'autre sous la même description. Compte tenu des précisions que j'ai apportées plus haut, cependant, l'action du capitaine, dans l'exemple d'Aristote, ne peut être classée que parmi les actions involontaires. C'est une action, puisque le capitaine 'en est le principe', et elle est involontaire parce qu'elle est accomplie sous contrainte, cette contrainte consistant, en l'occurrence, dans la menace de mort que la tempête fait peser sur lui et sur son équipage (que la contrainte vienne d'un autre organisme, humain ou animal, ou de phénomènes naturels, le problème est le même).

Pour terminer ces remarques visant à dissiper les malentendus qui entourent la distinction entre 'volontaire' et 'involontaire', j'ajouterai que, dans toutes les discussions où il est intéressant d'employer cette distinction, on prête une dimension conative aux notions qu'elle partage. Dans la mesure où, pour l'attribution de responsabilité, une notion de volonté à laquelle est attaché un aspect conatif entraîne un jugement différent selon que l'agent veut (agréé) ou non les résultats de son action, il est plus fécond d'adopter cet usage, notamment dans le cadre de certaines problématiques en philosophie du droit ou en éthique. En philosophie de l'action, s'il n'était question de volonté qu'en un sens cognitif, celui en regard duquel Kant écrivait

que l'agent qui veut la fin veut les moyens, même les actions accomplies sous contrainte seraient volontaires. Le capitaine 'veut' (a la volonté de) perdre sa cargaison, parce qu'il veut rester en vie. Néanmoins, pareil usage aurait pour conséquence de faire perdre son sens à la notion d'action involontaire. Les faires qui ne seraient pas accomplies volontairement seraient ou des actions non volontaires, c'est-à-dire des actions pour lesquelles la volonté de l'agent n'est pas en jeu, ou des événements qui adviennent à l'organisme contre son gré. (Cette suggestion de s'en tenir au sens conatif des notions d'action volontaire et d'action involontaire n'enlève rien à l'analyse kantienne, laquelle traite d'une autre question.)

Ces clarifications apportées, revenons maintenant au problème de départ pour examiner, à partir de chacune des catégories mises en lumière par Anscombe, ce qu'il en est du rapport entre intentionnel et volontaire.²⁵ La première catégorie, chez Anscombe, comporte des cas d'action qu'il faudrait dire volontaire plutôt qu'intentionnelle. En introduisant cette catégorie, Anscombe pense peut-être aux actions préintentionnelles, notion que la discussion de la section précédente a exclue. Toutefois, même en concédant cette notion pour les besoins de l'argumentation, la catégorie paraît *ad hoc*. Les actions qu'elle englobe sont des actions pour lesquelles l'agent peut répondre à la question "Pourquoi?" en donnant des raisons. Aussi, rien ne justifie que de telles actions ne soient pas considérées comme intentionnelles, auquel cas elles sont comprises dans la quatrième catégorie. Tel est sûrement le cas des mouvements que fait l'agent sans y penser. Ils n'ont acquis leur caractère routinier qu'après avoir été effectués avec attention moult et moult fois. Que l'agent les accomplisse, à partir d'un certain moment, sans y faire attention n'est pas un critère en regard duquel juger de leur caractère intentionnel dans une situation donnée. Quant aux

²⁵ Ma discussion suit une ligne d'argumentation qui ne respecte pas l'ordre dans lequel Anscombe a présenté sa classification.

gestes nerveux, il est douteux qu'il s'agisse d'actions et non de faires *simpliciter*, mais même si l'on maintenait qu'il s'agit d'actions inintentionnelles, ce sont sûrement des faires auxquels la distinction ne s'applique pas, c'est-à-dire des faires non volontaires.

Par ailleurs, compte tenu de la définition que j'ai donnée de l'action, il paraît difficile de soutenir qu'il y a des actions non intentionnelles qui soient volontaires, comme le suppose la présentation de la troisième sorte de cas mentionnés par Anscombe. Ceci parce qu'il n'y a tout simplement pas d'actions non intentionnelles: si une chose advient à une personne sans qu'elle joue un rôle d'agent, on ne peut parler d'action, et, dans certains cas, il ne faut pas même tenir l'événement pour un faire. Un ballon peut être soulevé par les vagues, mais on ne dira pas que le ballon agit ni fait quelque chose. Être soulevé par les vagues, même lorsque la chose soulevée est une personne, n'est ni une action ni un faire: c'est un événement qui advient à l'organisme en tant qu'il est assimilable à la matière inanimée, non une manifestation d'une de ses dispositions. Ce n'est pas davantage volontaire, puisque cette caractéristique est réservée aux actions. Si, toutefois, se sentant soulevé par les vagues, l'agent a envie de se laisser emporter, alors on a affaire à une action intentionnelle, puisque l'agent fait en sorte de se laisser balloter au gré du courant, et cette action pourra aussi être dite volontaire dans des circonstances où l'agent se laisse aller à dessein.

Le deuxième type de cas identifiés par Anscombe paraît non moins problématique. Cette catégorie regroupe les actions qui sont des résultats indésirables mais prévus d'action intentionnelle que l'agent a décidé de ne pas suspendre. Pour rappeler l'exemple utilisé précédemment, en jouant de la flûte, je dérange inintentionnellement mais volontairement les voisins puisque j'aurais pu éviter de les déranger en ne faisant pas de musique. Mais comment une action serait-elle volontaire

et inintentionnelle? Deux arguments me portent à croire que ces deux caractéristiques sont inconciliables. D'une part, la ligne de pensée conduisant à leur adoption me paraît fautive parce qu'elle fait abstraction de la manière dont se composent les plans d'action les uns avec les autres. Si j'agis de manière à respecter la hiérarchie selon laquelle j'ai ordonné mes actions après avoir pondéré mes désirs et les résultats qu'entraînera leur satisfaction, quelques conséquences inintentionnelles de mes actions intentionnelles deviennent inévitables. La seule façon de soutenir que ces conséquences auraient pu être évitées est de mettre entre parenthèses que nos actions sont ordonnées les unes par rapport aux autres, et que le fait d'accomplir celle qui a été préférée a des incidences sur nos autres actions et sur les événements physiques. J'aurais, bien sûr, pu élaborer un autre plan d'action dans lequel je me serais abstenue de déranger les voisins. Mais si opter pour ne pas importuner les voisins implique devoir me priver de jouer de la flûte, je me retrouve dans une situation pire, à mes yeux, que celle de déranger les voisins. Dans cette mesure, je n'ai 'pas le choix': les autres avenues qui me sont ouvertes empirent mon sort. En ce sens, je suis contrainte de déranger les voisins parce que je n'ai aucune autre option satisfaisante. Un tiers pourra disputer la pondération que j'ai faite des divers éléments en présence, mettre en doute que le bénéfice que je tire de la pratique de la flûte est supérieur au coût que doivent payer les voisins, et discuter de l'importance de la contrainte à laquelle je suis soumise. Si je dois me présenter à un concours le lendemain, il concédera vraisemblablement plus aisément que je sois obligée de pratiquer, si je le fais pour mon seul plaisir, il deviendra plus délicat de trancher la question. Mais, même si un tribunal d'observateurs impartiaux décidait que je ne suis pas dans l'obligation de jouer de la flûte, et que, conséquemment, mon action de déranger les voisins n'est pas involontaire, il serait difficile de la considérer volontaire. Elle serait volontaire si je l'accomplissais de plein gré ou à dessein. Or, dans l'exemple étudié, je ne l'approuve ni ne l'accomplis à dessein, je me borne à constater qu'elle est

une conséquence d'un de mes plans d'action. Que je sache qu'une de mes actions aura telles et telles répercussions, que ces répercussions soient désirables ou indésirables, n'est pas un critère en regard duquel évaluer son caractère volontaire. C'est qu'elle soit accomplie selon mon gré ou que j'y sois contrainte qui détermine que mon action est volontaire ou involontaire. Même si je savais enchanter les voisins à leur faire entendre le Merle noir de Messiaen, cette action serait non volontaire si tel n'est pas mon dessein. De sorte que l'action de déranger (ou d'enchanter) les voisins, si elle est inintentionnelle, doit être tenue, eu égard à la situation, soit pour involontaire soit pour non volontaire.

D'autre part, l'argument qui sert à induire que je ne dérange pas intentionnellement les voisins en jouant de la flûte – je n'ai pas de raisons d'accomplir cette action sous la description 'l'action de déranger les voisins' – engage à dire que je ne le fais pas, non plus, volontairement. Je le fais, certes, sciemment, mais cela n'implique pas que je le fasse de plein gré. Si l'action était accomplie à dessein, j'aurais des raisons de l'accomplir, fût-ce par pure malignité, et, compte tenu de ces raisons, on devrait lui reconnaître, en même temps qu'un caractère volontaire, un caractère intentionnel. Tant que l'on maintient que l'action est inintentionnelle, on ne peut la dire volontaire. Une action accomplie volontairement étant une action accomplie avec l'approbation de l'agent, les croyances et pro-attitudes qui permettent d'affirmer que l'agent l'agrée, du même coup, la rationalisent.

Il ressort ainsi que toute action volontaire sous une description est également une action intentionnelle sous cette description. La converse, à savoir que toute action intentionnelle est volontaire, laquelle sert à constituer la dernière des catégories d'Anscombe, est-elle valide? Imaginons qu'un voleur me menace d'un couteau pour que je lui remette mon argent. Je le ferai, et je rationaliserai mon geste en

disant que je croyais qu'il allait me tuer si je ne le faisais pas et que je préférais conserver la vie à conserver la bourse. Parce que je peux donner des raisons pour expliquer mon action, elle satisfait ce que l'on entend par action intentionnelle. Par contre, dans la mesure où je l'accomplis sous contrainte, elle est un cas exemplaire d'actions involontaires, comme était intentionnelle et involontaire l'action du capitaine se délestant de sa cargaison. Qui plus est, non seulement y a-t-il de tels cas d'action intentionnelle et involontaire, mais il y a, en outre, comme je l'ai déjà signalé, de fort nombreux cas d'action intentionnelle et non volontaire, ceux où ne jouent ni la contrainte ni l'approbation de l'agent. Tous ces cas illustrent qu'Anscombe fait erreur en affirmant que toutes les actions intentionnelles sous une description sont aussi volontaires sous cette description.

Si on élimine la catégorie des actions non intentionnelles et volontaires, et celle des actions inintentionnelles et volontaires, il reste des actions qui sont à la fois intentionnelles et volontaires (jouer de la flûte pour embêter les voisins avec qui je suis en froid en serait une illustration simple), des actions intentionnelles et involontaires (l'action de remettre mon argent au voleur qui me menace), des actions intentionnelles et non volontaires (aller faire une promenade pour profiter de la fraîcheur du soir), des actions inintentionnelles et involontaires (si je dérange les voisins en jouant de la flûte alors que je suis dans l'obligation de pratiquer des gammes pour ne pas échouer l'audition que je passe le lendemain), et finalement des actions inintentionnelles et non volontaires (l'action de celui qui, dans l'exemple de Davidson, alerte un rôdeur en allumant la lumière).

CHAPITRE 5

LE DEBAT ENTRE UNICISTES ET PROLIFIQUES

Les discussions du chapitre précédent ont servi à préciser les notions d'action et de faire *simpliciter* selon une procédure qui a un double intérêt. D'abord, parce qu'elle se moule à l'analyse de la forme logique des énoncés d'action (et de faire), elle éclaire les conséquences philosophiques que l'on peut tirer de cette analyse. Ensuite, d'un point de vue épistémique, parce que les descriptions d'action autorisées suite à ma caractérisation ne peuvent pas toujours être remplacées *salva veritate* par d'autres descriptions du même événement, elle ouvre directement sur la question de savoir s'il est nécessaire de donner des actions des explications d'un type spécifique et si l'utilisation du vocabulaire mental à cette fin est indispensable. Cependant, si la procédure employée doit avoir les mérites qu'elle prétend, il importe, maintenant qu'ont été mis en place les éléments grâce auxquels je soutiendrai que le causalisme de Davidson est une thèse intentionaliste, que je reprenne certaines difficultés mentionnées au passage mais laissées en suspens afin de montrer comment la théorie davidsonienne résiste aux attaques de ses détracteurs. Dans ce chapitre, je m'attacherai essentiellement à l'examen de quelques problèmes suscités par la manière dont Davidson utilise la notion d'événement. Les commentaires développés dans les deux chapitres antérieurs ont utilisé, pour quelques-uns d'entre eux, une thèse qui stipule l'identité des événements qui rendent vraies diverses phrases construites avec

différents prédicats d'action. C'est à la clarification des tenants et aboutissants du débat qui oppose unicistes et prolifiques sur une formulation de cette thèse connue sous l'appellation de 'thèse des descriptions multiples' que sera d'abord consacré ce chapitre. En discutant les unes après les autres les principales positions prolifiques, je préparerai le terrain à l'élaboration de la perspective davidsonienne. Je fournirai ensuite une présentation détaillée de l'unicisme de Davidson en regard de ce que l'étude de la controverse entre unicistes et prolifiques m'aura permis de mettre en lumière. Par la suite, je m'arrêterai à quelques points de sa théorie qu'on a voulu retourner contre Davidson.

Une fois bien comprise la thèse des descriptions multiples, le problème majeur qui persiste est celui de l'individuation des événements. L'individuation d'un événement est présupposée par toute explication ou toute relation causale qui implique cet événement. Qui plus est, de la principale thèse de Davidson en philosophie de l'esprit, celle de l'anomalisme du mental, qui sera exposée dans le dernier chapitre, découle l'affirmation que les occurrences d'actions sont identiques à des occurrences d'événements physiques, chimiques ou neurophysiologiques. Parce qu'on ne peut procéder à la formulation d'énoncés d'identité entre deux événements sans savoir comment individuer ces événements, je préciserai ce qui me paraît être, dans l'état actuel des réflexions sur le sujet, le meilleur critère d'individuation des événements. J'expliquerai en quoi son pouvoir dépasse celui des théories adverses mais indiquerai également ses limites. Finalement, je commenterai les arguments que Goldman fait valoir contre Davidson et démontrerai qu'ils sont sans effet contre celui-ci car la thèse des descriptions multiples porte sur des événements particuliers alors que les expressions dont se sert Goldman pour formuler sa position et ses critiques ne dénotent pas d'occurrences d'événement.

5.1 La portée de la thèse des descriptions multiples

La thèse des descriptions multiples est défendue par ceux que Kaufmann (1984) a appelés les ‘unicistes’ (*‘unifiers’*, d’après Thalberg, 1971) qui comprennent, outre Davidson (1963, 1967b, 1971a, 1971b, 1973a, notamment), Anscombe (1957, 1979) et von Wright (1981c), contre la position des ‘prolifiques’ (*‘multipliers’*)¹, Danto (1965, 1973), Goldman (1970, 1971, 1979), Thalberg (1971, 1972, 1977), Thomson (1971a, 1971b, 1977).² Selon cette thèse, une action peut se voir appliquer plusieurs descriptions intégrant ses conséquences plus ou moins lointaines sans qu’il soit question d’autant d’événements qu’il y a de descriptions différentes de l’action.³ Je ne trahirais pas le propos des pages qui suivent en disant qu’il se résume à la clarification de cette seule affirmation. Pour ce faire, j’articulerai mon argumentation, dans les trois sections qui débutent ce chapitre, autour de trois remarques qui serviront autant à mettre en évidence les points communs aux auteurs qui participent au débat

¹ Les prolifiques ne défendent pas tous la même position: celle de Goldman est la plus radicale, Thomson et Thalberg proposent une thèse modérée, selon laquelle ni l’engendrement simple ni l’engendrement par augmentation (ni l’engendrement conventionnel, chez Thomson) ne multiplient les actions. Les écrits de Danto ne sont pas assez précis pour que je me risque à le situer sur le spectre.

² Kim (1966, 1969, 1971, 1973 1976), Kim et Brandt (1967), Martin (1969a, 1969b), sont moins directement associés à cette controverse mais développent des analyses de la notion d’événement par lesquelles ils se trouvent franchement placés du côté des prolifiques. Diverses questions que soulève cette controverse sont étudiées dans les textes de Beardsley (1975), Vollrath (1975), Richards (1976), Ross (1977), Bratman (1978), Lombard (1978), MacDonald (1978), Castañeda (1979), McCann (1982, 1983), Pfeifer (1982, 1989), Kaufmann (1984), Neuberg (1985).

³ A la lecture de ce chapitre, on devinera que cette thèse vaut aussi pour les faires *simpliciter* et pour les événements qui adviennent à l’organisme puisque tous ces événements peuvent être redécrits en des termes qui intègrent les conséquences qu’ils entraînent en vertu des lois causales sans que l’organisme n’ait à intervenir après l’occurrence du ‘mouvement’ corporel initial. Je m’exprimerai en faisant abstraction de ces deux sortes d’événements impliquant un organisme pour être fidèle à la manière dont les auteurs étudiés présentent leurs positions.

qu'à cerner ce sur quoi ils s'opposent. Insister sur l'un comme l'autre aspect des thèses qui s'entremêlent dans cette controverse est crucial car la situation est à tel point embrouillée qu'il s'est trouvé, à un extrême, des commentateurs pour affirmer qu'il s'agissait d'un faux problème – comme si, unicistes et prolifiques se préoccupant de questions différentes, la querelle n'était que verbale – et, à l'autre, des interprètes pour présenter des arguments en faveur d'une des positions ou des objections contre l'autre alors que les partisans de toutes tendances s'accordent sur ce qu'ils faisaient valoir.

Le premier point que je tiens à noter⁴ est que, telle que présentée plus haut, la thèse des descriptions multiples porte essentiellement sur ce qui, dans le vocabulaire de Goldman, concerne l'engendrement causal des actions. La notion d'engendrement par niveau est au centre de la théorie de l'action de cet auteur. Goldman considère que, lorsqu'à un même moment du temps ou dans un même laps de temps, un agent accomplit un mouvement corporel en raison duquel il satisfera plusieurs énoncés d'action, il existe entre les actions qui comptent parmi les conditions de vérité de ces énoncés une relation très étroite, qui n'a pas son pareil entre événements purement physiques. Parce que, à son avis, cette relation ne peut, ainsi que le prétendent les unicistes, être traitée comme une relation d'identité sans mener à des contradictions (j'explique bientôt pourquoi), il propose de l'analyser en inscrivant certaines des actions cooccurentes d'un agent à l'intérieur de ce qu'il nomme des arbres d'engendrement (1970, chap. 2).

Pour que diverses actions cooccurentes s'inscrivent dans un même arbre, elles doivent, outre être accomplies en même temps et du même coup par l'agent, remplir les deux conditions suivantes. L'une ne doit pas être une partie temporelle de l'autre,

⁴ Neuberger (1985) insiste également sur ce point.

comme l'action de jouer un fa dièse est une partie de celle de faire une gamme de sol majeur; et l'une ne doit pas être simplement cointemporelle à l'autre, comme l'action de lire le journal et celle d'écouter de la musique, qui demeurent indépendantes même lorsqu'elles sont accomplies ensemble parce qu'il est fortuit que l'une soit accomplie 'tout en faisant' l'autre (*while also doing the other*). Les arbres ont à leur source une action de base, c'est-à-dire une action accomplie directement, sans que l'agent ait d'abord à en accomplir une autre⁵. D'action en action, ils se ramifient selon l'une ou l'autre de quatre sortes d'engendrement, l'engendrement causal, l'engendrement conventionnel, l'engendrement simple ou l'engendrement par augmentation. Toutes les relations d'engendrement sont asymétriques, irréflexives et transitives. Des actions engendrées différemment sont susceptibles d'appartenir au même arbre, de sorte que, en raison du caractère transitif de la relation d'engendrement, deux actions peuvent être liées entre elles par plusieurs relations d'engendrement de sortes différentes.

Les relations d'engendrement se distinguent par les critères en regard desquels on juge qu'une action donne lieu à une autre. L'engendrement causal est celui par lequel les actions sont le plus fréquemment reliées. Il est question d'engendrement causal lorsqu'une action est attribuable à l'agent en regard d'un effet d'une ses actions. Les plus classiques exemples de la philosophie de l'action en sont des cas typiques: l'action de celui qui bouge le doigt alors que son doigt touche la gachette d'un pistolet a pour effet le mouvement de la gachette, ce qui autorise à dire qu'elle engendre causalement son action d'appuyer sur la gachette, son action d'appuyer sur la gachette

⁵ La notion d'action de base de Goldman est inspirée de celle de Danto. Danto, cependant, n'accepte pas l'idée que les actions soient rattachées les unes aux autres par une relation d'engendrement. A une distinction entre action de base et action engendrée, il préfère celle entre action de base et action non basale (*non-basic*). Quant aux actions primitives de Davidson, elles ne sont pas assimilables aux actions de base. J'explicitai la position de Danto à la section 5.2, et celle de Davidson aux sections 5.4 et 5.5. Lorsque j'aurai besoin d'une expression neutre pour parler des actions de base des uns et des actions primitives de l'autre, j'utiliserai 'action de départ'.

est la cause de la projection d'une balle, donnant lieu, par engendrement causal, à son action de tirer, son action de tirer a pour effet la pénétration de la balle dans le cœur de son adversaire..., et ainsi de suite jusqu'au meurtre. L'engendrement conventionnel, d'autre part, a pour condition qu'une règle ou une norme stipule que, dans les circonstances, l'action de l'agent compte pour tel ou tel. L'action de l'agent A au temps t de tendre le bras hors de sa voiture à une intersection engendre conventionnellement son action de signaler à t parce qu'une règle de la circulation routière veut que, dans ce contexte, tendre le bras soit un moyen de signaler pour tourner. L'engendrement simple, quant à lui, couvre les cas où les circonstances, abstraction faite des lois causales et des conventions, suffisent à garantir qu'une action compte pour ceci ou cela. Si, à t, l'agent A affirme que p, et qu'il sait que p est faux, l'action de A donne lieu, par engendrement simple, au mensonge de A à t. L'engendrement par augmentation, finalement, précise la manière dont une action est accomplie. Dans ce cas, le fait que l'action engendrée ait une occurrence implique logiquement que l'action qui l'engendre en ait une. Pour reprendre un des exemples de Goldman (1970, p. 28), le salut de A au temps t engendre par augmentation le salut de A d'une voix forte au temps t.⁶

Goldman introduit (1970, p. 21) la notion d'engendrement par niveau en proposant un critère, fiable dans la majorité des cas, qui veut qu'une action soit engendrée par une autre lorsque, dans un énoncé, ces actions sont unies par la locution 'en' ('by' *locution*). Le critère est valide en général, mais pas toujours, puisque, si je

⁶ La classification de Goldman a subi plusieurs attaques (Thomson, 1971a; Thalberg, 1971; Beardsley, 1975; Bratman, 1978; Castañeda, 1979; McCann, 1982, 1983; Pfeifer, 1982, 1989; Bennett, 1988). La notion d'engendrement simple serait *ad hoc*, celle d'engendrement par convention n'aurait besoin de convention que pour son nom, et les contraintes posées sur l'engendrement par augmentation seraient satisfaites par n'importe quelle action engendrée (Goldman (1979, p. 268) concède le caractère problématique de cette dernière catégorie). Bennett (1988, chap. 13) suggère de s'en tenir à une distinction entre engendrement causal et engendrement non causal. Les critiques que je ferai valoir s'appliquent quelle que soit la manière dont on partage les relations d'engendrement.

parle en dansant, les deux actions unies par la locution 'en' ne sont que cotemporelles et demeurent indépendantes l'une de l'autre. Qui plus est, le 'en' n'établit pas à coup sûr de relation asymétrique et irréflexive entre actions, comme l'illustre encore "je parle en dansant". Cet emploi de la locution n'est donc pas pertinent dans le cadre des discussions qui m'occupent. L'usage de la locution 'en' auquel pense Goldman quand il formule ce critère se limite plus spécifiquement à celui qu'elle a dans les énoncés où elle sert à établir une relation moyen-fin, et je m'en tiendrai aux cas où elle remplit une telle fonction. Le critère n'est toutefois pas uniquement trop englobant, il est aussi trop restrictif car, dans les cas d'engendrement par augmentation, la locution 'en' est inapplicable (p. 29): A ne salue pas d'une voix forte en saluant. D'aucuns pourrait voir là un indice qu'il est contre-intuitif d'affirmer que le salut de A au temps t n'est pas la même action que son salut d'une voix forte au temps t. La définition des événements adoptée par Goldman l'empêche cependant de tirer cette conclusion. Un agent qui exemplifie les propriétés 'saluer' et 'saluer d'une voix forte' à un moment du temps exemplifie deux propriétés différentes car, selon Goldman (1970, p. 13), deux propriétés sont identiques si et seulement si elles sont exprimées par des expressions synonymes. Mais Goldman (1970, pp. 29-30, 1971, p. 774) fournit aussi à l'encontre de cette conclusion quelques arguments acceptables que l'on retienne ou non sa manière de définir les événements. D'une part, il semble que, même dans les cas d'engendrement par augmentation, l'action engendrée et l'action qui l'engendre n'ont pas toutes leurs propriétés en commun, ainsi que l'exige la loi des indiscernables de Leibniz pour justifier l'affirmation que deux événements ou objets sont identiques: il est approprié que A salue lorsqu'il rencontre un ami, par contre, qu'il salue d'une voix forte peut être une impolitesse⁷. Ensuite, la relation entre les deux actions n'est pas symétrique, alors

⁷ Autrement dit, les deux actions se différencient tant par leur propriété constitutive (saluer et saluer d'une voix forte), exemplifiée par l'objet, que par les propriétés qu'elles-mêmes exemplifient (être appropriée et être impolie). Cette distinction entre propriété constitutive et propriété exemplifiée a été

que la relation d'identité l'est: le salut de A engendre le salut de A d'une voix forte, mais l'inverse est faux. L'irréflexivité de cette relation la range d'ailleurs également plutôt du côté des relations d'engendrement que de celui de la relation d'identité. Finalement, les deux actions ne peuvent être traitées comme si elles étaient identiques parce qu'elles ne paraissent pas inscrites dans la même chaîne causale (chez Goldman, les raisons sont les causes de l'action). Les raisons qui conduisent A à saluer – d'avoir reconnu son ami B – ne sont pas les mêmes que celles qui l'amènent à saluer d'une voix forte – le bruit qui règne dans la salle de réception où il rencontre B. Les actions n'auront pas, non plus, les mêmes conséquences: B ne sera pas offusqué d'avoir été salué par A, il le sera d'avoir été salué d'une manière qui manquait de discrétion.

En ce qui concerne l'analyse des relations entre actions, les trois dernières sortes d'engendrement par niveau ne provoquent pas des difficultés de même nature qu'en suscite l'engendrement causal. Il y a, certes, pour tous les cas d'engendrement, multiplication du nombre d'événements à mesure que s'allonge la séquence d'actes engendrés. Dès que l'on considère qu'un événement est l'exemplification d'une propriété par un objet (ici un agent) à un moment du temps, il suffit d'attribuer une nouvelle propriété à l'agent pour qu'il accomplisse, au même moment *t*, une nouvelle action. En vertu de la définition de la notion d'événement, l'action particulière qu'est l'assertion que *p* par A à *t*, et celle qu'est le mensonge de A à *t*, sont deux actions différentes puisque A exemplifient des propriétés différentes. De même, 'saluer' et 'saluer d'une voix forte' n'étant pas des expressions synonymes, quand A exemplifie chacune à *t*, il accomplit (au moins) deux actions à *t*.

La question de la multiplication du nombre des événements à laquelle conduit la position prolifique est, toutefois, mineure, comme l'ont reconnu, à plusieurs reprises,

présentée à la section 4.4. J'y reviendrai brièvement à la section 5.6.

ceux qui se sont intéressés au problème de l'individuation des événements. Ce n'est pas le nombre d'actions accomplies qui est au centre du litige. Davidson (1969, p.180) constate qu'on ne peut pas davantage répondre à la question "Combien y a-t-il d'événements qui ont eu lieu depuis Noël?" qu'on ne peut dénombrer les objets qui sont dans la pièce, et Goldman (1971, p. 773) lui fait écho. (Voir aussi Anscombe, 1979, p. 225; Hornsby, 1979, p. 196.) S'il faut fournir un critère général d'individuation des événements (point dont l'importance demeure litigieuse), cela ne signifie pas qu'il faille donner une méthode de calcul pour dénombrer chacun des événements qui se produit. Mais voici que, face à quelques-uns des critères standards qui valent pour les objets, et que d'autres jugent devoir être satisfaits aussi par les événements, l'engendrement causal pose une difficulté spécifique. Dans les cas d'action engendrée causalement, il paraît, en effet, y avoir une différence entre la localisation spatio-temporelle de l'occurrence de l'action de départ et celle de chacune des actions dérivées⁸, les actions dérivées ne se matérialisant qu'après que se soient réalisés, selon l'ordre de la séquence causale, tels ou tels effets de l'action de départ, et à l'endroit où ces effets se sont réalisés. Si cette affirmation est correcte, unicistes comme prolifiques se retrouvent dans une situation embarrassante, mais pour des raisons divergentes. Les prolifiques, d'une part, qui maintiennent que les deux événements sont différents, ne voient pas leur critère d'individuation mis en péril. Ils n'en sont, néanmoins, pas pour autant tirés d'affaire car ils rencontrent, comme nous le verrons, de nombreuses difficultés à situer spatio-temporellement les actions dérivées. Les unicistes, quant à eux, semblent en beaucoup plus mauvaise posture. Ils affirment l'identité d'événements dont la localisation spatio-temporelle diffère apparemment, bien que, lorsque l'on remarque une différence de localisation spatio-temporelle entre deux événements (ou

⁸ J'utilise 'action dérivée' lorsque j'ai besoin d'une expression neutre pour parler des actions que Goldman appellerait engendrées, Danto non basales, et Davidson non primitives.

objets, le cas échéant), on s'accorde généralement d'emblée pour reconnaître que l'on est devant plusieurs événements (ou objets). Pour aucune des actions engendrées selon l'une ou l'autre des trois autres sortes d'engendrement, un problème semblable ne se pose parce que les actions dérivées sont clairement cooccurentes à l'action de départ. A saluer fort au temps et lieu où il salue (engendrement par augmentation), il parle au temps et lieu où il salue (engendrement simple), il dit 'bonjour' au temps et lieu où il salue (engendrement conventionnel). En regard de leurs seules propriétés spatio-temporelles, les actions engendrées de l'une de ces trois façons ne se distinguent pas de l'action qui les engendre. Ces cas d'actions engendrées simplement, conventionnellement ou par augmentation laissent la latitude d'individuer les actions de départ et les actions dérivées grâce au critère de localisation spatio-temporelle sans provoquer d'anomalies. Mais les cas d'engendrement causal paraissent interdire le recours à un tel critère, qui vaut pourtant habituellement pour l'individuation des objets. Or si les actions ne satisfont pas ce critère, dans une perspective à la Davidson où il n'est pas, non plus, question d'analyser les événements en termes d'entités plus élémentaires, et où les éventuelles propriétés exemplifiées par l'agent sont hors de propos pour leur individuation, les critères susceptibles de servir à individuer les actions restent fort peu nombreux.

Les problèmes d'individuation des événements posés par l'engendrement causal des actions ont ainsi donné lieu à l'élaboration et à la défense de la thèse des descriptions multiples, qui porte ce nom conformément à la façon dont Anscombe (1957, § 23) l'avait elle-même introduite, en formulant le désormais célèbre exemple de l'homme qui bouge le bras, pompe de l'eau, remplit le réservoir, et empoisonne les habitants de la maison, cas typique d'engendrement causal à la Goldman. (Ceci bien qu'Anscombe (1979, pp. 221-223) émette des doutes quant à la nécessité de disposer d'une théorie de l'individuation des événements avant d'utiliser cette locution.) En

considération des difficultés à localiser spatio-temporellement les actions, cette thèse s'est vue opposer toute une série de contre-exemples tournant autour de casse-tête semblables au suivant: Quand et où Alvin a-t-il tué Donald, sachant qu'il lui a troué la peau de plusieurs coups de couteau un beau vendredi soir du mois de mai, à minuit, sur le campus de l'Université de Stanford, que Donald est décédé à l'hôpital samedi à midi, et qu'Alvin s'est lui-même fait descendre par Ernest et Brian, les copains de Donald, samedi matin vers trois heures? Au temps et lieu où Alvin a poignardé Donald, soit douze heures avant la mort de Donald, ou au temps et lieu de la mort de Donald, soit neuf heures après qu'Alvin lui-même soit mort? (L'argument se trouve d'abord chez Davis, 1970; il est repris, parmi d'autres, par Goldman, 1971; Thomson, 1971b; Bennett, 1973; Richards, 1976; Macdonald, 1978.) La question ne manque pas de piquant et, avant de vous donner la réponse, je ferai durer le suspense le temps de faire les deux autres remarques annoncées. Comme je l'ai mentionné toutefois, si ce problème donne du fil à retordre aux unicistes, les prolifiques ne sont pas moins embêtés, eux qui, parce qu'ils soutiennent que les coups de poignard et le meurtre sont des actions différentes, en viennent à répondre qu'Alvin a tué Donald alors qu'il était lui-même décédé.

5.2 Relation causale et engendrement causal

Le second point à clarifier en ce qui concerne l'affirmation que la thèse des descriptions multiples porte sur ces descriptions d'action qui intègrent les conséquences de l'action primitive est précisément celui de savoir entre quoi et quoi valent les relations causales en regard desquelles on en vient à parler de résultats et de conséquences de l'action. Qu'est-ce qui joue ici le rôle de causes, et de quels types sont les effets qui découlent de ces causes? Les remarques terminologiques faites un peu

plus haut laissent déjà supposer que l'unanimité est loin d'être acquise sur ces questions. Afin d'y répondre, quelques mots s'imposent d'abord pour préciser en quoi une action est différente de son résultat, et en quoi le résultat peut lui-même être considéré comme différent des conséquences auxquelles il donne lieu. L'origine de cette tripartition se trouve chez von Wright (1963a, pp. 39-41; voir aussi 1971, pp. 66-68). Selon lui, la différence entre une action et son résultat est celle existant entre l'accomplissement comme tel de l'action par l'agent et l'état de choses⁹ ou l'événement qui en dépend immédiatement. Si j'ouvre la fenêtre, l'action que j'accomplis est celle d'ouvrir la fenêtre, tandis que l'ouverture de la fenêtre (l'événement physique) ou qu'elle soit ouverte (l'état de choses) en est le résultat. La différence entre le résultat et les conséquences d'une action, quant à elle, passe entre ce qui est accompli directement et ce qui est accompli en faisant autre chose (entre ce qui est fait et ce qui est entraîné, dans la terminologie de von Wright). Si, en ouvrant la fenêtre, j'aère la pièce, l'ouverture de la fenêtre, qui est l'événement physique résultant de mon action, a pour conséquence le changement d'air dans la pièce. Entre les résultats et conséquences des actions existent un lien de causalité que von Wright analyse en termes de conditions nécessaires et/ou suffisantes. La distinction entre résultat et conséquences est, cependant, relative au point de vue adopté puisque l'ouverture de la fenêtre peut être la conséquence du résultat de l'action de tourner la poignée. La chaîne se termine ultimement par des actions qui sont accomplies sans le moyen d'autres actions, que von Wright, comme Danto et Goldman, nomme actions de base.

⁹ La distinction entre l'action et l'événement qui en résulte est celle qui importe pour mon propos. Comme je l'ai déjà mentionné, il n'y a pas d'états de choses dans l'ontologie de Davidson. S'il faut spécifier en quoi un événement n'est pas un état de choses, je répéterai qu'un événement est la dénotation d'une description définie, alors que les états de choses de von Wright, qui sont l'exemplification d'une propriété n-adique par n objets (le moment du temps est accessoire, ce qui les distingue des événements à la Goldman-Kim), sont exprimés par des phrases. Une ontologie d'objets peut suffire à rendre compte des dits états de choses.

La distinction entre l'action et son résultat n'est guère problématique et elle est entérinée par la plupart des auteurs, quitte à ce que ceux qui ne voient pas la pertinence d'introduire celle entre résultat et conséquences reformulent la même idée en opposant action et conséquences de l'action. A ce niveau, le problème litigieux concerne davantage la sorte de liens existant entre l'action et son résultat, qui est d'ordre logique, selon von Wright, causal selon Davidson. L'importance d'introduire une distinction entre résultat et conséquence de l'action s'impose d'ailleurs à ceux qui refusent que les liens entre les actions et ce à quoi elles donnent lieu soient tous des liens causaux. (La discussion de ce thème sera laissée en suspens jusqu'au prochain chapitre.)

Pour en revenir au problème de départ, qui concerne ce entre quoi et quoi valent les liens causaux impliqués dans la thèse des descriptions multiples, on aperçoit aisément que, chez von Wright, ces rapports causaux unissent les résultats et les conséquences des actions, non les actions elles-mêmes. Sans entrer dans les détails de l'analyse de la notion de causalité donnée par von Wright à travers son œuvre (entre autres dans les textes de 1971, 1973, 1974 et 1983b, qui en traitent spécifiquement), je signalerai, qu'à elles seules, certaines lignes directrices de cette analyse suffisent à exclure que les relations causales valent entre actions. Dans l'optique de von Wright, la notion d'action est première, et celle de causalité en dérive: les relations causales sont des relations nomologiques qui prévalent entre états de chose ou événements lorsqu'aucune action ne vient en rompre le déroulement naturel. Etablir des liens causaux entre actions, ou entre actions et événements ou états de chose, rendrait l'analyse complètement inopérante. Les actions deviendraient des événements parmi d'autres et on s'expliquerait mal en quel sens il faudrait parler, à propos de ces types d'événements, de rupture dans l'ordre naturel, alors qu'il serait question, pour les autres événements, d'inscription dans la suite de ce déroulement (la section 3.4 donne quelques détails supplémentaires sur cette partie de la théorie de von Wright). Aussi,

pour reprendre l'exemple précédent, si l'aération de la pièce est une action que j'accomplis en ouvrant la fenêtre, ce ne peut être ni l'effet de mon action d'ouvrir la fenêtre, ni l'effet de son résultat. L'effet ou la conséquence d'une action est, à strictement parler (ce que von Wright ne fait pas toujours), celui de son résultat, puisque la relation de cause à effet vaut entre événements ou états de chose, et la conséquence de l'action d'ouvrir la fenêtre n'est pas une autre action – l'aération de la pièce – mais un événement purement physique – le changement d'air dans la pièce (ou un état de choses – l'air dans la pièce est plus frais).

Semblablement, chez Davidson (1971a, p. 55 *sqq.*, 1973a, p. 71, 1985a, 236 *sqq.*, 1987, pp. 37-38), l'action n'est identique ni à son résultat ni à ses conséquences, et les actions n'ont pas, entre elles, de relations causales. Comme il a déjà été mentionné, ce qui, chez Davidson, cause les actions, ce sont le jaillissement (*onslaught*) des croyances et pro-attitudes de l'agent, non d'autres actions. Cependant, la distinction entre résultat et conséquences de l'action n'est pas retenue par Davidson parce que, selon lui, les actions sont des événements et qu'elles ont des relations causales autant avec ce qui est appelé, par von Wright, 'résultat' de l'action (dans ce cas, la relation causale est directe) qu'avec ce qui est appelé 'conséquence' de l'action (dans ce cas la chaîne causale comprend d'autres événements qui ne sont pas des actions). La thèse des descriptions multiples, telle que développée par Davidson, et telle qu'elle se présente, bien que de manière moins élaborée, dans la perspective de von Wright, ne doit donc pas être confondue avec l'étude d'une question fort différente, celle des rapports existant entre les actions, c'est-à-dire, pour poursuivre le même exemple, des rapports prévalant entre l'ouverture de la fenêtre et l'aération de la pièce, dont j'ai dit qu'il n'était pas causal. La thèse des descriptions multiples ne concerne que l'étude du lien qui prévaut entre l'action et ses conséquences, qui, lui, tant pour ceux qui

adoptent une position causaliste en théorie de l'action que pour ceux qui s'y opposent, est d'ordre causal (quels que soient les événements par lesquels ces conséquences sont médiatisées).

Ces dernières remarques offrent les principaux éléments qui serviront aux défenseurs de la thèse des descriptions multiples à soutenir qu'il existe une relation d'identité entre ce que dénotent plusieurs descriptions d'action, tout en maintenant qu'il y a une relation causale entre les événements, différents, qui découlent de cette même action. Avant d'élaborer plus avant les arguments qui les conduiront à cette conclusion, il convient néanmoins de comparer leur position sur les liens causaux impliqués dans la thèse des descriptions multiples à la manière dont les prolifiques utilisent la notion de causalité. Pour une large part, la controverse me paraît, en effet, reposer moins sur la difficulté de formuler une théorie satisfaisante de l'individuation des événements (son indispensabilité peut même être mise en doute), que sur la façon de thématiser la relation causale qui est au centre de la thèse des descriptions multiples.

Chez Danto, il est parfois admis qu'il y a relation causale entre les actions, une action de base étant au début de la chaîne qui mène aux actions non basales (1965, p. 142), et d'autres fois affirmé que les relations causales vont des résultats des actions de base vers d'autres événements, qui seraient des actions de base ou non basales (1973, pp. 106-108). Outre les flottements par lesquels elle est marquée, cette approche soulève un problème insurmontable. La première comme la seconde affirmation sont indéfendables, et pour la même raison. Examinons la formulation qui se trouve dans l'article de 1965 et qui veut que les actions non basales soient causées par des actions de base. Danto se servant de la notion de causalité transitoire telle qu'avancée par Hume, on ne comprend pas comment une action de base, par exemple un

mouvement de la main, pourrait être la cause transitoire de ce que l'agent accomplisse une action non basale, par exemple le meurtre de César. Il est faux que "Le mouvement de la main de Brutus cause le meurtre de César". Et le problème ne tient pas à ce que d'aucuns considèrent les énoncés causaux comme des instances d'une loi, ce qui est, bien sûr, exclu ici, tous les mouvements de la main ne causant pas des meurtres. Le problème est plutôt que ce que cause le mouvement de la main de Brutus, c'est la mort de César, non son assassinat. Si on admettait que les actions de base causent des actions non basales, comment causeraient-elles aussi, et dans le même sens, leurs conséquences matérielles? Selon l'analyse de Danto, elles doivent pourtant le faire, autrement il faudrait soit que les actions soient placées hors du monde, soit introduire une nouvelle notion de causalité, ce qui est contraire à l'esprit de la démarche de Danto. Devrait-on alors assimiler l'action non basale, le meurtre de César, et sa conséquence, la mort de César? Que l'on réponde par l'affirmative ou par la négative à cette question, la difficulté est similaire: comment sera-t-il encore possible de parler d'action non basale? Même une réponse négative conduit à la conclusion que la notion d'action non basale devient superflue. A quoi bon introduire l'idée d'action non basale si, une fois l'action de base accomplie, tout se déroule naturellement, comme dans les cas où les événements considérés ne sont pas des actions? Bien que les actions soient des événements, il ne peut y avoir de relations causales entre de tels événements sans qu'elles soient médiatisées par les croyances et pro-attitudes de l'agent. Une action se conçoit en regard des états intentionnels d'un agent et même, plus spécifiquement, pour un causaliste comme Danto, est causée par le jaillissement de tels états. Cependant, à partir du moment où l'on unit causalement des 'actions' sans passer par le jaillissement de croyances et de pro-attitudes dont elles découlent en principe, il n'y a plus lieu de prêter un caractère actantiel à des événements qui, de toute façon, se seraient produits les uns après les autres en conformité avec l'ordre causal qui régit les événements

purement physiques.

Cet argument pourrait être repris à partir de la deuxième formulation que Danto donne de sa thèse sans en modifier la conclusion. Selon cette seconde formulation, Danto dit de l'événement résultant du mouvement de la main, plutôt que du mouvement de la main lui-même, qu'il cause le meurtre de César. Encore une fois cependant, ce n'est pas le meurtre de César que cet événement cause, mais sa mort. Qui plus est, non seulement cette deuxième approche conduit-elle aux mêmes problèmes que la précédente en ce qui a trait aux actions non basales, mais elle a des répercussions aussi désastreuses sur les actions basales, qui, parce qu'elles peuvent également découler du résultat d'autres actions, se trouvent aussi inscrites dans des chaînes causales où leur caractère actantiel devient non pertinent. A la limite comprendrait-on qu'une analyse ait de telles conclusions si l'entreprise de Danto avait pour objectif de réduire le langage actantiel au langage physique, mais il cherche, au contraire, à rendre compte de l'action *qua* action. De sorte que l'on doit conclure que la perspective de Danto offre une avenue bien peu séduisante à ceux qui jugent inadéquate la position défendue par les partisans de la thèse des descriptions multiples, d'autant que cette dernière thèse est souvent considérée inadéquate précisément parce qu'elle serait elle-même réductionniste dans la mesure où elle assimilerait toute action aux simples 'mouvements' corporels. (Cette interprétation de la thèse est incorrecte, comme il deviendra bientôt clair.)

Goldman constitue un adversaire plus sérieux aux défenseurs de la thèse des descriptions multiples. Chez Goldman (1970, p. 23), il y a relation causale entre l'action et son résultat ou ses conséquences. Comme Davidson, et contrairement à von Wright, Goldman défend une théorie causale de l'action et n'utilise pas la notion de lien logique pour rendre compte du rapport entre une action et les croyances et pro-attitudes

qui lui ont donné lieu, ou entre une action et son résultat, ce qui ne l'oblige pas à maintenir une démarcation entre résultat et conséquences de l'action.¹⁰ Entre les actions, Goldman soutient qu'il y a soit relation causale, soit (pour ce qui nous occupe) engendrement causal. Un type de rapports exclut cependant l'autre (1971, p. 763). Lorsqu'une action en engendre causalement une autre, il n'y a pas de lien de causalité entre elles et inversement. Ce que Goldman a à l'esprit lorsqu'il parle de relation causale entre actions ne doit pas être confondu avec ce dont il est question chez Danto. La notion de relation causale n'est pas celle avec laquelle Goldman analyse les relations entre action de base et action engendrée. A titre d'illustration de relation causale entre actions, Goldman mentionne le cas suivant: l'action de A de verrouiller les portières de sa voiture en oubliant ses clefs à l'intérieur est la cause de son action de casser une vitre pour les récupérer. Dans cet exemple, les actions reliées causalement sont deux actions engendrées, mais rien n'interdit de croire que cette relation puisse aussi valoir entre deux actions de base ou entre une action de base et une action engendrée (le lien causal pouvant aller dans un sens ou dans l'autre).

Cette façon de parler de relation causale entre actions est en accord avec le langage ordinaire, mais elle pose des difficultés dès que l'on tente de préciser en quel sens doit être compris le lien causal dont il est question. Il ne paraît pas, en effet, y avoir, entre les deux actions de l'exemple que je viens de donner, une relation causale transitoire, quelle que soit la manière dont on l'entende lorsque l'on traite des relations causales entre événements physiques. Pour que la seconde action soit accomplie, il ne suffit pas de 'laisser les événements suivre leur cours', comme le dit von Wright. Il n'y a pas, entre les deux événements, de liens nomiques tombant ou sous des lois universelles ou sous des lois statistiques. Verrouiller ses portières en oubliant ses

¹⁰ Goldman précise qu'il y a un lien logique entre pro-attitudes (*wants*, dans sa terminologie) et actions dans le sens suivant: "*It is a logical truth about wants that they tend to cause actions*" (1970, p. 112).

clefs à l'intérieur de la voiture n'est ni une condition nécessaire ni une condition suffisante, ni une condition *INUS*¹¹, pour conduire un agent au bris d'une vitre de sa voiture. Même en supposant, pour les besoins de l'argumentation, que Goldman abandonnerait, en ce qui concerne l'action, chacune de ces analyses de la causalité, et leur privilégierait un modèle anomal (ce que la lecture de ses textes (en particulier, 1970, chap. 6) ne laisse guère présager), l'idée qu'il puisse exister des rapports causaux entre actions pose des difficultés que Goldman sous-estime. Les théories causales de l'action sont dites causales précisément parce qu'elles expliquent les actions en regard des liens causaux prévalant entre les croyances et pro-attitudes et les actions, non entre les actions elles-mêmes. Si l'on souhaite, par ailleurs, maintenir qu'il y a des liens causaux entre actions, ils devront être médiatisés par les états psychologiques de l'agent, faute de quoi l'action conséquente à la première échappera au modèle d'explication. Cependant, à partir du moment où l'occurrence d'événements mentaux devient un intermédiaire indispensable à l'accomplissement de la deuxième action, ce n'est plus à une seule chaîne causale d'événements que nous avons affaire, mais à deux. L'interposition d'états psychologiques d'un agent constitue, en effet, une bonne façon de découper les chaînes causales lorsque l'on souhaite travailler avec des segments d'histoire restreints pour ne pas être obligé d'aller rechercher les ancêtres causaux d'un événement dans la nuit des temps.¹² Non qu'ontologiquement il y ait une coupure, mais parce que, quel que soit le problème envisagé, qu'il concerne l'action ou les événements physiques, il n'y a que quelques morceaux d'histoire qui soient pertinents, morceaux découpés selon des critères dictés par les besoins de l'analyse. En regard

¹¹ Une condition insuffisante mais nécessaire à l'intérieur d'un ensemble non nécessaire mais suffisant de conditions (d'après Mackie, 1974).

¹² Cette suggestion s'inspire de l'analyse de la causalité développée par von Wright (1971, chap. 2, 1974, part. 2 et 3) qui a été présentée plus haut. Elle est moins radicale que celle-ci cependant, puisqu'elle ne voit pas l'action comme une interruption dans le règne de la causalité. Le découpage des chaînes causales ne répond qu'à des impératifs pratiques.

des questions qui m'occupent ici, l'occurrence d'une croyance et d'une pro-attitude, suivie d'une action de base ou d'une action primitive (ou d'une abstension), bien que non suffisante pour juger du nombre de nouvelles chaînes causales d'événements physiques qui se déroulent, est un critère utile pour considérer qu'il y en a au moins une. Goldman pourrait difficilement montrer de fortes réticences face à ces dernières affirmations car elles respectent les intuitions qui sont à la base de sa notion d'arbre d'engendrement et qu'elles préservent l'identité de ces arbres.

En fait, davantage que de l'action de verrouiller ses portières en oubliant ses clefs dans la voiture, l'action de briser la vitre paraît être la conséquence d'un raisonnement pratique grâce auquel l'agent détermine ce qu'il croit être la meilleure façon d'organiser son agir pour parvenir à la fin désirée à un coût raisonnable. L'agent a sans doute examiné la situation et formulé, plus ou moins explicitement, un raisonnement de ce genre: J'ai verrouillé les portières de ma voiture sans me rendre compte que j'avais laissé mes clefs à l'intérieur. Je n'ai pas de double de ces clefs. Il est improbable que je trouve un garagiste à cette heure de la nuit. Si je ne récupère pas mes clefs, je ne pourrai ni me servir de ma voiture ni rentrer chez moi, car la clef de mon appartement fait partie du trousseau oublié. Mais je suis fatigué et désire aller me coucher chez moi dès que possible... Après une suite de considérations similaires (dont plusieurs, restées implicites, devraient être ajoutées pour que le raisonnement soit concluant) l'agent est finalement parvenu à la conclusion que, dans les circonstances, il n'y avait pas de meilleur moyen pour récupérer ses clefs que de briser une des vitres de sa voiture. Il a alors pris la décision de casser une vitre et s'est exécuté. Dans ce raisonnement interviennent des croyances et pro-attitudes, une prise de décision et une mise à exécution d'un plan d'action, autrement dit, un ensemble structuré d'étapes auxquelles l'agent n'est pas physiquement contraint, et qui sont réalisées précisément parce que

c'est un agent plutôt qu'un objet inerte qui est impliqué dans la situation.

Parmi ces étapes figure un énoncé dont l'une des conditions de vérité est la première action. En complexifiant et en allongeant considérablement l'histoire causale conduisant à la seconde action, la première action peut ainsi être mise en rapport avec celle-ci. Tel est le cas en vertu du fait que la relation de causalité est une relation transitive. Si un événement en cause un second, qui en cause un troisième, qui en cause un quatrième, ..., alors le premier cause le xième.¹³ On s'expose, cependant, à bien des malentendus si l'on télescope à l'intérieur d'un seul énoncé tout un réseau de chaînes causales sans prendre la précaution de mentionner que, lorsqu'un syllogisme pratique conduit à un événement, les jaillissements de croyances et de pro-attitudes dont il dépend sont eux-mêmes le fruit d'une conjonction de chaînes causales.

L'énoncé reliant causalement le verrouillage des portières et le bris de la vitre de la voiture paraît, toutefois, avoir d'autres vertus si on lui applique une analyse différente. Pour reprendre une thèse introduite par Vendler (1962, 1965, 1967a, 1967b) et dont l'importance a pris de l'ampleur dans les études récentes, il importe de faire une distinction entre la causalité événementielle, qui est la notion employée depuis le début lorsqu'il est question d'un rapport causal entre une action et ses conséquences, et la causalité factuelle, dans laquelle les *relata* du terme 'cause' ne sont pas des occurrences d'événement mais des faits.¹⁴ Cette affirmation de Vendler se fonde sur le fait qu'il existe deux façons de nominaliser un énoncé: soit en construisant un nominatif parfait (*perfect nominal*), soit en construisant un nominatif imparfait (*imperfect nominal*). Les expressions du premier genre – des descriptions définies telles 'le

¹³ Voir Davidson (1971a, p. 58 et n. 10 et 18), qui explicite et nuance la portée de cette affirmation.

¹⁴ Shorter (1965) discute les positions de Vendler. Davidson reconnaît (1967a, p. 162, n. 11) avoir une dette à leur endroit (les conclusions qu'il tire des données linguistiques sont plutôt voisines de celles du second). Pour une discussion bien étoffée de cette problématique, le lecteur peut se référer à Bennett (1988).

nauffrage du Titanic', 'l'éruption du Vésuve', 'le meurtre de César par Brutus' – ont, syntaxiquement et sémantiquement, toutes les caractéristiques de noms référant à des particuliers spatio-temporellement localisés. Syntaxiquement, elles sont précédées par des articles, elles admettent le pluriel, elles sont modifiées par des adjectifs; sémantiquement, elles sont incluses dans des contextes où il est dit de l'occurrence de l'événement qu'elle a lieu à tel endroit, à tel moment du temps, qu'elle a telle caractéristique, etc..

Les nominatifs imparfaits – 'le fait que le Titanic sombre', 'le fait que le Vésuve fasse éruption', 'le fait que Brutus tue César'¹⁵ – nomment, quant à eux, à l'instar de la phrase qui leur est relative, des faits quand cette phrase est vraie, des états de choses non réalisés lorsqu'elle est fausse (Vendler, 1967a, p. 711; Bennett, 1988, p. 7. Je ferai abstraction des états de choses non réalisés.) Ils n'expriment rien dans une sémantique du genre de celle de Davidson.¹⁶ Ces expressions ne possèdent aucune des propriétés syntaxiques ni sémantiques des nominatifs parfaits. Elles conservent les traits grammaticaux des verbes dont elles sont issues: elles peuvent être niées, modalisées, modifiées temporellement ou par des adverbes. Elles sont enchâssées dans des contextes où il est dit d'un fait qu'il s'est vraisemblablement, probablement, apparemment produit, qu'on l'a appris, qu'on le rapporte, etc..¹⁷

¹⁵ Les exemples de nominatifs imparfaits que j'ai donnés contiennent tous une phrase complète. L'anglais autorise également des nominatifs imparfaits construits avec le gérondif: '*Donald's flipping the switch*', '*John's killing Smith*'. Vendler, comme Bennett, croient que les nominatifs imparfaits qui imbriquent une phrase complète sont synonymes d'un nominatif imparfait construit avec un gérondif. En français, les gérondifs jouent aussi le rôle de nominatifs imparfaits lorsqu'ils sont en contexte: dans 'Pierre, en se moquant, l'a blessée', 'Pierre, en se moquant' est synonyme de 'le fait que Pierre se soit moqué'.

¹⁶ Davidson (1967a, 1967b, 1969, 1970, 1971b) utilise l'argument de Frege-Church pour démontrer qu'il n'y a que deux faits, 'celui qui se produit et l'autre', et en conclut qu'il est préférable d'abandonner la notion de fait. Le cadre de ce travail ne me permet pas d'évaluer cet argument.

¹⁷ Vendler (1962, pp. 8-9; 1967a, p. 708) liste les prédicats qui lui paraissent applicables à chacun.

Dans le cadre de la théorie de l'action, cette distinction entre nominatifs parfaits et nominatifs imparfaits a de nombreuses ramifications. Au niveau ontologique, bien sûr, puisque chacune des catégories linguistiques engage à l'existence d'entités de nature différente; au niveau sémantique, ensuite, parce qu'elle révèle que la catégorie syntaxique des termes que ces expressions encadrent varie avec celles-ci; au niveau épistémologique, finalement, parce qu'elle jette un nouvel éclairage sur la question de l'extensionnalité ou de l'intensionnalité des contextes causaux. Je discuterai plus longuement ces questions à la section 5.7, mais revenir à l'idée de Goldman selon laquelle il peut y avoir des liens causaux entre actions permet déjà d'apercevoir l'importance de la distinction.

En regard de celle-ci, l'exemple précédemment étudié gagne, en effet, à être reformulé à l'aide de nominatifs imparfaits plutôt que de nominatifs parfaits. On obtient alors que ce n'est pas, ainsi que Goldman l'a présenté, le verrouillage des portières de sa voiture par A alors qu'il a oublié ses clefs à l'intérieur qui est la cause du bris d'une vitre par A afin de les récupérer, mais le fait que A ait verrouillé ses portières en oubliant ses clefs dans sa voiture qui a pour résultat qu'il brise une vitre pour les récupérer. La grammaire boiteuse du premier énoncé donne elle-même à penser que la seconde approche est plus conforme à l'usage. Semblable suggestion a néanmoins pour effet que ce ne sont pas des événements particuliers qui sont les entités impliquées dans ce que Goldman dit être une relation causale entre actions: cette relation vaut plutôt entre des phrases ou ce qu'elles expriment. Pour défendable que soit cette approche, elle n'est, au point de vue ontologique, conforme ni avec ce que Goldman avance sur l'action ni avec les théories davidsoniennes.

La formule dont s'est servi Goldman pour rendre compte du lien entre les deux actions est finalement incorrecte à un double point de vue. D'abord, parce qu'elle télescope en une seule chaîne causale des liens entre événements qui relèvent de plusieurs chaînes différentes, ensuite, parce qu'elle confond les événements et les faits, ou, pour ne pas heurter l'ontologie de Davidson, les propriétés sémantiques des descriptions définies et celles des phrases (ce problème, au demeurant, traverse toute l'oeuvre de Goldman). Elle n'a toutefois pas de répercussions désastreuses sur la théorie qu'il avance, et ne l'accule pas, à l'instar de Danto, à une position insoutenable. Il eût mieux valu que Goldman fasse preuve de plus de circonspection, et dise que le fait d'oublier ses clefs à l'intérieur de la voiture est le motif, ou la raison, pour laquelle l'agent a brisé la vitre. Goldman s'exprime d'ailleurs lui-même en termes de raisons et de plans d'action (1970, pp. 78 *sqq.*), en plus de reconnaître l'importance des inférences pratiques dans l'étude des relations entre croyances, pro-attitudes et actions, et de traiter les processus inférentiels comme des processus causaux (pp. 99 *sqq.*). Aussi peut-on s'étonner qu'il mentionne inutilement, parce que trop rapidement, en plus du lien causal entre les processus d'inférence pratiques et les actions, l'existence de liens causaux entre actions, lesquels n'ont pour effet que d'emmêler entre eux les arbres d'engendrement des actions, alors que chacun est le fruit d'un raisonnement pratique différent.

Quoi qu'il en soit du détail de la position de Goldman, il faut surtout éviter de perdre de vue que, dans les cas où une action joue un rôle dans l'histoire causale d'une autre action, elle n'est pertinente qu'en tant que condition de vérité d'un des énoncés qui fait partie du raisonnement pratique qui explique causalement cette action. Elle ne s'inscrit, cependant, dans aucun sens que l'on puisse donner à la notion de causalité transitoire, dans une chaîne causale n'impliquant, après l'occurrence de la première action, que des occurrences d'événements physiques. Or ces chaînes causales

composées uniquement d'occurrences d'événements physiques sont précisément celles qui importent pour la thèse des descriptions multiples, c'est-à-dire celles dont il est question lorsque l'on parle d'intégrer les conséquences de l'action dans la description de l'action primitive. Dans chacun de ces exemples en regard desquels Davidson et Anscombe répètent qu'il y a identité d'action malgré la multiplicité des descriptions parce que l'agent n'a pas à faire quelque chose de plus pour que se réalisent les conséquences de son action primitive, la chaîne causale comprend, à titre de cause, un événement mental qui est le jaillissement des croyances et pro-attitudes qui sont à l'origine d'une action, et, à titre d'effet, un autre événement mental qui est l'action intentionnelle, tous les autres événements étant des événements physiques.

Dès que, en passant d'une chaîne causale à une autre, on construit une histoire causale qui englobe plus d'une action de l'agent, on a, par contre, affaire à une situation dans laquelle l'agent fait, justement, quelque chose d'autre que la première action qu'on lui attribue. Ainsi de l'individu qui, d'abord, ferme la porte de sa voiture en y laissant ses clefs, et, suite à un raisonnement pratique, brise une vitre pour les récupérer. Les unicistes s'entendent avec les prolifiques pour dire qu'il s'agit là de deux actions différentes. De même, les exemples d'action composée, comme la préparation d'une soupe aux légumes, avec lesquels certains (Neuberg, 1985) ont espéré démontrer l'inadéquation de la thèse des descriptions multiples, sont non pertinents pour juger de la validité de cette thèse. Les actions faisant partie d'une action composée ne sont pas liées entre elles comme une cause à ses conséquences. Il n'a jamais été, dans l'esprit de Davidson, de nier que couper des oignons n'est pas identique à couper des carottes. L'action composée qu'est la préparation d'une soupe est identique à la somme des actions qui la composent, non à l'une ou l'autre d'entre elles, comme l'objet qu'est une grappe de raisins est identique à l'ensemble des raisins rattachés au même bout de

branche, non à l'un ou l'autre d'entre eux. Entre les actions composantes, il n'y a pas de lien causal, chaque action découlant de croyances et pro-attitudes de l'agent, non de l'action qui l'a temporellement précédée. S'il faut établir une unité entre ces actions, cela se fera en leur conservant leur individualité et les coordonnant à l'intérieur d'un même plan d'action, non en les identifiant en vertu de la thèse des descriptions multiples.

Poser le problème en ces termes ne donne pourtant pas d'office raison aux unicistes contre les prolifiques. L'énergie que déploient les unicistes pour faire valoir que l'agent n'a rien d'autre à faire que l'action primitive pour que se réalisent les actions dérivées a de quoi surprendre car cette idée est explicitement admise par toutes les parties impliquées dans le débat (je l'ai remarqué à propos de Goldman (1970, pp. 21, 43) en commençant la présentation de la notion d'engendrement par niveau à la première section de ce chapitre; voir aussi Thomson, 1971b, pp. 119, 121, 127; 1977, p. 47; et Thalberg, 1971, p. 786). Le point en litige demeure bien plutôt de savoir si ces actions dérivées, ou, chez Goldman, engendrées causalement (par contraste avec celles reliées causalement) sont ou non identiques à l'action primitive. Opposer, à la suggestion de Hornsby (1979, p. 196) 'identificateurs' (*'identifiers'*) et 'différentiateurs' (*'differentiators'*) aurait probablement été la meilleure façon de fixer, dès le départ, l'enjeu du débat, mais beaucoup d'encre avait coulé avant que celui-ci n'apparaisse clairement.

En résumé, si la première des trois remarques que je voulais faire sur la formulation de la thèse des descriptions multiples a fait ressortir que la controverse entre unicistes et prolifiques concerne essentiellement les actions que Goldman considère unies par des liens d'engendrement causal, par opposition à celles unies par d'autres sortes de rapports d'engendrement, cette deuxième remarque met en évidence

que la notion d'engendrement causal n'est assimilable, ni pour les unicistes ni pour les prolifiques, à une relation causale entre actions. Les critiques adressées à Danto ont montré que les rapports entre actions de base et actions dérivées ne sauraient être analysés avec l'aide de la notion de causalité. Lorsque l'on présente la thèse des descriptions multiples comme stipulant qu'une action peut se voir appliquer plusieurs descriptions englobant ses conséquences de manière plus ou moins large, sans qu'il soit question d'autant d'événements qu'il y a de descriptions différentes des conséquences, on doit donc comprendre que les conséquences ainsi intégrées sont des événements physiques, non d'autres actions. Le premier maillon de la chaîne causale, après le jaillissement des croyances et pro-attitudes, est une action, mais tous les autres événements unis causalement dans cette chaîne n'en sont pas, jusqu'au jaillissement de nouvelles croyances et pro-attitudes qui donneront lieu, par une autre action, à une autre chaîne causale d'événements physiques. Dans le cadre de la discussion de la thèse des descriptions multiples, il est approprié de découper les chaînes causales de manière à ce que chacune ne comprenne qu'une action, unicistes et prolifiques s'opposant essentiellement non sur la partition des chaînes causales, mais sur la nature des relations (non causales) prévalant entre l'action de départ, qui est 'tout ce que l'agent avait à faire' pour être à la source de la chaîne causale, et les autres actions. Là où les unicistes voient des relations d'identité entre actions, les prolifiques tentent, à l'aide de notions, anciennes ou inédites (c'est le cas de la notion d'engendrement par niveau), de rendre compte d'un rapport qui ne peut être causal, mais qu'ils refusent de traiter comme un rapport d'identité.

5.3 Événement et partie d'événement

Passons maintenant au troisième et dernier aspect de la thèse des

descriptions multiples qu'il m'importe de mettre en lumière. Quoique la position prolifique ne soit pas liée à la notion d'engendrement causal, j'ai surtout clarifié le point central du débat en me servant de cette notion. L'approche de Danto, que j'ai déjà exposée, pour insatisfaisante qu'elle soit, témoigne malgré tout du fait qu'il y a plusieurs stratégies ouvertes à qui veut nier l'identité de *descriptum* que maintient la thèse uniciste. Dans le vocabulaire de Thalberg (1971, pp. 785-787, 1977, pp. 14 *sqq.* et chap. 5), j'aurais pu dire que le débat entre unicistes et prolifiques porte sur les actions complexes, c'est-à-dire sur les actions constituées par une action de base (un 'mouvement' corporel) et ses conséquences causales, actions complexes dont Thalberg, mais non les unicistes, dit qu'elles sont différentes de l'action de base.¹⁸ Les actions complexes de Thalberg sont des événements qui se subdivisent en 'micro-événements' (*subevents*), micro-événements qui sont eux-mêmes des événements complets. L'action complexe n'ajoute rien, en termes d'action, à l'une de ses parties, l'action de base. Thalberg (1971, p. 786) écrit, à propos de ces deux actions, qu'il s'agit "d'actions inséparables"¹⁹ et illustre cette affirmation en se servant d'une métaphore, celle du port d'une paire de lunettes. Une paire de lunettes est constituée de la monture et des lentilles. Pourtant, si je place sur mon nez la monture de mes lunettes, je n'ai pas à enfiler autre chose pour porter mes lunettes. La monture n'est pas identique à la paire de lunettes, mais lorsque je la mets, je mets du même coup mes lunettes elles-mêmes. On peut supposer que l'action complexe est ainsi indissociable de l'action de base parce que l'action complexe n'a de dimension actantielle que celle de l'action de base, les conséquences intégrées à cette dernière pour former l'action complexe étant des conséquences physiques. Ceci permet à Thalberg d'affirmer, ainsi que le font Davidson et Anscombe, que l'agent qui accomplit une action complexe ne fait qu'une chose, l'action de base, tout en étant d'accord avec Goldman pour dire que l'action complexe n'est pas

¹⁸ La position de Davis (1970, p. 529) est similaire à celle-ci.

¹⁹ "The act component of an act is not a separate deed."

identique à l'action de base, qui n'en est qu'une partie constitutive. Parce que Thalberg ne distingue pas les actions complexes des actions de base en faisant valoir que l'agent exemplifie une propriété différente, les événements prolifèrent nettement moins dans son optique que dans celle de Goldman.

Cette manière d'aborder le problème m'apparaît, néanmoins, inefficace et incorrecte. Inefficace parce que, en cherchant à se glisser entre les positions des unicistes et des prolifiques plus radicaux, elle ne réussit guère à aller au-delà des intuitions qui poussent à juger celles-ci excessives. Selon cette approche, dans le casse-tête soumis plus haut à la perspicacité du lecteur, Alvin ayant poignardé Donald vendredi à minuit et la mort de Donald étant survenue samedi à midi, il conviendrait de dire que l'action complexe couvre tout ce laps de temps, y compris un segment temporel pendant lequel Alvin n'est plus en vie, parce que les conséquences physiques de l'action de base ne sont pas des actions que l'agent accomplit après coup. C'est là, cependant, une réponse dont ne se satisferait ni un uniciste ni un prolifique. Unicistes et prolifiques s'entendent pour dire qu'il existe une action de départ, et que cette action a des conséquences causales subséquentes. Joindre le tout et le baptiser 'action complexe' ne nous avance pas beaucoup. Si tout ce que fait l'agent se produit au moment de l'action de départ, les actions complexes, en tant qu'actions, ne sont différentes que par un artifice verbal des actions de base qui en sont les constituantes, et il est étrange qu'Alvin ne tue pas Donald à minuit plutôt que pendant douze heures, puisque c'est alors qu'il fait tout ce qu'il a à faire pour le tuer.²⁰ Si on a tendance à reprocher aux unicistes de se débattre avec un meurtrier qui tue Donald longtemps avant sa mort, et aux prolifiques radicaux d'être aux prises avec un assassin qui ne commet son délit

²⁰ Hornsby (1979, pp.,198-200) remarque ce problème chez Thalberg. Un argument similaire est développé par Richards (1976, pp.194-196) contre Davis (1970), pour défendre la théorie de Davidson à partir d'une interprétation de celle-ci qui me semble, cependant, incorrecte.

qu'après son propre décès, Thalberg se trouve nez à nez avec un sadique dont le crime se perpétue pendant des heures, qu'il soit vivant ou mort.²¹ Malgré son intention de mieux coller au sens commun, la suggestion de Thalberg, dès qu'on l'examine de plus près, n'apparaît pas plus efficace (elle est même moins expéditive) que celles des unicistes ou des prolifiques lorsqu'il s'agit de résoudre les difficultés liées à la localisation temporelle (et spatiale) des actions.

Cette solution est, par ailleurs, incorrecte parce qu'elle est inconsistante avec toute analyse de la causalité, les liens causaux valant entre événements disjoints. Si l'action de base et l'action complexe ne sont pas des événements séparés, les conséquences de l'action de base, qui sont une partie de l'action complexe, ne seront pas, non plus, séparables de l'action de base. L'action complexe a une interaction causale avec elle-même ou avec une partie d'elle-même, ce qui paraît, pour le moins, étrange. Pour éviter une telle incohérence, il faut ou bien que les parties d'une action complexe ne soient pas davantage unies par des liens causaux que les verres d'une paire de lunettes à la monture, ou bien que l'action complexe n'ait pas de rapport privilégié avec l'une de ses constituantes et qu'elle soit formée de parties dont chacune est semblablement dissociable du tout. Si l'on choisit la première branche de l'alternative, il faut expliquer en quoi consiste le lien s'il n'est pas causal, ce qui oblige à reprendre la solution dans son ensemble puisqu'elle repose sur une conception de la notion d'action complexe en termes causaux. Si l'on opte pour la deuxième branche, pour autant que l'action complexe tire toujours sa dimension actantielle de l'action de base, il

²¹ Thomson (1971b, p. 123) et Beardsley (1975, p. 270) font face au même psychopathe, et j'espère que, tous les trois, ils s'en tireront mieux qu'à un seul. Beardsley affirme, sans argument, qu'une action peut se perpétuer une fois l'agent mort. Thalberg (1977, pp. 14 *sqq.*) va plus loin, il se met en devoir de défendre cette idée. Cependant, lorsqu'il en vient à admettre (p. 30) que ses arguments l'engagent à tenir qu'un agent pourrait accomplir une action débutant des siècles avant sa naissance, ce qui paraissait douteux devient franchement loufoque.

n'y a d'autre possibilité que de l'identifier à cette action de base, ce qui nous ramène à la thèse uniciste. S'il préfère le prolifisme à l'unicisme, Thalberg pourrait plutôt choisir d'abandonner l'idée que toute la dimension actantielle de l'action complexe lui vient de l'action de base. Mais si les conséquences de l'action prennent une dimension actantielle, il lui sera difficile de continuer à se frayer un chemin en marge d'un prolifisme qu'il jugeait trop radical et voulait éviter. Dans l'une ou l'autre éventualité, l'indispensabilité de la notion d'action complexe est sérieusement compromise.

L'analyse de Thalberg n'est pas sans rapport avec celle de Thomson (1971a, 1971b, et surtout, 1977), bien que celle-ci pousse beaucoup plus loin la sophistication de son modèle. Elle développe une théorie selon laquelle il existe des événements complets qui comportent des parties, lesquelles sont des événements complets occupant un espace-temps plus restreint que l'événement qui les intègre. Sur ces points, son approche ressemble à celle de Thalberg. Elle s'en sépare, cependant, par cette notion de partie, du reste assez vague, qui compte parmi les éléments grâce auxquels elle espère répondre à la question du mode de composition de certains événements. Les événements qui sont des parties d'autres événements ne sont ni la cause ni l'effet de l'événement plus large (1977, p. 63). Quand l'événement plus large est une action et que quelques-une de ses parties sont d'autres actions, Thomson n'est pas vulnérable aux critiques soulevées contre Thalberg et Danto pour autant qu'elle peut expliquer comment chacune des parties qui sont des actions s'organisent entre elles et avec leurs conséquences sans qu'il y ait de relation causale entre les actions. La solution de Thomson à cet égard passe par l'affirmation selon laquelle un des arguments d'un prédicat, tel 'être un meurtre', peut être indifféremment un événement ou un objet (p. 203). Si "Sirhan tue Kennedy en faisant feu sur lui" est vrai, il est vrai aussi qu'un coup de feu de Sirhan sur Kennedy l'a tué. De sorte que le premier de ces énoncés peut

être réécrit (p. 210):

$$(\exists e_1) (\exists e_2) (\exists e_3) [\text{Tue}(e_1, \text{Kennedy}, \text{Sirhan}) \wedge \text{Fait feu}(e_2, \text{Kennedy}, \text{Sirhan}) \wedge \text{Partie}(e_2, e_1) \wedge \{\text{Tue}(e_3, \text{Kennedy}, e_2) \vee e_1 = e_2\}]$$

La relation entre les deux actions est une relation de partie à tout, ce qui exclut qu'il s'agisse d'une relation causale. Reste à savoir quelle est la relation entre l'événement e_1 , le meurtre de Kennedy par Sirhan, et l'événement e_3 . Mais quel est au juste l'événement e_3 ? Le meurtre de Kennedy par le coup de feu de Sirhan? Côté grammatical, l'affaire n'est pas très catholique. Chose bizarre, d'ailleurs, puisque, l'énoncé "Le coup de feu de Sirhan a tué Kennedy" étant grammatical, on s'attendrait à pouvoir en tirer une description définie qui le soit également.²² Même en négligeant cette anomalie, l'événement e_3 demeure bien mystérieux. Quand s'est-il donc produit? Il devrait, d'après l'analyse de Thomson, rendre vrai "Le coup de feu de Sirhan a tué Kennedy". Quand alors ce coup de feu a-t-il tué Kennedy? Au moment où il a été tiré ou au moment où Kennedy est mort? Le pire est ainsi que, malgré sa subtilité, la solution de Thomson laisse entière l'énigme qui est au centre de la controverse entre unicistes et prolifiques. Elle nous ramène tout simplement, après des détours fort compliqués, à la case départ.²³

Si, par contre, il faut plutôt comprendre que le coup de Sirhan a causé la mort de Kennedy, et que e_3 est cette mort, il est douteux que

²² Le français pose souvent problème lorsqu'il s'agit de dériver d'un verbe une description définie, mais cette fois, le malaise est plus général, car l'anglais, avec '*the killing of Kennedy by the shooting of Sirhan*' ne donne pas de meilleur résultat.

²³ Ce n'est pas à dire que l'ouvrage de 1977 soit sans mérite, au contraire. Voir Bennett (1988, p. 159 *sqq.*) pour plus de détails sur ses forces et limites.

$$(\exists e_2) (\exists e_3) \text{ Tue } (e_3, \text{Kennedy}, e_2)$$

soit la forme logique de l'énoncé causal.

$$(\exists e_2) (\exists e_3) \text{ Fait feu } (\text{Sirhan}, e_2) \wedge \text{ Sur } (\text{Kennedy}, e_2) \wedge \text{ Meurt} \\ (\text{Kennedy}, e_3) \wedge \text{ Cause } (e_2, e_3)^{24}$$

serait mieux indiqué. Une certaine action de Sirhan, un coup de feu, est la cause de la mort de Kennedy. Mais il reste toujours la question initiale, celle de savoir si ce coup de feu est identique au meurtre de Kennedy.

Si les auteurs qui suggèrent de découper les actions ou les événements physiques en portions parfois plus parfois moins englobantes ne paraissent pas susceptibles de servir victorieusement la cause prolifique, il est un élément non négligeable sur lequel leur démarche attire l'attention. Thalberg souhaitait préserver l'idée que l'agent a fait tout ce qu'il avait à faire pour accomplir l'action complexe au moment où il a accompli l'action de base, ce qui donne à penser que l'agent n'accomplit qu'une seule action. Toutefois, les conséquences d'une action étant ultérieures à celle-ci, l'action complexe ne peut être identique à l'action de base car elle se déroule sur un intervalle de temps plus long. Sa procédure entraînait qu'il existe des actions différentes mais numériquement indistinctes, idée dont il est difficile de faire sens. Pour une large part, ses problèmes viennent de ce qu'il cherche à intégrer les conséquences d'une action à une autre action. Austin (1955, pp. 107-108, 1956-7, p. 201) et Feinberg (1965, pp. 105-107), en marge du débat entre unicistes et prolifiques, et dans le cadre de discussions portant sur d'autres thèmes, avaient déjà, avant lui, proposé des analyses

²⁴ Mon analyse du prédicat 'faire feu' suit les principes présentés dans les chapitres précédents, qui ne sont pas ceux privilégiés par Thomson.

du rapport entre une action et ses conséquences qui provoquent un malaise similaire. Leurs écrits sur le sujet sont formulés de manière telle qu'ils oscillent entre une thèse linguistique relative aux descriptions d'action, laquelle porte à croire que les descriptions renvoient à un même *descriptum*, et une thèse ontologique relative aux actions elles-mêmes, qui conduit à penser qu'il est plutôt question d'événements qui ne sont pas identiques car ils ne sont pas semblablement localisés dans le temps. La façon dont Feinberg s'exprime dans la section à laquelle je viens de référer, est, à cet égard, exemplaire:

Ce trait bien connu de notre langage, en regard duquel l'action de quelqu'un peut être décrite de manière aussi étroite ou aussi large qu'il nous sied, je propose de l'appeler l'"effet accordéon", parce qu'un acte, comme cet instrument musical extensible, peut être comprimé jusqu'à un minimum ou étiré autant que possible. (p. 106)²⁵

Si on examine la première partie de cette citation, ce que Feinberg paraît vouloir dire, c'est qu'une même action peut se voir décrite de diverses façons, certaines englobant ses conséquences plus ou moins lointaines, d'autres s'appliquant à ce qui est accompli de manière plus restreinte. La seconde partie de la citation, celle qui suit le 'parce que' et qui devrait expliciter la première, parle, au contraire, d'étirement et de compression de l'action et non plus de ses descriptions. Cette façon de s'exprimer a pour résultat que l'action 'étirée' n'est pas le même événement que l'action 'comprimée', parce qu'elles n'ont pas la même durée.²⁶ Ces deux thèses, que Feinberg semble confondre,

²⁵ "This well-known feature of our language, whereby a man's action can be described as narrowly or broadly as we please, I propose to call the 'accordion effect', because an act, like the folding musical instrument, can be squeezed down to a minimum or else stretched out."

²⁶ Chez Austin, les difficultés apparaissent lorsque l'on compare les deux textes mentionnés, non à l'intérieur d'un même texte. Davidson (1971a, pp 56-57) remarque ces contradictions.

apparaissent pourtant clairement inconciliables dès que l'on remarque que la ou les actions dénotées par diverses descriptions ne sont pas les mêmes selon que l'on joue de l'accordéon avec les descriptions ou avec les événements. A hésiter entre deux interprétations auxquelles prête l'idée d'effet accordéon, Feinberg se heurte aux mêmes difficultés que Thalberg. Outre le fait qu'il est peu probable qu'il réussisse à préserver ses positions sur l'attribution de responsabilité aux agents sans trancher en faveur de la première des deux interprétations, c'est-à-dire en faveur d'une optique uniciste, tout son discours sur l'effet accordéon devient superflu pour qui penche en faveur d'une perspective prolifique. A partir du moment où l'on a reconnu qu'une action 'comprimée' n'est pas identique à une action 'étirée', il n'y a aucune raison de continuer à parler d'étirement et de compression d'une action: plutôt dire, simplement, qu'il s'agit de deux actions.

Le problème se pose différemment aux unicistes car ils optent résolument pour l'interprétation selon laquelle l'intégration des conséquences des actions ne se fait pas aux actions en tant qu'événements, mais aux descriptions de celles-ci. De ce fait, ils parviennent à concilier les deux principes en regard desquels la solution de Thalberg apparaissait inconsistante. L'agent n'accomplit qu'une seule action, l'action primitive, et ses conséquences rendent possible que lui soient appliquées des descriptions qu'elle ne satisfaisait pas au moment où l'agent l'a accomplie. Dans l'optique uniciste, ce sont les descriptions qui, selon l'expression de Feinberg, sont des accordéons que l'on étire ou comprime à volonté (Voir Davidson, 1971a, pp. 53 *sqq.*). Ce qui tient lieu d'étirement ou de compression de l'accordéon, c'est que l'on tienne compte de plus ou moins de conséquences de l'action pour formuler les descriptions qui y réfèrent. Quant à l'accordéon, ici l'action, il reste le même. Mais ce ne sont là que des métaphores et il importe maintenant de clarifier ce à quoi elles engagent.

Avant d'entreprendre ce travail, remarquons cependant qu'il est primordial de garder à l'esprit que la thèse des descriptions multiples est une thèse exclusivement sémantique. Elle a des répercussions ontologiques dans la mesure où, selon le critère de Quine, nous sommes engagés à l'existence des entités que remplacent les variables quantifiées contenues dans la structure logique des énoncés. Par contre, elle n'a aucune incidence métaphysique. Le problème de la causalité, plus particulièrement ici de la pertinence de procéder à une analyse des rapports entre croyances, pro-attitudes et actions en termes causaux, se pose à toute théorie, qu'elle soit défendue par un uniciste ou par un prolifique. Que l'on adopte ou rejette la thèse des descriptions multiples, les difficultés traditionnelles liées aux critères d'individuation des événements demeurent, pour les unicistes surtout au niveau du choix d'un critère adéquat, pour les prolifiques, en ce qui concerne les questions de savoir où et quand se produit une action.

D'autre part, il faut noter que, si la thèse des descriptions multiples n'oblige à aucune position métaphysique spécifique, elle ne découle pas, non plus, de thèses métaphysiques. Bien que Davidson soit matérialiste, elle n'est pas tributaire du fait qu'il défende la thèse de l'identité d'occurrences d'événements physiques et mentaux, ainsi que paraît le croire Annas (1976, p. 255). Davidson aurait pu défendre la thèse des descriptions multiples sous la réserve que seuls des prédicats mentaux s'appliquent aux événements mentaux parce qu'aucun événement mental n'est identique à un événement physique. Elle n'est pas, non plus, rendue nécessaire par le critère causal d'individuation des événements qu'il a d'abord entériné. Taylor (1985, pp. 25-26) affirme que Davidson a proposé une théorie des modifications adverbiales qui a pour conséquence de rendre de trop nombreux adverbies dépendants d'une classe de comparaison par souci ontologique de ne pas dédoubler les chaînes causales. L'argument de Taylor est néanmoins formulé de manière telle qu'il utilise des exemples

qui présupposent la thèse des descriptions multiples mais ne font pas jouer le critère causal d'individuation des événements, comme si, parce que deux événements ne peuvent occuper la même position dans une chaîne causale, Davidson se ralliait automatiquement à la thèse des descriptions multiples pour appuyer l'idée qu'il s'agit d'un seul événement. Non seulement cette interprétation n'est-elle pas conforme à la chronologie des théories davidsoniennes telle qu'elle ressort de ses textes, la thèse des descriptions multiples étant introduite dès 1963, alors que le critère d'individuation des événements selon leur rôle fonctionnel n'apparaît qu'en 1969, mais on voit difficilement quel lien logique oblige à passer d'un principe métaphysique de non-duplication des chaînes causales à l'idée, purement sémantique, que deux descriptions ont la même dénotation.

Si deux descriptions dénotent le même événement, il est trivialement vrai que le *descriptum* de l'une est inscrit dans les mêmes chaînes causales que le *descriptum* de l'autre. Par contre, s'il faut admettre que la duplication des chaînes causales est à bannir, on doit apercevoir qu'il ne peut être question de duplication d'une chaîne causale que si l'on dispose d'une théorie sémantique en regard de laquelle fixer la référence des descriptions. Lorsque l'analyse sémantique indique que deux ou plusieurs descriptions dénotent le même événement, alors peut-on dire que le nombre de chaînes causales ne s'agrandit pas avec le nombre de descriptions. Toutefois, le principe de non-duplication des chaînes causales est parfaitement compatible avec une position prolifique: si deux événements diffèrent, ils n'ont forcément pas le même rôle fonctionnel. Supposer que Davidson conclut de son premier critère d'individuation des événements à la thèse des descriptions multiples est un vice de raisonnement. Pour trouver une motivation (et une motivation n'est pas un argument concluant) au fait que Davidson défende la thèse des descriptions multiples, c'est plutôt, comme nous le verrons à

l'instant, dans les passages où il se préoccupe de questions touchant à la philosophie pratique, notamment au statut d'agent (*agency*), qu'il faut la chercher.

5.4 Clarification de la position uniciste

Davidson introduit la thèse des descriptions multiples au début de l'article de 1963. Le passage, souvent cité, dans lequel il manifeste, dès le départ, qu'il s'inscrit dans la lignée ouverte par Anscombe, est le suivant:

Je tourne le commutateur, allume la lumière, et illumine la pièce.
 Sans le savoir, j'alerte aussi un rôdeur de ma présence à la maison.
 Il n'est pas besoin, ici, que j'aie fait quatre choses, je n'en ai fait
 qu'une, dont quatre descriptions ont été données. (p. 4)²⁷

Dans cet exemple, Davidson oppose les quatre descriptions qu'autorise ce qu'il accomplit, à l'unité de ce qui est accompli. Selon ce qu'il affirme, les descriptions

$D_1: (1e_1) (\text{Tourne} (\text{Je}, e_1) \wedge \text{Objet} (\text{le commutateur}, e_1))$

$D_2: (1e_2) (\text{Allume} (\text{Je}, \text{la lumière}, e_2))$

$D_3: (1e_3) (\text{Illumine} (\text{Je}, \text{la pièce}, e_3))$

et

$D_4: (1e_4) (\text{Alerte} (\text{Je}, \text{le rôdeur}, e_4))$

sont des descriptions du même événement ($e_1 = e_2 = e_3 = e_4$), même si elles ne l'individuent pas en lui attribuant le même trait ou la même propriété, ni en mettant

²⁷ "I flip the switch, turn on the light, and illuminate the room. Unbeknownst to me I also alert a prowler to the fact that I am home. Here I need not have done four things, but only one, of which four descriptions have been given."

l'agent en contact avec le même objet. Cette équivalence entre les événements n'est permise que dans la mesure où Davidson travaille avec des particuliers inanalysables. Dans une perspective à la Goldman-Kim, les propriétés constituantes des événements n'étant pas les mêmes, il serait exclu que nous ayons affaire à une seule action. Les commentaires précédents laissant supposer que Goldman est l'adversaire le plus sérieux des unicistes, on aperçoit, encore une fois, que la querelle entre unicistes et prolifiques ne concerne pas tellement la question du nombre des événements. L'objet du litige touche l'individuation des événements, encore que la position goldmanienne ne soit pas, ontologiquement, en tout point étrangère à celle de Davidson, puisque Goldman, comme Davidson, dit et répète que les événements sont des particuliers. Clarifier jusqu'où va l'opposition au niveau ontologique aurait de multiples ramifications, mais il convient principalement, pour les besoins de la présente discussion, de se demander quels sont les bénéfices à tirer de l'adoption de l'une ou l'autre approche en philosophie de l'action. La position de Goldman ayant déjà été succinctement exposée (j'y reviendrai, par ailleurs, à la fin de ce chapitre), je me concentrerai maintenant sur celle de Davidson.

Dans les textes où Davidson aborde la notion d'événement, peu nombreux sont les endroits où il s'arrête pour formuler une défense minimale de la thèse des descriptions multiples. Contrairement à ce que quelques-uns ont cru (Annas, 1976), cette thèse est indépendante de l'analyse davidsonienne de la forme logique des énoncés d'action. L'analyse sémantique privilégiée pour ces derniers vaut, en effet, aussi bien pour certains énoncés ne contenant que des prédicats physiques. Bien sûr, les modifications adverbiales qui s'ajoutent à un énoncé d'action sont autant de façons différentes de décrire cette action (Davidson, 1967b, p. 108). L'action de Jones a été accomplie avec un couteau, elle a été accomplie dans la salle de bain, elle a été

accomplie à minuit... Cependant, si on se rappelle que la thèse des descriptions multiples veut que l'on donne d'une action une nouvelle description englobant les conséquences de cette action, on aperçoit aisément que l'ajout de 'avec un couteau' ou de 'à minuit' ne produit pas une nouvelle description au sens spécifique de la thèse des descriptions multiples. En disant que les modifications adverbiales amènent de nouvelles descriptions d'action, Davidson vise moins la thèse des descriptions multiples que l'idée que l'analyse des énoncés d'action nécessite l'introduction d'une variable pour événement dans la structure profonde des énoncés, variable pour événement à laquelle sont appliquées les modifications adverbiales qui produisent également, mais en un sens différent, de nouvelles descriptions de l'événement. Or non seulement la thèse des descriptions multiples est-elle accessoire à cet aspect de l'analyse sémantique, mais le fait qu'elle lui soit jointe a placé Davidson devant une série de contre-exemples assez embêtants pour l'approche qu'il défend.²⁸

Comment comprendre alors que Davidson tienne à suivre Anscombe sur ce point? Lorsque Davidson donne quelques arguments à l'appui de la thèse des descriptions multiples, le contexte en est toujours un où il est question de savoir si un individu a agi intentionnellement ou non. Ceci tend à indiquer que, davantage qu'au besoin de compléter une analyse de la forme logique des énoncés d'action qui, autrement, demeurerait partielle, les motivations qui poussent Davidson à entériner la

²⁸ Par exemple, Davidson (1967b, p. 110) paie une dette par chèque. Il affirme que l'action de payer sa dette est identique à l'action de signer le chèque. La façon dont il traite les modifications adverbiales autorise à inférer qu'il signe un chèque par chèque. (Le problème a été soulevé par Wallace, 1966, et rapporté par Parsons, 1985, p. 263). Bennett (1988, p.190) remarque que le contre-exemple n'est peut-être pas catastrophique, si l'on peut démontrer que 'la signature du chèque' n'est pas le terme d'action qu'il paraît être. Mais il y a pire. Parsons (1985, p. 260, toujours d'après Wallace, 1966) mentionne le cas suivant. Marie, en jouant au billard, d'un seul coup, frappe la boule 8 dans la pochette latérale et la boule 9 dans la pochette du coin. Puisque frapper la boule 8 et frapper la boule 9 est un seul événement, quelques inférences amènent à conclure que Marie a frappé la boule 9 dans la pochette latérale et la boule 8 dans la pochette du coin. Davidson est là en sérieuse difficulté, et j'avoue ne pas voir, pour l'instant, comment le tirer d'affaire.

thèse des descriptions multiples renvoient à la fonction du langage actantiel, au fait qu'il soit utilisé en rapport avec celui des attitudes propositionnelles dans le but de déterminer si une action répond aux intentions de l'individu qui l'accomplit. Ainsi, dans "The Logical Form of Actions Sentences" (1967b), Davidson introduit l'idée que deux descriptions d'action peuvent être coréférentielles dans un bref passage (pp. 109-110) où il commente un exemple dans lequel un agent s'excuse d'avoir Yé en faisant valoir qu'en Xant intentionnellement, il ne savait pas que, dans les circonstances, Xer serait Yer. Du contexte des excuses, Davidson élargit le propos pour couvrir d'autres cas d'action intentionnelle ou inintentionnelle. La base de la démarche demeure cependant de savoir ce qui est conforme aux objectifs poursuivis par l'agent.

Une redescription peut fournir le motif ("Je prenais ma revanche"), inscrire l'action dans le contexte d'une règle ("Je roque"), faire part du résultat ("Je l'ai tué") ou faire état d'une évaluation ("J'ai fait ce qu'il fallait"). (p.110)²⁹

Davidson parle de la redescription de l'action et des fonctions auxquelles elle sert, mais ne dit qu'une chose, un peu avant cette citation, pour justifier l'idée qu'il s'agisse de redescription d'une même action plutôt que de description d'une autre action: que l'hypothèse d'identité des *denotata* est naturelle. Pareille justification est, pour le moins, insatisfaisante. Peut-on trouver mieux ailleurs?

Afin de saisir la raison d'être de cette thèse chez Davidson, il convient surtout de noter que la thèse des descriptions multiples ne vaut qu'en ce qui concerne les événements qui impliquent un organisme et que, s'il en est ainsi, c'est parce qu'alors

²⁹ "Redescription may supply the motive ("I was getting my revenge"), place the action in the context of a rule ("I am castling"), give the outcome ("I killed him"), or provide evaluation ("I did the right thing")."

seulement les intérêts de la vie pratique incitent à remonter une chaîne causale d'événements physiques jusqu'à l'individu dont le 'mouvement' sera considéré être à la source du déroulement des événements. Tel était déjà le genre de considérations qui avaient amené Austin à discuter du problème des descriptions multiples de l'action et qui avaient motivé Feinberg à parler d'effet accordéon. Ce n'est pas un hasard si l'endroit où Davidson développe le plus longuement la thèse des descriptions multiples est l'article "Agency" (1971a), texte consacré à un problème de philosophie pratique, celui de savoir en quoi consiste le statut d'agent. Feinberg avait introduit l'idée d'effet accordéon pour pouvoir justifier certaines attributions de responsabilité à un agent et Davidson voudrait, dans la même optique, en faire la marque du statut d'agent. Lorsque, dans "Agency", il emprunte à Feinberg la notion d'effet accordéon, il la rattache (1971a, p. 54), plus étroitement, aux seules descriptions d'action. Un des exemples dont il se sert pour clarifier quand il y a lieu d'employer cette notion est celui d'un officier de marine qui perd pied à cause d'une vague, tombe sur un bouton, déclenche le lancement d'une torpille et coule le Bismarck. Pour Davidson, il serait erroné de parler d'effet accordéon dans ce cas parce que ce qui arrive à l'officier n'est intentionnel sous aucune description. Pourtant, bien que perdre pied ne soit ni une action ni un faire *simpliciter*, Davidson lui-même applique à cet événement de multiples descriptions en regard desquelles il est mis en relation avec le même organisme, descriptions qui englobent des conséquences de plus en plus éloignées de l'événement qui implique l'organisme. Il illustre de ce fait l'affirmation contraire à celle qu'il souhaite défendre.

La notion d'effet accordéon se révèle ainsi insuffisante pour caractériser le statut d'agent car, lorsque l'accordéon est comprimé à son minimum et que l'événement décrit est un faire *simpliciter* ou un événement qui advient à l'organisme, il n'y a pas attribution d'intention ni de responsabilité à l'organisme qui a initié la chaîne causale.

Dans ces cas, on ne dira pas, non plus, que l'organisme est un agent. Cependant, tant que l'accordéon n'a pas été comprimé jusqu'au mouvement corporel qui est à l'origine de la séquence causale, il n'est pas possible de juger s'il s'agissait d'une action, d'un faire *simpliciter* ou d'un événement advenant à l'organisme. Malgré cela, le fait que, devant un événement, on songe à entreprendre une démarche consistant à se demander s'il implique un organisme, que, dans l'affirmative, on cherche à savoir s'il est la manifestation d'une disposition de cet organisme, que l'on se préoccupe même de déterminer si celui-ci avait l'intention de l'accomplir et en est responsable, témoigne des intérêts, moraux ou juridiques, qui incitent à ne pas traiter organisme et objet inerte de la même façon. Bien que l'effet accordéon ne parvienne pas à capturer en quoi un organisme est un agent, le point essentiel demeure: cette notion est pertinente en raison des impératifs de la vie pratique.

Même dans une théorie comme celle de Goldman, qui se passe de la métaphore de l'accordéon, le fait que toute action soit ou une action de base, ou une action engendrée ultimement par une action de base, manifeste le besoin de faire remonter la suite d'actions engendrées jusqu'à l'individu qui, par ses croyances et pro-attitudes, l'a initiée. Si plusieurs événements physiques se sont produits, les intuitions s'accordent pour reconnaître l'importance d'identifier l'événement, le faire, voire l'action, dite primitive ou basale selon les cas, qui est le premier maillon de la chaîne. Devant un problème sur lequel tous s'entendent pour dire que l'agent n'a rien d'autre à faire que de Xer pour Yer, la thèse des descriptions multiples apparaît à Davidson comme la façon la plus économique de faire sens de l'idée que cette seule chose qu'a fait l'agent est intentionnelle sous la description 'Xer', tout en étant inintentionnelle sous la description 'Yer' (et, ajouterai-je, dans le cas de ce qui advient à l'agent, que cet unique 'mouvement' de son corps est non intentionnel sous certaines descriptions et inintentionnel sous d'autres descriptions). Là où les prolifiques doivent ajouter de

nouvelles notions, comme celle d'engendrement, Davidson, avec des outils traditionnels, la notion d'identité et celle de causalité transitoire, espère rendre compte des principales questions qui se posent en philosophie de l'action.

Je n'approfondirai pas plus avant le pourquoi de la thèse des descriptions multiples. J'ai signalé que l'affirmation voulant qu'elle soit plus naturelle n'est guère convaincante. Les intuitions sont idiosyncratiques, sans parler du fait que les théories gagnent souvent à les réformer. Les préoccupations relevant de la philosophie pratique qui ont motivé Davidson à la défendre ne sont pas franchement concluantes. Un prolifique, s'il ne peut faire valoir l'argument de l'économie des moyens, pourrait éventuellement prétendre être en mesure de solutionner les mêmes problèmes que Davidson sans utiliser cette thèse, et en évitant, conséquemment, les quelques contre-exemples que l'on peut construire lorsqu'elle est combinée à l'analyse davidsonienne de la forme logique des énoncés d'action. Toutefois, la force de la thèse des descriptions multiples se manifestera plus tard, lorsque je l'appliquerai pour traiter certains problèmes de philosophie de l'action. Autrement dit, pour parer aux lacunes des écrits de Davidson sur cette question, l'argument qui me semble le mieux appuyer l'adoption de cette thèse est celui de sa fécondité comparativement à celle des thèses adverses, en particulier lorsqu'il s'agit de localiser spatio-temporellement une action. Mais afin d'être en mesure d'en juger, revenons d'abord à son contenu pour l'examiner de plus près.

S'il est pertinent, dans la citation tirée de "Actions, Reasons and Causes", de défendre l'identité de l'événement e_1 et des événements e_2 , e_3 et e_4 , c'est essentiellement parce qu'il s'agit d'un faire. Une action est un événement, mais il faut savoir que la dénotation d'une description d'action n'est pas identique à la dénotation

d'une description d'un événement causé par l'action. L'action (que je désignerai, pour plus de précision, par e^m)³⁰ est distincte des événements physiques (e^p) auxquels elle donne lieu, et dont l'occurrence permet de lui appliquer telle et telle descriptions. Ainsi l'événement e^m_1 qu'est l'action de tourner le commutateur n'est pas identique à l'événement physique e^p_1 qui en est le résultat, la rotation du commutateur. Et ni l'événement mental e^m_1 , ni l'événement mental e^m_2 , ne sont identiques à l'événement physique e^p_2 qui découle de l'action conçue sous la description D_2 , à savoir le fonctionnement de l'ampoule électrique. Ainsi de suite, la conséquence de l'action que D_3 inclut, la propagation de la lumière dans la pièce (e^p_3) ou l'événement mental provoqué chez un autre individu et dont l'occurrence rend D_4 applicable à l'action, l'éveil du voleur à la présence de l'agent (e^m_5), sont tous différents entre eux et différents de l'action dont ils sont le résultat. De sorte que, si

$$e^m_1 = e^m_2 = e^m_3 = e^m_4$$

tel n'est pas le cas des événements physiques et de l'événement mental qu'entraîne l'action:

$$e^p_1 \neq e^p_2 \neq e^p_3 \neq e^m_5.$$

Alors que les rapports entre actions, dans des cas comme celui examiné, sont des rapports d'identité, les événements qui découlent de l'action ne sont pas unis par des liens d'identité mais par des liens causaux, et ils sont différents du cinquième événement (e^m_{1-4}), l'action que l'agent accomplit, à laquelle ils sont unis

³⁰ Le 'm' de ' e^m ' est l'abréviation de 'mental', les actions étant, sous certaines descriptions, des événements mentaux. J'emploierai la même abréviation pour tous les événements mentaux, qu'ils soient ou non des actions (c'est le cas, un peu plus loin, pour e^m_5).

causalement.³¹ L'action de tourner le commutateur, le premier maillon de la chaîne causale, a pour résultat la rotation du commutateur, ce qui a un effet sur le système électrique, événement qui se répercute sur l'éclairage de la pièce, lequel événement affecte finalement un individu qui s'en approche. Si l'on se propose de décrire les événements physiques qui se produisent (ou les événements qui ne sont pas des actions, pour s'exprimer de manière à inclure aussi le dernier), on dira: "Le commutateur tourne", "La lumière s'allume", "La pièce s'éclaire", "Le rôdeur est alerté"; si, par contre, il est pertinent de rattacher ces événements à l'événement mental, initié par un agent, qui est à la source de la chaîne causale, on utilisera un verbe d'action et on choisira, parmi le vocabulaire actantiel, le terme qui intègre la conséquence qu'il est approprié de rapporter: "J'éclaire la pièce", "J'alerte le rôdeur", ou autre chose.

Les limites d'extension et de compression de l'accordéon sont intuitivement fixées selon les règles de partition des chaînes causales mentionnées à la section 5.2, lesquelles veulent que les chaînes causales soient subdivisées, pour les besoins de l'étude de l'action, en fonction de l'intervention d'un agent, c'est-à-dire que l'on procède du jaillissement de croyances et de pro-attitudes donnant lieu à une action de départ, et que l'on suive les conséquences de cette action jusqu'à un jaillissement de croyances et de pro-attitudes d'un agent (celui qui a accompli l'action de départ ou un autre) qui entraîne une nouvelle action de départ. L'accordéon est comprimable jusqu'à la première action de départ, et il est étirable tant qu'on n'intègre pas de nouvelles croyances et pro-attitudes dans la chaîne. Le découpage est plutôt théorique que naturel puisque, le plus souvent, les événements qui sont des effets sont à leur tour la cause d'autres événements. Néanmoins, une telle procédure de découpage doit être définie pour répondre aux fonctions que l'on prête au vocabulaire actantiel. Le critère formulé est

³¹ Voir Davidson (1963, p. 14, 1967b, p. 109). Davis (1970, pp. 523-524) suggère la même interprétation de la position de Davidson (bien qu'il soit en désaccord avec celui-ci).

assez général et, s'il peut servir à partager les séquences causales et à fixer l'événement qui sera le *descriptum* unique de multiples descriptions d'action, il ne précise pas la manière d'attribuer l'action à un agent plutôt qu'à un autre, ni n'indique la façon dont les actions s'organisent entre elles. Le traitement de ces questions dépasse largement mon propos, mais encore faut-il être en mesure d'apercevoir jusqu'à quel point les étirements et compressions de l'accordéon sont admissibles.³²

En y regardant de plus près, on note immédiatement que les cas de faibles *simpliciter* et ceux où le 'mouvement' corporel initial est un événement qui advient à l'organisme exigent que cette règle, conçue dans le cadre de discussions portant plus étroitement sur l'action, soit raffinée. Dans ces cas, en effet, il n'y a pas occurrence de croyances ni de pro-attitudes chez l'organisme qui accomplit le 'mouvement' initial. C'est pourtant à la description de ce 'mouvement' que sont intégrées les conséquences qu'il entraîne, et à l'organisme qu'il a impliqué au sens défini dans le chapitre 3 que le 'mouvement' sous ses diverses descriptions est attribué. Si les impératifs de la vie pratique peuvent nous inciter à remonter plus avant la chaîne causale afin de déterminer si un autre agent doit être tenu responsable de ce qui advient, ce sera à celui qui a accompli le 'mouvement', non à celui qui, éventuellement, l'a provoqué, que sera attribuée l'action. Ainsi, dans l'exemple de Davidson, si l'officier de marine avait perdu pied parce qu'un des matelots l'avait délibérément poussé vers le bouton qui actionne le lance-torpille, ce matelot serait responsable de la destruction du Bismarck. Comme je l'ai mentionné, cependant, la métaphore de l'accordéon n'est pas appropriée lorsqu'il s'agit de juger de l'attribution de responsabilité. Son rôle se limite à l'attribution d'action, de sorte qu'il faut interrompre la compression de l'accordéon au mouvement

³² Pendant la discussion qui suit, il faut garder à l'esprit que cette métaphore de l'accordéon ne vaut que pour les cas où s'applique la thèse des descriptions multiples, c'est-à-dire ceux où les liens entre événements sont tous des liens causaux. Il y a d'autres cas d'attribution d'action pour lesquels les étirements et compressions de l'accordéon ne peuvent servir de critère parce que la métaphore est non pertinente.

corporel de l'officier et intégrer à la description de ce mouvement les conséquences qu'il a provoquées. Même si le matelot est responsable de la destruction du Bismarck, les actions inintentionnelles d'appuyer sur le bouton, de lancer la torpille et de couler le navire sont attribuables au capitaine. Dans un même ordre d'idée, l'étirement de l'accordéon cessera ou bien avec le jaillissement de croyances et de pro-attitudes provoqué, chez un organisme, par cette séquence d'événements, ou bien avec le prochain 'mouvement' corporel d'un organisme, si elle entraîne un faire *simpliciter* ou a pour effet qu'un événement advienne à un organisme.

Une précaution supplémentaire s'impose par ailleurs. Le seul critère que constitue l'intervention d'un organisme est trop large pour justifier l'interruption de l'étirement de l'accordéon à moins d'être adéquatement interprété. Si je frappe un piéton en roulant en voiture, il y a intervention d'un agent autre que moi, ce piéton qui, dans sa précipitation, a traversé la chaussée sans regarder si la voie était libre. Pareille intervention d'un agent ne marque cependant pas la fin de l'étirement de l'accordéon. Elle n'empêche pas que l'on m'attribue une action, au contraire, l'action de l'autre agent, combinée à ma propre action de conduire, a pour conséquence que cette action de conduire soit une action de frapper quelqu'un. Ce n'est pas le genre d'intervention que l'on a à l'esprit lorsque l'on cherche à préciser quand cesser de suivre une séquence causale d'événements, et quelles sont les actions qui, à partir d'un 'mouvement' corporel, sont attribuables à un agent en raison de l'effet accordéon. Mais en quoi cette intervention diffère-t-elle de celles dont fait usage le critère? L'action du piéton de traverser la rue en courant n'étant pas une conséquence purement physique de mon action de conduire, pourquoi le critère que je suggère n'oblige-t-il pas à conclure que cette intervention constitue une rupture dans la chaîne causale dans laquelle l'action de conduire est intégrée? L'événement qu'est l'accident est, néanmoins, bel et bien une

conséquence causale de mon action de conduire, et, pour ce, nos intuitions portent à croire qu'il devrait être incorporé à la description de cette action, bien qu'il ait impliqué un autre agent. Que cette seconde possibilité soit la bonne et ne s'oppose pas au critère proposé apparaît clairement si l'on remarque qu'il n'est nul besoin de faire appel à un critère qui serve à découper ces deux chaînes causales parce qu'elles sont naturellement indépendantes l'une de l'autre, les deux occurrences d'événement qui sont à leur source n'ayant aucun lien entre elles. D'une part, un jaillissement de croyances et pro-attitudes chez moi a pour effet que je roule en voiture pour rentrer à la maison, d'autre part, un jaillissement de croyances et pro-attitudes chez le piéton le pousse à se jeter devant ma voiture (intentionnellement ou par inadvertance). Il s'agit de deux chaînes causales indépendantes qui, en un lieu et en un temps donnés, fortuitement, se rencontrent. Si le piéton s'était élancé pour traverser la rue parce qu'un copain qui l'accompagnait lui avait signalé qu'il allait rater son autobus, il y aurait une chaîne causale allant du jaillissement de croyances et pro-attitudes du copain en question, à l'acte illocutoire qu'il a accompli, qui provoquerait des croyances et pro-attitudes chez le piéton que j'ai frappé, lesquelles à leur tour amèneraient celui-ci à courir dans la rue pour rattrapper son autobus. Dans ce cas, il serait pertinent d'avoir recours au critère proposé pour découper la séquence causale en deux, la seconde chaîne débutant avec l'événement particulier qu'est le jaillissement de croyances et pro-attitudes chez le piéton. Aucun lien comparable n'existe entre les événements particuliers qui me concernent et ceux qui impliquent le piéton. De là le fait que l'on puisse dire que j'ai frappé quelqu'un, bien que cela ait demandé l'intervention d'un agent, alors que cette même intervention (l'action de s'élancer dans la rue) suffit à ce que son copain ne se voit pas attribuer l'action de traverser la rue.

Ainsi comprise, cette règle qui autorise que l'on poursuive l'étirement de

l'accordéon dans certains cas d'intervention d'un agent, permet de tirer, toujours en conformité avec nos intuitions, la conclusion inverse dans d'autres cas litigieux. Imaginons un commerçant qui installe une clochette au dessus de la porte de son magasin afin qu'elle sonne lorsqu'un client entre. Quand la cloche sonne, de qui est-ce le faire, de celui qui entre ou de celui qui l'a accrochée? Dans cet exemple, on pourrait croire qu'il y a un lien causal entre les croyances et pro-attitudes du patron – il veut que la cloche sonne lorsque quelqu'un entre dans son magasin – son action d'installer la clochette de manière à obtenir ce résultat, et le fait que, finalement, elle sonne, d'ailleurs indépendamment de ce que le client croit ou veuille la faire sonner. Mais il y a, d'autre part, intervention d'un nouvel agent, qui initie une chaîne causale allant du geste de pousser sur la porte, à l'ouverture de celle-ci, au choc donné à la cloche, au tintement de celle-ci. Le geste du client de pousser la porte découle des croyances et pro-attitudes qui l'ont conduit à pénétrer dans le magasin, non à faire sonner la cloche, mais tout ce que cela implique, c'est que l'action de faire sonner la cloche, si elle lui est attribuée, sera inintentionnelle sous cette description. Si on applique la règle selon laquelle l'action de A cesse là où commence les croyances et pro-attitudes qui donneront lieu à l'action de B (ou là où commence le 'mouvement' de B s'il ne s'agit pas d'une action), on serait tenté de dire que c'est le client qui fait sonner la cloche, quoi qu'il en soit de ce que cherche à réaliser le patron. Mais semblable raisonnement n'est-il pas en contradiction avec celui que j'ai fait valoir dans l'analyse de l'exemple précédent? Le piéton avait des croyances et pro-attitudes pour s'élancer dans la rue, or il demeure contre-intuitif de refuser de m'attribuer l'action de l'avoir écrasé. Pourquoi ne pas admettre que c'est le patron qui fait sonner la cloche, l'action du client, qui procède d'une chaîne causale indépendante, venant se conjuguer à la sienne pour qu'un tel résultat soit obtenu, comme l'action du piéton venait se conjuguer à la mienne pour qu'il finisse sous les roues de ma voiture?

Autant il semble absurde de nier que j'ai écrasé le piéton, autant il apparaît embêtant de dire que le patron fait sonner la cloche. D'abord parce qu'il fera sonner cette cloche pendant qu'il mange, pendant qu'il fait la sieste, pendant ses vacances en Floride, et même longtemps après sa mort si personne ne la décroche. On pourrait me rétorquer que, en tant qu'uniciste, je devrais plutôt soutenir qu'il ne fait qu'une chose, la poser, et que l'action de sonner la cloche étant identique à l'action de la poser, elles sont cooccurrentes. Loin de servir la thèse uniciste, entériner une telle suggestion la conduirait au bord du ridicule. Non seulement ce serait la même chose pour le propriétaire de la boutique que d'installer la cloche et de la faire sonner, mais ce serait la même chose pour le fabricant d'automobiles que d'en construire une et d'aller faire une ballade avec celle-ci par acheteur interposé, ou pour moi, d'écrire mon texte, et, pour vous, de le lire. Dans tous les cas, on prendrait prétexte de ce qu'une action primitive a des conséquences causales pour intégrer aux descriptions de cette action les actions et conséquences d'actions accomplies par d'autres individus.

Il est néanmoins erroné de croire que les unicistes sont engagés à soutenir que le patron fait sonner la cloche au moment où il l'installe, ou qu'il la fait sonner à chaque fois qu'un client entre dans son magasin. La comparaison avec l'exemple du piéton a engendré une confusion, et, pour dénouer l'impasse, il convient essentiellement de se rappeler que, chez Davidson, comme chez Goldman et bien d'autres, les relations causales valent entre événements particuliers. Pour autant que l'on n'introduise pas de variations à l'exemple étudié depuis quelques lignes (la belle-mère du poseur de cloche n'est pas outrée de voir une telle horreur suspendue au dessus de la porte), la chaîne causale initiée par le poseur de cloche prend fin au moment où celle-ci est installée. Aucun événement impliquant cette cloche ne se produit à moins qu'un client entre dans la boutique. Elle est là, c'est tout, comme la voiture existe après avoir été construite, ou

mon texte après avoir été rédigé. Le client étant l'organisme qui est impliqué, conformément à la caractérisation des faires, dans une relation avec une cloche et un événement qui en est le tintement, c'est à lui que sera attribuée l'action, non au patron. La règle précédente, qui stipule que le partage des chaînes causales s'effectue à partir du jaillissement des croyances et pro-attitudes donnant lieu à une action, et qui veut que l'effet accordéon permette d'attribuer l'action sous n'importe quelle description intégrant ses conséquences causales au même agent, n'est pas touchée. En fait, elle n'est pas même mise à contribution parce que la chaîne causale d'événements dans laquelle le patron a un rôle prend fin quand la cloche se trouve installée, avant le commencement d'un événement qui produira une sonnerie. Qu'il en est ainsi apparaît encore plus clairement si l'on considère que le patron pourrait être celui qui s'amuse à faire sonner la cloche. Alors, à deux moments différents, il y aurait un jaillissement de croyances et de pro-attitudes, dont l'une serait voisine de "Je veux que la cloche sonne lorsque quelqu'un entre dans ma boutique". Le premier jaillissement amènerait le patron à installer sa cloche, le second à ouvrir la porte de son magasin pour vérifier si elle fonctionne bien. Nul doute que d'installer la cloche et de la faire sonner soient deux actions distinctes, sinon il n'aurait pas besoin d'aller ouvrir la porte pour faire sonner la cloche.

Qui travaille avec la notion de causalité factuelle pourrait dire que le fait que le boutiquier ait posé la cloche est la cause de ce qu'elle sonne. C'est tout à fait exact, mais sans rapport ni avec l'effet accordéon en général, ni avec la théorie uniciste de Davidson, laquelle défend l'identité, non de faits, mais d'occurrences d'événements. Quand il s'agit de décrire l'action particulière d'un organisme, les énoncés dans lesquels la notion de causalité est utilisée pour unir des faits ou des énoncés sont non pertinents. Ils ont leur place lorsque le point en litige est l'explication de l'action ou l'attribution de responsabilité. Si le commerçant, à l'humour douteux, avait installé un seau d'eau, il

serait responsable de sa chute, mais ce serait encore le malheureux client qui le ferait tomber. En conclusion, pour pouvoir expliquer les raisons qui font que ni l'exemple du piéton ni celui du boutiquier ne sont des contre-exemples au critère introduit pour préciser ce en quoi consiste l'effet accordéon, il suffit de garder nettement à l'esprit que, au sens où on l'entend ici, une chaîne causale ne comprend que des événements particuliers, et que l'intervention d'un organisme dans cette chaîne causale ne donne lieu à un découpage que pour autant que cette intervention, en tant qu'événement particulier, est elle-même un effet des autres événements particuliers de la séquence. Ainsi spécifiée, la règle demeure adéquate pour juger jusqu'où s'étire ou se comprime un accordéon et est valide que le prochain 'mouvement' corporel soit une action, un faire *simpliciter* ou un événement qui advient à l'organisme.

5.5 Le temps et le lieu de l'action

Ces précisions apportées, revenons maintenant au débat entre unicistes et prolifiques. Le commentaire de la citation tirée de Davidson a montré que la solution à cette querelle passe par une double distinction. D'abord, au niveau ontologique, l'événement qu'est l'action, et les autres événements que sont les conséquences extérieures à l'agent auxquelles l'action donne lieu, doivent être maintenus clairement séparés. Par ailleurs, il faut reconnaître que le langage de l'action n'est pas isomorphe à ce qui advient au niveau ontologique. Il autorise la formulation de descriptions de l'action qui intègrent ses conséquences en les attribuant à l'agent, alors qu'ontologiquement, les conséquences de l'action ne peuvent lui être intégrées pour former des actions complexes sans donner lieu à des aberrations quant à la localisation ou à la durée des événements. Ces deux points mis en lumière, nombre de difficultés qui

ont abondamment nourri les études sur l'individuation de l'action se résorbent. La thèse prolifique relève finalement "d'une confusion entre une caractéristique de la description d'un événement et une caractéristique de l'événement comme tel" (Davidson, 1971a, p. 58)³³. Contre Thalberg et Goldman, les unicistes font valoir qu'un événement est ce qu'il est au moment où il advient, il n'est pas étirable ou comprimable comme le voudrait Thalberg. Si la suite de l'histoire nous permet d'en parler différemment, elle ne modifie ni sa localisation, ni sa durée, ni son efficace causale.

Reprocher aux unicistes de ne pas être en mesure de faire la différence entre l'énoncé vrai "J'ai alerté le rôdeur en allumant la lumière" et l'énoncé faux "J'ai allumé la lumière en alertant le rôdeur" (Goldman, 1970, p. 38, 1971, pp. 764-765) témoigne de ce genre de méprise sur le sens de la thèse des descriptions multiples, du fait que l'on assimile les relations prévalant entre événements aux règles régissant notre façon d'en parler.³⁴ Bien qu'une action soit identique à elle-même et différente des événements qu'elle cause, l'ordre causal selon lequel ils s'enchaînent se répercute dans les inférences qu'autorisent les énoncés formulés avec telle ou telle description de l'action. De D_1 à D_4 , les conséquences prises en considération pour formuler une description applicable à l'action sont de plus en plus éloignées du mouvement corporel de l'agent. Conformément à l'ordre que respecte le déroulement de la séquence causale, l'application d'une description D_{x+1} à l'action est fonction de ce que cette action satisfait déjà les descriptions moins englobantes D_x , D_{x-1} , etc., ce qui demande que les conséquences physiques que prennent en compte les descriptions moins englobantes se soient réalisées.³⁵ La vérité de l'énoncé comprenant une description de l'action comme

³³ "[...] *a confusion between a feature of the description of an event and a feature of the event itself.*"

³⁴ Cela témoigne aussi de ce que Goldman néglige de prendre en considération le caractère intensionnel de plusieurs des exemples qu'il utilise contre Davidson. Sur le fait que Goldman sous-estime certains problèmes d'opacité, voir Castañeda (1979). J'y reviendrai à la section 5.7.

³⁵ Anscombe (1957, p. 46) ordonne aussi les descriptions, mais en fonction d'une relation moyen-fin, conforme à la rationalité selon laquelle se déroulent les syllogismes pratiques. Respecter l'ordre causal,

action d'allumer la lumière (D_2) est fonction non seulement de la vérité de celui construit avec la description de l'action comme action de tourner le commutateur (D_1), mais de la vérité de ceux parmi les conditions de vérité desquels comptent le résultat de l'action primitive (eP_1) et la conséquence de ce résultat (eP_2). Je tourne le commutateur, il pivote, sa rotation entraîne le fonctionnement de l'ampoule électrique. Sans l'occurrence de chacun de ces événements, il aurait été faux de dire que j'ai allumé la lumière. Mais qu'ils aient chacun une occurrence suffit pour rendre vrai que j'allume la lumière. L'occurrence d'aucun autre événement n'est requise.

Dans l'exemple tiré de la citation de Davidson, la quasi-simultanéité des événements ne doit pas distraire du fait qu'il est indifférent pour la thèse davidsonienne qu'une action primitive entraîne des conséquences fort lointaines et que, en regard de celles-ci, l'action se voit appliquer des descriptions qu'elle ne satisfait que longtemps après avoir pris fin. L'action primitive demeure ce qu'elle est au départ. Elle est, intemporellement, identique à elle-même. Cependant, le reste du monde change, au sens où des événements se succèdent les uns aux autres, et les relations que l'action entretient avec d'autres événements font qu'une description qui ne lui était pas applicable à un certain moment du temps le devient par la suite. Ce trait n'est pas propre aux actions. Pour emprunter une illustration à Bennett (1973, p. 322), il n'y a aucune inconsistance à dire que le compositeur de Parsifal est né en 1813, bien que Wagner n'ait conçu Parsifal qu'en 1880. Il ne viendrait à l'idée de personne de soutenir que la naissance de Wagner, ainsi représentée, doive durer de 1813 à 1880, ou ne prendre place qu'en 1880. Semblablement, si ma soeur met au monde un enfant, ma

ainsi que je le propose ici parce que la chose s'inscrit mieux dans mon propos, conduit au même arrangement des descriptions que la procédure suggérée par Anscombe. Von Wright (1971, pp.88-89), comme moi, les ordonne en suivant les chaînes causales. Cependant, son principe unificateur est l'intention de l'agent plutôt que le lien causal remontant jusqu'au 'mouvement' primitif, ce qui fait de sa position une position mitoyenne entre la mienne et celle d'Anscombe..

mère devient grand-mère sans faire autre chose que d'avoir mis au monde ma soeur en 1957.

Les propriétés relationnelles des objets et des événements leur rendent applicables des descriptions sans qu'ils subissent de modifications eux-mêmes. Le fait qu'un prédicat ou sa négation s'applique à un objet ou à un événement à un certain moment du temps, mais non à un autre, en vertu des relations qu'il entretient avec d'autres objets ou événements qui, eux, se modifient, constitue le critère de ce que Geach (1969, p. 71) appelle, en ironisant à propos de la théorie du changement de Russell, un changement cambridgien.³⁶ Si on peut s'entendre pour reconnaître en ce critère une condition nécessaire pour parler d'événement, trop nombreux sont les exemples contre-intuitifs pour admettre qu'il s'agit aussi d'une condition suffisante. Avant la mort de Socrate, Xanthippe n'était pas veuve, elle est veuve après que Socrate ait bu la ciguë, mais tel est le cas en raison des liens qui l'unissent à Socrate, non parce qu'elle a subi elle-même un quelconque changement. Si Mulroney compte un détracteur de plus aujourd'hui qu'hier, on voit mal en quoi il s'en trouve changé (il faudrait que ses détracteurs soient plus nombreux pour qu'il lui arrive quelque chose). Dans l'un ou l'autre exemple, les propriétés relationnelles de l'objet lui rendent applicable un nouveau

³⁶ Helm (1975) donne des arguments pour appuyer l'idée que les changements cambridgiens ne sont pas des événements. Ross (1977) et Anscombe (1979, p. 228) la font valoir en faveur de la thèse des descriptions multiples. Bennett (1973, 1988, pp. 197-198) et Vollrath (1975, pp. 336-337), sans employer l'expression 'changement cambridgien', défendent la même interprétation de la position uniciste. Davidson n'utilise pas, non plus, cette expression, mais ses exemples (1969, p. 177, 1985a, p. 237, 1987, p. 38) manifestent que c'est là ce qu'il a à l'esprit. Lombard (1978), toujours à l'appui de la thèse uniciste, utilise une distinction entre état relationnel et état non relationnel qui découle de la notion de changement cambridgien. Voix discordantes au chapitre, Kim (1974, p. 48) entérine la thèse selon laquelle les changements cambridgiens ne sont pas des événements, mais il considère que sa définition de la notion d'événement ne fait pas des actions unies par la relation 'en' des changements cambridgiens. Thomson (1971b, pp. 131-132), plus radicale, trouve 'simplement fantaisiste' (*merely fanciful*) qu'une action acquière une nouvelle propriété (devienne un meurtre après avoir été le tir d'une balle).

prédicat, mais il n'y a pas lieu de parler de modification de cet objet parce que seul le critère de changement cambridgien est satisfait. De la même façon, lorsqu'une action se voit attribuer la propriété d'être un meurtre après avoir été un coup de poignard, le changement qu'elle subit ne satisfait qu'au critère de changement cambridgien, et il n'y a pas lieu de considérer qu'elle s'est modifiée.

En regard de ces considérations, reprenons la question posée au tout début de ce chapitre, "Quand Alvin a-t-il tué Donald?". Goldman affirme (1970, pp. 21 et 43) que les actions engendrées ne sont pas subséquentes aux actions de base qui les engendrent, parce qu'on ne peut dire de l'assassin qu'il frappe d'abord sa victime et ensuite la tue. Il remarque cependant ailleurs qu'il est tout à fait contre-intuitif de croire que l'action de tuer advient avant que la victime ne meure (1971, p. 767). Il est difficile de comprendre comment Goldman peut soutenir à la fois que l'occurrence de l'action engendrée n'est pas subséquent à celle de l'action de base, et qu'elle a lieu au moment où elle est engendrée.³⁷ Si Alvin exemplifie la propriété d'avoir tué Donald au moment où Donald meurt, il est inconsistant d'admettre la première de ces possibilités: l'action engendrée advient à midi, elle est subséquent à l'action de base dont l'occurrence s'est produite à minuit. Goldman pourrait essayer de s'en tirer avec une notion large d'intervalle de temps en regard de laquelle l'intervalle occupé par les deux actions serait le même. Certains passages de son livre semblent d'ailleurs forcer l'adoption de cette interprétation³⁸. Toute la question est alors de déterminer à quoi réfère ce 'même' intervalle de temps. A l'intervalle le plus court, celui que requiert l'action de base? Mais Donald ne meurt pas pendant le laps de temps où Alvin le frappe. A l'intervalle le plus

³⁷ Pfeifer (1982, pp. 219 *sqq.*) discute les ambiguïtés de la théorie goldmanienne sur ce point et mentionne des difficultés supplémentaires auxquelles elle se heurte.

³⁸ "Although level-generational acts must not be co-temporal, we do want them to be performed at the same time – more precisely, during the same *interval of time*." (1970, p. 22. Il souligne.)

long, celui qui s'étend de l'action de base jusqu'à la dernière action engendrée en suivant une branche de l'arbre d'engendrement? Mais il faudrait qu'Alvin agisse après avoir été tué. Ou peut-être Goldman n'a-t-il à l'esprit ni l'une ni l'autre de ces possibilités et songe-t-il plutôt à une solution du genre de celle proposée par Richards (1976, pp. 196-197)³⁹, à savoir qu'il est excessif de demander que la localisation temporelle (ou spatiale) d'un événement soit circonscrite de façon étroite. Alvin aurait poignardé et tué Donald en mai, dans la Bay Area.

Cependant, dès que l'on accepte de travailler avec une notion aussi extensible d'intervalle de temps (et de localisation spatiale), on se retrouve rapidement avec des actions qui se déroulent pendant des mois et des années d'un bout à l'autre de la planète. Si un mordu d'informatique met au point un virus pour contaminer le système de données des grandes institutions financières à la minute où les horloges de chaque pays enregistreront les unes après les autres que la première journée de l'an 2000 a commencé, une description adéquate de son action devra la situer entre la fin du XX^e et le début du XXI^e siècle sur la planète Terre. Il n'y a rien de faux à présenter ainsi la chose, mais il y a fort à parier que la description ne satisfasse personne car on est bien plutôt intéressé à savoir à quelle heure et en quel endroit précis une semblable opération de piratage a pu avoir lieu. Faute d'un degré suffisant de précision dans la localisation spatio-temporelle de l'action, il serait difficile d'expliquer comment elle a réussi à se produire, de quelles circonstances et de quelles informations a profité son instigateur, quelles autres personnes en sont, éventuellement, responsables. Autrement dit, c'est la fonction habituelle du vocabulaire actantiel qui est mise en échec si l'on endosse pareil laxisme dans l'emploi de ce vocabulaire.

³⁹ Richards croit qu'un tel artifice est nécessaire à la défense de la thèse davidsonienne, ce qui est étrange puisque Davidson écrit (1969, p. 176): "*the location of the event at a moment is the location of the smallest part of the substance a change in which is identical with the event.*"

Ce n'est pas à dire que l'usage du langage de l'action, et de la notion d'événement en général, ne tolère aucun flou. Il est difficile, par exemple, d'identifier exactement quand débute une éruption volcanique, parce que l'expulsion de lave est accompagnée d'autres activités géologiques, montée de la lave, tremblement et fissures de l'écorce terrestre, dégagement de fumée, mouvements géologiques dont certains sont, grâce aux sismographes actuels, perceptibles longtemps avant que l'on observe la projection de la lave hors du volcan, voire perceptibles dans des cas qui n'aboutiront pas à une éruption. De même, les objets ne sont pas tous nettement délimités. Le volcan a aussi des frontières floues, que les nouvelles accumulations de lave modifient. Le sommet et les flancs en font clairement partie, mais si l'on tient à définir son pied, il faudra circonscrire arbitrairement un périmètre sur les terres avoisinantes.⁴⁰ Que les limites de quelques objets et événements soient floues en raison du type d'objets ou d'événements concernés n'autorise en aucun cas à adopter une thèse selon laquelle tous les objets et événements ont des contours flous. Pour la majorité d'entre eux, il est possible, et utile, de fixer où et quand ils se trouvent ou ont lieu. La solution de Richards ne mérite donc pas d'être retenue, et, qu'elle apparaisse ou non sympathique à Goldman, celui-ci demeure sans réponse satisfaisante à la question de la localisation spatio-temporelle des actions engendrées. Ceci est d'autant plus embêtant pour Goldman que sa définition de la notion d'événement stipule qu'il s'agit de l'exemplification, par un objet, d'une propriété, à un moment du temps. Faute de remarques plus élaborées sur ce en quoi consiste un intervalle de temps, il est impossible de saisir la signification du dernier des éléments de cette définition. Est-il possible, pour un objet, d'exemplifier une propriété par intermittence lorsque l'intervalle

⁴⁰ Que l'exigence de critères précis d'individuation des événements est exagérée comparativement à ce qui est demandé pour les objets est souligné par Fitzgerald (1961, p. 127) et Quine (1985, p. 168). Davidson (1985g, p. 176) le reconnaît dans l'article où il concède à Quine qu'un critère d'individuation des événements qui procède en fonction de la place qu'ils occupent dans une chaîne causale est circulaire.

est assez long? Ou, lorsque l'objet n'existe pas pendant une portion de cet intervalle, exemplifie-t-il toujours la propriété en regard de l'intervalle total? Ces multiples difficultés empêchent de se prononcer sur la position de Goldman quant à l'intervalle de temps pendant lequel il fait sens de considérer qu'un objet exemplifie une propriété.

Rejeter la suggestion de Richards de travailler avec une notion floue d'intervalle de temps n'implique pas que l'on demande une délimitation nette et rigoureuse des contours des événements. A minuit exactement, le couteau entrait en contact avec le corps de Donald, mais Alvin a commencé à lever le bras à 23: 59: 55, il l'a abaissé à 23: 59: 59 et le couteau a atteint le coeur de Donald à 00: 00: 02. Pourquoi choisir de dire qu'il l'a frappé à minuit plutôt que trois secondes auparavant? Il n'y a aucune raison, les deux réponses sont également acceptables, et lorsque l'on dit qu'il l'a poignardé à minuit, on signifie probablement, dans la majorité des cas, à minuit environ. La localisation n'est pas précise à la seconde près, mais même l'officier de police s'en satisferait. Cette question de savoir jusqu'où doit aller la tolérance dans l'imprécision du contour des événements est, de toute façon, comme l'illustre cet exemple, indépendante de la thèse des descriptions multiples. Si le coup de couteau d'Alvin à Donald n'est pas le meurtre de Donald, deux événements plutôt qu'un auront un commencement et une fin qu'il sera difficile de situer avec la plus grande rigueur. Thomson (1971a, pp. 124-125) remarque, à juste titre, que tous les théoriciens de l'action ont des problèmes si le degré de précision exigé dans la localisation temporelle d'un événement est très strict. Poser pareille exigence soulève cependant un faux problème car n'importe quelle théorie de l'action peut fonctionner adéquatement pourvu que l'on admette que tous les événements durent un certain laps de temps, si bref soit-il, et que la précision de la mesure qu'on en donne est fonction de nos besoins. De même en est-il, d'ailleurs, pour les objets.⁴¹

⁴¹ Cette requête témoigne d'une confusion entre les réquisits auxquels doit répondre, dans un contexte donné, un objet ou un événement particulier, et ceux posés à une catégorie ontologique générale pour rendre

Ces considérations seraient embêtantes si elles empêchaient une réponse claire à la question “Quand et où Alvin a-t-il tué Donald?”. Dans l'optique de Davidson, tel n'est pas le cas: Alvin a tué Donald à minuit, sur le campus de l'Université de Stanford, et l'événement a duré le temps d'accomplir le mouvement corporel qui a eu pour conséquence que Donald meure, pas davantage. La description ne s'applique que plus tard, mais que les coups de couteau deviennent un meurtre est un changement cambridgien relativement au mouvement corporel, une propriété que l'on attribue à l'événement bien qu'il ne subisse lui-même aucune modification. Puisqu'un meurtre est un mouvement corporel qui cause la mort⁴², l'usage du terme ‘meurtre’ est approprié lorsqu'un mouvement visant ce résultat a été accompli, et lorsqu'il y a eu mort (mais pas avant). Il n'y a rien d'autre à demander à l'agent. Si la victime ne meurt pas, l'action de l'agent demeurera ce qu'elle est, on ne pourra que regretter le bon vieux temps où le mort savait remplir son office.

Que l'action acquière de nouvelles propriétés relationnelles à mesure que se déploie la chaîne causale à la source de laquelle elle se trouve ne peut servir à justifier, comme semble le croire Goldman, l'affirmation selon laquelle ces propriétés sont

cette catégorie suffisamment précise pour qu'elle soit admissible. (Voir Davidson, 1985g, p. 176; Quine, 1985, pp. 167-168.)

⁴² L'emploi, par Davidson (1971a), de cette locution, a suscité quelques malaise et malentendus. Il écrit, d'abord, qu'un agent cause ce que ses actions causent (p. 53). Puisque la relation de causalité est transitive, cette première affirmation me semble, au pire, télescopée, les relations causales chez Davidson valant entre événements, non entre agent et événement. Il ajoute, d'autre part, qu'il n'y a pas de différence entre causer la mort de quelqu'un et le tuer (pp. 57-58). Ceci est inexact puisque, si Jones pousse Smith à tuer Clifford, c'est Smith, non Jones, qui fait le sale boulot (bien que Smith en soit responsable, les critères d'attribution de responsabilité n'ayant pas à se modeler sur les seuls liens causaux.) Il vaut mieux conserver l'idée qu'un meurtre est toujours une action qui cause la mort sans entériner la converse. Pour imprudentes que soient certaines formules de Davidson, des notes viennent les affaiblir (n. 10, p. 53 et n. 18, p. 58), et tendent à indiquer qu'il accepte l'opinion que je lui prête.

constitutives de nouvelles actions, unies entre elles par des liens d'engendrement, liens qui, au demeurant, n'ont leur pareil ni dans l'analyse de la catégorie d'objet, ni dans l'analyse des autres événements. Les propriétés relationnelles des objets et événements ont un impact sur la valeur sémantique des énoncés, elles aident à identifier les objets et événements, mais s'il fallait aussi qu'elles définissent leur identité, le concept d'identité se dissoudrait, les objets et événements changeant constamment selon ce avec quoi ils sont en relation.

Du fait que, dans chaque cas d'action, les descriptions réfèrent toutes au même événement, dont la description la moins englobante est celle d'une action primitive, c'est-à-dire d'une action "que nous n'accomplissons pas en accomplissant autre chose, un simple mouvement corporel", Davidson est conduit à dire que "nous ne faisons, finalement, que mouvoir nos corps: le reste est du ressort de la nature" (1971a, p. 59)⁴³. Cette position, que l'on a dite minimaliste (Ginet, 1990) parce qu'elle ramène toutes les actions aux 'mouvements' corporels, s'inscrit dans la logique du matérialisme de Davidson. Sa signification exacte n'apparaît toutefois clairement que pour autant que l'on garde à l'esprit que Davidson n'a rien d'un éliminativiste, si l'on entend par là quelqu'un qui voudrait faire l'économie du vocabulaire des attitudes propositionnelles pour l'explication du comportement humain, ou même, plus faiblement, quelqu'un qui croit en la préséance d'un type d'explications (les explications formulées en termes physiques) sur les autres (les explications formulées à l'aide du vocabulaire mental). Les actions primitives n'ont pas préséance sur les autres actions parce qu'elles n'en sont pas différentes.

Dire qu'il n'y a d'actions que primitives consiste simplement à reconnaître, d'une manière prêtant peut-être à confusion, le fait que

⁴³ "[...] *the ones we do not do by doing something else, mere movements of the body. [...] We never do more than move our bodies: the rest is up to nature.*"

le concept de primauté, comme celui d'intentionnalité, est intensionnel, et, pour ce, ne peut délimiter une **classe** d'actions. Si un événement est une action, alors, sous quelque(s) description(s), il est primitif, et sous quelque(s) description(s), il est intentionnel. (1971a, p. 61. Il souligne)⁴⁴

Les actions primitives sont les mêmes que les actions dérivées (celles dénotées par une description plus englobante), et les 'mouvements' corporels ne sont pas différents d'actions telles 'alerter le rôdeur' ou 'tuer son oncle en l'écrasant avec sa voiture'. Les actions primitives de Davidson, bien qu'elles partagent avec les actions de base de Danto, Goldman ou Thalberg le fait d'être accomplies directement, se distinguent néanmoins des actions de base en ce que ces dernières, contrairement aux actions primitives, ne sont pas identiques aux autres actions. Elles sont dites soit engendrer par niveau les autres actions (Goldman, 1970, pp. 71-72), soit être la cause de l'accomplissement (Danto, 1965, p. 142), ou une partie composante (Danto, 1973, p. 28; Thalberg, 1971, 1977), des autres actions. De plus, si les actions sont primitives sous une description, elles ne sont pas basales sous une description mais en fonction de leur propriété constitutive. Alors que 'être primitif' est considéré par Davidson comme un opérateur intensionnel, il n'en est rien pour 'être basal'.

En parlant d'action primitive, ce que Davidson cherche d'abord et avant tout, c'est, pour s'exprimer en termes kantien, à inscrire le sujet nouménal dans le monde phénoménal, c'est-à-dire, comme il le souligne peu après le passage que je viens de citer, à clarifier la relation prévalant entre un organisme et un événement lorsqu'il y a action. La pertinence de reculer jusqu'au 'mouvement' corporel pour analyser cette

⁴⁴ "To say that all actions are primitive actions is merely to acknowledge, perhaps in a misleading way, the fact that the concept of being primitive, like the concept of being intentional, is intensional, and so cannot mark out a class of actions. If an event is an action, then under some description(s) it is primitive, and under some description(s) it is intentional."

relation tient à ce que, alors, rien ne s'interpose entre l'organisme et l'événement. La manoeuvre ne vise pas à placer l'agent dans une position dans laquelle il ne pourra échouer dans l'accomplissement de son action, ainsi que l'interprète Neuberg (1985, pp. 631-632), lorsqu'il suppose qu'un des arguments en faveur de la thèse des descriptions multiples est la crainte de voir se dissoudre le concept d'action chez qui tolère que l'accomplissement d'une action soit dépendant de conséquences dont le contrôle échappe à l'agent. Que l'agent soit maître des répercussions d'un 'mouvement' de son corps n'est aucunement requis pour préserver le caractère actantiel de ce 'mouvement' corporel. Le seul effet d'un échec à aller au delà du 'mouvement' par lequel l'agent se proposait d'accomplir une action est qu'un certain nombre de descriptions ne s'appliqueront pas à l'action.

Il importe plutôt d'en venir aux 'mouvements' corporels parce que, les négligerait-on pour se pencher sur les actions dérivées (sous une description), la question principale, celle concernant le premier moment du déploiement de la chaîne causale après le jaillissement des croyances et pro-attitudes, demeurerait entière⁴⁵. Dans cette optique les 'mouvements' du corps sont, si l'on peut dire, ce par quoi les sujets nouméniaux entrent en contact avec le monde phénoménal. Si ces événements que sont le jaillissement des croyances et des pro-attitudes produisent directement (sans étape intermédiaire) quoi que ce soit, leurs effets sont, dans le langage de l'action, les 'mouvements' de l'organisme. Par ailleurs, bien que la thèse des descriptions multiples soit indépendante de quelque position que ce soit en philosophie de l'esprit, on peut remarquer que la thèse causaliste dont je viens de faire état est liée, chez Davidson, en raison de l'interaction des événements mentaux et des événements physiques, à un monisme qui identifie les occurrences d'événements mentaux avec des

⁴⁵ Un argument similaire conduit Danto (1965, p. 145) à l'idée que la notion d'action de base est indispensable. Voir aussi Goldman (1970, chap. 3).

occurrences d'événements physiques. Aussi pourrait-on dire, en utilisant le vocabulaire physique, que les événements directement produits sont des événements neurophysiologiques et des contractions, extensions ou relâchements musculaires, les jaillissements de croyances et pro-attitudes étant d'ailleurs eux aussi des événements neurophysiologiques. Ontologiquement, cependant, le rapport causal entre les événements que sont le jaillissement des croyances et pro-attitudes et l'action est indifférent aux descriptions. Pas davantage que le vocabulaire physique n'a prépondérance sur le vocabulaire mental, le vocabulaire actantiel ne donne de statut particulier aux descriptions d'action primitive. Le seul motif pour lequel une description puisse acquérir une importance particulière tient à sa valeur explicative. A ce niveau, toutefois, ce ne sont pas d'office les actions primitives qui sont prépondérantes, ce sont plutôt les actions intentionnelles.

5.6 Les critères d'individuation des événements

Les pages précédentes ont démontré que la thèse des descriptions multiples n'avaient pas les conséquences contre-intuitives que lui prêtent ses détracteurs, et qu'elle était même susceptible de répondre plus adéquatement que les théories adverses, et avec un appareillage conceptuel plus économique que le leur, à certaines difficultés récurrentes de la théorie de l'action, notamment aux questions du temps et du lieu auxquels est accomplie une action. Deux sortes de critiques majeures que l'on oppose à cette thèse ont été mentionnées au cours de la discussion, sans avoir fait l'objet d'un examen serré. C'est à elles que je consacrerai les deux dernières sections, dont la première fera le point sur la question de l'individuation des événements, et la seconde reprendra les principales objections (signalées au tout début de ce chapitre)

que Goldman fait valoir contre la position uniciste lorsqu'elle concerne non seulement les cas d'engendrement causal, mais n'importe quel type d'engendrement par niveau.

L'introduction de la notion d'événement est un jalon essentiel à l'élaboration de la philosophie de l'esprit et à la philosophie de l'action de Davidson. Elle rend possible, d'une part, qu'il défende le monisme anomal, lequel, en établissant l'identité d'occurrences d'événements physiques et mentaux, engage au matérialisme, et, d'autre part, qu'il préserve l'indispensabilité des explications causales formulées à l'aide du vocabulaire mental. Tracer les grandes lignes d'une solution au problème de l'individuation des événements s'impose alors dans le but de clarifier les fondements de ses théories. Davidson a abordé le problème à partir de la formule de Quine, "Il n'y a pas d'entité sans identité", *motto* qui, tel qu'il l'entend, ouvre directement sur la converse "Il n'y a pas d'identité sans entité" (1969, p. 164). L'accent qu'il a mis sur la converse l'a conduit à s'intéresser abondamment aux descriptions définies d'action, et à proposer une analyse de la forme logique des énoncés d'action selon laquelle ceux-ci comportent une variable pour événement, bien qu'il n'y ait pas, dans tous les énoncés d'action, de terme singulier dénotant un événement. Les principales considérations jouant en faveur de l'introduction de la catégorie d'événement dans notre ontologie ont été exposées au chapitre 3. J'ai alors indiqué la manière dont s'y est pris Davidson pour amener la thèse selon laquelle il existe des entités primitives telles les événements, à propos desquelles il conviendra ensuite de se demander lesquelles sont identiques entre elles. Les détails de l'analyse de Davidson ont provoqué de nombreuses résistances, et j'en ai discuté quelques-unes, mais, assez curieusement, bien que tous les théoriciens de l'action ne s'entendent pas pour adopter la conception davidsonienne des événements, la très large majorité d'entre eux ne met pas en doute que ceux-ci existent.⁴⁶

⁴⁶ Ce qui ne signifie pas que la notion fasse l'unanimité. Horgan (1978, 1981, 1982) et Horgan et Tye

Reste à savoir, une fois ces entités admises, sous quelles conditions elles sont identiques les unes aux autres. Ce en quoi consisterait une réponse satisfaisante à ce deuxième aspect de la question est cependant loin d'être clair. Anscombe (1979, 223 *sqq.*) affirme sans ambages que pareille problématique est sans intérêt, au même titre qu'elle le serait si on l'appliquait aux objets. J'incite à croire que, à tout le moins, son importance pour la théorie de l'action a été exagérée, et la lecture des textes récents sur le sujet n'est guère susceptible de me persuader du contraire. Davidson concède, à la fin de l'article dans lequel il s'attaque au problème (1969, p. 180), que les résultats qu'il a obtenus n'ont rien de renversant (*overwhelming*), et ni lui (1985g), ni Quine (1985), plus de quinze ans plus tard, ne paraissent très optimistes quant à la possibilité de formuler des conditions d'identité des événements qui soient nécessaires et suffisantes et permettent de faire le consensus sur tous les cas litigieux. A la pauvreté des résultats auxquels ils parviennent, ceux qui s'attaquent à la notion d'événement comparent ce qui a pu être fait avec la notion d'objet, et ce qui est exigé de cette notion par les auteurs (incidemment, l'ensemble des philosophes) qui l'utilisent. La situation n'est pas très reluisante pour les événements, mais force est de constater que les objets ne s'en tirent pas beaucoup mieux.

Quels sont exactement ces critères qui prévalent pour les objets et en regard desquels on se croit en droit de réclamer des conditions d'individuation précises pour les événements? Deux objets sont identiques lorsqu'ils occupent le même espace-temps. Pareil critère ne dit pas quelles sont les conditions d'identité des objets à travers le temps. Dans la mesure où les objets, contrairement aux événements, perdurent, la solution ainsi proposée pourrait sembler assez faible. Pourtant, la réponse est intuitive,

(1985) s'appliquent à montrer qu'il est possible de réaliser tout le travail pour lequel cette notion a été introduite en en faisant l'économie.

et, malgré les zones grises qu'elle laisse subsister, la notion d'objet n'a pas été remise en question. La même attitude me paraît être celle qui doit être adoptée en ce qui a trait à la notion d'événement. Ce n'est pas qu'il n'y ait aucun intérêt philosophique à spéculer plus avant sur des problèmes de ce type, mais simplement qu'ils ne sont pas du ressort de la théorie de l'action et ne constituent pas un enjeu sur lequel s'opposent les auteurs qui travaillent les thèmes qui me préoccupent.

Pour incomplète qu'elle soit, la réponse la plus nette que l'on puisse ici donner au problème qui nous occupe est que le critère d'individuation qui vaut pour les objets vaut aussi pour les événements: deux événements sont identiques lorsque leur localisation spatio-temporelle est la même. Il n'y a pas lieu d'exiger davantage de cette notion parce que c'est une nouvelle venue dans les cercles ontologiques. Ce critère, auquel s'est finalement rallié Davidson, est supérieur à celui de leur place dans une chaîne causale, qu'il avait d'abord entériné. Ainsi que l'a signalé Quine (1985, p. 166), bien qu'il soit exact, et non circulaire, d'affirmer que deux événements identiques occupent la même place dans une chaîne causale, cette affirmation ne peut prétendre être un critère d'individuation. Un critère proposant d'individuer les événements selon leur rôle fonctionnel présupposerait ce qu'il cherche à définir. Il faut, en effet, avoir individué les événements avant de formuler une définition dans laquelle on quantifie sur ceux-ci pour établir leur identité lorsqu'ils occupent la même place dans une chaîne causale.⁴⁷ Par contre, les arguments qui ont servi à établir qu'Alvin a tué Donald à minuit sur le campus de l'Université de Stanford, puisque tels sont le temps et le lieu où il a accompli les mouvements corporels qui ont conduit à sa mort, laissent voir en

⁴⁷ Bennett (1988, pp. 95 *sqq.*), qui discute plus en détail la question de savoir si ce critère est circulaire, remarque qu'il n'aide, de toute façon, aucunement à résoudre les problèmes d'individuation parce qu'unicistes comme prolifiques admettent que les mêmes causes ont les mêmes effets. Ce dernier point a également été noté par Beardsley (1975, pp. 270 *sqq.*) et Kim (1976, p. 164).

filigrane en quoi une solution misant sur la localisation spatio-temporelle des événements est celle que requiert une théorie de l'action. Que certains événements aient des contours spatio-temporels flous n'est pas un obstacle important à l'adoption de ce critère, pas davantage qu'il ne suscite d'hésitations pour les objets en raison du problème analogue que posent ceux-ci.

L'avantage lié aux stratégies adverses, ou, plus exactement, puisqu'ils comptent parmi les rares à avoir tenté de préciser une définition de la notion d'événement, à celle de Goldman, de même qu'à celles de Kim, Brandt ou Martin, qui la rejoignent, est de pouvoir se débarrasser d'éléments indésirables en stipulant que nous avons affaire à deux événements distincts dès lors que les propriétés exemplifiées par l'objet sont différentes. L'inconvénient de leur conception est néanmoins que, bien qu'elle offre, du point de vue ontologique, une règle d'individuation très précise, elle demeure, comme nous l'avons vu, incapable de faire face aux questions de base qu'elle doit affronter pour que la catégorie d'événement soit fonctionnelle. Une définition de la notion d'événement qui présuppose celle de temps sans pouvoir spécifier quand un objet exemplifie une propriété ne peut, en effet, prétendre être utilisable. Qui plus est, il est improbable qu'elle réussisse à satisfaire minimalement le réquisit quinéen, alors que la chose est réalisable quand les événements sont considérés comme des particuliers inanalysables et que la relation d'identité est établie entre de tels particuliers. Si, "Jones s'excuse" et "Jones a dit: 'Je m'excuse' " ne sont pas des énoncés qui font état de l'exemplification de la même propriété par Jones (il aurait pu s'excuser en disant "Je suis désolé"), tant de propriétés exemplifiées par un objet constituent un événement différent qu'il est difficile de concevoir quand peuvent être établies des relations d'identité entre événements. Selon l'exemple de Goldman cité en début de chapitre, même 'le salut de A au temps t' et 'le salut de A d'une voix forte au temps t' sont l'exemplification, par A, de propriétés différentes.⁴⁸ Goldman (1971, p. 772) a beau

écrire qu'une occurrence d'action, comme n'importe quelle entité, peut se voir appliquer de nombreuses expressions non synonymes, ce qu'il exige des événements est nettement plus rigide que ce qui est demandé aux objets. La dénotation d'une description d'objet n'est pas sensible à la distinction entre propriété constitutive et propriété exemplifiée. Nul ne s'oppose à ce que 'le mari de Pauline', 'l'homme vêtu d'un chandail vert', 'l'auteur du roman le plus vendu en octobre' dénotent toutes Jacques, si celui-ci possède chacune de ces propriétés. La distinction entre les propriétés qui constituent les événements, et qui sont exemplifiées par des objets, et celles que les événements exemplifient, a entraîné Goldman à soutenir que c'est, par exemple, Brutus qui exemplifie deux propriétés constitutives d'événements différentes, celle de poignarder César ($e_1 = [(Brutus, t), \text{poignarde César}]$) et celle de tuer César ($e_2 = [(Brutus, t), \text{tue César}]$). Le coup de poignard et le meurtre permettent d'identifier un événement en tenant compte de propriétés différentes, certes, mais pourquoi refuser l'idée qu'il n'y ait qu'un seul événement, qui est le mouvement de la main de Brutus, et qui exemplifie aussi les propriétés d'être un coup de poignard et d'être un meurtre ($((1e_1) \text{ Poignarde } (Brutus, César, e_1) = (1e_2) \text{ Tue } (Brutus, César, e_2))$)? Puisque, de l'avis de tous les théoriciens de l'action, Jones n'a rien d'autre à faire pour s'excuser que de dire "Je m'excuse", que Brutus n'a rien d'autre à faire que de poignarder César pour le tuer, ou que Roger n'a rien d'autre à faire que d'agiter la main pour saluer, et puisque les arguments des pages précédentes ont montré que l'idée n'avait pas les conséquences contre-intuitives que d'aucuns craignaient, il semble plus correct d'admettre qu'il s'agit, dans chacun des trois cas, d'un seul et non de deux événements, même si l'objet n'exemplifie pas la même propriété.

⁴⁸ Goldman (1971, p. 772, n. 13) mentionne que son critère pourrait être assoupli pour que ces deux descriptions aient la même dénotation (la dénotation demeurerait la même lorsqu'une description implique logiquement l'autre). Mais, parce qu'il soutient, par ailleurs, que les actions ainsi dénotées n'ont pas les mêmes causes ni les mêmes effets, elles doivent être différentes.

Lorsque, en 1969, Davidson en arrive à conclure que la place occupée par un événement dans une chaîne causale est le meilleur critère qu'il imagine pour individuer un événement, il a considéré, sans le retenir, le critère de sa localisation spatio-temporelle. Que ce dernier critère s'avère suffisant lui paraît douteux, autant en ce qui a trait aux objets qu'aux événements, encore qu'il n'ait pas contre lui d'arguments décisifs. Les événements durent tous un certain laps de temps, fut-il très bref, et il écarte le présumé paradoxe d'un événement qui serait un meurtre avant que la victime ne soit morte. Il reconnaît que même les événements mentaux ont une localisation spatiale: la personne dont on dit qu'elle a telle croyance ou pro-attitude. En général, des indications plus précises ne sont pas requises, mais, si c'est nécessaire, il est assez vraisemblable de localiser le jaillissement de croyances et de pro-attitudes dans la tête, dans le cerveau, ou, dans telle partie du cerveau, et ce sans présumer de la validité empirique de la thèse de l'identité, l'affirmation étant compatible avec d'autres positions matérialistes. La localisation du jaillissement des croyances et pro-attitudes est, certes, insuffisante pour les individuer, mais le recours au type d'attitude et au contenu propositionnel, quoi qu'il en soit des problèmes qu'il génère lui-même, est une avenue par laquelle on peut tenter de suppléer aux carences. Pourquoi alors Davidson se montre-t-il réticent à adopter ce critère, exclusion faite de son enthousiasme pour celui qu'il suggère lui-même?

Il est peu probable que ce soit parce qu'il envisage que son adoption ait pour conséquence de rendre les événements dépendants des objets, voire de les assimiler les uns aux autres. Commentant Lemmon (1967) qui invoque le principe de l'identité des indiscernables pour passer de l'identité des événements occupant la même zone spatio-temporelle à l'identité des événements avec cette zone, il écrit:

Même s'il ne peut y avoir qu'un seul événement qui occupe complètement une zone spatio-temporelle, il serait incorrect de dire qu'une zone spatio-temporelle est un changement ou une cause (à moins de vouloir réformer le langage). (1969, p. 178, n. 18. Il souligne.)⁴⁹

Aucun argument n'appuie cette assertion, ce qui donne à penser qu'il ne fait nul doute, dans l'esprit de Davidson, que ce soit une erreur de croire que d'individuer les événements par leur localisation signifie les considérer identiques à la zone spatio-temporelle qu'ils occupent (il réaffirmera cette thèse en 1985(g)).

Faut-il plutôt attribuer ses réticences au fait qu'il remarque des cas où le degré de précision dans la détermination de la localisation d'un événement auquel un partisan du monisme anomal doit s'en tenir est plus faible que celui dont se prévaut une réponse intuitive? Par exemple, de l'avis du sens commun, un mal de dents se situe assez précisément là où se trouve une certaine dent (et tout près de celle-ci). Par contre, physiquement, ce mal de dents n'existe pas sans l'innervation des connexions neurophysiologiques impliquées dans la transmission de l'impression de douleur jusqu'au cerveau, connexions qui, elles, ne se situent pas dans la dent. Mais si un événement mental est identique à l'événement physique qui en est le support, il doit être semblablement localisé, et le mal de dents dispersé à travers l'organisme. Le défenseur du monisme anomal se trouverait de la sorte engagé à soutenir que j'ai mal de la tête aux pieds quand on m'écrase un orteil. D'un point de vue phénoménologique la douleur est pourtant bel et bien ressentie dans la dent, quoi qu'il en soit du support neurophysiologique la transmettant au cerveau.

⁴⁹ *"But even if there can be only one event that fully occupies a space-time zone, it would be wrong to say a space-time zone is a change or a cause (unless we want to alter the language)."*

En se contentant d'une réponse vague suivant laquelle une douleur, un pincement ou un chatouillement ont lieu, comme les autres événements mentaux, dans la personne qui les ressent, certaines affirmations farfelues sont évitées. Malheureusement, le degré d'imprécision requis dans la localisation des événements de ce genre paraît en rendre l'individuation impossible. Un mal de dents et une douleur au pied dont les occurrences sont contemporaines seraient identiques s'ils sont attribués à la même personne. Encore une fois, les sensations semblent poser problème à Davidson, elles que sa définition du mental (1970c, p. 211) excluait parce que les énoncés qui les rapportent sont extensionnels. Toutefois, en concédant qu'elles sont mentales (s'obstiner à défendre la position contraire serait d'ailleurs chose ardue), une constatation assez banale permet de se tirer rapidement d'affaire. En tant qu'événement physique, le mal de dents ne se situe pas, non plus, à travers tout le corps. Ce n'est pas parce qu'il est requis que le système neurophysiologique transmette certaines informations au cerveau qu'il est, dans son ensemble, le lieu d'une douleur. Le courant électrique circule du générateur à l'ampoule, mais la lumière ne jaillit que de celle-ci, pas de tous les fils. La localisation précise des sensations que préfère le sens commun est ainsi tout à fait compatible avec les thèses matérialistes en philosophie de l'esprit, et ne met nullement en danger l'efficacité d'un critère d'individuation des événements en fonction de leur localisation spatio-temporelle.

En fait, le meilleur argument qu'ait donné Davidson (pp. 178-179) contre l'adoption d'un tel critère est l'illustration suivante. Imaginons qu'une boule de métal tourne sur elle-même de trente-cinq degrés pendant une minute tandis que, pendant le même laps de temps, la boule se réchauffe. Le présent critère n'oblige-t-il pas à conclure que la rotation et le réchauffement sont le même événement? Il est à craindre que oui, semble-t-il. En appeler à la place des événements dans la chaîne causale est vain: noter

que le réchauffement de la boule, et non sa rotation, cause le réchauffement de l'air ambiant présuppose qu'il s'agit de deux événements distincts, ce qu'il faut démontrer. Peut-être (mais c'est douteux) y a-t-il moyen de s'en tirer en examinant le mouvement des molécules, cependant, au niveau macroscopique, point de salut.

La comparaison avec les objets peut calmer une partie de notre désolation devant pareil résultat. Songeons à Dracula, qui, dans le film de Browning, traverse un mur de toiles d'araignée sans les abîmer, et qui n'est pas pour autant identiques à ces toiles lorsqu'il occupe le même espace qu'elles. Mince consolation, car, si rares que soient les événements qui mènent cette existence fumeuse, un seul, hélas, suffit pour enlever son mordant au critère. Pour ne pas être réduite à l'enterrer, je ne vois que deux options, qui ne me paraissent ni l'une ni l'autre entièrement satisfaisantes. Ou bien maintenir que la rotation et le réchauffement de la boule sont deux événements différents, bien qu'inséparables, et concéder, de ce fait, que le critère est nécessaire mais non suffisant à l'individuation des événements. Ou bien accepter jusqu'au bout les conséquences de ce critère, et soutenir qu'il s'agit du même événement, bien que la chose puisse demeurer, pour plusieurs, contre-intuitive. Quine (1985, p. 167) penche pour cette deuxième branche de l'alternative. Elle lui paraît inoffensive car elle ne touche qu'un (ou quelques) cas particuliers et n'a pas de répercussions sur les conclusions que la science doit tirer concernant les rapports entre rotation et réchauffement de sphères. Néanmoins, Quine n'a pas sitôt reconnu que la rotation et le réchauffement de la boule sont le même événement qu'il souligne être aux prises avec un paradoxe si le réchauffement est lent et la rotation rapide: l'événement aurait des caractéristiques contradictoires. Il se dit enclin, pour résoudre cette difficulté, à développer une approche à la Kim, avec quelques modifications qui la rendent plus économique ontologiquement. Sa suggestion repose cependant sur la thèse selon laquelle les événements ne sont pas des particuliers inanalysables mais des objets

physiques, "le contenu matériel d'une portion d'espace-temps" (*ibid.*), ce à quoi s'oppose toujours Davidson, y compris en conclusion du texte dans lequel il réplique à Quine.⁵⁰

Davidson (1985g, p. 175), suite aux remarques de Quine, dit avoir exagéré l'importance du problème causé par cet exemple. Il ne prend, toutefois, pas une position claire sur le point en litige et, bien qu'il concède à Quine que le critère de localisation spatio-temporelle est le meilleur, on peut douter qu'il en soit pleinement satisfait. Je suggérerais, pour ma part, qu'il est préférable de s'en tenir à la première des deux branches de l'alternative. Elle implique l'admission du fait que le critère est nécessaire mais insuffisant. Est-ce toutefois si embêtant? En général (exception faite des croyances et pro-attitudes, pour lesquelles il y a d'autres recours), il suffit. Dans le cas de la boule qui tourne et se réchauffe, il est vrai qu'il faut se rabattre sur nos intuitions pour dire que ce sont deux événements différents. Les recherches philosophiques futures apporteront peut-être le critère manquant, ou peut-être encore nous convaincront-elles qu'il vaut mieux, à l'instar de Quine, réformer nos intuitions. Pour le moment, cependant, concevoir les événements comme des particuliers inanalysables me semble être une avenue assez prometteuse pour justifier qu'elle soit retenue, et améliorée, plutôt que délaissée au profit d'une stratégie qui génère ses propres résultats contre-intuitifs. Par exemple, Quine n'est pas, non plus, impressionné outre mesure par le fait que, si Sébastien se ballade à Bologne en mâchant de la gomme, sa marche et sa mastication sont le même événement parce qu'ils ont lieu au même moment et au même endroit. Mâcher de la gomme lui permettrait ainsi de traverser Bologne. Je l'envie s'il réalise de tels exploits, mais demeure sceptique et continue à croire qu'il vaut mieux

⁵⁰ A ce qu'écrit Quine: "A physical object [...] is the material content of any portion of space-time.", Davidson répond (1985g, p. 176): "Occupying the same portion of space-time, event and object differ. One is an object which remains the same object through changes, the other a change in an object or objects."

raffiner le critère d'individuation des événements selon leur localisation spatio-temporelle que d'entériner cette conclusion. Compatible avec une perspective à la Davidson, il conserve, malgré son caractère partiel, l'avantage d'être utilisable dans la plupart des cas.

5.7 La locution 'en'

Passons maintenant aux objections de Goldman contre la position uniciste qui ont été signalées au début de ce chapitre. Elles tournent autour de trois points principaux. D'abord, les propriétés caractéristiques des relations prévalant entre les actions inscrites dans un arbre d'engendrement ne sont pas celles communément attribuées à la relation d'identité. La relation d'identité est symétrique et réflexive, alors que, s'il est vrai que j'alerte le rôdeur en allumant la lumière, il est faux que j'allume la lumière en alertant le rôdeur. Ensuite, les propriétés exemplifiées par ces actions ne sont pas toutes les mêmes, ce qui interdit, en vertu de la loi de l'indiscernabilité des identiques de Leibniz, qu'elles soient identiques. Il est utile que j'éclaire la pièce, mais il est inutile que j'alerte le rôdeur, il aurait mieux valu que je m'aperçoive de sa présence avant qu'il ne note la mienne, et que j'alerte la police. Finalement, les actions d'un arbre d'engendrement ont des rôles fonctionnels différents, ce qui empêche également leur identité, des événements identiques ayant les mêmes causes et les mêmes effets. La raison pour laquelle je tourne le commutateur est que je désire allumer la lumière, mais ce n'est pas la raison pour laquelle j'alerte le rôdeur. En fait, je n'ai aucune raison d'alerter le rôdeur puisque j'ignore qu'un sinistre individu en veut à mes bibelots. Chacune de ces objections me paraît reposer sur les deux mêmes erreurs, à savoir que Goldman, dans les énoncés qu'il utilise pour souligner l'invalidité de la position uniciste,

néglige de prendre en considération le fait que, d'une part, les expressions qu'il emploie ne dénotent pas d'action particulière et, que, d'autre part, les termes qui les relient ou leur sont applicables ne sont pas des prédicats.

Ainsi que je l'ai déjà mentionné, toutes ces actions qui s'engendrent les unes les autres de quelque manière sont des occurrences d'événement. Goldman, de même que Kim (1976, p. 165), considèrent que le fait que, selon leur définition, les événements aient une localisation spatiale – celle occupée par l'objet – et une localisation temporelle uniques suffit à en faire des particuliers. Les relations d'engendrement valent entre des occurrences d'événements, non entre des types d'événements, le coup de poignard de Brutus à César à t engendrant causalement le meurtre de César par Brutus à t sans que n'importe quel coup de poignard n'engendre causalement un meurtre. Par cet aspect aussi, la théorie de Goldman rejoint la perspective des unicistes, lesquels défendent l'idée que la relation d'identité qu'ils placent là où les prolifiques voient une relation d'engendrement peut s'appliquer entre l'action de Xer et celle de Yer bien que tous les événements de type 'X' ne soient pas des événements de type 'Y'.

Telle est la façon dont Goldman concevait au départ la notion d'événement sous-jacente à sa théorie (1970, chap. 1), et telle est la thèse qu'il a maintenue (1979, p. 261) contre les attaques de ceux (par exemple, Thomson, 1971a; Castañeda, 1979) qui lui attribuent une opinion différente, à savoir qu'il a développé ses thèses de façon à ce que les liens d'engendrement ne valent pas entre des événements mais entre des faits. Ces attaques se basent sur l'idée que, si les événements sont des particuliers, qu'on les croit analysables ou non, ils doivent être dénotés par des termes singuliers. Les occurrences d'action sont, écrit Goldman (1971, p. 770), communément dénotées par une forme nominalisée d'un énoncé d'action. Toutefois, ainsi que je l'ai exposé à la section

5.2, Vendler a mis en évidence que les énoncés peuvent prendre l'une ou l'autre de deux sortes de forme nominale, et devenir ou bien des nominatifs parfaits ou bien des nominatifs imparfaits. Goldman prête facilement le flanc à la critique en ce qui concerne les incidences ontologiques de ses thèses parce que, s'il veut défendre une théorie traitant d'occurrences d'événements, il ne s'exprime pas de façon à lui rendre justice.

Lorsque l'on examine de près ses textes, on note, en effet, que les formes nominalisées qu'il emploie sont, indistinctement, tantôt des nominatifs parfaits tantôt des nominatifs imparfaits, et que, au moins aussi souvent, il n'utilise pas de nominatifs mais des phrases. Il n'est certes pas le seul coupable à cet égard. Anscombe (1957, §§ 6, 23, 26) parle de description d'événement sans toujours employer de nominatif parfait pour référer à l'événement ("‘il Xe’ est une description d'une action intentionnelle [...]”, p. 38), et Davidson commet la même erreur lorsqu'il écrit "‘j'ai allumé la lumière’ [...] réfère clairement à un événement particulier" (1963, p. 5). Par la suite, toutefois, Davidson signalera dans de nombreux passages (1967a, p. 155, 1967b, pp. 114, 134-135, 1969, p. 167, 1970, p. 185, 1971b, p. 194) que tous les énoncés d'action ne contiennent pas de description d'action, et Anscombe (1979, p. 212) reprochera à Goldman d'osciller entre l'emploi de termes singuliers et celui de phrases quand il se propose de référer à des événements.⁵¹ Si, dans leurs textes postérieurs, Davidson et Anscombe se sont réajustés et ont insisté sur le fait que seuls les nominatifs parfaits décrivent des occurrences d'événement, il n'en a pas été de même de Goldman. Autant les thèses goldmaniennes que la formulation de ses objections contre les unicistes dépendent de l'assimilation des nominatifs imparfaits aux nominatifs parfaits. La chose s'explique aisément: la théorie de l'engendrement par niveau, notamment parce qu'elle

⁵¹ J'ai présenté à la section 3.3, l'argument sur lequel s'appuie pour ce Davidson: l'analyse de la forme logique des énoncés d'action révèle que n'importe quel événement d'un certain type et impliquant les mêmes objets peut rendre vrai un énoncé d'action, tandis que les termes singuliers, dont les descriptions définies, dénotent des actions particulières.

est tributaire de la locution 'en', ne peut être développée sans des nominatifs imparfaits.

Parce que la locution 'en' est utilisée comme un critère indiquant la présence d'une relation d'engendrement quel que soit son type, les répercussions d'une attaque contre l'emploi qu'en fait Goldman débordent le cas de l'engendrement causal, seul couvert par la thèse des descriptions multiples. Par contre, ainsi que je l'ai signalé à la section 5.1, les actions engendrées par augmentation n'étant pas mises en rapport par la locution 'en', semblable attaque ne les touche pas. La première objection de Goldman contre les unicistes étant celle pour laquelle il se sert de la locution 'en', la critique que je lui opposerai dans les pages qui suivent, telle que je la présenterai, laisse intacte l'engendrement par augmentation. La distinction entre nominatifs parfaits et nominatifs imparfaits ouvre cependant sur deux autres critiques qui lui sont, quant à elles, applicables et je le montrerai en utilisant également des cas d'engendrement par augmentation pour illustrer mes arguments.

Pour apercevoir pourquoi une théorie de l'action conçue avec l'une de ces catégories linguistiques ne peut être ramenée à une théorie développée avec l'autre, revenons donc à la notion d'engendrement par niveau et à la locution 'en'. Goldman utilise cette locution contre les unicistes pour formuler l'objection selon laquelle la relation prévalant entre les actions d'un arbre d'engendrement ne possède pas les propriétés d'une relation d'identité. Pour utiliser l'exemple de Goldman, les unicistes soutiennent que

- i) le mouvement de la main de Jones = l'action d'éloigner la mouche,

tout en maintenant qu'il est vrai que

- ii) Jones éloigne la mouche en bougeant la main

mais faux que

- iii) Jones bouge la main en éloignant la mouche.

La relation d'identité entre occurrences d'événements dont i) fait état est symétrique et réflexive, tandis que la relation qu'exprimerait la locution 'en' de ii) et iii) est asymétrique et irréflexive. Les unicistes, affirme Goldman, sont engagés à une contradiction lorsqu'ils cherchent à concilier i), ii) et iii), c'est-à-dire lorsqu'ils défendent l'idée que les descriptions contenues dans i) dénotent un même événement et qu'ils maintiennent, par ailleurs, que cet événement a avec lui-même, selon ii) et iii), des relations asymétriques et irréflexives. Semblable argument est valide pour autant que, dans i), ii) et iii), les expressions employées dénotent effectivement des occurrences d'événement. Nul doute que tel soit le cas dans i). Il n'en est, toutefois, pas de même des deux expressions qui encadrent le 'en' dans ii) et iii), lesquelles ne sont pas des descriptions définies, mais une phrase et un nominatif imparfait.

La situation peut-elle être corrigée en reformulant ii) de la façon suivante:

- iv) l'éloignement de la mouche par Jones en mouvement de la main
de Jones ?

La phrase n'est tout simplement pas grammaticale. Puisque le 'en' exprime une relation d'engendrement, s'en tire-t-on mieux en revenant explicitement à cette relation pour écrire:

- v) l'éloignement de la mouche par Jones est engendré par le mouvement de la main de Jones ?

Cette fois, l'énoncé est un énoncé bien formé du français qui contient deux descriptions d'événement. De ce point de vue, la reformulation ne pose aucun problème. Toutefois, elle est inappropriée dans le cadre de l'argumentation de Goldman car elle présuppose ce qu'il faut démontrer, à savoir qu'il y a deux actions plutôt qu'une, unies par un lien d'engendrement plutôt que par un lien d'identité. L'énoncé ii) est l'équivalent de v) si la thèse prolifique est acceptable, mais c'est là le point en litige. Qui plus est, si cette reformulation épargne à Goldman d'être en contradiction avec ses présupposés ontologiques, elle le prive du critère linguistique qu'il s'était donné pour reconnaître la relation d'engendrement parce qu'elle se passe de la locution 'en'.

Contrairement à ce qu'une première étude aurait pu laisser penser, l'opposition entre unicistes et prolifiques ne tient finalement pas seulement au fait qu'Anscombe et Davidson tiennent les événements pour des particuliers inanalysables, alors que Goldman les conçoit comme des particuliers analysables. Le principal problème vient de ce que, si on examine le détail des analyses de Goldman, on remarque que les entités qu'il thématise ne sont tout simplement pas avec des particuliers. L'essentiel des difficultés de Goldman découle de ce que la locution 'en' ne s'applique jamais entre des descriptions d'action mais uniquement entre des phrases ou des nominatifs imparfaits, et que, conséquemment, la relation d'engendrement ne vaut pas entre des événements mais entre des faits.⁵² Et puisque les expressions reliées par

⁵² Bennett (1988, p. 217) défend cette même idée que la locution 'en' relie des phrases ou des nominatifs imparfaits. Pour Bennett, cependant, contrairement à Davidson, ce sont les faits exprimés par ces expressions qui sont ultimement mis en rapport.

‘en’ ne dénotent pas d’occurrences d’événement comme le requiert la thèse uniciste, les arguments formulés en ayant recours à cette locution sont inopérants contre la thèse uniciste.

Goldman est ainsi doublement mis en échec. D’abord, parce qu’il ne réussit pas à monnayer de manière consistante dans sa théorie l’idée que les actions sont des événements. En effet, même si l’on concédait que Goldman travaille avec des particuliers en regard du fait que sa définition des événements les présente comme des entités spatio-temporellement localisées, il demeure que ses thèses ne peuvent plus s’appuyer sur la notion d’engendrement. Or, à elle seule, sa définition, qui a pour résultat que la relation qui existe entre les actions unies par la locution ‘en’ n’en est pas une d’identité, nous laisse sans moyen de rendre compte de la nature de cette relation. Goldman a donc sérieusement besoin de revoir sa notion d’engendrement par niveau pour en donner un traitement consistant avec ce qu’il prétend être ses positions ontologiques. Ensuite, parce que, contrairement à ses attentes, les énoncés construits avec la locution ‘en’ sont impuissants à formuler des arguments décisifs contre les unicistes. Si les expressions qui encadrent le ‘en’ nomment des faits, rien d’étonnant à ce que “Jones éloigne la mouche en bougeant la main” soit vrai, alors que “Jones bouge la main en éloignant la mouche” soit faux: “Jones éloigne la mouche” et “Jones bouge la main” n’expriment pas le même fait.

Quel que soit le critère dont on se serve pour individuer les faits, cette même conclusion s’impose. Rendre justice à la question de l’individuation des faits demanderait de longs développements, mais il suffira d’indiquer rapidement les trois principales manières d’aborder le problème pour montrer que Goldman est dans une impasse.⁵³ Deux énoncés vrais nomment le même fait soit si et seulement si

- (1) ils sont interdérivables parce que les termes qui les composent expriment les mêmes concepts (Frege);

soit si et seulement si

- (2) ils sont interdérivables parce que la condition (1) est remplie ou que les termes directement référentiels qu'ils contiennent dénotent les mêmes objets (Russell);

soit encore si et seulement si

- (3) ils sont interdérivables parce que la condition (1) est remplie ou que les termes singuliers qu'ils contiennent dénotent les mêmes objets (Vendler).

Dans “Jones éloigne la mouche” et “Jones bouge la main” les termes généraux changent, ce qui exclut, quel que soit le critère adopté, que les énoncés expriment le même fait. Conséquemment, rien n'autorise à les remplacer l'un par l'autre, y compris en contexte extensionnel. (Si les énoncés n'expriment rien, comme chez Davidson, ils ne peuvent, *a fortiori*, être substitués l'un à l'autre puisqu'ils sont différents.)

Par ailleurs, dès qu'il est reconnu que les expressions qui encadrent la locution ‘en’ sont des énoncés, elle ne doit plus être interprétée comme une relation mais comme un connecteur propositionnel. Ce connecteur est non vérifonctionnel

⁵³ Il en existe une quatrième, par accentuation (*highlighting*), qui est encore plus fine que celle de Frege, ce qui ne la rend d'aucun secours pour Goldman. Pour plus de détails, voir Bennett (1988, chap. 2).

puisque, si l'on inverse les énoncés qui encadrent le 'en', l'énoncé complexe voit sa valeur de vérité se modifier bien que les deux énoncés qui le composent soient l'un et l'autre vrais.⁵⁴ Ce que Goldman conçoit comme des propriétés de la relation d'engendrement par niveau des actions relève donc plutôt des traits sémantiques des énoncés que sert à construire la locution 'en', l'asymétrie et l'irréflexivité qu'il rapporte découlant de ce que cette locution crée des contextes intensionnels.

Cette première objection de Goldman mise en échec, la stratégie grâce à laquelle disposer des deux autres est déjà bien élaborée, et je procéderai plus rapidement à leur réfutation. La seconde critique était que chacune des actions d'un arbre d'engendrement n'exemplifient pas les mêmes propriétés: saluer est convenable, saluer d'une voix forte est impoli. Si Goldman utilisait pareil argument à propos d'un objet, sa faiblesse serait immédiatement apparente. Quand un individu apprécie les lignes d'une sculpture mais en déteste la couleur, cela n'en fait pas deux objets différents. Pourquoi les jugements évaluatifs divergents portés sur divers traits d'un événement en feraient-ils un autre événement? Cette constatation est, cependant, accessoire. L'invalidité de l'argument est flagrante dès que, en regard des distinctions introduites précédemment, l'on note que 'être convenable' et 'être impoli' ne sont pas des propriétés d'événements, mais des opérateurs sur phrases. Le salut de A n'est pas convenable, il est convenable que A ait salué. Le salut de A d'une voix forte n'est pas impoli, il est impoli que A ait salué d'une voix forte. Puisque deux opérateurs différents s'appliquent à deux phrases différentes, il n'y a rien d'inconsistant à ce que les deux énoncés complexes qui en résultent puissent être l'un et l'autre vrais, bien qu'il semble y avoir une contradiction lorsque, comme Goldman, on commet l'erreur de supposer que les propriétés 'être convenable' ou 'être impoli' sont des propriétés d'occurrences

⁵⁴ Castañeda (1979, pp. 242-243) remarque que, plus précisément, elle créerait des contextes intensionnels dans lesquels la substitution des termes singuliers par des expressions codénotantes serait tolérée.

d'événement (il est déjà suffisamment difficile de composer avec les individus qui manquent aux convenances, inutile de s'encombrer, en plus, d'événements mal élevés).

L'exemple choisi par Goldman n'est pas étranger au fait qu'il soit si facile de disposer de son objection. D'autres cas ont été soulevé contre les unicistes, qui leur donnent plus de fil à retordre. Les adverbes syncatégorématiques, dont j'ai brièvement parlé à la section 3.3, illustreraient qu'il est possible d'attribuer à ce que les unicistes disent être un même événement des propriétés apparemment inconciliables. Ainsi, dans le traditionnel exemple d'Anscombe, si l'homme qui pompe de l'eau accomplit cette tâche par de rapides mouvements du bras, tandis que son action de remplir le réservoir se réalise lentement, nous nous trouvons devant un événement à la fois rapide et lent, selon la description qui lui est appliquée. L'action est rapide si la classe de comparaison en regard de laquelle elle est évaluée est celle des mouvements du bras, et elle est lente en regard de ce que peuvent être d'autres remplissages d'un réservoir. Ce problème est analogue à celui des adjectifs non intersectifs: les petits éléphants sont de gros animaux. Dans la mesure, néanmoins, où l'on ne tire pas la conclusion qu'un même objet ne peut être tant un petit éléphant qu'un gros animal, cette difficulté ne saurait servir d'argument définitif contre la thèse uniciste.⁵⁵

La dernière objection de Goldman reposait sur l'idée que les chaînes causales dans lesquelles sont intégrées les diverses actions d'un arbre d'engendrement ne sont pas les mêmes. A salue B parce qu'il rencontre un ami, et B juge correct que A l'ait salué. A salue B d'une voix forte parce qu'il y a beaucoup de bruit dans la salle où il rencontre B, et B est offusqué parce qu'il espérait plus de discrétion de la part de A. Ce raisonnement, comme celui développé avec la locution 'en', repose sur l'assimilation des

⁵⁵ Comme je l'ai mentionné, le problème pose surtout un défi à l'analyse davidsonienne de la forme logique des énoncés d'action.

nominatifs imparfaits aux nominatifs parfaits. Le fait que ces deux types d'expressions aient des propriétés sémantiques différentes a cependant pour conséquence que l'on doit traiter différemment les termes causaux⁵⁶ qui unissent les unes ou les autres. Ce résultat est l'un des principaux de Vendler. Un terme causal qui unit deux termes singuliers est un prédicat relationnel, et l'énoncé qui exprime cette relation est un énoncé extensionnel. Par contre, les termes causaux qui unissent des énoncés ou des nominatifs imparfaits sont des connecteurs propositionnels, et ajouterai-je, à l'instar de la locution 'en', ils sont non vérifonctionnels.⁵⁷ En reprenant le précédent exemple de Goldman avec des nominatifs parfaits, on obtient les énoncés

- i) le salut de A d'une voix forte a causé le départ de B,

qui était, dans l'esprit, à défaut de la lettre, de Goldman, un énoncé vrai, et

- ii) le salut de A a causé le départ de B,

qui, malgré ce que souhaitait Goldman, ne paraît, intuitivement, pas moins vrai. Combien d'événements ont alors causé le départ de B? Deux réponses sont possibles. Si l'on a recours à la définition golmanienne des événements, qui a pour effet que 'le salut de A' et 'le salut de A d'une voix forte' sont des événements différents, le départ

⁵⁶ J'utilise l'expression 'terme causal' pour couvrir non seulement le mot 'cause', mais aussi 'est l'effet de', 'est le résultat de', 'explique causalement que', 'parce que', 'conduit à', et autres expressions que l'on emploie pour signifier qu'un événement, un fait ou un énoncé est lié causalement à un autre événement, fait ou énoncé. Que certains auteurs considèrent que ces termes peuvent aussi servir à relier des états de choses ou des objets n'est pas pertinent pour mon propos.

⁵⁷ Sur la question des substitutions admises en contexte causal, qui a fait coulé beaucoup d'encre, voir, parmi d'autres, Føllesdal (1965), Mackie (1965, 1974, chap. 10), Davidson (1967a), Anscombe (1969, 1971) et Morton (1969). Mackie suggère d'appliquer les dichotomies extensionnel *versus* intensionnel aux phrases, et transparent *versus* opaque aux termes singuliers. Je suis cet usage.

de B est causé par deux actions accomplies par A au même moment du temps, et sans qu'il n'ait quoi que ce soit de plus à faire pour accomplir l'une que d'accomplir l'autre. Bien que cette voie ne soit pas absurde, le fait que ii) soit vrai lui enlève l'appui que trouvait Goldman dans les variations de valeur de vérité qu'entraînait sa propre formulation. La surdétermination causale ne peut être exclue, mais l'événement qui s'ajoute en tant que cause n'existe qu'en vertu d'une définition, le postuler n'a aucune utilité explicative ni théorique. L'autre option est de considérer que ces énoncés expriment une même relation causale, et que leur caractère extensionnel autorise la substitution des expressions codésignatives 'le salut de A' et 'le salut de A d'une voix forte'. Un seul événement a, dans cette optique, causé le départ de B, et il n'y a aucune difficulté à comprendre pourquoi deux descriptions en sont admissibles. Plus économique, cette voie semble plus prometteuse.

Si l'on garde ces commentaires à l'esprit, certains contre-exemples avancés contre Davidson tombent d'eux-mêmes. Imaginons que Danceny tue Valmont d'un coup de pistolet plutôt que d'un coup d'épée. Appuyer sur la gachette d'un pistolet pour faire feu entraîne une hausse de température du barillet du pistolet. Puisque, selon Davidson, l'action d'appuyer sur la gachette est la même que celle de tuer Valmont, n'est-il pas engagé à dire que le meurtre de Valmont par Danceny a causé la hausse de température du barillet, bien que cette hausse de température ait lieu (au moins quelques fractions de seconde) avant que Valmont ne soit tué? Il l'est, en effet, mais il n'y a rien de tellement problématique dans cette affirmation. Considéré en extension, un même événement, quelle que soit sa description, 'le mouvement du doigt', 'la pression sur la gachette', 'le réchauffement du barillet' (l'action de Danceny, par opposition à son résultat physique), 'le meurtre de Valmont', est la cause de la hausse de température du barillet. L'expression retenue pour rapporter la cause est indifférente, pourvu qu'elle

permette d'aller chercher la bonne dénotation. L'événement dont on dira, en regard d'un des changements cambridgiens qu'il subit, qu'il est le meurtre de Valmont, a causé le réchauffement du barillet. Mais cet événement s'est bien produit avant son effet, comme il se doit, les changements cambridgiens auquel est soumis un événement ne modifiant pas la localisation spatio-temporelle du 'mouvement' corporel auquel il demeure identique. Les bizarreries engendrées par ce genre d'exemples tiennent au fait que l'on choisisse, pour désigner la cause, une expression qui intègre davantage de conséquences du 'mouvement' corporel que celle employée pour dénoter l'effet. Dans la mesure, toutefois, où les énoncés faisant état des liens causaux sont extensionnels, ceci n'affecte pas leur valeur de vérité, qui demeure la même quelles que soient les expressions avec lesquelles ils sont construits. Il n'est pas plus contre-intuitif d'affirmer qu'un événement qui a la propriété d'être un meurtre est la cause de la hausse de température de l'arme du crime que d'affirmer que l'événement rapporté en première page du journal du soir est la cause de la mort de vingt personnes. Ce n'est pas 'en vertu' du fait qu'il a la propriété d'être à la une du quotidien local que cet événement a causé la mort de nombreuses personnes. Mais l'événement dénoté ne prend pas son efficace causale dans la manière dont on le rapporte, il a les mêmes effets quelle que soit la description qui en est donnée. Il en est de même de l'événement qui cause la hausse de température du barillet du pistolet. *Ceteris paribus*, si le meurtre n'avait pas eu lieu, le barillet n'aurait pas changé de température.

Cette façon d'aborder la question est, par ailleurs, compatible avec l'affirmation de Goldman qui veut que B soit parti parce que A l'a salué d'une voix forte, non simplement parce que A l'a salué. Les relations causales entre événements sont insensibles à la façon dont on les exprime. Par contre, la valeur de vérité des énoncés causaux que satisfont deux événements liés comme cause et effet peut varier dès que, plutôt que d'en donner deux descriptions définies unies par un prédicat relationnel, on

emploie deux phrases ou nominatifs imparfaits reliés par un connecteur propositionnel non vérifonctionnel. Aborder la question de savoir si, comme Davidson (1967a, pp. 153-155) le prétend, il est possible de ramener les contextes causaux non vérifonctionnels à l'intérieur desquels les termes singuliers ont des occurrences transparentes à des contextes extensionnels, typiques des énoncés exprimant des relations causales entre occurrences d'événements, m'obligerait à de trop longs développements sur l'analyse sémantique des énoncés causaux. Il suffit, pour la présente argumentation, de prendre en considération l'affirmation, peu litigieuse, selon laquelle il y a des contextes dans lesquels la substitution tant des termes singuliers que des phrases ne peut être garantie. Les connecteurs 'parce que' ou 'explique que' marquent le plus fréquemment ces contextes. L'argument de Goldman, tel qu'il est formulé, tombe dans cette catégorie. Il n'est plus alors, à proprement parler, question de lien causal entre actions. On a affaire à ce qu'il est convenu d'appeler l'explication causale de l'action.

La validité d'une explication d'action dépend tant des descriptions sous lesquelles elle tombe que du contenu des attitudes propositionnelles qui ont pour fonction de l'expliquer. "Le fait qu'Oedipe voulait marier Jocaste explique qu'il ait tué Laïos" est vrai, mais "le fait qu'Oedipe voulait marier sa mère explique qu'il ait tué son père" est faux. Lorsqu'il s'agit d'expliquer causalement une action, comme il en est, au demeurant, de n'importe quel événement, physique ou mental, toute substitution de termes, sauf par des expressions synonymes, menace la valeur de vérité de l'énoncé complexe. Or, dans l'exemple de Goldman, ni les énoncés "A a salué" et "A a salué d'une voix forte", ni les faits qu'ils dénotent éventuellement, ne sont équivalents. Les vertus explicatives du second énoncé sont plus grandes que celle du premier, c'est pourquoi ils ne sont pas interchangeables dans le contexte intensionnel créé par 'parce que'. Dans cette optique, cependant, le fait que le deuxième énoncé, mais non le

premier, explique que B soit parti ne saurait compter comme une indication que A a accompli deux actions.

En résumé, dans tous les cas à propos desquels Goldman soutient que nous avons affaire à deux actions différentes parce que des événements particuliers auraient des relations asymétriques et irréflexives, exemplifieraient des propriétés inconciliables ou seraient inscrits dans des chaînes causales différentes, il travaille avec des phrases ou des nominatifs imparfaits, lesquels ou bien sont unis par des connecteurs propositionnels non vérifonctionnels plutôt que par des prédicats relationnels (dans le cas des première et troisième objections), ou bien se voient appliquer des opérateurs sur phrases plutôt que des prédicats (dans le cas de la seconde). Une telle façon d'aborder le problème des relations entre actions est inconsistante avec ses présupposés ontologiques et sans effet contre la thèse uniciste, laquelle établit des relations d'identité entre des occurrences d'événements dénotés par des descriptions définies. A lui seul, le fait que Goldman n'ait pas réussi à réfuter la position des unicistes ne leur donnent pas raison. Cependant, les considérations des sections précédentes ont abondamment mis en évidence que leur approche était viable et qu'elle offrait des solutions intéressantes à nombre de problèmes délicats.

L'étude de la théorie goldmanienne a permis de faire ressortir que, faute d'un examen attentif de ce à quoi engage ontologiquement la forme logique des énoncés d'action, on ne peut espérer développer une théorie de l'action satisfaisante. Le reproche de construire une philosophie de l'action sur la base d'une confusion entre deux types d'expressions aux propriétés sémantiques différentes ne peut, par contre, être adressé à Davidson. La distinction entre les deux sortes de contextes causaux qu'elles créent est même la pierre angulaire de sa philosophie de l'action et de sa philosophie de

l'esprit. C'est elle qui rend possible l'élaboration du monisme anomal et c'est elle, aussi, comme nous le verrons à l'instant dans le dernier chapitre, qui lui permet de satisfaire les exigences des anti-causalistes et de concilier modèle causal d'explication et théorie intentionaliste de l'action.

CHAPITRE 6

LE CAUSALISME DE DAVIDSON COMME THESE INTENTIONALISTE

Le problème qui a donné son principal essor à la philosophie de l'action est, sans aucun doute, celui de préciser la nature du lien qui existe entre une action et le complexe de croyances et de pro-attitudes (les raisons) qui lui a donné lieu. Au confluent de l'épistémologie et de la philosophie pratique, cette question a des ramifications autant en ce qui a trait au modèle que les sciences humaines et sociales devraient privilégier pour l'explication de l'action, qu'en ce qui concerne la notion de rationalité, les règles présidant aux inférences pratiques, le problème du déterminisme, et de nombreux autres sujets touchant l'éthique. La caractérisation de l'action que j'ai donnée, qui présente l'action comme un faire intentionnel, rattache celle-ci aux croyances et pro-attitudes de l'agent, mais demeure neutre quant à la question de savoir si l'action est liée causalement ou logiquement aux raisons dont elle dépend. Les thèses que j'ai soutenues dans les chapitres précédents s'inscrivent dans la perspective davidsonienne, qui est une perspective causaliste, mais je n'ai pas indiqué en quoi l'approche causaliste surpasse le paradigme adverse, celui des anti-causalistes. Aussi le travail auquel je dois me consacrer maintenant est-il de mettre en lumière quels sont les avantages du causalisme de Davidson sur les théories avec lesquelles il est en compétition.

Pour que la démonstration soit complète, il me faudrait, dans un premier temps, le mesurer aux thèses anti-causalistes, et, ensuite, lui opposer les autres approches causalistes, qui misent, pour rendre compte de l'action, soit sur la notion de causalité de l'agent (Chisholm, 1966, 1971a, 1976a, 1978; Taylor, 1966), soit sur un modèle causal nomologique (Hempel, 1942, 1962, 1965; Armstrong, 1968, 1980; Fodor, 1968, 1975, 1987; parmi bien d'autres), soit, éventuellement, sur un modèle anomal autre que celui de Davidson. Je ne pourrai, cependant, m'arrêter ici qu'à la première de ces deux tâches. Malgré les difficultés qui seront laissées en suspens, les réflexions qui suivent illustreront largement en quoi la voie davidsonienne est prometteuse. Contre les causalistes, je dirai seulement, en ce qui concerne les premiers, qu'il ne me paraît guère possible de développer de manière consistante la notion de causalité de l'agent. Dire que l'agent, un objet qui a des traits spécifiques qui restent à préciser de manière non circulaire, plutôt qu'un événement, est la cause de l'action n'explique rien tant que ne sera pas mieux développée cette notion de causalité immanente, différente de la notion de cause qui prévaut entre les événements physiques. Par ailleurs, si je réussis à montrer que la notion de causalité transitoire s'avère suffisante pour rendre compte de l'action, il devient superflu d'ajouter un nouveau concept pour comprendre les rapports d'un agent aux actions qu'il accomplit. Quant aux autres causalistes, il me faudrait, pour établir la supériorité de l'approche de Davidson sur les leurs, entreprendre une défense systématique du monisme anomal, ce qui déborde les limites de mon propos. Il m'importe essentiellement de mettre en évidence comment une théorie causale est susceptible de remplir les conditions posées par les anti-causalistes à toute théorie de l'action. Les anti-causalistes ont de la théorie de l'action une conception qui rapproche les sciences qui la prennent pour objet des préoccupations qu'avaient traditionnellement les sciences morales (*Geisteswissenschaften*), pour lesquelles connaissance théorique et connaissance pratique étaient indissociables. Sans vouer la théorie de l'action à une

fonction normative – sa fonction demeure, comme chez les autres causalistes, explicative – les positions de Davidson ont été développées en tenant compte du double aspect du langage actantiel. Il accorde une importance primordiale à la justification de l'action, les explications causales de l'action étant, selon lui, des rationalisations; il ne se sert pas de la notion de loi, laquelle apparaît aux anti-causalistes comme un des vices majeurs des théories causales, non seulement parce qu'elle serait inapplicable mais aussi parce qu'elle aurait des conséquences éthiques indésirables; il maintient l'autorité de la première personne sur ses états mentaux, ce que d'aucuns croyaient incompatible avec le modèle causal d'explication de l'action. Pour toutes ces raisons, la position davidsonienne me paraît être la mieux à même de combler les exigences qu'imposent, à juste titre, les anti-causalistes aux théories qui se proposent de rendre compte de l'action. Qui plus est, elle ne prête pas le flanc aux critiques auxquelles la notion de lien logique employée par ceux-ci les rend vulnérables, et, parce que Davidson suppose une efficacité causale aux jaillissements d'états mentaux, elle constitue un pas en direction d'une solution au problème de savoir comment des raisons peuvent amener un individu à agir.

Afin d'étayer ces affirmations, j'examinerai dans les pages qui suivent diverses versions de l'argument de la connexion logique, à travers lesquelles se révéleront les grandes lignes des thèses anti-causalistes et la nature de leurs réticences à l'égard de la position causaliste. Cette discussion mettra en évidence qu'aucun des arguments anti-causalistes n'est concluant contre la perspective davidsonienne, dont je montrerai, finalement, comment elle réussit à allier l'explication causale de l'action à sa justification par des raisons. Un avertissement cependant s'impose: si le commentaire des arguments anti-causalistes auquel je procéderai est suffisant pour démontrer qu'il vaut mieux ne pas adopter cette optique, il me sera

impossible, dans les limites de ce travail, d'indiquer comment Davidson tente de résoudre les nombreux problèmes sur lesquels ouvrent ces arguments. Au mieux pourrai-je indiquer brièvement la manière dont il se situe par rapport aux questions de la supériorité de l'analyse externaliste des contenus de pensée sur les approches internalistes, de la connaissance de ses propres états mentaux, de la validité du modèle causal sur lequel il appuie l'anomalisme du mental.

6.1 L'argument de la connexion logique

Sous le nom d'argument de la connexion logique sont regroupées de multiples défenses de la thèse selon laquelle une raison n'est pas unie par un lien causal à l'action, mais plutôt par un lien dit logique, d'implication¹, conceptuel ou intrinsèque. Inspiré de remarques tirées de Wittgenstein (1953, 1967), l'argument est repris de très diverses façons, parfois complémentaires, parfois divergentes, à partir de raisonnements tantôt plus tantôt moins catégoriques, les premiers excluant tout lien causal entre raison et actions et cherchant à mettre en lumière l'inconsistance de la théorie causale de l'action, les autres s'avouant incapables de démontrer l'absurdité de la thèse causaliste et se contentant d'avancer l'idée qu'une perspective anti-causaliste est plus propre à satisfaire les attentes en fonction desquelles a été conçu le vocabulaire actantiel.²

¹ Certains auteurs utilisent le terme anglais '*implication*', d'autres le mot '*entailment*'. Ces deux relations sont la converse l'une de l'autre et s'appliquent, pour la première, de l'action intentionnelle vers l'intention, et pour l'autre, de l'intention vers l'action intentionnelle. Affirmer que, si je Xe intentionnellement, alors j'avais l'intention de Xer ou qu'une intention de Xer entraîne que je Xe intentionnellement sont deux façons différentes de dire qu'il est faux que je Xe intentionnellement si je n'avais pas l'intention de Xer. J'ai traduit l'un et l'autre terme par '*implication*', le contexte suffisant à désambiguïser la direction de la relation.

² Les défenseurs de cette thèse comptent Anscombe (1957, §§ 9 à 15, 19, 23, 27, 47, 1983), Peters (1958, chap. 2), Winch (1958), Melden (1961, 1966, 1967), Kenny (1963), von Wright (1963b, 1971, chap. 3, 1973, 1974-5, 1976a, 1976b, 1979, 1980, 1981b, 1985, 1988), Taylor (1964), Taylor (1966), Malcolm (1968, 1973,

6.1.1 Les objections sémantiques

Malgré la diversité de ses formulations, on peut introduire l'argument de la connexion logique en empruntant à Richardson (1975, p. 217) le schéma général qu'il donne de cet argument à partir de l'ouvrage, maintenant classique, de Melden, Free Action (1961). L'argument procède de deux prémisses:

- i) Conformément à l'analyse huméenne de la causalité, entérinée par les causalistes, une cause doit être logiquement distincte de son effet.
- ii) Une volition – et, plus largement, tout état intentionnel (pro-attitude ou croyance) susceptible d'être la raison d'une action – est logiquement inséparable de l'action à laquelle elle donne lieu.

D'où les anti-causalistes tirent la conclusion que

- iii) Les raisons ne sont pas et ne peuvent pas être des causes.

L'inférence est valide, et la majeure semble communément acceptée. Le point litigieux concerne la deuxième prémisse. En quel sens peut-on dire que raison et action ne sont pas logiquement dissociables? Sitôt posée cette question, une bizarrerie apparaît, qui n'est pas sans impact sur l'affirmation que je viens de faire, laquelle veut que la majeure

1988a, 1988b), Stoutland (1970, 1976, 1982, 1983), Gustafson (1973), Browne (1974), Wilson (1985). Outre Davidson (1963, 1970b, 1973a, 1974c, 1976a, 1978, 1982a, 1987), Pears (1967), Gean (1975), Richardson (1975), Deutscher (1976), Bradley (1979), Scarrow (1981), s'y opposent.

soit communément acceptée. Les *relata* d'une relation causale sont des événements, et la thèse de Hume est d'ordre ontologique: cause et effet doivent avoir des existences distinctes. En quoi la logique a-t-elle à voir avec le fait que deux événements ont une existence distincte? Ou encore, *a contrario* de la première prémisse, comment deux événements pourraient-ils être logiquement connectés? Le point essentiel de Hume était que la notion de causalité ne peut être analysée en termes d'implication logique. Melden (1961, p. 105) en interprétant cette thèse comme stipulant, à l'inverse, que s'il y a implication logique alors il n'y a pas lien causal, modifie le propos original de Hume.³ Ceci l'empêche-t-il, cependant, de développer une argumentation qui vaut contre les causalistes qui, eux, sont fidèles à Hume sur ce sujet?

De prime abord, deux arguments s'offrent d'eux-mêmes pour s'opposer à l'idée qu'il y a un lien logique entre raison et action en tant qu'événements (Voir Davidson, 1963, pp. 5-6). Premièrement, si la raison impliquait logiquement l'action, un agent ne pourrait avoir le désir, par exemple, d'allumer la lumière sans effectivement tourner le commutateur pour l'allumer, ce qui est manifestement faux. De plus, il serait impensable qu'un agent ait une intention de Xer qui donne lieu à une action d'Yer. Semblable éventualité n'a cependant rien d'absurde. Certes, dans pareille circonstance, l'agent n'aurait pas satisfait son intention de Xer, et il n'aurait pas Yé intentionnellement. Mais il n'y pas de raison de principe pour exclure qu'un agent, voulant se toucher le bout du nez, rate toujours la cible (la chose a même déjà été observée). Affirmer que ce qui découle de l'intention est contingent ne joue, de toute façon, pas contre l'idée que les causes sont conçues en termes intentionnels par les causalistes parce que le fait que les intentions aient des conséquences qui ne répondent pas aux visées initiales de l'agent ne les rend pas indiscernables les unes des autres. L'individuation des états intentionnels ne se fait pas en fonction de leur effet. C'est

³ Stoutland (1970, p. 119) met en évidence que Melden confond ces deux thèses.

plutôt leur contenu qui est pertinent lorsqu'il s'agit de les distinguer les uns des autres. Prétendre le contraire revient à confondre le contenu (la phrase, la proposition, ou autre chose, selon les analyses) qui est l'objet d'intention, et l'action (l'événement) qui en découle.⁴

Deuxièmement, il est incorrect d'affirmer qu'une raison de Xer doit produire telle action particulière exemplifiant le type 'X'. Les actions sont bien, comme je l'ai répété, des occurrences d'événement. Or chaque occurrence d'événement a ses traits spécifiques: il s'est produit à telle heure, à tel endroit, de telle manière... Il est, par contre, absurde de demander que le contenu d'une attitude propositionnelle soit aussi spécifique, et qu'une raison vise une certaine occurrence d'action. N'importe quelle action de type X est susceptible de satisfaire le désir de Xer. Même le meilleur des espions ne prévoit pas chacun de ses mouvements dans ses infimes détails, ce qui n'a pas empêché Mata Hari de satisfaire son désir de dérober des documents pour le bénéfice des allemands. Alors que les énoncés d'action comptent parmi leurs conditions de vérité des événements particuliers, les énoncés d'attitude propositionnelle ont pour contenu des types d'événements. Il est donc faux de dire que telle action, plutôt qu'une autre du même type, découle logiquement d'une raison car il est contingent que la raison ait donné lieu à cette action plutôt qu'à une autre exemplifiant la même propriété.

Est-ce à dire que Melden se retrouve sans ressources pour établir que les raisons ne sont pas des causes parce qu'elles sont liées logiquement aux actions? Pour approfondir cette question, il faut déterminer s'il fait sens de dire que deux événements ont des connexions logiques. Ainsi que Gean (1975) l'a bien fait ressortir, il n'est possible d'exploiter cette idée qu'en ayant recours à certaines thèses, au demeurant

⁴ Stoutland (1970, pp. 124-125) note que certains anti-causalistes sont coupables de cette confusion.

assez contestées, de la logique modale (voir aussi Føllesdal, 1965). Un événement en impliquerait logiquement un autre lorsque, selon une interprétation *de re* des variables pour événements, il est nécessaire que l'un soit déductible de l'autre. Si l'on fait abstraction de l'opérateur modal de nécessité, le lien d'implication n'est plus que contingent, et il est inutilisable pour les défenseurs de l'argument de la connexion logique. Si, d'autre part, les variables des énoncés imbriqués à l'intérieur du contexte modal sont interprétées *de dicto*, le lien d'implication ne vaut plus entre événements mais entre des énoncés parmi les conditions de vérité desquels comptent des événements, et c'est à une thèse différente que nous avons affaire. Le problème de Melden est que, lorsque, pour être fidèle à Hume dans la formulation de sa première prémisse, il l'interprète comme un énoncé nécessaire *de re*, il ne lui est plus possible de monnayer sa mineure qui, elle, exige une interprétation *de dicto*. Supposons que je désire allumer la lumière et que ce désir (son jaillissement) cause mon action de tourner le commutateur. Supposons également que l'événement qui est le jaillissement de ce désir soit identique au seul événement qui me soit arrivé le mercredi 29 novembre 1990 à 18:15 heures. L'événement qui m'est arrivé le mercredi 29 novembre 1990 à 18:15 heures est la cause de mon action de tourner le commutateur. Il y a bien ici un lien de cause à effet entre deux événements, mais il y a fort à parier que la cause, ainsi présentée, ne convienne pas aux anti-causalistes. Cette formulation ne conviendrait d'ailleurs pas davantage à Davidson dans le cadre d'une explication de l'action parce que, ainsi conçue, la cause n'est pas une raison d'agir. Dans la mesure où Davidson, comme les anti-causalistes, souhaitent que la théorie de l'action nous éclaire sur ce qui porte les agents à agir, les contenus d'attitude propositionnelle demeurent de première importance. Pour ce motif, chacune des prémisses de l'argument de la connexion logique ne peut être interprétée que *de dicto*. (L'opérateur de nécessité, qui servait à introduire un lien d'implication logique entre événements (et même un lien plus fort que celui dont il sera question entre énoncés), devient superflu.)

Ces précisions apportées, revenons à la question initiale: Que signifient les anti-causalistes lorsqu'ils affirment que raison et action ne sont pas logiquement distinctes? Selon Melden (1961), l'indépendance logique des unes et des autres est exclue parce que les descriptions d'états intentionnels ne peuvent être produites qu'en renvoyant au type d'actions qui les satisfont.

[...] Si la relation [entre vouloir et mouvement] était causale, la volonté de faire quelque chose serait descriptible indépendamment de toute référence à ce qui est fait. (p. 128)⁵

Cependant, une raison de Xer ne peut être décrite comme raison de Xer qu'en utilisant une description de l'action 'Xer', faute de quoi il est impossible de la constituer comme raison de Xer plutôt que comme raison d'Yer ou d'accomplir une quelconque autre action. D'après cette formulation, l'argument de la connexion logique n'est pas interprété ontologiquement mais plutôt linguistiquement: cause et effet doivent pouvoir être rapportés en des termes différents, ce qui serait impossible dans le cas d'une raison et de l'action qu'elle justifie.⁶ (Je parle ici de justification parce que, lorsqu'il s'agit de préciser en quoi une raison éclaire l'action, les anti-causalistes préfèrent cette notion à celle d'explication, rattachée au modèle causal. Je reviendrai plus en détail sur ce point à la section 6.2.)

⁵ "[...] *if the relation [...] were causal, the wanting to do would be describable independently of any reference to the doing.*" Voir aussi p. 52.

⁶ Une interprétation linguistique de l'argument de Melden est aussi privilégiée par Bradley (1979, p. 2). Melden n'est pas le seul supporteur de l'argument de la connexion logique ainsi compris. Taylor (1966, pp. 254-255), Gustafson (1973, p. 291, après avoir discuté diverses formulations de l'argument) et Neuberg (1985, p. 622) présentent l'idée en des termes semblables. Pears, qui n'appartient pas au groupe des anti-causalistes, leur concède (1967, pp. 211, 216, 219) qu'il existe un lien logique, plus faible que l'implication, qu'il appelle de présupposition.

Ainsi formulée, la position de Melden établit une connexion ‘logique’ en ce sens faible qu'elle pose une contrainte sur les descriptions des événements entre lesquels on entend admettre un lien de cause à effet. Pourtant, si les défenseurs de l'argument de la connexion logique n'ont à l'esprit que les cas où, pour rationaliser l'action, la description des raisons et celle de l'action se font dans les mêmes termes, ils ne couvrent que les cas triviaux, ceux qui sont le moins souvent utilisés dans le langage ordinaire. “J'ai tourné le commutateur parce que je voulais tourner le commutateur” est certes un énoncé correct, et même, dans certaines circonstances, la seule raison que l'agent trouvera à donner de son action. L'usage le plus intéressant du langage de l'action est cependant autre. Les anti-causalistes le voient bien, et leur thèse fait plutôt valoir que les raisons justifient l'action parce qu'elles permettent de la redécrire en tenant compte des intentions qui y ont conduit. Dans cette optique, ce sont les énoncés tels “J'ai tourné le commutateur parce que je voulais allumer la lumière” qui sont pertinents. Néanmoins, en regard de cette illustration, leur approche paraît être réfutée parce que semblable énoncé respecte la contrainte que pose Melden sur les descriptions des événements liés causalement. L'énoncé mentionne la raison de mon action. C'est bien une raison au sens requis, formulée avec un énoncé d'attitude propositionnelle. Par ailleurs, le contenu de l'attitude propositionnelle ne reprend pas les termes dans lesquels est formulée la description de l'action. Et pourtant, la raison est susceptible de rendre compte du pourquoi de l'action. Les défenseurs de la thèse selon laquelle les raisons ne sont pas des causes pourraient toutefois rétorquer que nous avons là simplement affaire à une ellipse. Lorsque, devant une requête de justification, le syllogisme pratique qui a présidé à l'action est développé, le lien implicite entre raison et action devient manifeste. L'énoncé précédent serait une façon condensée de dire: “Je croyais que tourner le commutateur était le moyen le plus simple d'allumer la lumière, et je désirais faire ce qui me permettrait le plus simplement d'allumer la lumière. J'ai donc

tourné le commutateur”.⁷ L'explicitation de l'histoire complète de ce qui m'a conduite à tourner le commutateur illustrerait ainsi que, si certains énoncés reliant raison et action ne témoignent pas clairement d'un lien logique prévalant entre elles, une analyse détaillée dévoile qu'il existe toujours bel et bien un tel lien entre leurs descriptions.

Ce commentaire semble concéder l'existence d'une connexion 'logique' faible entre raison et action. Toutefois, pour juger du sens et de la portée de l'argument que font maintenant valoir les anti-causalistes, il importe de garder à l'esprit que le lien en question vaut entre les descriptions de la raison et de l'action. Melden et les autres anti-causalistes qui abondent en son sens sont-ils plus avancés avec cet argument qu'avec celui qui concevait la connexion logique en terme de nécessité *de re*? Tout ce qui est admis ici est que la raison et l'action sont susceptibles d'être représentées sous les mêmes concepts. Mais en quoi cela empêche-t-il qu'il s'agisse d'événements différents unis causalement? Car ne peuvent-elles pas, aussi, être décrites de manière différente? Si le jaillissement de mon désir d'allumer la lumière est le seul événement qui me soit arrivé le mercredi 29 novembre 1990 à 18:15 heures, le désir qui a surgi à ce moment est la cause de mon action de tourner le commutateur. Aucun syllogisme pratique ne réussira à mettre en évidence une connexion logique entre les deux descriptions. Bien sûr, comme je l'ai souligné plus haut, une pareille interprétation *de re* des variables pour événement ne permettra pas de faire ressortir en quoi une raison justifie l'action. La justification de l'action constitue cependant un tout autre problème que celui auquel s'attaquent les anti-causalistes lorsqu'ils utilisent l'argument de la connexion logique contre les causalistes. Les anti-causalistes veulent établir qu'il est

⁷ Ce raisonnement n'engage pas les anti-causalistes à dire que “J'ai tourné le commutateur parce que je désirais allumer la lumière” est réductible à “J'ai tourné le commutateur parce que je désirais tourner le commutateur”. Le syllogisme pratique révèle une relation moyen-fin qui est absente dans le cas du second énoncé. La thèse initialement défendue par von Wright (1971, pp. 97-118) analysait ainsi grâce aux syllogismes pratiques la connexion logique entre raison et action.

faux qu'il y ait une relation causale entre raison et action, mais poser une contrainte sur leurs descriptions n'est pas propre à exclure l'existence de cette relation. Au mieux cela indique-t-il que tous les énoncés à propos de la cause d'une action ne sont pas éclairants sur le pourquoi de l'action. Compte tenu du caractère intensionnel des énoncés d'explication causale, qu'ils portent ou non sur des actions, il n'y a rien là d'étonnant.

Davidson (1963, p. 14) a clairement indiqué pourquoi la question de la vérité d'un énoncé causal et celle de son analyticité ou de sa synth ticit  sont des questions différentes. La première est fonction des relations qui prévalent entre deux événements, alors que la seconde est fonction des termes dans lesquels cette relation est présentée. Ainsi, l'énoncé "L'éruption du Vésuve a causé la destruction de Pompéi" est un énoncé causal vrai. C'est aussi un énoncé synthétique puisque sa vérité ne dépend pas de la signification des termes qu'il contient. Dans la mesure où l'expression 'l'éruption du Vésuve' a même référence que l'expression 'la cause de la destruction de Pompéi', on peut, en vertu du principe de substitutivit , former l'énoncé "La cause de la destruction de Pompéi a causé la destruction de Pompéi", qui est également un énoncé causal vrai, bien que ce soit un énoncé analytique parce que les descriptions employées pour référer à la cause et à l'effet utilisent les mêmes termes. Pour apercevoir la faiblesse de l'argument anti-causaliste, il n'est besoin que de constater qu'il est analogue à celui que ferait valoir quelqu'un qui soutiendrait que l'événement qui est la cause de la destruction de Pompéi cesse d'en être la cause sitôt qu'on le représente comme 'la cause de la destruction de Pompéi' plutôt que comme 'l'éruption du Vésuve'.

Melden a cru que l'argument de la connexion logique, formulé en termes de descriptions, était suffisant pour établir que le lien 'logique' dont il fait mention exclut la présence d'un lien causal en raison de cette erreur d'interprétation de l'analyse

huméenne que j'ai mentionnée précédemment. C'est toutefois une chose d'affirmer que deux événements reliés causalement doivent avoir une connexion extra-logique, et cela en est une autre de démontrer qu'ils ne peuvent avoir aucune connexion logique.⁸ En fait, ce lien entre raison et action que certains anti-causalistes conçoivent comme un lien logique, serait, à proprement parler, plutôt un lien grammatical. Alors qu'un lien logique entre deux énoncés se retrouve, notamment, entre les énoncés par lesquels on fixe la signification d'un terme en attribuant une propriété définitionnelle à un objet, un lien grammatical se retrouve dans n'importe quel énoncé où, accessoirement, on a choisi, pour référer à deux événements ou à deux objets, des descriptions utilisant les mêmes termes ou des expressions synonymes.⁹ Dans ces cas où l'énoncé d'action reprend la même description que le contenu de l'attitude propositionnelle, le lien entre l'énoncé d'action et l'attitude propositionnelle qui l'explique est finalement un lien grammatical non un lien 'logique' faible. Dans les autres cas où une raison sert à expliquer l'action mais sans qu'on utilise la même description pour mentionner l'une et l'autre, il n'y a ni lien logique ni lien grammatical. Ainsi en est-il de l'exemple de départ, "J'ai tourné le commutateur parce que je voulais allumer la lumière". Considérer cet énoncé comme la forme elliptique d'un syllogisme pratique ne me paraît avoir d'autre sens que d'attirer l'attention sur l'importance de tels raisonnements dans l'explication de l'action. Cependant, même en concédant qu'il s'agit d'un syllogisme pratique condensé, compte tenu du fait que les liens logiques dont il est habituellement question dans les processus inférentiels sont des liens de déductibilité, il est douteux qu'il soit approprié, dans ce cas, de parler de liens logiques. Le lien qui importe pour les anti-causalistes est celui

⁸ Gean (1975, p. 349), qui s'oppose aux anti-causalistes, de même que Malcolm (1968, p. 60) et Stoutland (1970, p. 119), qui en sont, remarquent ce problème.

⁹ Cette distinction est de Davidson (1963), qui ne précise pas ce qu'il entend par lien logique. J'adopte une caractérisation en termes de synonymie en regard de la discussion de la validité d'une analyse dispositionnelle de la signification de l'énoncé "Je voulais allumer la lumière" qu'il engage un peu après (pp. 14-15). Je présente cette discussion à l'instant.

d'une raison à l'action. Or, si une raison peut servir à formuler les prémisses d'un syllogisme pratique, les anti-causalistes ont abandonné l'idée d'Aristote que la conclusion d'un tel syllogisme est une action. (Voir Anscombe, 1957; von Wright, 1976a. Celui-ci avait pourtant tenté auparavant (1963b, 1971, 1972) de formuler une analyse des syllogismes pratiques selon laquelle, à tout le moins *ex post actu*, ils auraient pour conclusion nécessaire une action.)¹⁰

La seule condition à laquelle les anti-causalistes pourraient récupérer leur argument consisterait à démontrer que les causalistes n'ont d'autres recours que de fixer la signification des énoncés d'attitude propositionnelle en termes dispositionnels. Si 'vouloir allumer la lumière' signifiait 'être disposé à accomplir une action permettant de réaliser cette fin', les anti-causalistes seraient probablement justifiés de dire que le lien existant entre les descriptions d'une raison et de l'action n'est pas un lien grammatical accessoire mais un lien logique. Dans ce cas, il n'y aurait d'autre façon de fournir le sens d'un énoncé d'attitude propositionnelle que de décrire l'action à laquelle il donne lieu. Il est toutefois clair que l'analyse dispositionnelle des énoncés d'attitude propositionnelle est inadéquate. Je peux (pour utiliser l'exemple du désir, qui est un cas simple) désirer voir Syracuse, sans être disposée à entreprendre la moindre action qui m'y conduirait. Parce que j'ai trop de travail, parce que la crise iraquienne a fait monter le prix des billets d'avion, ou parce que c'est un désir vague que je demeure incertaine de réaliser un jour. Quand je choisis de satisfaire tel désir (d'aller au cinéma), je le fais au détriment des autres désirs (d'aller prendre un verre avec les copains, de passer une soirée tranquille à la maison) qui ont joué un rôle dans le raisonnement pratique qui me conduit à l'accomplissement de l'action. Ces désirs ne sont pas équivalents à une disposition à

¹⁰ Je ne peux entrer dans les complications que pose l'analyse du type d'énoncés qui sont la conclusion des syllogismes pratiques. Chez certains, il s'agit d'énoncés prescriptifs tels "je dois Xer" ou "je devrais Xer", chez Davidson, d'une attitude évaluative conditionnelle (*prima facie*) (voir 1985c, p. 196). Clarke (1985) discute ce problème dans le détail.

entreprendre l'action qui les satisfera, puisque j'ai, plutôt, une disposition à entreprendre une autre action. Les lacunes de l'analyse dispositionnelle, lorsqu'elle est appliquée aux attitudes propositionnelles, sont pires que les difficultés qu'elle a rencontrées avec le traditionnel exemple de la solubilité. A la rigueur peut-on savoir qu'un objet est soluble dans l'eau lorsqu'on l'y plonge. Mais il n'y a pas d'expérience analogue pour les attitudes propositionnelles. Que quelqu'un accomplisse une action n'est pas signe qu'il était disposé à l'accomplir (qu'il désirait l'accomplir), et qu'il ne l'accomplisse pas n'est pas davantage signe qu'il n'est pas disposé à l'accomplir (qu'il ne le désire pas). Les critères susceptibles de manifester la présence d'une certaine attitude propositionnelle sont multiples et il est impossible d'en fixer un qui soit garant du fait qu'on est en présence de l'attitude en question.

La reformulation de l'argument de la connexion logique élaborée par von Wright en 1971 (pp. 107-118) est tout aussi vulnérable que les versions précédentes à cette critique de l'analyse dispositionnelle. L'argument présenté par von Wright n'apparaît cependant pas immédiatement comme un argument sémantique car il mise sur une stratégie épistémique pour faire valoir l'inséparabilité des raisons et des actions. Selon von Wright, raison et action ne sont pas indépendantes parce que la raison ne se manifeste que dans l'action, et que l'action n'est identifiable pour telle qu'en regard de la raison, alors que, dans le cas des événements physiques, il est possible d'observer indépendamment la cause et l'effet. Quoi qu'il en soit de la question de savoir si les raisons ne sont observables qu'à travers les actions et inversement, il faut noter que cet argument ne peut se prétendre un argument selon lequel il existe une connexion **logique** entre raison et action qu'à condition que von Wright présuppose la validité d'une analyse qui ramène la signification des énoncés à propos des états mentaux à la signification d'énoncés à propos de données de l'observation. Sinon (et il est probable que von

Wright ne conçoive pas son argument comme reposant sur la théorie vérificationniste de la signification¹¹), l'argument est impuissant à établir que raison et action sont liées logiquement. Au mieux, s'il est valide, attire-t-il l'attention sur un trait que les relations entre raison et action ne partagent pas avec les relations causales. Mais est-il valide?

Von Wright développe son argumentation en deux temps. D'abord, il fait remarquer qu'il n'est pas problématique de reconnaître que les mouvements corporels, comme n'importe quel événement physique, sont observables. Toutefois, une action étant un faire intentionnel sous une description (selon lui comme selon ma caractérisation), l'observation d'un corps qui se déplace ne paraît pas suffisante pour admettre que le déplacement observé est une action. Il faut aussi être en mesure de dire si le faire est ou non intentionnel, ce que seule la prise en considération des états mentaux de l'agent pourra nous permettre de réaliser. Ensuite, examinant le cas des raisons, il fait valoir, quant à celles d'autrui, qu'elles ne sont pas directement observables. Les aveux en sont des signes, mais pour interpréter certains signes extérieurs comme des aveux d'intention, de croyance ou de pro-attitudes, il faut envisager les mots prononcés par un individu comme ayant une signification, comme visant à nous informer de ses états mentaux, bref comme des comportements dirigés vers une fin, en l'occurrence comme des actions. Quant à nos raisons propres, elles s'imposent à nous avec leur contenu intentionnel, c'est-à-dire comme raisons d'agir. Encore une fois, raison et action sont indissociables.

La partie de l'argumentation qui défend l'idée que les raisons sont indissociables des actions parce que les raisons sont des raisons d'agir n'a pas le pouvoir d'établir une connexion logique entre raison et action, je l'ai déjà démontré. Je

¹¹ Le résumé que fait Stoutland (1982, en particulier p. 60) des positions de von Wright montre qu'il n'est pas favorable aux analyses dispositionnelles du vocabulaire intentionnel.

peux avoir une raison d'agir et ne pas agir; le contenu des attitudes propositionnelles exprimant les raisons n'est pas une action particulière mais un type d'actions, de sorte qu'une raison est liée de façon contingente au fait que ce soit telle action particulière plutôt qu'une autre du même type qui en découle; le lien entre les descriptions des raisons et celles des actions n'est que grammatical. Je n'ai rien à objecter à la partie de l'argumentation qui présente les aveux d'autrui comme des actions. Reste à savoir si les actions, actes de discours ou mouvements corporels, ne sont observables comme actions qu'à partir des intentions de l'agent.

Deux arguments jouent contre cette affirmation de Von Wright. Le premier est que de parler d'observation de l'action en tant qu'action, c'est-à-dire en tant que faire dirigé vers une fin, est un abus de langage. Les humains, pauvres humains, observent des objets, des événements, mais ce vers quoi tendent les événements, ils doivent l'inférer. Personne ne voit qu'un comportement tend à réaliser telle ou telle fin. Il faut faire la différence entre le contexte de la justification ou de la rationalisation du comportement, pour les besoins desquelles une action est rattachée à une raison, et le contexte de l'observation, où ne sont traitées que des entités observables, des objets et événements physiques. Nous observons des mouvements corporels, et, lorsque ces mouvements sont accomplis par des individus humains, les besoins de la vie pratique sont susceptibles de nous conduire à nous demander s'ils répondent aux intentions des agents ou s'ils ont été causés par des événements physiques qui ne sont pas exprimables par des énoncés d'attitude propositionnelle. Le point en litige étant de savoir, dans l'éventualité où ils répondent aux états mentaux de l'agent, si ses raisons sont des causes.

Ce qui m'amène à la deuxième objection contre l'argumentation de von

Wright: elle présuppose sa conclusion. Von Wright a, sans contredit, raison d'affirmer que faire *simpliciter* et actions se distinguent en regard de ce que seules les secondes sont liées aux croyances et pro-attitudes de l'individu. Les causalistes admettent cette relation, cependant, ils ne la conçoivent pas comme une relation logique. En exigeant des causalistes qu'ils indiquent comment voir les actions en tant qu'actions indépendamment des raisons, von Wright emploie une métaphore qui prend pour acquis que la seule façon d'aborder les actions consiste à inscrire la raison dans l'action de manière indissociable, alors que c'est précisément là ce qu'il faut établir. Si on reformule l'argument de von Wright en utilisant la notion standard d'observation de manière à distinguer les deux ordres de problèmes qu'il emmêle, on dira que l'on observe des 'mouvements' corporels, et que le problème de savoir si ces 'mouvements' corporels sont des actions est celui de savoir s'ils sont justifiés ou rationalisés, c'est-à-dire d'établir s'ils sont liés à des raisons. Ainsi présenté, l'argument ne joue nullement en faveur des anti-causalistes, car il n'engage à aucune thèse sur la nature de ce lien entre raison et action, que tous concèdent. Si on ajoute à ce constat qu'aucune des versions sémantiques de l'argument de la connexion logique n'a réussi à faire sens de ce qu'il fallait comprendre par 'logique' dans le cadre de cette discussion, il faut conclure que la thèse anti-causaliste n'a pas encore réussi à démontrer l'impossibilité que les raisons soient des causes.

6.1.2 L'objection de l'intelligibilité

Les anti-causalistes ne sont toutefois pas déboutés par ces critiques qui montrent l'incapacité de leurs arguments sémantiques à exclure l'existence d'un lien causal entre raison et action. Melden lui-même (1961, 1966), ainsi que Winch (1958), Taylor (1964), Stoutland (1970, 1976, 1982, 1983) et von Wright (1971, 1976a, 1980,

1981b) ont tenté de préciser la notion de lien logique entre raison et action en misant moins sur d'éventuelles relations entre des descriptions particulières qu'en mettant en évidence que raison et action appartiennent au même réseau conceptuel et ne sauraient, pour ce, être comprises les unes indépendamment des autres. Dans cette optique, le lien qu'elles ont entre elles, et que j'appellerai, à la suite de von Wright (1976a, p. 42), un lien conceptuel pour éviter qu'il ne soit confondu avec le lien 'logique' dont traitait la sous-section précédente, consiste en ce que notre compréhension des attitudes de l'agent et notre compréhension de ses actions sont nécessairement liées.

Cette nouvelle formulation de l'argument de la connexion logique peut, encore une fois, être introduite dans les termes empruntés par Melden dans un autre passage de l'ouvrage de 1961. Il affirme alors que le problème qui découle de l'assimilation des raisons à des causes en est un d'intelligibilité et le présente de la façon suivante:

Supposons que l'événement intérieur que nous appelons l'acte de volition est mental ou physique [...], il doit être logiquement distinct du présumé effet [...]. Pourtant rien ne peut être un acte de volition qui ne soit logiquement relié à ce qui est voulu – l'acte de volition est intelligible seulement en tant qu'acte de volition de la chose quelconque qui est voulue. (p. 53)¹²

Cette conception d'une volition comme volition de quelque chose est une reprise de la thèse phénoménologique. Dans ce paragraphe, Melden s'exprime cependant d'une façon qui, peut-être, prête à confusion. Lorsqu'il dit qu'une chose quelconque, n'importe quoi (*whatever*), doit être contenu d'intention, on peut se demander s'il envisage que

¹² "Let the interior event which we call the 'act of volition', be mental or physical [...], it must be logically distinct from the alleged effect [...]. Yet nothing can be an act of volition that is not logically connected with that which is willed – the act of willing is intelligible only as the act of willing whatever it is that is willed."

n'importe quelle entité, objet physique, événement physique ou action, peut être contenu d'intention. La difficulté de comprendre en quoi consiste un état mental sans savoir quel en est le contenu peut sembler rester la même que l'on considère que c'est ou le résultat de l'action ou l'action elle-même qui est susceptible de satisfaire le contenu de l'attitude propositionnelle. Le résultat de mon action d'ouvrir la fenêtre est que la fenêtre soit ouverte, et l'on pourrait dire que c'est cet état de choses qui est l'objet intentionnel. Dans les deux cas, l'intention est individuée comme étant telle intention parce que son contenu est représenté sous les termes grâce auxquels est également conçu l'événement ou l'état de choses qui la satisfait. La formulation qui présente le résultat de l'action comme contenu de l'état mental se révèle toutefois incorrecte si l'on note que vouloir qu'un état de choses soit le cas est différent de vouloir soi-même faire en sorte que cet état de choses soit réalisé. Si l'on précise que le résultat recherché est 'que la fenêtre soit ouverte par moi', on obtient une paraphrase de l'énoncé d'action 'que j'aie ouvert la fenêtre'. Le reste du texte porte à croire que tel est vraisemblablement ce que Melden a à l'esprit, ainsi que la défense de sa thèse l'exige, et une interprétation charitable suffit à corriger cette ambiguïté.

Une bonne utilisation de cette distinction entre action et résultat de l'action est également importante lorsqu'il s'agit de déterminer ce en quoi consiste 'le présumé effet' des intentions et volitions. La thèse causaliste a été desservie du fait que certains de ceux qui s'y opposent (par exemple, Stoutland, 1970, p. 119) ont attribué aux causalistes des affirmations voulant que les intentions et volitions ne soient pas la cause de l'action mais du résultat de l'action, du lever du bras, non de l'action de lever le bras. Cette interprétation, bien qu'incompatible avec la perspective davidsonienne (et avec la position de nombre d'autres causalistes), les a conduit à se méprendre sur celle-ci. Les raisons, soutient Davidson, causent les actions. Cela signifie que des

événements mentaux, exprimables en termes d'attitude propositionnelle, causent des 'mouvements' corporels (identiques, chez Davidson, à des événements neurophysiologiques), exprimables dans le vocabulaire actantiel. Chez Davidson, nous l'avons vu au chapitre précédent, les descriptions d'actions primitives n'intègrent pas de conséquences de ces actions. L'action, le mouvement corporel effectué par un agent, et le résultat de l'action, le déplacement du corps, sont des événements identiques.

Parce que Stoutland utilise l'exemple d'une action primitive, l'inexactitude de sa suggestion n'est pas immédiatement manifeste. Si je lève le bras, il n'y a pas de différence entre l'événement qu'est l'action de lever le bras et l'événement qu'est le lever du bras. Cependant, un problème apparaît dès que l'on note que Stoutland travaille dans la perspective de von Wright. Chez ce dernier, on se le rappelle, la distinction entre résultat et conséquences de l'action est relative au point de vue adopté. Si, en levant le bras, j'actionne la pompe, le lever du bras est le résultat de mon action, et il a pour conséquence le déplacement du manche de la pompe; si en actionnant la pompe, je remplis le réservoir, le déplacement du manche de la pompe est le résultat de mon action et le remplissage de la citerne la conséquence de ce résultat. Présentée sous cette deuxième description, l'action, qui est toujours le mouvement corporel, n'est pas identique à son résultat, le déplacement du manche de la pompe. L'interprétation que fait Stoutland de la thèse causaliste permet, à la limite, de dire que, si, en empoisonnant les habitants de la maison, je débarrasse l'univers d'une bande de crapules, le résultat de mon action étant leur mort par empoisonnement, mon intention d'empoisonner les habitants de la maison cause leur mort par empoisonnement, plutôt que mon action de les empoisonner. Qu'en est-il alors de cette action? Elle paraît bien superflue s'il me suffit d'avoir l'intention de les tuer pour qu'ils meurent.

Ces précisions amenées, revenons au problème fondamental que soulève le

passage de Melden cité plus haut pour introduire la deuxième défense de l'argument de la connexion logique: en quoi un lien logique d'«intelligibilité» consiste-t-il? De prime abord, il semble pourtant que l'intelligibilité n'est pas affaire de logique mais plutôt affaire épistémique. Quelle qu'elle soit, la façon dont on s'y prend pour rendre intelligible l'acte de volition est sans conséquence sur l'événement concerné et ne peut fournir d'appui pour exclure qu'il appartienne à une chaîne causale. Si les limites de nos facultés peuvent servir à légitimer l'emploi de la notion de causalité, elles ne sauraient, dans un cas particulier, justifier que l'on refuse l'idée même de son applicabilité. Encore une fois, cependant, la charité s'impose. Les écrits postérieurs de Melden, et ceux des auteurs qui l'ont suivi, offrent une formulation plus subtile de l'intuition qui sous-tend cet argument.

Si l'analyse huméenne de la causalité est correcte, l'aspect contingent des énoncés causaux devrait se refléter dans le fait qu'il est au moins concevable qu'un énoncé causal vrai ait pu s'avérer faux. On peut cependant douter que le langage des états mentaux ait même réussi à se développer n'eut été du fait que les raisons sont des raisons d'agir.

Le réquisit d'indépendance équivaut à l'exigence qu'il soit au moins pensable qu'aucun désir d'aucune sorte n'ait jamais été la cause de ce qu'un quelconque agent fasse ou essaie de faire quelque chose en raison de celui-ci. Ceci n'est pas simplement faux, curieux ou incroyable; c'est incohérent. (Melden, 1966, p. 133)¹³

D'inspiration nettement wittgensteinienne, cet argument déplace le problème du traitement de la signification des énoncés à propos des états mentaux du terrain de

¹³ "The independence requirement amounts to the claim that it is at least thinkable that no desire of any kind ever causes any agent to do or try to do anything about it. This is not merely false, odd or fantastic; it is incoherent." Voir aussi von Wright (1976a, p. 42, 1981b, p. 54)

l'analyse de leurs conditions de vérité vers celui de leurs critères d'usage. Défendre l'idée que le rapport entre raison et action est contingent, à l'instar de celui entre cause et effet, équivaut à dire que le langage des attitudes propositionnelles aurait pu être élaboré sans la fonction actantielle qu'il sert et qui en permet l'apprentissage. Dans le cas des événements physiques unis causalement, nul doute qu'une notion, par exemple celle d'éruption volcanique, aurait pu faire partie de notre réseau conceptuel sans celle de destruction, à laquelle elle est pourtant liée de façon assez régulière. Mais comment les notions d'intention et de pro-attitude, quel que soit leur contenu propositionnel, auraient-elles pu être introduites sans celle d'action? La contingence des relations causales autorise l'introduction indépendante de deux notions pour parler d'événements dont on découvrira, par ailleurs, qu'ils sont unis causalement, alors que la relation prévalant des raisons aux actions rend les unes inintelligibles en l'absence des autres et inversement.

De l'inintelligibilité que je viens d'alléguer à l'incohérence dont parle Melden, il n'y a qu'un pas, que franchissent les anti-causalistes en alléguant que les considérations précédentes ont pour conséquence qu'il est a priori nécessaire qu'une intention vise la satisfaction de son contenu dans des conditions normales, faute de quoi il y a violation des critères d'usage qui fixent la signification du vocabulaire intentionnel.

[...Il] fait partie de la signification d'«avoir l'intention de Xer» que, en l'absence de facteurs s'interposant, cela soit suivi par l'action de Xer. On ne peut m'attribuer l'intention de Xer si, même s'il n'y a aucun obstacle ou empêchement, je ne le fais pas. (Taylor, 1964, p. 33)¹⁴

¹⁴ "[...it] is part of what we mean by 'intending X', that, in the absence of interfering factors, it is followed by doing X. I could not be said to intend X if, even with no obstacles or other countervailing factors, I still didn't do it." Voir aussi Stoutland (1970, p. 126)

Ce qui distingue les théories causales de celles que les anti-causalistes appellent les théories téléologiques de l'action revient alors à ce que, par définition, les systèmes téléologiques appellent leur propre fin, alors que, si les intentions sont des causes de l'action, l'action en découle de manière contingente. Cette interdépendance conceptuelle est directement fonction du fait, accentué par les anti-causalistes, que le vocabulaire intentionnel et actantiel, plus que tout autre, est fonction de règles, du contexte social, d'une communauté d'institutions et de pratiques (Wittgenstein, 1953, § 337; Winch, 1958, p. 82; von Wright, 1971, pp. 114-115¹⁵).

Je ne m'étendrai pas sur les racines sociales de l'interdépendance conceptuelle du vocabulaire des intentions et de celui de l'action. Parce que la discussion m'entraînerait trop loin dans les analyses sémantiques, et surtout parce que cet aspect des thèses anti-causalistes n'a rien d'incompatible avec les positions de Davidson, dont le holisme, et, plus spécifiquement, les récentes tentatives de rendre compte conjointement, dans une perspective cohérentiste, des états mentaux, du caractère social du langage et des déterminants externes de la pensée et de la signification, s'attaquent à cette problématique et la poussent plus loin que les réflexions des anti-causalistes n'avaient su le faire (la problématique est déjà présente dans 1973b, 1973c, 1975, 1982b, et maintenant, d'un point de vue général, dans 1986a, 1986b, 1986f, et plus particulièrement en ce qui a trait aux états mentaux dans 1986c, pp. 205-206, 1986d, p. 456, 1986e, pp. 167, 170, 1989a, p. 195). Il n'y a pas d'opposition, entre causalistes et anti-causalistes, sur le fait qu'il est pertinent de prendre en considération ce point, de sorte que la question peut être négligée.

¹⁵ Cette idée est au fondement de l'oeuvre de von Wright. Elle se retrouve dans tous ses textes, même après qu'il ait abandonné la thèse à l'effet que les syllogismes pratiques sont des explications *ex post actu* déductives de l'action, et qu'il ait remplacé la notion de lien 'logique', que l'argument que j'ai discuté à la sous-section précédente voulait établir, au profit de la notion de lien 'conceptuel'.

Qu'en est-il, par ailleurs, des autres arguments qui appuient cette formulation de la thèse anti-causaliste? D'abord, pour en revenir à la citation de Melden (1966), est-il exact d'affirmer que l'indépendance entre événements dont dépendent les relations causales requière qu'il soit possible de concevoir qu'aucun état mental n'ait été la cause de la moindre action? Comparons la chose avec ce qui prévaut entre les événements physiques. L'exemple de l'éruption volcanique illustre que certains événements physiques se conçoivent aisément abstraction faite de leurs effets. Il est cependant douteux qu'il en soit ainsi pour tous. Dès que les événements considérés font l'objet d'une théorie explicative – et tel est le cas des raisons et des actions – les termes qui les dénotent font partie d'un réseau conceptuel dans lequel les notions se renvoient les unes aux autres, et sont, en ce sens, 'inintelligibles' les unes abstraction faite des autres. La notion de champ magnétique est 'inintelligible' sans celle de distortion magnétique, un champ magnétique étant pourtant la cause d'une distortion magnétique. Pareils liens conceptuels n'empêchent aucunement la science d'établir des relations causales entre événements, au contraire, tel est ce qui rend possible sa démarche.

Par ailleurs, l'argument utilisé pour sauter de l'inintelligibilité à l'incohérence du vocabulaire intentionnel en l'absence du vocabulaire actantiel, qui était qu'un agent ne peut avoir l'intention de Xer sans Xer si rien ne lui fait obstacle, me paraît avoir deux faiblesses. D'une part, en concédant pour les besoins de l'argumentation que ce soit le cas, il ne peut s'appliquer qu'à 'avoir l'intention de'. Aucune autre pro-attitude n'est aussi intimement liée à l'action. Je peux désirer Xer, ne rencontrer aucun obstacle, ne pas changer d'idée et ne pas Xer parce que j'ai encore plus envie d'Yer. Les raisonnements pratiques sont des raisonnements qui servent à pondérer les diverses options qui s'offrent à un agent. Concevoir, de manière générale, le lien entre raison et

action à l'image de celui prévalant entre intention et action n'a pour résultat que mettre en veilleuse la complexité de l'organisation des plans d'action.

L'autre faiblesse de cet argument tient à cette idée de connexion nécessaire entre intention et action. L'intention amène l'action dans des conditions normales, c'est-à-dire s'il n'y a ni obstacle, ni empêchement, ni modification des projets initiaux de l'agent, etc.. Les anti-causalistes ne le mentionnent pas, mais il y a fort à parier qu'il faut aussi avoir affaire à un agent rationnel (quoi que cela signifie), rien ne garantissant qu'un de ces multiples ahuris que nous croisons tous quotidiennement aille à l'encontre de ses intentions. Les conditions qui sont posées pour qu'intention et action soient liées **nécessairement** ressemblent ainsi étrangement aux clauses *ceteris paribus* qui affectent les lois des sciences humaines et sociales auxquelles s'opposent farouchement les anti-causalistes, et le lien d'implication entre intention et action, ainsi présenté, n'est pas sans rappeler le lien entre raison et action que construisent les auteurs qui s'appuient sur le modèle déductif-nomologique (Hempel, 1962; Churchland, 1970). Il est pour le moins étrange, sinon 'incohérent', que les anti-causalistes stipulent que telles et telles conditions empiriques doivent être remplies pour être en mesure de monnayer le lien conceptuel qu'ils cherchent à définir entre intention et action. Bien entendu, si les intentions ne se manifestaient pas souvent dans l'action, 'avoir l'intention de Xer' n'exprimerait pas un degré d'engagement plus fort que 'désirer Xer'. Néanmoins, il n'y a rien d'anormal ni d'extraordinaire à ce qu'un agent ne réalise pas ses intentions. Que les agents changent d'idée comme ils changent de chemise constitue, au contraire, une des sources du malaise qui a poussé les anti-causalistes à ne pas transposer en sciences humaines le modèle prévalant en sciences pures. S'il faut distinguer les intentions des autres pro-attitudes, mieux vaut mettre en évidence le lien d'implication qu'elles entretiennent avec des croyances de contenu analogue, ainsi qu'il a été défendu au chapitre 2. Lorsque l'intention n'est pas liée à l'action mais à une croyance minimale que

l'agent accomplira l'action qui satisfait son intention, les problématiques clauses *ceteris paribus* deviennent inutiles à sa caractérisation.

J'ajouterai un dernier commentaire avant de terminer la discussion de cet argument de l'intelligibilité. A la lecture des textes des anti-causalistes, on note souvent un flottement entre une thèse qui voudrait établir un lien allant de l'intention à l'action¹⁶, et une autre qui procéderait, inversement, de l'action (intentionnelle) à l'intention. Dans certains passages des ouvrages précédemment mentionnés de Melden, Taylor ou von Wright, les deux thèses paraissent équivalentes: si j'ai l'intention de Xer, alors je Xe (dans des conditions normales), et si je Xe intentionnellement, alors j'avais l'intention de Xer. J'ai discuté la première de ces deux thèses pour en démontrer la fausseté. La seconde, cependant, me semble correcte, pour autant cependant, que le lien entre l'action intentionnelle et l'intention dont elle découle soit un lien causal, non un lien logique (je laisse aux anti-causalistes le soin d'explicitier comment il pourrait s'agir d'un lien autre que grammatical).

6.1.3 L'objection selon laquelle les raisons ne sont pas des événements

Une autre façon par laquelle les anti-causalistes ont attaqué la thèse causaliste consiste à faire valoir que les croyances et les pro-attitudes n'étant pas des événements, elles ne peuvent être des causes. Il est, bien sûr, essentiel, dans une perspective causaliste qu'il y ait toujours une cause mentale (antérieure ou

¹⁶ Je pense ici aux thèses primitives de von Wright, lequel souhaitait montrer que les syllogismes pratiques sont déductifs *ex post actu*. Le lien entre intention et action est, dans ce contexte, plus fort que celui d'entraînement' (*entailment*) auquel j'ai fait allusion dans la note 1 de ce chapitre, et qui stipule simplement qu'il est faux qu'en l'absence d'intention, l'individu agisse intentionnellement.

contemporaine) à l'action, y compris dans les cas d'action spontanée (*spur-of-the-moment action*, comme le dit Melden). Cet argument anti-causaliste résiste cependant difficilement à l'examen. S'il est exact que les états mentaux exprimés par les attitudes propositionnelles ne sont pas des événements, il en est autrement de leur apparition. En plusieurs occasions, l'agent peut être conscient de cette apparition, sentir naître en lui le désir d'être désagréable parce que son vis-à-vis l'agace, voir jaillir la solution au problème qui le préoccupe depuis des heures, acquérir la conviction qu'il ne mettra plus les pieds au restaurant Le Chaplin. Supposer qu'il n'y a d'événement mental que lorsque l'intensité de l'émotion qui l'accompagne est telle que son jaillissement ne peut passer inaperçu serait soumettre l'occurrence des événements à une contrainte épistémique beaucoup trop forte. Il arrive aux individus des tas de chose à leur insu, et aucune raison ne justifie que l'on tienne pour des événements les seuls jaillissements dont un agent est conscient, comme si ne pas noter qu'un événement se produit impliquait qu'il ne se produit pas. Par contre, il est difficilement imaginable que, si un agent croit que *p* ou désire que *p*, il n'y ait pas eu, à un certain moment du temps, un événement correspondant à l'apparition de cette attitude. Le malaise des anti-causalistes devant l'admission des événements mentaux est fonction de deux choses. Ou bien de ce qu'ils assimilent l'occurrence d'un événement à l'expérience qu'en fait l'agent (Melden, 1961, p. 95), alors que ni l'occurrence du jaillissement de croyances et pro-attitudes, ni les états mentaux qui en résultent, n'ont à être présents à l'esprit de l'agent (ni sous un concept, ni comme image mentale). Ou bien de ce qu'ils veulent que toute action d'un type donné soit dépendante du même type d'événements mentaux (Melden, 1961, p. 87). Pareille objection n'est toutefois pas concluante contre l'idée qu'il y a des événements mentaux. D'une part, que personne n'ait encore formulé de lois psychologiques ou psychophysiques strictes n'est pas un argument dont on puisse inférer de manière valide qu'il n'y a pas d'événements mentaux. Qu'un événement soit le

cas est une chose, que son occurrence soit expliquée, voire explicable, par des lois en est une autre. D'autre part, s'il s'avère, ainsi que le croit Davidson, que des raisons de principe font obstacle à la formulation de lois psychologiques ou psychophysiques strictes, c'est l'analyse traditionnelle du modèle causal d'explication qui est modifiée, mais ni l'existence des événements mentaux ni la possibilité de relations causales entre raisons et actions ne sont menacées.

Affirmer qu'il existe des événements mentaux n'engage pas Davidson à une conception cartésienne de l'esprit, ainsi que des lecteurs proches de Wittgenstein le lui ont reproché. (Voir, par exemple, Stoutland, 1982, p. 50. Anscombe, 1983, pp. 179 *sqq.*, qui n'emploie pas l'expression 'conception cartésienne de l'esprit' s'objecte à l'idée que les intentions sont des événements pour des raisons qui présupposent l'association de ces deux thèses.) Dans le cadre d'une conception cartésienne de l'esprit, un événement mental est un événement interne en ce sens qu'il est ontologiquement et conceptuellement distinct du comportement et du contexte au sens large. Deux caractéristiques d'importance majeure des théories de Davidson vont à l'encontre de l'idée qu'il est sympathique à une conception cartésienne de l'esprit. D'une part, le fait qu'il ait, à la suite de Quine, moult fois insisté pour dire qu'il n'y avait pas de faits sémantiques (que l'intention de Xer, par exemple, n'est pas réalisée dans le cerveau) exclut qu'il entérine une conception cartésienne de l'esprit qui, elle, en présuppose (voir, par exemple, 1974a, p.154, 1986d, p. 455). D'autre part, ainsi qu'il l'exprime à de nombreux endroits, non seulement ses positions sémantiques relativement aux questions de la signification des contenus d'états mentaux ou de l'individuation de ces états sont-elles différentes du cartésianisme que lui attribue Stoutland, mais elles s'opposent franchement à celui-ci.

Les états d'esprit tels les doutes, les souhaits, les croyances et les

désirs sont identifiés en partie en fonction du contexte social et historique dans lequel ils sont acquis; à cet égard, ils sont semblables aux autres états identifiés par leur cause, comme la souffrance causée par l'éclat aveuglant de la neige, ou le favisme (maladie causée par le contact avec certaines fèves). Ceci ne montre pas que les états d'esprit ne sont pas des états physiques d'une personne; la manière dont nous décrivons et identifions les événements et états n'a pas à voir directement avec l'endroit où se trouvent ces états et événements. (1986e, p. 170)¹⁷

Il est exact de dire que, pour Davidson, les événements mentaux sont des événements internes, puisqu'ils sont identiques à des événements neurophysiologiques. Qu'il en soit ainsi n'implique toutefois pas que l'on doive adopter une perspective internaliste pour faire la sémantique du vocabulaire intentionnel. Les analyses davidsonniennes des énoncés d'attitude propositionnelle sont, au contraire, effectuées en termes externalistes. Les thèses ontologiques selon lesquelles le jaillissement d'une croyance ou d'une pro-attitude est un événement mental, et même un événement mental identique à un événement physique, n'engagent à aucune position spécifique quant à l'analyse sémantique des énoncés d'attitude propositionnelle. Stoutland confond deux problèmes différents lorsqu'il conclut que l'utilisation de la notion d'événement mental par Davidson l'oblige à une conception réaliste de l'esprit.

Les remarques précédentes ont clarifié que, bien qu'avoir une intention ou une croyance soit un état mental, le jaillissement de tels états est un événement mental. Ce n'est cependant pas à dire que l'apparition d'une attitude propositionnelle est un acte

¹⁷ "States of mind like doubts, wishes, beliefs, and desires are identified in part by the social and historical context in which they are acquired; in this respect they are like other states that are identified by their causes, such as suffering from snow blindness or favism (a disease caused by contact with the fava bean). This does not show that states of mind are not physical states of a person; how we describe and identify events and states has nothing directly to do with where those states and events are." (Voir aussi 1974b, 1986d, 1986e, 1988, 1989a, 1989b, 1990a.)

mental.¹⁸ Le jaillissement d'un état mental est un événement, mais l'occurrence de cet événement n'est pas une manifestation d'une disposition de l'organisme qui se trouve dans cet état mental. Les actes mentaux, c'est-à-dire les processus délibératifs ou imaginatifs se déroulant dans l'esprit de l'agent de son propre chef ont cette caractéristique. Ainsi en est-il de "Je prendrai bientôt une décision à ce sujet". Par contre, "Son objectif m'est tout à coup apparu évident" (qui porte sur le jaillissement d'une croyance) ou "L'envie me vient d'abandonner ces copies et d'aller prendre l'air" (qui fait état de l'apparition d'une pro-attitude), sont des énoncés qui, quoiqu'ils comportent une variable pour événement en structure profonde, ne font pas état d'un événement dont l'occurrence possède les caractéristiques stipulées lors de la présentation de la notion de faire. Pour cette raison, les événements qui les rendent vrais sont exclus de la classe des actions. (A l'inverse, "J'ai l'intention d'aller prendre l'air" comporte bien un organisme parmi ses conditions de vérité, mais ne contient pas de variable pour événement. Ce n'est donc pas, non plus, une action.)

S'il s'était avéré que les énoncés à propos du jaillissement des croyances et pro-attitudes avaient été des énoncés d'action, la situation aurait été assez embarrassante. Affirmer que le jaillissement des états mentaux est une action a pour résultat une régression à l'infini. Les actions auraient pour cause des actes mentaux. Les actes mentaux étant des actions, ils auraient pour cause, comme toutes les actions, un événement mental initié par un organisme, c'est-à-dire une action, dont il faudrait à son tour expliquer le jaillissement par une autre action, et ainsi de suite. Tenter de bloquer la régression en affirmant que c'est l'agent qui est la source ou de l'action ou de l'acte mental qui y préside n'est d'aucun secours parce qu'il faut alors expliquer comment l'agent en vient à agir. Si l'on statue que l'agent agit de lui-même parce qu'autrement il

¹⁸ Voir Davidson (1967b, p. 122). Il s'est surtout attardé à clarifier ce point à propos d'"avoir une intention" (*intending*) (1978, pp. 89-91, 1985e, pp. 196-197, 220-221).

ne serait pas un agent, on ne jette aucune lumière sur la question de savoir en quoi consiste un agent ni sur ce qui l'amène à accomplir les actions qu'il accomplit. Si, d'autre part, on essaie de rendre compte de ce qui constitue un agent comme agent, on peut, ou bien soutenir qu'un organisme est un agent parce qu'il est à la source des événements qui sont la cause de ses actions, avec les mêmes risques de régression à l'infini que précédemment; ou bien maintenir qu'un organisme est un agent en raison du fait qu'il agit (qu'il accomplit des faires) à partir de croyances et de pro-attitudes qu'il n'a pas initiées. Cette position est celle que j'ai défendue. Mais elle a pour conséquence que la notion de causalité de l'agent est inutile: les actions sont causées, comme n'importe quel événement, par d'autres événements, en l'occurrence par le jaillissement de croyances et de pro-attitudes.¹⁹

6.1.4 L'objection de l'accès direct à ses propres états mentaux

Même forcés d'admettre qu'il y a des événements mentaux, les anti-causalistes ne sont pas à bout d'argument contre l'idée que ces événements sont les causes de l'action. Le fait que la connaissance des causes physiques et celle des raisons s'opèrent de manière différente est perçu comme un indice supplémentaire du fait que ce qui donne lieu à l'action ne peut être traité comme une cause. La connaissance des connexions causales procède de manière inductive, à partir de l'observation. L'individu qui entreprend la démarche cognitive doit être en mesure de donner les bases sur lesquelles il appuie ses croyances vraies. Fondée sur des expériences répétées, cette connaissance est hypothétique et demeure révisable. Celle de nos propres raisons

¹⁹ Elle a aussi pour conséquence qu'un agent est simplement un organisme qui accomplit des faires intentionnels. La notion d'agent n'a pas cette fonction centrale en théorie de l'action que lui confèrent ceux qui travaillent avec la notion de causalité immanente. Davidson (1971a, pp. 52-53, 1987, p. 36) discute, avec d'autres arguments, les problèmes liés à la notion de causalité de l'agent.

d'agir, par contre, est acquise sans observation, d'une manière dite immédiate, directe ou intrinsèque. La première personne a toute autorité sur les propos qu'elle tient en ce qui a trait à ses états intentionnels, son expérience interne ne requiert aucune garantie supplémentaire. Qui plus est, ce qu'affirme un individu sur ses états mentaux est incorrigible, les éléments supplémentaires mis en évidence par autrui et les expériences ultérieures vécues par l'individu lui-même ne conduisant pas à une modification de la valeur de vérité des énoncés relatifs aux impressions premières.

Cet argument de l'accès direct à ses propres états mentaux a connu, dans la tradition wittgensteinienne, plusieurs défenses d'une subtilité dont je ne peux suivre ici tous les méandres. Tel que je l'ai résumé, il comprend trois aspects principaux, dont je commenterai succinctement les deux premiers, et un peu plus longuement le dernier: d'abord, que nos propres états mentaux s'imposent à nous sans que nous ayons besoin d'entreprendre de démarche réflexive ou introspective ni d'investigation empirique. Ensuite, que chacun sait de quoi il parle lorsqu'il parle de lui-même. Finalement, qu'aucune démonstration ne peut renverser le jugement d'un individu quant à ses propres états mentaux.

Le premier aspect est que les raisons, contrairement aux causes, sont connues directement. Si cette affirmation peut être considérée exacte dans la majorité des cas, il est des exceptions d'un côté comme de l'autre. Devant le menu d'un restaurant, je peux rester perplexe à me demander si j'ai davantage envie de manger du lapin à la moutarde ou une bavette à l'échalote, et opter pour le lapin parce que je me souviens tout à coup que le cuisinier fait toujours trop cuire la bavette. Pour savoir ce que je voulais, il m'a fallu réfléchir et faire intervenir des éléments extrinsèques à ce que je ressentais parce que mes seules pro-attitudes immédiates étaient trop vagues pour

que j'agisse en fonction de l'une d'elle plutôt que de l'autre. Inversement, la cause d'une action peut s'imposer de manière immédiate, la présence d'un accidenté gisant sur le pavé me faire tourner la tête avant même que je n'aie pris conscience de ce que je faisais. La frontière entre raison et cause, si elle est tracée en fonction de ce qui est connu directement et de ce qui l'est grâce à l'observation, conserve un certain flou, mais il reste généralement admis que, la plupart du temps, la connaissance des raisons se passe de la démarche investigatrice qui est nécessaire à la connaissance des connexions causales entre événements physiques. (Anscombe, 1957, § 15; Gustafson, 1973, p. 285 abondent en ce sens; voir aussi Wittgenstein, 1953, § 487.)

J'ai pu disposer du premier trait caractéristique de la connaissance de soi assez rapidement parce qu'il ne pose pas de difficultés particulières. Je devrai disposer rapidement du second, l'idée que nous savons de quoi nous parlons lorsque nous parlons de nos états mentaux, pour la raison inverse: justifier cette thèse est d'une complexité telle que cela demanderait des développements trop considérables pour le cadre de ce travail. Les anti-causalistes, comme Davidson, l'endossent, mais pour des raisons différentes. De part et d'autre on admet généralement que, bien qu'un individu puisse être dans l'erreur quant aux croyances et pro-attitudes qu'il s'auto-attribue (Wittgenstein, 1953, § 587; Gustafson, 1973, p. 272; von Wright, 1981b, pp. 63-65; Davidson, 1984a, p. 103 – je reviens à ce problème bientôt), il est habituellement dans le vrai.

Selon les anti-causalistes, l'autorité de la première personne tient à deux choses. D'une part, au fait que les termes psychologiques des énoncés auto-attributifs d'états mentaux ne sont pas des termes dénotants, comme tous les termes psychologiques qui composent les énoncés d'attitude propositionnelle d'ailleurs, les

anti-causalistes considérant, à l'instar de Wittgenstein, que l'approche dénotationiste du vocabulaire intentionnel est inadéquate; et, d'autre part, au fait que ces énoncés n'ont pas besoin de s'appuyer sur des preuves, fussent-elles l'observation des actions (comme dans le cas des énoncés en troisième personne), lesquelles risquent toujours d'être questionnées (Anscombe, 1957, §§ 3-4; Stoutland, 1982, p. 293). Encore une fois, ils suivent Wittgenstein (1953, § 303), qui affirmait que "je peux seulement croire que quelqu'un d'autre souffre, mais [que] je sais si je souffre"²⁰. Selon Davidson (1984a, p. 103), par contre, l'impossibilité de demander des preuves à un individu sur un sujet ne saurait être une raison suffisante pour concéder d'office de l'autorité à l'individu sur le sujet en question. Plutôt, l'autorité de la première personne sur ses états mentaux est conçue comme une condition a priori nécessaire à l'interprétation du langage.

Il y a une présomption – une présomption inévitable, inscrite dans la nature de l'interprétation – que le locuteur sait habituellement ce qu'il signifie. Ainsi y a-t-il une présomption selon laquelle, s'il tient une phrase pour vraie, il sait ce qu'il croit. (1984a, p. 111)²¹

L'idée même de langage est relative à la possibilité d'attribuer des attitudes propositionnelles, attitudes qui doivent être supposées vraies pour que les sons du locuteur prennent un sens. Si l'interprétant ne présuppose pas que le locuteur sait de quoi il parle, il ne peut considérer les sons qu'il entend comme des phrases ayant une structure et une signification. Chez Davidson comme chez les anti-causalistes, la question de l'autorité de la première personne plonge ainsi ses racines dans les fondements de la théorie de la signification. Compte tenu de l'ampleur de ce sujet, on comprendra pourquoi je ne puis le développer plus avant. Il m'importait cependant de

²⁰ "I can only believe that someone else is in pain, but I know it if I am". (Il souligne.)

²¹ "There is a presumption – an unavoidable presumption built into the nature of interpretation – that the speaker usually knows what he means. So there is a presumption that if he knows that he holds a sentence true, he knows what he believes."

faire ressortir que, contrairement aux affirmations des anti-causalistes, le traitement de cette question n'est pas conditionnel à l'abandon du modèle dénotationiste en théorie de la signification.

Le dernier aspect de l'argument de l'accès direct que je souhaite discuter, l'incorrigibilité des énoncés en première personne, me préoccupe moins dans ses détails que parce qu'il est souvent la cible des attaques de ceux qui s'opposent à l'idée que les raisons de l'agent expliquent son action. La psychanalyse, la théorie des idéologies, ayant abondamment illustré que les agents peuvent se leurrer sur leurs véritables motifs, aucune démarche scientifique sérieuse ne saurait, d'après certains, se baser sur les aveux des agents. L'affirmation selon laquelle les énoncés en première personne sont incorrigibles n'implique toutefois pas l'infailibilité de l'agent. Alston (1971) a bien mis en évidence que cette thèse était, dans les études sur la question, l'objet de diverses interprétations, en général plus faibles que celle-ci. Parler d'incorrigibilité implique simplement que la valeur de vérité d'un énoncé en première personne ne sera pas révisée à la lumière d'expériences ultérieures. Si je dis, à t_1 , "J'aime les films de Jarmusch", et que, parce que *Mystery Train* me déçoit, je dis le contraire à t_2 , il sera encore vrai que j'aimais les films de Jarmusch à t_1 . Dans l'optique de l'explication de l'action, il suffit que les raisons soient incorrigibles en ce sens pour qu'il soit non seulement légitime mais primordial de les prendre en considération. Même si l'agent se cache une partie des raisons qui l'incitent à agir, même si les raisons avouées sont, d'un point de vue théorique, des prétextes, les raisons que s'est présentées l'agent jouent un rôle déterminant dans l'accomplissement de son action.

Pour mieux l'apercevoir, considérons la situation suivante (pour préserver l'anonymat des protagonistes, j'utilise des noms fictifs): Manon décide de quitter Denis

parce qu'elle ne trouve plus le moindre enrichissement personnel dans la poursuite de leur vie conjugale. Sa psychothérapeute lui fait remarquer qu'elle l'a probablement plutôt laissé parce qu'elle est bien plus intéressée par ses contacts avec Alain, avec qui elle souhaite une liaison, bien que l'éducation très puritaine qu'elle a reçue l'empêche de se l'avouer. La psychothérapeute a de multiples données sur lesquelles fonder son hypothèse, aussi admettons qu'elle a percé les 'véritables motivations' de Manon. Est-ce à dire qu'il est faux que Manon ait quitté Denis parce qu'elle s'ennuyait avec lui? Il semblerait plus exact de dire que c'est là une des raisons qui l'a motivée, une raison insuffisante, mais nécessaire, car sans elle, engloutie sous la culpabilité, Manon ne serait pas partie. Il en est de même de son désir d'Alain, qui est nécessaire pour que Manon prenne semblable décision, mais qui, s'il était également une raison suffisante, se passerait de déguisement. Cet exemple illustre que, comme le soutiennent nombre de gens qui s'intéressent à l'explication de l'action, d'autres raisons que celles avouées par l'agent sont pertinentes pour expliquer une action. Mais, contre ceux-ci, il insiste sur le fait que les résultats de la psychologie ou de la théorie des idéologies ne 'corrigent' pas la valeur de vérité des énoncés en première personne (ils ajoutent, plutôt, d'autres considérations à ces énoncés, dont la valeur de vérité demeure la même), et qu'une explication qui n'accorderait pas une égale importance aux aveux, incorrigibles, de l'agent ne pourrait rendre compte de manière satisfaisante de l'action.

Je me suis attardée sur quelques détails de l'argument de l'accès direct à ses propres états mentaux pour mettre en évidence que, encore une fois, Davidson et les anti-causalistes ne sont pas si éloignés les uns des autres, qu'ils partagent des préoccupations communes, et que les anti-causalistes ont tendance à conclure un peu trop hâtivement que leur approche est la seule à être en mesure de prendre en considération l'aspect intentionnel de l'action. Revenons maintenant au motif pour lequel ils ont introduit cet argument de l'accès direct, à savoir pour appuyer l'idée que les

raisons ne sont pas des causes. Est-il d'une quelconque utilité à cet égard? Deux remarques me conduisent à répondre négativement à cette question. D'une part, malgré le fait qu'il apparaisse exact d'affirmer de la connaissance de nos propres états mentaux qu'elle possède chacune des trois caractéristiques que j'ai présentées, constater qu'il en est ainsi n'est une solution à rien (voir Davidson, 1986d, p. 442, 1989a, p. 194). Wittgenstein et les philosophes oeuvrant à sa suite ont mis en lumière plusieurs difficultés liées à l'analyse du vocabulaire des états mentaux. Ce faisant, ils se sont toutefois bornés à décrire la situation. Ils n'ont ni donné de réponse à la question de savoir ce qui garantissait l'autorité de la première personne, ni précisé ce qui permettait de croire que des énoncés en première et en troisième personne, tels "J'ai mal aux dents" et "Renée a mal aux dents", expriment la même chose. A la limite, ils n'ont pas même indiqué comment juger si deux individus partagent le même langage. Ils supposent que d'avoir appris un langage au contact d'un autre individu et de réagir linguistiquement de la façon attendue par celui-ci implique que l'on partage le langage de cet individu. Cependant, l'argument de la chambre chinoise développé par Searle (1984, chap. 2)²² illustre bien que l'on peut maîtriser les règles syntaxiques d'une langue et donner la bonne réponse à une question posée dans cette langue, sans comprendre un traître mot ni de la question ni de la réponse.

D'autre part, et la chose est pire, l'argument de l'accès direct me semble n'avoir aucun rapport avec le point en litige. Les régularités causales font l'objet d'une connaissance inductive, certes, leur formulation demande des expériences répétées, corroborées, et elles sont toujours susceptibles d'être abandonnées. L'"observation"

²² Cet argument est le suivant: enfermez-moi dans une pièce avec le vocabulaire et les règles de formation des énoncés du chinois (que je ne parle pas). Lorsque j'aurai maîtrisé sa syntaxe, je pourrai répondre, en chinois, à n'importe quelle question posée en chinois, sans avoir la moindre idée de ce que l'on me demande ni de ce que je répons.

d'une cause, cependant, consiste, plus exactement, en l'observation d'un événement particulier, puis en l'observation d'un autre événement particulier, et en l'inférence que le second dépend causalement du premier. L'observation de l'événement qui est la cause est complète en elle-même, et, lorsqu'elle n'exige pas d'appareil plus ou moins sophistiqué, elle est aussi directe que la prise de conscience d'un état mental. S'il s'avérait que d'autres membres de la communauté scientifique falsifient une loi que j'ai formulée à partir d'une observation, ils ne falsifieront pas mon énoncé d'observation. J'aurai bel et bien vu tel événement se produire mais, est-ce la faute des moyens techniques que j'ai utilisés pour mettre en place l'expérience, est-ce la faute de mes lunettes, est-ce la faute de la bouteille de whisky sans laquelle je ne passe pas la porte du laboratoire, toujours est-il que la répétition de l'expérience ne permettra pas que d'autres personnes observent un événement du même type. De ce point de vue, toutes les occurrences d'événement, physique ou mental, sont sur un pied d'égalité: elles ne se produisent qu'une fois et il faut être au bon endroit au bon moment pour être en contact direct avec elles.

6.1.5 L'objection selon laquelle les actions ne tombent pas sous des lois

L'analyse de la causalité a été, dans la tradition initiée par Hume, reliée à la notion de régularités empiriques. La difficulté, voire l'impossibilité, de subsumer les actions sous des lois a amené beaucoup d'eau au moulin des anti-causalistes qui ont trouvé là un obstacle majeur à l'adoption d'un modèle causal d'explication de l'action. (Voir Winch 1958, chap. 3; Melden, 1961, 1967; Kenny, 1963; von Wright, 1971, chap. 2 et 3, 1974, part. 3 et 4.) Le monisme anomal de Davidson (développé en particulier dans 1966, 1970c, 1973b, 1974c) a cependant fait perdre toute force à cette ligne d'argumentation. D'une critique dans laquelle ils s'en prenaient à la théorie causale

parce qu'elle utilise la notion de loi, les auteurs ont dû passer à une attaque de Davidson pour démontrer que, quoi qu'il prétende, il ne pouvait se passer de lois psychologiques ou psychophysiques tout en maintenant l'efficace causale des événements mentaux. Sur ce dernier point, je reviendrai à la prochaine section. Mais ici, je voudrais indiquer, très brièvement, comment Davidson a cherché à établir la thèse selon laquelle il n'y a pas de lois psychologiques ni de lois psychophysiques.

Dans "Mental Events" (1970c), Davidson affirme (et ne défend pas, la thèse étant communément admise) qu'au moins certains événements mentaux interagissent avec des événements physiques. A défaut d'admettre que les événements mentaux que sont les raisons causent les actions, on admet, tout au moins, que des événements physiques causent des événements mentaux, par exemple que l'apparition du Bismarck à la pointe de l'île cause le fait que le capitaine du bateau ennemi le voit, qu'il entreprenne un jugement délibératif pour déterminer s'il le coulera et comment, etc.. Egalement, le fait que le capitaine accomplisse une action comme donner l'ordre de tirer sera la cause d'événements physiques, les canons projeteront leurs boulets sur le Bismarck et le couleront.

Le principe d'interaction causale entre événements physiques et événements mentaux fait du mental un système ouvert, c'est-à-dire un système dont le domaine comporte des événements de nature différente. Ceci a pour conséquence qu'aucune théorie ne peut être développée en utilisant uniquement des termes mentaux. A l'inverse, malgré qu'ils interagissent avec les événements mentaux, les événements physiques sont susceptibles d'être expliqués par une théorie fermée qui ne comprendra aucun terme mental et ne fera état d'aucune des relations entre événements physiques et événements mentaux. A partir de là, pour déduire l'anomalisme du mental, Davidson

procède de la façon suivante:

- i) Une loi stricte doit être développée dans un vocabulaire fermé, (elle doit être une généralisation homonomique). (Par définition)
- ii) Les généralisations impliquant des événements mentaux sont formulées à l'aide de termes mentaux et de termes physiques, elles sont hétéronomiques.
- iii) Le vocabulaire mental et le vocabulaire physique répondent à des règles constitutives différentes.
- iv) Ces règles ne peuvent être ni réduites les unes aux autres ni reliées entre elles par des lois-ponts.
- v) Les prédicats mentaux ne peuvent être ramenés à des prédicats physiques, quelle que soit la complexité du prédicat physique.
- vi) Les généralisations hétéronomiques ne peuvent être ramenées à des généralisations homonomiques parce que les prédicats mentaux qu'elles contiennent sont irréductibles à des prédicats physiques.

Conséquemment,

- vii) Il n'y a ni lois psychologiques ni lois psychophysiques strictes.²³

²³ On pourrait croire que l'inférence ne vaut que pour les lois psychophysiques, mais, si l'on considère le fait que les états mentaux sont individués de manière externaliste, les relations causales qu'ils entretiennent avec

L'inférence est valide à la condition que les hypothèses i) à iv) soient admises. Le point i) est la définition de ce en quoi consiste une loi stricte, on peut le concéder. Le point ii) est le résultat de l'interaction du mental et du physique, difficilement contestable. Par contre, les points iii) et iv) sont plus délicats. Les règles constitutives des théories physiques sont, notamment, des règles de mesure. Les règles des théories mentales sont la cohérence entre les croyances et les préférences, la rationalité. Cette constatation peut faire pencher la balance en faveur du point iii), bien que les règles présidant à l'attribution de croyances et de pro-attitudes demandent à être mieux précisées. Demeure le point iv), qui exige que l'on explique en quoi les règles constitutives des vocabulaires physique et mental ne trouvent 'pas d'écho' les unes chez les autres. A l'appui de cette idée, Davidson (1970c, pp. 222-223) fait valoir la thèse de l'interprétation radicale (1973c), qui, d'abord, exclut les faits sémantiques, ensuite, rend mutuellement dépendantes l'attribution de croyances et l'analyse de la signification des énoncés, et, finalement, rend possible que plusieurs schèmes d'interprétation soient également satisfaisants pour faire sens des attitudes d'un agent.

Néanmoins, aucune de ces raisons ne paraît concluante pour établir la thèse selon laquelle le vocabulaire mental ne peut être relié au vocabulaire physique. Chacun de ces traits est aussi caractéristique du vocabulaire physique, lequel, comme le vocabulaire mental, est soumis à la thèse de l'interprétation radicale. L'argument que fait ultimement valoir Davidson en faveur de l'irréductibilité nomologique du mental est la nécessité de pouvoir toujours ajuster l'interprétation que l'on faisait des croyances et pro-attitudes d'un agent à mesure que de nouveaux éléments viennent s'ajouter à notre connaissance. Le choix arbitraire d'un schème d'interprétation aux dépens des autres

l'environnement et dont dépend leur individuation rendent impossible qu'ils fassent l'objet uniquement de lois formulées en termes psychologiques.

interdirait que l'on puisse réaménager l'interprétation première de manière à préserver la cohérence du tout. S'il était possible de procéder d'un seul coup à une interprétation à la lumière de tous les éléments pertinents, le problème ne se poserait pas. Nous ne disposons cependant jamais de toute l'information pertinente. C'est, en quelque sorte, un idéal herméneutique que fait ultimement valoir Davidson pour appuyer la thèse de l'anomalisme du mental. L'argument ne peut être tenu pour définitif, mais nombreux sont les anti-causalistes qui ont également des visées interprétatives et qui pourraient être sympathiques à une thèse de ce genre. (McLaughlin, 1985, discute avec subtilité et nuances les arguments que j'ai sommairement résumés ici.)

6.2 Les rationalisations comme explications causales

Les réflexions précédentes ont démontré que, de quelque façon que l'on entende cette thèse, on ne pouvait maintenir que raison et action étaient logiquement connectées. Du même coup, elles ont servi à mettre en lumière qu'il n'y avait rien d'inconsistant à ce qu'une théorie, d'une part, reconnaisse qu'il existe des événements mentaux ayant une efficace causale et correspondant aux énoncés d'attitude propositionnelle, c'est-à-dire des événements qui tombent sous des descriptions telles 'être le jaillissement du désir de Xer'; et, d'autre part, se propose de préserver au vocabulaire intentionnel le rôle qui lui est classiquement assigné pour la justification de l'action en regard des raisons qui ont incité un individu à agir.

Fortement marqués par les analyses sémantiques de Wittgenstein, qui en avait contre l'idée que la conception augustinienne du langage (la conception dénotationiste à la Frege) est adéquate pour traiter du vocabulaire des états mentaux,

les anti-causalistes ont négligé le fait que toutes les sémantiques contemporaines ne sont pas engagées à l'existence d'entités intensionnelles. Dès lors que de telles entités ne sont pas requises pour faire sens du modèle causaliste, une partie de leurs réticences face à ce modèle devraient s'estomper. Si on ajoute à cela que Davidson ne retient pas la notion de lois, avec tous les malaises qu'elle provoque au niveau éthique parce qu'elle est associée au déterminisme, rien ne fonde que soit retenue l'idée de Wittgenstein selon laquelle le langage des causes et celui des raisons sont nettement tranchés. Si parler du 'langage des raisons' est la façon poétique que d'aucuns préfèrent pour référer aux énoncés d'attitude propositionnelle à l'intérieur desquels ni les termes singuliers ni les termes généraux n'ont d'occurrence transparente, je ne vois pas de difficultés. Par contre, la notion même de 'langage des causes' me paraît problématique. A partir du moment où les connexions logiques ou conceptuelles ne régissent plus le 'langage des raisons', il n'y a plus d'objection à ce que n'importe laquelle des expressions d'une langue soit utilisée pour établir des connexions causales. Qui plus est, quand on se rappelle que, selon Davidson, la dimension sociale du langage n'est pas un problème local mais un trait général du langage (1986e, p. 167), le 'langage des raisons' perd un des aspects essentiels par lequel les anti-causalistes le distinguaient du 'langage des causes'. Davidson lui préserve une spécificité grâce à la thèse selon laquelle les normes constitutives des vocabulaires physique et mental ne sont pas les mêmes (laquelle thèse a, bien sûr, besoin d'être explorée plus avant), mais les anti-causalistes sont pris au dépourvu, eux qui ont trop misés sur le simple constat des différences entre les fonctions que servent, au niveau pratique, les énoncés d'attitude propositionnelle et les autres.

Enfin, le caractère intensionnel qui marque les contextes d'attitude propositionnelle étant aussi le propre de beaucoup d'énoncés causaux, la menace qui

pèse sur l'indispensabilité ou sur l'irréductibilité des explications d'actions en termes de raisons lorsque l'on dit des raisons qu'elles sont des causes se révèle bien légère. S'il est question d'**établir** une relation causale, n'importe quelle expression réussira à capturer la relation, qu'il s'agisse de la description d'un événement mental susceptible de servir de raison (mon désir de boire un verre de vin), de la description d'un événement mental qui ne peut rationaliser l'action (le désir qui m'est venu en écrivant ce paragraphe) ou encore de celle d'un événement physique (l'événement G9A5H7 qui se produit dans mon cerveau). S'il s'agit d'**expliquer** la relation causale, tous les vocabulaires font face aux mêmes difficultés.

Pour l'essentiel, les erreurs d'interprétation de la théorie davidsonienne sont dues au fait que ses critiques négligent de maintenir clairement distincts ces deux niveaux de problème, celui, ontologique, où prévalent les relations entre événements, et celui, linguistique, où diverses théories tentent d'expliquer ces relations. Comme je l'ai explicité dans les chapitres précédents (en particulier dans les chapitres 3 et 5), la stratégie utilisée par Davidson pour construire sa théorie de l'action repose sur une analyse de la forme logique des énoncés d'action et des énoncés causaux en regard des résultats de laquelle les termes causaux sont reconnus avoir tantôt les propriétés sémantiques des prédicats relationnels, tantôt celles des connecteurs propositionnels. Lorsqu'un terme causal est un prédicat relationnel, les expressions qu'il unit sont des descriptions définies dénotant des événements, et elles ont des occurrences dans des contextes extensionnels, alors que, lorsqu'un terme causal unit des phrases, il s'agit d'un connecteur propositionnel créant des contextes intensionnels. Parce qu'il est possible de dériver des énoncés à propos d'une action, tout comme des énoncés à propos du jaillissement d'une attitude propositionnelle, des descriptions définies qui réfèrent à des événements particuliers, il est possible d'établir entre ces événements des relations causales.

La caractérisation de l'action que j'ai proposée, laquelle demande d'une action qu'elle soit un faire intentionnel, respecte ce que requiert la mise en oeuvre de cette stratégie. J'ai précédemment remarqué que, ontologiquement, la classe des actions n'est pas disjointe de celle des événements. Parvenu à ce point de la réflexion, on voit que la seule façon de comprendre qu'un faire est objet d'intention est de dire que ce faire est causé par une intention, ou, plus généralement, par des croyances et pro-attitudes. Conséquemment, il est possible d'affirmer, avec la tradition causaliste, qu'un événement est une action seulement s'il est causé par le jaillissement de croyances et de pro-attitudes. L'action demeure un événement physique, et apparaît telle sous certaines descriptions (celles qui ne la mettent pas en relation avec un organisme), et le jaillissement de croyances et pro-attitudes est aussi identique à un événement physique, et apparaît tel sous les descriptions formulées en termes physiques.

Dans cette optique, une action intentionnelle est une action qui, en plus d'être causée par des croyances et pro-attitudes, est justifiée par celles-ci. Justifier une action consiste à expliciter, grâce à un syllogisme pratique, une raison pour laquelle l'agent l'a accomplie. Pour préciser en quoi les raisons éclairent l'action, les anti-causalistes utilisent cette notion de préférence à celle d'explication, rattachée au modèle causal. Ils considèrent, de plus, qu'à elle seule, elle suffit pour rendre compte de l'action intentionnelle (Stoutland, 1976, p. 296; von Wright, 1981b, pp. 59 *sqq.*). On peut leur concéder que le fait qu'un agent ait accompli une action pour telle et telle raison est une condition nécessaire pour conclure que l'action de l'agent est intentionnelle. Cette affirmation dérive de la caractérisation que j'ai donnée. Mais cela n'est pas une condition suffisante pour expliquer pourquoi son action a eu lieu. Qu'une raison d'agir n'explique pas l'action est illustré par deux types de cas, ceux où, ayant des raisons

d'agir, nous ne le faisons pas (même abstraction faite des cas d'akrasie), et ceux où, bien qu'il y ait un lien entre raison et action, ce lien n'est pas conforme à 'la bonne chaîne causale' – auquel cas l'action n'est pas même intentionnelle (je reviendrai brièvement sur le problème des chaînes causales déviantes un peu plus loin). De plus, une justification ne permet pas de rendre compte de ce pourquoi un agent a agi en vertu d'une raison plutôt que d'une autre (1963, p. 9).

Davidson (1963, pp. 3, 9) emploie également la notion de justification, et dans le même sens que les anti-causalistes. Le modèle causaliste auquel il adhère lui permet toutefois d'espérer pouvoir rendre compte non seulement des raisons pour lesquelles une action a été accomplie mais des raisons à **cause** desquelles elle a été accomplie. A moins de supposer que les raisons sont des événements ayant une efficace causale, les justifications se présentent comme des syllogismes pratiques exposant une croyance et une pro-attitude de l'agent, mais qu'il est impossible de connecter avec l'action qui en a découlé. Aussi Davidson utilise-t-il également une autre notion, celle de rationalisation, pour cette espèce d'explication causale singulière qui a les propriétés d'une justification. Les rationalisations au sens de Davidson sont des justifications puisqu'elles rattachent une action à la raison de l'agent, mais elles ne sont pas seulement des justifications puisqu'elles comportent, outre un aspect justificatif, un aspect causal. De plus, bien qu'elles soient des explications causales, elles ne sont l'exemplification d'aucune loi, le caractère anomal du mental l'excluant. Tel est, à la fois, ce en quoi Davidson est si proche des anti-causalistes, et ce en quoi il s'oppose catégoriquement à reconnaître la validité de leur approche en théorie de l'action.

Tant que les énoncés d'action ne se voient pas appliquer d'opérateurs comme 'intentionnellement', 'délibérément', ce sont des énoncés purement extensionnels,

utilisables pour décrire non seulement le comportement des individus humains mais aussi celui des animaux, dont il n'a pas été prouvé qu'ils accomplissaient des actions au sens de la caractérisation que j'ai proposée (il faudrait montrer qu'ils ont des états intentionnels). Ils peuvent même être utilisés pour caractériser les déplacements physiques d'objets auxquels nous serions peu enclins à prêter des états intentionnels: "L'ascenseur est monté jusqu'au troisième étage". La dimension intentionnelle des 'mouvements' corporels n'a d'intérêt que dans le cadre de l'explication de ces 'mouvements': lorsqu'un 'mouvement' découle d'un jaillissement de croyances et de pro-attitudes, il est, sous une description, objet d'intention. Il est alors possible d'en donner, sous cette description, une rationalisation, autrement dit, de l'expliquer causalement à la lumière des croyances et pro-attitudes dont il découle. Dans ce cas, le 'mouvement' sera représenté comme une action sous les descriptions en regard desquelles il apparaît comme une manifestation d'une disposition d'un organisme, et, sous celles de ces descriptions en regard desquelles il est une action intentionnelle, il sera aussi possible de le justifier à partir des raisons de l'agent. Mais, quelle que soit la description sous laquelle il tombe, il demeurera un événement, qui aura été causé par un autre événement.

Il est important de reconnaître l'aspect extensionnel des énoncés d'action, et de ne faire intervenir la dimension intentionnelle de certaines actions que dans le cadre de l'explication des 'mouvements' corporels afin d'être en mesure de traiter de manière uniforme tous les usages du vocabulaire actantiel, lesquels débordent largement l'attribution d'action intentionnelle. Qui plus est, à partir du moment où l'on aperçoit que les énoncés d'action sont des énoncés descriptifs, il n'y a plus d'objections à ce qu'ils jouent un rôle explicatif plutôt qu'une fonction essentiellement normative, ainsi que d'aucuns ont pu le croire, dans la foulée des *Geisteswissenschaften* ou des théories de l'action axées autour de l'attribution de responsabilité. La fonction normative des

énoncés d'action ne leur vient pas de leurs propriétés sémantiques, ainsi que l'adoption d'une approche wittgensteinienne du problème peut porter à croire, mais de l'utilisation que nous en faisons dans certains contextes. C'est parce que les énoncés d'action sont des énoncés descriptifs qu'il est possible de se demander, comme le font les partisans de l'ascriptivisme (Hart, 1949), si c'est **tel** organisme qui rend vrai un énoncé d'action, ou si un organisme rend vrai un énoncé composé avec **tel** prédicat d'action. A la remorque de la philosophie du droit de laquelle elle s'est inspirée à ses débuts, la théorie de l'action a vu certains concéder trop rapidement que le langage de l'action était d'abord pertinent dans le cadre de l'attribution de responsabilité. Cependant, l'attribution de responsabilité est elle-même tributaire d'une analyse correcte de la forme logique des énoncés d'action, laquelle met en évidence quelle sorte d'entités les rendent vrais.

Cette mise en perspective de l'intérêt du causalisme de Davidson et l'exposé de ses grandes lignes permettent de disposer sans trop de difficultés de quelques critiques qu'on lui a adressées. Afin de clarifier la position de Davidson et de dissiper quelques-uns des malentendus qu'elle a suscités, je discuterai la manière dont l'un de ses plus brillants adversaires anti-causalistes la conçoit. Stoutland (1976), présente la théorie causale de l'action comme défendant les thèses suivantes:

Premièrement, que le concept d'action intentionnelle est un concept causal au sens fort où l'action de l'agent est intentionnelle si et seulement si elle est causée par des attitudes propositionnelles; deuxièmement, qu'expliquer un acte intentionnellement consiste à spécifier ces causes. (p. 293)²⁴

²⁴ "First, that the concept of intentional action is a causal concept in the strong sense that an agent's act is intentional if and only if it is caused by propositional attitudes; second, that to explain an intentional act is to specify these causes." Stoutland (1980, 1982) développe les mêmes idées.

Pour évaluer correctement si ce que Stoutland a à l'esprit est conforme à la théorie causale, il importe d'abord de remarquer que la notion d'action qu'il utilise, dès le départ, est celle d'action intentionnelle. Cette notion est plus restreinte que celle employée par Davidson, laquelle englobe action intentionnelle et action inintentionnelle. De plus, alors que Stoutland établit un lien d'équivalence entre action intentionnelle et action causée par des attitudes propositionnelles, Davidson considère que le fait d'être causée par des attitudes propositionnelles est une condition nécessaire mais non suffisante pour faire d'une action une action intentionnelle: les actions inintentionnelles sont aussi causées par des attitudes propositionnelles. Cette idée, sur laquelle je reviens à l'instant, peut être mise entre parenthèses le temps de souligner que ce qui importe pour Stoutland est de mettre en évidence que les causalistes veulent rendre compte des actions intentionnelles comme étant expliquées causalement en tant qu'actions. De ce point de vue, sa première clause est en accord avec le causalisme de Davidson: les actions intentionnelles, contrairement aux faires *simpliciter*, sont causées par les croyances et pro-attitudes de l'agent.

Stoutland insiste à juste titre sur cet aspect de la thèse davidsonienne qui, dans le contexte, est loin d'être mineur. Si les positions de Davidson et celles des anti-causalistes sont comparables c'est bien parce que les actions intentionnelles, et non pas seulement les comportements, sont soumis au règne de la causalité et aux explications causales. "Le pilote a raté son atterrissage parce qu'il neigeait abondamment" ou "Une tumeur au cerveau est la cause de ses agissements bizarres" expriment des relations causales entre des événements physiques et des actions, mais ces énoncés sont inaptes à témoigner de l'aspect intentionnel de l'action. Si les seules causes des actions qu'avaient à l'esprit les causalistes étaient des causes physiques, et non des causes mentales, le débat entre causalistes et anti-causalistes se fonderait sur un faux

problème. Personne, en effet, d'un côté ou de l'autre, ne met en doute que des événements physiques puissent causer des actions. Ce n'est pas sur ce terrain que s'affrontent Davidson et les anti-causalistes. Le point en litige est plutôt de savoir si les raisons sont des causes mentales au même titre que les causes physiques, ou si leur rôle est en marge de celui des causes physiques, auxquelles elles se superposent.

Cependant, en attribuant à Davidson une thèse qui établit une équivalence entre une action intentionnelle et une action causée par des attitudes propositionnelles, Stoutland déforme sa perspective. Cette manière de rendre compte de la thèse de Davidson est malheureusement typique de la tendance à confondre le niveau ontologique et le niveau linguistique. Certains causalistes sont coupables de cette erreur (par exemple, Pears, 1967, p. 211; voir le commentaire de Gustafson, 1973, p. 278), mais non Davidson. Si un 'mouvement' corporel est une action, il est vrai, selon Davidson, que le lien entre ce 'mouvement' et le jaillissement des attitudes propositionnelles en regard desquelles il est admis comme action est un lien causal. Si ce 'mouvement' est une action, il est aussi vrai qu'il est intentionnel sous l'une ou l'autre des descriptions qui lui sont applicables. Mais s'il est vrai que, sous une description particulière, un 'mouvement' corporel est une action intentionnelle, cela implique, en plus, que sous cette description, les événements qui l'ont causé le rationalisent sous certaines de leurs descriptions (autrement dit que, sous cette description, il est expliqué causalement par certains énoncés d'attitude propositionnelle à l'intérieur desquels ni les termes singuliers ni les termes généraux n'ont d'occurrence transparente). Les actions inintentionnelles sont aussi causées par des raisons, mais elles ne sont pas expliquées par des raisons. "J'ai alerté le rôdeur parce que je voulais allumer la lumière" ne donne pas la raison de mon action d'alerter le rôdeur. Je n'avais tout simplement pas de raison d'alerter le rôdeur puisque je ne savais pas qu'il était là.

Il serait incorrect de présenter cet aspect de la théorie de Davidson en omettant de mentionner qu'il n'a pas réussi à donner des contraintes suffisantes sur la notion de rationalisation pour que l'on puisse déduire que, si un agent a des raisons d'accomplir une action de type X, et qu'il accomplit une action de type X à cause de ses raisons, alors ses raisons rationalisent son action. (Il désespère même d'y parvenir, 1973a, p. 79, 1978, p. 87, et les nombreux autres auteurs qui se sont frottés au problème n'ont rien de satisfaisant à offrir.) Les exemples de chaînes causales déviantes illustrent qu'il est possible qu'une action soit causée par une raison, que l'action, sous la description qui la lie à la raison, ait été objet d'intention de l'agent, mais que l'action soit, malgré tout, inintentionnelle. Le cas de l'alpiniste qui veut se libérer d'un poids trop lourd qui l'encombre, qui sait qu'il pourrait s'en débarrasser en laissant tomber son copain de cordée, et qui, fortement troublé par ce raisonnement, desserre sa poigne et le laisse chuter, montre que d'accomplir une action de type X à cause d'une raison de Xer, ne fait pas de l'action une action intentionnelle. (Il y a même tout lieu de croire, dans cet exemple, qu'il ne s'agit pas d'une action mais d'un faire *simpliciter*, non intentionnel quelle que soit la description qu'on lui applique.)

Ce n'est pas, toutefois, l'existence d'un lien causal qui est remis en question par des cas de ce genre. Les chaînes causales déviantes mettent plutôt en évidence une lacune dans la théorisation des rationalisations: tous les éléments sont en place pour que l'action soit intentionnelle sous la description 'Xer' et qu'elle soit rationalisable sous cette description, alors que ou bien elle n'est pas intentionnelle sous cette description, ou bien l'événement n'est pas une action. Les anti-causalistes ne sont pas moins embêtés par les cas de cette sorte car, *ex post actu*, si l'alpiniste a relâché la corde et qu'un syllogisme pratique peut formuler ses raisons, ils sont, eux aussi,

engagés à dire qu'il a intentionnellement laissé tomber son ami.

Le problème des chaînes causales déviantes constitue un deuxième motif pour ne pas assimiler action intentionnelle et action causée par des raisons. Il ne donne donc pas raison à Stoutland quant à son interprétation du causalisme, au contraire. Non seulement des actions inintentionnelles sont causées par des raisons (et la théorie de Davidson peut rendre compte de certaines d'entre elles grâce à la thèse des descriptions multiples) mais des fautes *simpliciter* peuvent aussi l'être.

Dire qu'une action est intentionnelle si et seulement si elle est causée par une raison telescope deux problèmes différents, celui des relations causales entre événements, qui vaut pour toutes les actions, intentionnelles ou non, et celui de la rationalisation des actions intentionnelles par les raisons qui les ont causées. Stoutland (1976) illustre encore cette tendance à brouiller les relations entre événements et notre façon d'en rendre compte lorsqu'il fait valoir que "la relation entre une attitude et un acte, quand l'attitude rend compte de l'intentionnalité de l'acte, n'est pas causale" (p. 294)²⁵. Bien entendu! Lorsqu'une phrase rend compte de l'intentionnalité d'un acte, elle le justifie, elle n'indique pas si un événement a eu une efficace causale sur un autre. Ce genre de réflexions s'appuient sur les remarques de Wittgenstein qui disait qu'en attribuant une raison, nous n'attribuons pas une cause. Le reproche adressé à von Wright d'utiliser à mauvais escient la notion d'observation en nous demandant de voir l'intentionnalité de l'action, peut être ici repris contre Wittgenstein, qui joue sur le terme 'attribuer': on attribue des états mentaux, non des événements. Il suffit cependant de choisir un terme plus neutre, de dire, par exemple, qu'identifier la raison c'est identifier la cause d'une action, et les bizarreries se dissipent. L'argumentation de Stoutland est

²⁵ "[...] the relation between an attitude and an act when the attitude accounts for the act's intentionality is not causal."

symptomatique du fait qu'il persiste à croire que l'intentionnalité doit s'inscrire intrinsèquement dans l'action, que l'action, en tant qu'action, non simplement en tant qu'événement, doit être observable, faute de quoi son caractère intentionnel est perdu. Toutefois, les sous-sections précédentes l'ont montré, il est impossible de faire sens de ce en quoi consisterait un lien intrinsèque entre intention et action ou de ce que serait l'observation d'une action *qua* action.

L'événement causant une action tombe sous plusieurs descriptions mais il n'explique une action, intentionnelle sous certaines descriptions, que sous certaines de ses descriptions. Stoutland (1980) a dû développer une notion de causalité oblique, selon laquelle les attitudes causent les comportements en tant qu'occurrences d'un type d'événements neurophysiologiques plutôt qu'en tant qu'occurrences d'un type d'événements mentaux, parce qu'il considère que, selon Davidson les événements sont des causes en vertu du fait qu'ils ont certaines propriétés nomiques (voir aussi Honderich, 1982, 1983, 1984; Stoutland, 1985, p. 53, et, pour une critique, Smith, 1982, 1984; Laurier, 1987). L'idée de base de Davidson est plutôt que les événements sont des causes en tant qu'événements, que particuliers inanalysables. Ainsi, le port de pantoufles de laine mauves par Smith est la cause du réchauffement de ses pieds. Le port de pantoufles de laine mauves par Smith est la cause de l'hilarité de Honderich. Le même événement, qui tombe sous la description 'le port de pantoufles de laine mauves' cause deux événements très différents, un événement physique et un événement mental. Le fait que ces pantoufles aient la propriété d'être en laine explique qu'elles réchauffent les pieds de Smith, et le fait qu'elles aient la propriété d'être mauves explique que Honderich ironise. Le port de pantoufles de laine **mauves** ne réchauffe pas les pieds de Smith, mais le port de pantoufles **de laine** mauves n'amuse pas Honderich. La propriété nomique n'a ni plus ni moins d'efficace causale que la propriété non nomique

parce que seuls les événements ont une efficace causale. La propriété nomique a une pertinence dans le cadre de certaines explications causales, et il en est de même de la propriété non nomique.²⁶

Les positions de Davidson ne lui ont pas seulement attiré l'ire des anti-causalistes mais aussi celle des causalistes. Davidson n'est lui-même pas étranger au fait que le double aspect qu'il prête aux rationalisations ait parfois été mal compris. Ainsi Bradley (1979, pp. 6-7), un causaliste qui considère qu'il concède trop de terrain à l'adversaire, a remarqué que, dans la formulation que donne Davidson de ce en quoi consiste une raison primaire, les variables pour les événements qui sont les causes de l'action n'ont pas une occurrence dans un contexte intensionnel. Les raisons primaires sont introduites par la condition C1, dont Davidson dit qu'elle est nécessaire à leur caractérisation (on peut supposer qu'elle n'est toutefois pas également suffisante puisque, dans certains cas, d'autres éléments doivent s'y ajouter pour permettre que le raisonnement de l'agent soit ramené à un syllogisme):

R est une raison primaire pour laquelle un agent a accompli l'action X sous la description d seulement si R consiste en une pro-attitude de l'agent à l'endroit des actions ayant une certaine propriété, et une croyance de l'agent que X, sous la description d, a cette propriété.
(1963, p. 5)²⁷

²⁶ Bradley (1979, p. 12) met en doute cette procédure qui distingue nettement relation causale et explication causale en évoquant le fait que, toutes les explications étant linguistiques, il est excessif de demander que chaque relation causale tombe sous des lois, les événements étant plus nombreux que les termes dont nous disposons pour en parler. Dans la mesure où un nombre réel peut être associé à chaque événement, ce problème n'en est pas vraiment un.

²⁷ "*R is a primary reason why an agent performed an action A under description d only if R consists of a pro attitude of the agent toward actions with a certain property, and a belief of the agent that A, under the description d, has that property.*" (J'ai remplacé, dans la traduction, les variables par celles que j'utilise habituellement.)

La condition C1 par laquelle Davidson définit ce en quoi consiste une raison primaire ne correspond pas à ce que Davidson voudrait qu'elle soit, parce que, alors que celui-ci cherche à exprimer que les termes dénotant l'action et ce qui l'explique ont, dans le contexte des rationalisations, des occurrences opaques, la condition C1, si elle pose des contraintes sur les descriptions de l'action, n'en pose aucune sur les descriptions de la raison:

[...] l'opacité habituellement présente dans les contextes de croyance et de pro-attitude ne joue tout simplement pas ici, où l'occurrence du terme singulier est à **l'extérieur de la portée** de 'croit que' et de 'désire que'. (Bradley, 1979, p. 7. Il souligne.)²⁸

Chaque occurrence de R est transparente, bien qu'une telle interprétation soit inacceptable compte tenu de la fonction que fait jouer Davidson aux raisons primaires dans ce texte et ailleurs.²⁹ Ce n'est pas le désir qu'il a eu en rentrant chez lui à minuit qui rationalise l'action de Donald de tourner le commutateur, mais son désir d'allumer la lumière, même s'il s'agit du même événement. Un peu de charité aurait permis à Bradley de corriger cette maladresse car la position de Davidson sur le caractère intensionnel des énoncés d'explication causale est tout à fait claire..

D'autre part, il y a une inconsistance dans la présentation que fait Davidson de la notion de rationalisation. Dans la section d'introduction au texte de 1963, (p. 4), il se propose de montrer que les rationalisations sont des explications causales en deux points. Le point 1) veut qu'il soit nécessaire et suffisant, pour comprendre en quoi une raison rationalise une action, d'en construire une raison primaire. Que cette condition est nécessaire pour voir en quoi une raison rationalise une action est abondamment

²⁸ "[...] *the familiar opacity present in belief and pro attitude contexts is simply not effective here, where the singular term position is outside the scope of 'belief that' and 'desire that'.*"

²⁹ Laurier (1987, p. 16) fait la même remarque.

explicité dans la suite du texte. Qu'elle est aussi suffisante entre, par contre, en opposition avec le propos principal de Davidson, qui est de démontrer la faiblesse de la thèse anti-causaliste. Or le point 1) est, justement, l'expression de cette thèse. Il ne peut suffire à montrer en quoi consiste une rationalisation si, comme Davidson, on souhaite que les rationalisations soient non seulement des raisons, mais des raisons reliées causalement aux actions, ce qui est l'objet du point 2).

Une dernière chose qui agace les causalistes est l'impression que Davidson reconnaît, outre l'existence du lien causal entre raison et action, qu'il défend abondamment, l'existence d'un lien logique entre elles.

Davidson concède que "l'on peut maintenir qu'une raison rationalise une action seulement quand les descriptions sont fixées de manière appropriée, et que les descriptions appropriées ne sont pas logiquement indépendantes". (Bradley, 1979, p. 5, citant Davidson, 1963, p. 14)³⁰

L'interprétation que je suggère de la position de Davidson est, au contraire, qu'il refuse d'admettre l'existence d'un lien logique entre raison et action. En endossant la thèse selon laquelle les raisons sont des causes, il n'est pas engagé à entériner aussi celle, différente, qui stipule qu'il y a à la fois lien logique entre énoncés et lien causal entre événements. Pour défendre son opinion, Bradley s'appuie sur un passage polémique dans lequel Davidson essaie de diverses façons de faire sens de l'argument de la connexion logique. Bradley attribue à Davidson une affirmation que celui-ci n'introduit que pour en démontrer l'invalidité. Le malaise de Bradley n'est cependant pas sans fondement car, bien que Davidson n'admette pas que les contraintes posées sur les

³⁰ "Davidson concedes "it may be maintained that a reason rationalizes an action only when the descriptions are appropriately fixed, and the appropriate descriptions are not logically independent"."

descriptions de la raison et de l'action aient pour conséquence que celles-ci ne soient pas logiquement indépendantes, il maintient qu'il existe des contraintes par lesquelles est stipulé ce en quoi consiste une description appropriée faute de quoi il ne peut plus être question de rationalisation de l'action. Les descriptions appropriées sont celles répondant à la condition C1, celles servant à construire un syllogisme pratique. Malgré les modifications et flottements de la position de Davidson sur ce point, il serait cependant erroné d'identifier la conclusion d'un syllogisme pratique à une action. Il s'agit plutôt d'un jugement ayant pour contenu qu'une action d'un certain type est désirable. De plus, au contraire de ce qu'affirme Bradley, c'est parce que raison et action sont logiquement indépendantes que donner la raison pour laquelle a été accomplie une action la rationalise, c'est-à-dire l'explique en fournissant de nouvelles informations sur les états intentionnels qui ont amené l'agent à l'accomplir (Davidson, 1963, p. 6). Il est incorrect de ramener les rationalisations à des énoncés analytiques parce que ces énoncés n'ont aucun pouvoir explicatif contrairement à ce que toute l'entreprise davidsonnienne tente d'établir. Affirmer que les rationalisations ont un pouvoir explicatif présuppose certes que le vocabulaire actantiel est indispensable à l'explication de l'action, mais pour réussir à démontrer que cette prémisse est fausse, il faut faire valoir autre chose que le caractère analytique des rationalisations.

Après avoir clarifié ce qu'il faut entendre par lien logique et par lien causal, on comprend mieux pourquoi, en aucun sens, il n'existe de lien logique entre raison et action. Mais on aperçoit également qu'il y a compatibilité entre justification d'une action en regard de la raison qui a incité l'agent à l'accomplir et explication causale de cette action comme événement. Les rationalisations sont cette forme d'explication causale des actions qui permettent de faire de ce qui apparaissait, au départ, comme des réquisits contradictoires, deux aspects nécessaires à l'élaboration d'une théorie satisfaisante de l'action. Davidson en démontre la compatibilité en maintenant

clairement distincts les niveaux auxquels il est pertinent de parler de lien causal (niveau ontologique) et d'explication causale (niveau linguistique).

CONCLUSION

Mon intérêt pour la théorie de l'action origine de ce sentiment de perplexité bien connu de ceux qui, préoccupés à la fois par l'épistémologie et par l'explication de l'action, ne savent, après quelques années, plus très bien des deux laquelle ils devraient laisser tomber tant elles font mauvais ménage. Au départ, il semblait permis de rêver gagner un jour le respect de ceux qui fixent les normes de scientificité. Mais à mesure que le temps passe, à se retrouver toujours devant les mêmes culs-de-sac, on est tenté de conclure qu'il faut choisir entre l'épistémologie et l'éthique, que la connaissance théorique de l'action et sa connaissance pratique sont deux domaines étrangers hermétiques l'un à l'autre.

La pauvreté des résultats en sciences humaines est souvent imputée au vocabulaire actantiel qui, pour utile qu'il soit dans la vie quotidienne, est condamné avant procès lorsqu'il s'agit de science. Il drainerait avec lui toute la confusion de l'opinion commune: la seule façon de se tirer de celle-là serait, conséquemment, de troquer celui-ci pour un jargon dont on aurait mieux fixé l'usage. Et quand on ne jette pas le blâme sur le vocabulaire actantiel, c'est, au contraire, pour le magnifier, le constituer gardien de la spécificité humaine. Entre le mimétisme de ceux qui ne jurent que par les canons des sciences pures et l'humanisme de bon aloi de ceux qui veulent à

tout prix nous en éloigner, il devient désespérant de trouver un moyen terme.

Mais j'ai tort de caricaturer la situation. Le problème n'est-il pas le même qui hante la philosophie depuis Kant, de nous réconcilier avec notre sort de citoyen des deux mondes? Et c'est parce que je crois, à l'instar de Kant, que la seule façon d'y parvenir est de montrer que l'être humain n'a pas besoin d'échapper au règne de la causalité pour être en mesure d'agir intentionnellement, que je favorise une théorie causale de l'action.

Le premier constat que je tire des recherches précédentes est que l'on commet une erreur de diagnostic en déclarant le vocabulaire actantiel inapte à la connaissance théorique. C'est davantage le fait de s'en être si longtemps désintéressé à des fins explicatives qui a pour conséquence la stagnation des sciences sociales. Je n'entends pas par là me plaindre de ce que toutes les sciences sociales l'ont abandonné, loin s'en faut, il a cours dans la majorité d'entre elles. Toutefois, l'analyse logique de ce vocabulaire, et celle des raisonnements évaluatifs qu'il sert à formuler, sont demeurées embryonnaires. A forcer le vocabulaire actantiel dans un cadre déductif pour lequel il n'est pas conçu, on a perdu de vue qu'il était susceptible de servir autrement les fins explicatives poursuivies. Entre Aristote et Anscombe, les inférences pratiques n'ont eu droit qu'à des remarques marginales dans les ouvrages philosophiques, et il est heureux qu'elles reprennent enfin leur juste place. La tâche qui s'impose aujourd'hui est de systématiser les règles gouvernant ces inférences et de clarifier la notion de rationalité, qui leur est centrale. Explication et justification de l'action vont de pair et une meilleure compréhension du fonctionnement des processus inférentiels qui donnent lieu à l'action devrait le mettre en évidence. Une fonction n'exclut pas l'autre, et si ce n'était de la valeur explicative et descriptive du vocabulaire de l'action, il n'aurait jamais pu servir à des fins normatives. Inversement, admettre que les raisonnements pratiques

comportent une dimension évaluative n'est pas un obstacle à leur pouvoir explicatif mais en constitue la particularité, ce dont il faut maintenant tirer les conséquences.

Le second constat est que le causalisme est viable, mieux que la notion davidsonienne de rationalisation offre une base à partir de laquelle développer un modèle causal d'explication de l'action qui n'aurait rien à envier aux explications sous forme de lois des sciences naturelles. Les rationalisations sont des énoncés causaux singuliers qui tirent leur valeur explicative tant de la dimension causale qu'ils acquièrent en vertu des rapports entre les entités dénotées par les termes qu'ils contiennent, que de la dimension intentionnelle de l'action dont ils peuvent rendre compte en regard des croyances et pro-attitudes de l'agent. Là où les sciences pures ont besoin de la notion de loi pour établir le pouvoir explicatif des rapports causaux des énoncés singuliers qu'elles formulent, les sciences sociales pourraient miser sur l'aspect justificatif des inférences pratiques. On a, depuis Hume, associé l'étude de la causalité à la notion de régularité empirique, mais la distinction établie par Davidson entre relation causale et explication causale donne à penser que les régularités empiriques sont peut-être indispensables pour l'analyse des premières seulement. Un phénomène n'est pas mieux intelligible parce qu'il s'est produit plus d'une fois et il y a lieu de croire qu'il n'y a pas que la notion de loi qui soit intellectuellement satisfaisante au point de vue explicatif. Davidson ouvre une nouvelle avenue grâce à laquelle on peut espérer caractériser en propre la valeur explicative des énoncés causaux singuliers.

BIBLIOGRAPHIE

- Alston, W.P.,
1967, "Wants, Actions and Causal Explanations", in Minds, Intentionality and Perception, H.N. Castañeda, ed., Detroit: Wayne State University Press, 301-341.
1971, "Varieties of Privileged Access", American Philosophical Quarterly, 8, 3, 223-241.
- Annas, J.,
1976, "Davidson and Anscombe on 'the Same Action'", Mind, 85, 251-257.
- Anscombe, G.E.M.,
1957, Intention, Oxford: Basil Blackwell; 2^o éd. corrigée 1963. Les références renvoient à cette édition.
1969, "Causality and Extensionality", Journal of Philosophy, 66, 152-159; les références renvoient à cette édition; repr. in Anscombe, 1981.
1971, Causality and Determination, Cambridge: Cambridge University Press; repr. in Anscombe, 1981; et in Causation and Conditionals, E. Sosa, ed., Oxford: Oxford University Press, 1975, 63-81. Les références renvoient à cette édition.
1979, "Under a Description", Noûs, 13, 219-233; les références renvoient à cette édition; repr. in Anscombe, 1981.
1981, Metaphysics and the Philosophy of Mind, The Collected Philosophical Papers of G.E.M. Anscombe, vol. 2, Minneapolis: University of Minnesota Press.
1983, "The Causation of Action", in Knowledge and Mind, C. Ginet, S. Shoemaker, eds., Oxford: Oxford University Press, 174-190.
- Apel, K.-O.,
1979, Understanding and Explanation A Transcendental-Pragmatic Perspective, Cambridge: MIT Press, ©1984.

- d'Aquin, T.,
1950, Summa Theologiae, P. Caramello, ed., Rome: Marietti.
- Aristote,
1959, Ethique à Nicomaque, trad. J. Tricot, Paris: Vrin.
- Armstrong, D.M.,
1968, A Materialist Theory of the Mind, London: Routledge and Kegan Paul.
1980, The Nature of Mind and Other Essays, Ithaca: Cornell University Press, ©1981.
- et Malcolm, N.,
1984, Consciousness and Causality, Oxford: Basil Blackwell.
- Audi, R.,
1973, "Intending", Journal of Philosophy, 70, 387-403.
- Austin, J.L.,
1955, How to Do Things with Words, J.O. Urmson, M. Sbisà, eds., Cambridge: Harvard University Press, 2° éd., ©1975.
1956-7, "A Plea for Excuses", Proceedings of the Aristotelian Society, 57; repr. in Philosophical Papers, J.O. Urmson, G.J. Warnock, eds., Oxford: Oxford University Press, 2° éd., ©1970, 175-204. Les références renvoient à cette édition.
- Ayer, A.J.,
1964, Man as a Subject for Science, London: Athlone Press.
- Bach, K.,
1978, "A Representational Theory of Action", Philosophical Studies, 34, 361-379.
- Baier, A.,
1970, "Act and Intent", Journal of Philosophy, 67, 19, 648-658.
- Beardsley, M.,
1975, "Actions and Events: The Problem of Individuation", American Philosophical Quarterly, 12, 263-276.
- Behan McCullagh, C.,
1975, "Causal Theories of Action", Philosophical Studies, 27, 201-209.
- Bennett, J.,
1973, "Shooting, Killing, Dying", Canadian Journal of Philosophy, 2, 315-323.
1985, "Adverb-Dropping Inferences and the Lemmon Criterion", in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b, 193-206.
1988, Events and Their Names, Indianapolis: Hackett.
- Borger, R. et Cioffi, F., eds.,
1970, Explanation in the Behavioural Sciences, Cambridge: Cambridge University Press.

- Borst, C.V., ed.,
 1970, The Mind/Brain Identity Theory, London: Macmillan.
- Bradley, M.C.,
 1979, "Two Logical Connection Arguments and Some Principles About Causal Connections", Erkenntnis, 14, 1-23.
- Brand, M.,
 1971, "The Language of Not Doing", American Philosophical Quarterly, 8, 45-53.
 1977, "Identity Conditions for Events", American Philosophical Quarterly, 14, 329-377.
 1984, Intending and Acting: Toward a Naturalized Action Theory, Cambridge: MIT Press.
- et Walton, D., eds.,
 1976, Action Theory, Dordrecht: Reidel.
- Bratman, M.,
 1978, "Individuation and Action", Philosophical Studies, 33, 367-375.
 1985, "Davidson's Theory of Intention", in B. Vermazen, M.B. Hintikka, eds., 1985; repr. suivi d'un appendice in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b, 14-28.
 1987, Intention, Plans, and Practical Reason, Cambridge: Harvard University Press.
- Brodbeck, M.,
 1963, "Meaning and Action", Philosophy of Science, 30, 309-324.
- Browne, D.A.,
 1974, "Can Desires Be Causes of Actions?", Canadian Journal of Philosophy, supp. vol. 1, part 2, 145-157.
- Bunge, M.,
 1959, Causality and Modern Science, New York: Dover, ©1979.
- Burge, T.,
 1986, "On Davidson's 'Saying That'", in E. Lepore, ed., 1986, 190-208.
- Butler, R.J., ed.,
 1962, Analytic Philosophy, First Series, New York: Barnes and Noble.
- Castañeda, H.N.,
 1967, "Comments", in The Logic of Decision and Action, N. Rescher, ed., Pittsburgh: University of Pittsburgh Press, 104-112.
 1971, "Intentions and the Structure of Intending", Journal of Philosophy, 68, 453-466.
 1972, "Intentions and Intending", American Philosophical Quarterly, 9, 2, 139-149.

- 1975, Thinking and Doing, Dordrecht: Reidel.
- 1979, "Intensionality and Identity in Human Action and Philosophical Method", Noûs, 13, 235-260.
- 1980, "The Doing of Thinking: Intending and Willing", in Action and Responsibility, M. Bradie, M. Brand, eds., Bowling Green, Ohio: Bowling Green State University Press, 80-92.
- Chisholm, R.M.,
- 1964a, "The Descriptive Element in the Concept of Action", Journal of Philosophy, 61, 19, 613-624.
- 1964b, "The Ethics of Requirement", American Philosophical Quarterly, 1, 1-7.
- 1966, "Freedom and Action", in Freedom and Determinism, K. Lehrer, ed., New York: Random House, 28-44.
- 1970a, "Events and Propositions", Noûs, 4, 15-24.
- 1970b, "The Structure of Intention", Journal of Philosophy, 67, 19, 633-647.
- 1971a, "On the Logic of Intentional Action", in Agent, Action and Reason, R.W. Binkley, A. Marras, R. Branaugh, eds., Toronto: Toronto University Press, 38-69.
- 1971b, "States of Affairs Again", Noûs, 5, 179-189.
- 1976a, "The Agent as Cause", in M. Brand, D. Walton, eds., 1976, 199-211.
- 1976b, Person and Object, La Salle: Open Court.
- 1978, "Replies", Philosophia, 583-596.
- Churchland, P.,
- 1970, "The Logical Character of Action Explanations", Philosophical Review, 79, 214-236.
- 1979, Scientific Realism and the Plasticity of Mind, Cambridge: Cambridge University Press.
- 1981, "Eliminative Materialism and Propositional Attitudes", Journal of Philosophy, 78, 2, 67-90.
- 1984, Matter and Consciousness, Cambridge: MIT Press.
- et Churchland, P.S.,
- 1981, "Functionalism, Qualia and Intentionality", Philosophical Topics, 12, 1, 121-145.
- Clarke, D.S., Jr.,
- 1985, Practical Inferences, London: Routledge and Kegan Paul.
- Danto, A.,
- 1965, "Basic Actions", American Philosophical Quarterly, 2, 141-148.
- 1973, Analytical Philosophy of Action, Cambridge: Cambridge University Press.
- Davidson, D.,
- 1963, "Actions, Reasons, and Causes", Journal of Philosophy, 60; repr. in D.

- Davidson, 1980, 3-19. Les références renvoient à cette édition.
- 1966, "Emeroses by Other Names", publié en appendice à "Mental Events" in D. Davidson, 1980, 225-227.
- 1967a, "Causal Relations", Journal of Philosophy, 64; repr. in D. Davidson, 1980, 149-162. Les références renvoient à cette édition.
- 1967b, "The Logical Form of Action Sentences", in The Logic of Decision and Action, N. Rescher, ed., Pittsburgh: University of Pittsburgh Press; repr. in D. Davidson, 1980, 105-122, suivi de "Criticism, Comment, and Defence", 122-148. Les références renvoient à cette édition.
- 1968, "On Saying That", Synthese, 19, 1968-9; repr. in Words and Objections, Essays on the Work of W.V.O. Quine, D. Davidson, J. Hintikka, eds., Dordrecht: Reidel, 1969; D. Davidson, 1984b, 93-108.
- 1969, "The Individuation of Events", in Essays in Honour of Carl G. Hempel, N. Rescher, ed., Dordrecht: Reidel; repr. in D. Davidson, 1980, 163-180. Les références renvoient à cette édition.
- 1970a, "Events as Particulars", Noûs, 4; repr. in D. Davidson, 1980, 181-187. Les références renvoient à cette édition.
- 1970b, "How is Weakness of the Will Possible?", in Moral Concepts, J. Feinberg, ed., Oxford: Oxford University Press; repr. in D. Davidson, 1980, 21-42. Les références renvoient à cette édition.
- 1970c, "Mental Events", in Experience and Theory, L. Foster, J.W. Swanson, eds., London: Duckworth; repr. in D. Davidson, 1980, 207-225. Les références renvoient à cette édition.
- 1971a, "Agency", in Agent, Action, and Reason, R. Binkley, R. Branaugh, A. Marras, eds., Toronto: University of Toronto Press; repr. in D. Davidson, 1980, 43-61. Les références renvoient à cette édition.
- 1971b, "Eternal vs Ephemeral Events", Noûs, 5; repr. in D. Davidson, 1980, 189-203. Les références renvoient à cette édition.
- 1973a, "Freedom to Act", in Essays on Freedom of Action, T. Honderich, ed., London: Routledge and Kegan Paul; repr. in D. Davidson, 1980, 63-81. Les références renvoient à cette édition.
- 1973b, "The Material Mind", in Logic, Methodology and the Philosophy of Science, vol. 4, P. Suppes, L. Henkin, G.C. Moisil, A. Joja, eds., Amsterdam: North Holland; repr. in D. Davidson, 1980, 245-259. Les références renvoient à cette édition.
- 1973c, "Radical Interpretation", Dialectica, 27; repr. in D. Davidson, 1984b, 125-139. Les références renvoient à cette édition.
- 1974a, "Belief and the Basis of Meaning", Synthese, 27; repr. in D. Davidson, 1984b, 141-154. Les références renvoient à cette édition.

- 1974b, "On the Very Idea of a Conceptual Scheme", Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association, 47; repr. in D. Davidson, 1984b, 183-198. Les références renvoient à cette édition.
- 1974c, "Psychology as Philosophy", in Philosophy of Psychology, S.C. Brown, ed., London: Macmillan; repr. in D. Davidson, 1980, 229-239, suivi de "Comments and Replies", 239-244. Les références renvoient à cette édition.
- 1975, "Thought and Talk", in Mind and Language, S. Guttenplan, ed., Oxford: Oxford University Press; repr. in D. Davidson, 1984b, 155-170. Les références renvoient à cette édition.
- 1976a, "Hempel on Explaining Action", Erkenntnis, 10; repr. in D. Davidson, 1980, 261-275. Les références renvoient à cette édition.
- 1976b, "Hume's Cognitive Theory of Pride", Journal of Philosophy, 73; repr. in D. Davidson, 1980, 277-290.
- 1978, "Intending", in Philosophy of History and Action, Y. Yovel, ed., Dordrecht: Reidel; repr. in D. Davidson, 1980, 83-102. Les références renvoient à cette édition.
- 1980, Essays on Actions and Events, Oxford: Clarendon Press.
- 1981, "Toward a Unified Theory of Meaning and Action", Grazer Philosophische Studien, 2, 1-12.
- 1982a, "Paradoxes of Irrationality", in Philosophical Essays on Freud, R. Wollheim, J. Hopkins, eds., Cambridge: Cambridge University Press, 289-305.
- 1982b, "Rational Animals", Dialectica, 36, 4, 317-327; repr. in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b.
- 1984a, "First Person Authority", Dialectica, 38, 2-3, 101-111.
- 1984b, Inquiries into Truth and Interpretation, Oxford: Clarendon Press.
- 1985a, "Adverbs of Action", in B. Vermazen, M.B. Hintikka, eds., 1985, 230-241.
- 1985b, "Deception and Division", in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b, 138-148.
- 1985c, "Incoherence and Irrationality", Dialectica, 39, 4, 345-354.
- 1985d, "A New Basis for Decision Theory", Theory and Decision, 18, 87-98.
- 1985e, "Replies to Essays I-IX", in B. Vermazen, M.B. Hintikka, eds., 1985, 195-229.
- 1985f, "Replies to Essays X-XII", in B. Vermazen, M.B. Hintikka, eds., 1985, 242-252.
- 1985g, "Reply to Quine on Events", in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b, 172-176.
- 1986a, "A Coherence Theory of Truth and Knowledge", in E. Lepore, ed., 1986,

- 307-319.
- 1986b, "Empirical Content", in E. Lepore, ed., 1986, 320-332.
- 1986c, "Judging Interpersonal Interests", in Foundations of Social Choice Theory, Studies in Rationality and Social Change, J. Elster, A. Hylland, eds., Cambridge: Cambridge University Press, 195-211.
- 1986d, "Knowing One's Own Mind", Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association, 60, 1986-7, 441-458.
- 1986e, "The Myth of the Subjective", in Relativism: Interpretation and Confrontation, M. Krausz, ed., Notre Dame: University of Notre Dame Press, 1989, 159-172.
- 1986f, "A Nice Derangement of Epitaphs", in Philosophical Grounds of Rationality, R. Grandy, R. Warner, eds., Oxford: Clarendon Press, aussi dans E. Lepore, ed., 1986, 433-446.
- 1987, "Problems in the Explanation of Action", in Metaphysics and Morality: Essays in Honour of J.J.C. Smart, P. Pettit, R. Sylvan, J. Norman, eds., Oxford: Basil Blackwell, 35-49.
- 1988, "Reply to Burge", Journal of Philosophy, 85, 11, 664-665.
- 1989a, "The Conditions of Thought", in The Mind of Davidson, J. Brandl, W.L. Gombocz, eds., Grazer Philosophische Studien, vol. 36, 193-200.
- 1989b, "What is Present to the Mind", in The Mind of Davidson, J. Brandl, W.L. Gombocz, eds., Grazer Philosophische Studien, vol. 36, 3-18.
- 1990a, "Meaning, Truth and Evidence", in Perspectives on Quine, Oxford: Basil Blackwell, 68-79.
- 1990b, "Representation and Interpretation", in Modelling the Mind, K.A. Mohyeldin Said, W.H. Newton-Smith, R. Viale, K.V. Wilkes, eds., Oxford: Clarendon Press, 13-26.
- 1990c, "Turing's Test", in Modelling the Mind, K.A. Mohyeldin Said, W.H. Newton-Smith, R. Viale, K.V. Wilkes, eds., Oxford: Clarendon Press, 1-11.
- Davis, L.,
1970, "Individuation of Actions", Journal of Philosophy, 67, 520-530.
- Davis, W.,
1984, "A Causal Theory of Intending", American Philosophical Quarterly, 21, 1, 43-54.
- Deutscher, M.,
1976, "Conceptual Connection and Causal Relation", Australasian Journal of Philosophy, 54, 1, 3-13.
- Dray, W.,
1963, Philosophy of History, Englewood Cliffs, N.J.: Prentice-Hall; trad. La

- philosophie de l'histoire, Ottawa: Ed. de l'Université d'Ottawa, 1981.
- Dretske, F.,
1988, Explaining Behavior: Reasons in a World of Causes, Cambridge: MIT Press.
- Feigl, H.,
1958, "The 'Mental' and the 'Physical'", in Minnesota Studies in the Philosophy of Science, vol. 2, Concepts, Theories and the Mind-Body Problem, H. Feigl, M. Scriven, G. Maxwell, eds., Minneapolis: University of Minnesota Press; réédité en 1967 par la même maison en un livre du même titre suivi d'un "Postscript after ten years".
- Feinberg, J.,
1965, "Action and Responsibility", in Philosophy in America, M. Black, ed., New York: Allen and Unwin; repr. in A.R. White, ed., 1968, 95-119. Les références renvoient à cette édition.
- Feyerabend, P.,
1962, "Explanation, Reduction and Empiricism", in Minnesota Studies in the Philosophy of Science, vol. 3, Scientific Explanation, Space and Time, H. Feigl, G. Maxwell, eds., Minneapolis: University of Minnesota Press, 28-97.
1963a, "Comment: 'Mental Events and the Brain'", Journal of Philosophy, 60, 11; repr. in C.V. Borst, ed., 1970, 140-141.
1963b, "Materialism and the Mind-Body Problem", Review of Metaphysics, 17, 1, 65; repr. in C.V. Borst, ed., 1970, 142-156.
1975, Against Method, London: Verso Edition, ©1978.
- Fitzgerald, P.J.,
1961, "Voluntary and Involuntary Acts", in Oxford Essays in Jurisprudence, A.G. Guest, ed., Oxford: Clarendon Press; repr. in A.R. White, ed., 1968, 120-143. Les références renvoient à cette édition.
- Fodor, J.A.,
1968, Psychological Explanation, New York: Random House.
1975, The Language of Thought, New York: Crowell.
1987, Psychosemantics. The Problem of Meaning in the Philosophy of Mind, Cambridge: MIT Press.
- Føllesdal, D.,
1965, "Quantification Into Causal Contexts", in Boston Studies in the Philosophy of Science, vol. 2, R.S. Cohen, M. Wartofsky, eds., New York: Humanities Press, 263-274; repr. in Reference and Modality, L. Linsky, ed., Oxford: Oxford University Press, 1971, 52-62. Les références renvoient à cette édition.

- Geach, P.T.,
 1957, Mental Acts, London: Routledge and Kegan Paul.
 1969, God and the Soul, London: Routledge and Kegan Paul.
- Gean, W.D.,
 1975, "The Logical Connection Argument and *De Re* Necessity", American Philosophical Quarterly, 12, 4, 349-354.
- Gettier, E.L.,
 1963, "Is Justified True Belief Knowledge?", Analysis, 23, 6, 121-123.
- Ginet, C.,
 1990, On Action, Cambridge: Cambridge University Press.
- Goldman, A.,
 1969, "The Compatibility of Mechanism and Purpose", Philosophical Review, 78, 468-482.
 1970, A Theory of Human Action, New York: Prentice-Hall.
 1971, "The Individuation of Action", Journal of Philosophy, 68, 761-774.
 1976, "The Volitional Theory Revisited", in M. Brand, D. Walton, eds., 1976, 67-84.
 1979, "Action, Causation, and Unity", Noûs, 13, 261-270.
- Grice, H.P.,
 1957, "Meaning", Philosophical Review, 66, 377-388.
 1968, "Utterer's Meaning, Sentence-Meaning, and Word-Meaning", Foundations of Language, 4, 1-18.
 1971, "Intention and Uncertainty", Proceedings of the British Academy, 62, 3-19, 1972.
- Gustafson, D.,
 1973, "A Critical Survey of the Reasons vs Causes Arguments in Recent Philosophy of Action", Metaphilosophy, 4, 4, 269-297.
- Hampshire, S.,
 1959, Thought and Action, London: Chatto and Windus, nouvelle édition avec Postscript, ©1982.
- Harman, G.,
 1976, "Practical Reasoning", Review of Metaphysics, 29, 3, 115, 431-463.
- Hart, H.L.A.,
 1949, "The Ascription of Responsibility and Rights", Proceedings of the Aristotelian Society, 49, 171-194.
- Hedman, C.G.,
 1970a, "Intending the Impossible", Philosophy, 45, 33-38.
 1970b, "On the Individuation of Action", Inquiry, 13, 125-128.

- Helm, P.,
 1975, "Are 'Cambridge' Changes Non-Events?", Analysis, 35, 140-144.
- Hempel, C.G.,
 1942, "The Function of General Laws in History", Journal of Philosophy, 39; repr. in Hempel, 1965, 231-243. Les références renvoient à cette édition.
 1962, "Rational Action", Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association, Yellow Springs, Ohio: Antioch Press, 5-24; repr., pour l'essentiel, in Hempel, 1965, à la sec. 10.3 de "Aspects of Scientific Explanation".
 1964, "Postscript to "Studies in the Logic of Explanation"", Hempel, 1965, 291-295.
 1965, Aspects of Scientific Explanation and Other Essays in the Philosophy of Science, New York: Free Press.
- et Oppenheim, P.,
 1948, "Studies in the Logic of Explanation", Philosophy of Science, 15; repr. in Hempel, 1965, 245-290. Les références renvoient à cette édition.
- Hertzberg, L., Pietarinen, J., eds.,
 1988, Perspectives On Human Conduct, Leiden: E.J. Brill.
- Hobbes, T.,
 1651, Leviathan, Oxford: Clarendon Press, 1965.
- Honderich, T.,
 1982, "The Argument for Anomalous Monism", Analysis, 42, 1, 59-64.
 1983, "Anomalous Monism: Reply to Smith", Analysis, 43, 3, 147-149.
 1984, "Smith and the Champion of Mauve", Analysis, 44, 2, 86-89.
- Horgan, T.,
 1978, "The Case Against Events", Philosophical Review, 87, 1, 28-47.
 1981, "Action Theory Without Actions", Mind, 90, 406-414.
 1982, "Substitutivity and the Causal Connective", Philosophical Studies, 42, 47-52.
- et Tye, M.,
 1985, "Against the Token Identity Theory", in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b, 427-443.
- Hornsby, J.,
 1979, "Actions and Identities", Analysis, 39, 195-201.
 1980, Actions, London: Routledge and Kegan Paul.
- Hume, D.,
 1739, A Treatise of Human Nature, L.A. Selby-Prigge, ed., Oxford: Clarendon Press, 1967.

- 1748, Enquiry Concerning Human Understanding, L.A. Selby-Prigge, ed., Oxford: Clarendon Press, 1975.
- Kant, E.,
1787, Critique de la raison pure, trad. A. Treymesaygues, B. Pacaud, Paris: Presses Universitaires de France, ©1971.
- Kaufmann, J.N.,
1984, "Philosophie analytique de l'action et fondement normatif des sciences de l'homme", Dialogue, 23, 1, 3-35.
- Kenny, A.J.P.,
1963, Action, Emotion and Will, London: Routledge and Kegan Paul.
- Kim, J.,
1966, "On the Psycho-Physical Identity Theory", American Philosophical Quarterly, 3, 3, 227-235.
1969, "Events and Their Descriptions: Some Considerations", in Essays in Honor of Carl G. Hempel, N. Rescher *et al.* eds., Dordrecht: Reidel, 198-215.
1971, "Causes and Events: Mackie On Causation", Journal of Philosophy, 68, 14, 426-441.
1973, "Causation, Nomic Subsumption, and the Concept of Event", Journal of Philosophy, 70, 8, 217-236.
1974, "Noncausal Connections", Noûs, 8, 41-52.
1976, "Events as Property Exemplifications", in M. Brand, D. Walton, eds., 1976, 159-177.
1977, "Causation, Emphasis and Events", in Midwest Studies in Philosophy of Science, vol. 2, Studies in the Philosophy of Language, P.A., French, T.E. Uehling, Jr., H.K. Wettstein, eds., Minneapolis: University of Minnesota Press; repr. dans la version élargie de ce recueil Contemporary Perspectives in the Philosophy of Language, ©1979, 379-382.
1979, "Causality, Identity, and Supervenience in the Mind-body Problem", in Midwest Studies in Philosophy of Science, vol. 4, Studies in Metaphysics, P.A., French, T.E. Uehling, Jr., H.K. Wettstein, eds., Minneapolis: University of Minnesota Press, 31-49.
1984, "Self-Understanding and Rationalizing Explanations", Philosophia Naturalis, 21, 309-320.
- et Brandt, R.,
1967, "The Logic of the Identity Theory", Journal of Philosophy, 64, 515-537.
- Lakatos, I.,
1970, "Falsification and the Methodology of Scientific Research Programmes", in I. Lakatos, A. Musgrave, eds., 1970, 91-196; repr. in I.

- Lakatos, 1978.
 1978, The Methodology of Scientific Research Programmes, Philosophical Papers, vol. 1, J. Worrall, G. Currie, eds., Cambridge: Cambridge University Press.
- et Musgrave, A., eds.,
 1970, Criticism and the Growth of Knowledge, Cambridge: Cambridge University Press.
- Laudan, L.,
 1977, Progress and Its Problems: Towards a Theory of Scientific Growth, Berkeley: University of California Press.
- Laurier, D.,
 1987, "Le monisme anomal est-il une forme d'épiphiénoménalisme?", Montréal: Cahiers du département de philosophie, 8713.
- Lemmon, E.J.,
 1967, "Comments on Davidson's 'The Logical Form of Action Sentences'", in The Logic of Decision and Action, N. Rescher, ed., Pittsburgh: University of Pittsburgh Press, 96-103.
- Lepore, E.,
 1985, "The Semantics of Action, Event, and Singular Causal Sentences", in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b, 151-161.
- ed.,
 1986, Truth and Interpretation, Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson, Oxford: Basil Blackwell.
- et McLaughlin, B.,
 1985a, "Actions, Reasons, Causes, and Intentions", in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b, 3-13.
- eds.,
 1985b, Actions and Events, Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson, Oxford: Basil Blackwell.
- Lewis, D.,
 1969, Conventions, A Philosophical Study, Cambridge: Harvard University Press.
- Locke, J.,
 1690, An Essay Concerning Human Understanding, J.W. Yolton, ed., London: Dent, ©1961, publié d'après l'édition de 1706.
- Lombard, L.B.,
 1978, "Actions, Results, and the Time of a Killing", Philosophia, 8, 341-354.
 1985, "How Not to Flip the Prowler: Transitive Verbs of Action and Identity of Actions", in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b, 268-281.

- 1986, Events: a Metaphysical Study, London: Routledge and Kegan Paul.
- MacDonald, C.,
- 1978, "On the Unifier-Multiplier Controversy, Canadian Journal of Philosophy, 8, 4, 707-714.
- Macdonald, G. et Pettit, P.,
- 1981, Semantics and Social Science, London: Routledge and Kegan Paul.
- Mackie, J.L.,
- 1962, "Counterfactuals and Causal Laws", in R.J. Butler, ed., 1962, 66-80.
- 1965, "Causes and Conditions", American Philosophical Quarterly, 2, 245-264.
- 1966, "The Direction of Causation", Philosophical Review, 75, 441-466.
- 1974, The Cement of the Universe, A Study of Causation, Oxford: Clarendon Press.
- Malcolm, N.,
- 1967, "Explaining Behavior", Philosophical Review, 76, 94-104.
- 1968, "The Conceivability of Mechanism", Philosophical Review, 77, 45-72.
- 1973, "Intention and Behavior", in P.A. Schilpp, L.E. Hahn, eds., 1989, 353-376.
- 1988a, "Mind and Action", in L. Hertzberg, J. Pietarinen, eds., 1988, 6-21.
- 1988b, "Response to Georg Henrik von Wright", in L. Hertzberg, J. Pietarinen, eds., 1988, 33-36.
- Manninen, J., et Tuomela, R., eds.,
- 1976, Essays on Explanation and Understanding, Dordrecht: Reidel.
- Martin, R.M.,
- 1969a, "On Events and Event-Descriptions", in Fact and Existence, J. Margolis, ed., Oxford: Basil Blackwell, 63-74.
- 1969b, "Reply", in Fact and Existence, J. Margolis, ed., Oxford: Basil Blackwell, 97-109.
- McCann, H.J.,
- 1982, "The Trouble with Level-Generation", Mind, 91, 481-500.
- 1983, "Individuating Actions: the Fine-Grained Approach", Canadian Journal of Philosophy, 13, 493-512.
- McLaughlin, B.P.,
- 1985, "Anomalous Monism and the Irreducibility of the Mental", in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b, 331-368.
- Meiland, J.W.,
- 1963, "Are there Unintentional Actions?", Philosophical Review, 72, 377-381.
- 1970, The Nature of Intention, London: Methuen.
- Melden, A.I.,
- 1961, Free Action, London: Routledge and Kegan Paul.

- 1966, "Desires as Causes of Actions", in F. Dommeyer, ed., Current Philosophical Issues, Springfield, Ill.: Thomas, 127-150.
- 1967, "Philosophy and the Understanding of Human Fact", in A. Stroll, ed., 1967, 229-249.
- Mellor, D.H.,
1987, "The Singularly Affecting Facts of Causation", in Metaphysics and Morality: Essays in Honour of J.J.C. Smart, P. Pettit, R. Sylvan, J. Norman, eds., Oxford: Basil Blackwell, 111-136.
- Mill, J.S.,
1874, A System of Logic, Ratiocinative and Inductive, London: Longmans, 1961.
- Morton, A.,
1969, "Extensional and Non-Truth-Functional Contexts", Journal of Philosophy, 66, 159-164.
- Neuberg, M.,
1985, "La thèse des descriptions multiples: lieu commun ou paradoxe de la philosophie de l'action?", Dialogue, 24, 4, 617-638.
1990, "Expliquer et comprendre. La théorie de l'action de G.H. von Wright", Revue Philosophique de Louvain, 88, 77, 48-78.
- Nordenfeld, L.,
1974, Explanation of Human Action, Uppsala: University of Uppsala.
- Parsons, T.,
1980, "Modifiers and Quantifiers in Natural Language", Canadian Journal of Philosophy, supp. vol. 6, 29-60.
1985, "Underlying Events in the Logical Analysis of English", in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b, 235-267.
- Pears, D.,
1967, "Are Reasons for Actions Causes?", in A. Stroll, ed., 1967, 204-228.
1985, "Intention and Belief", in B. Vermazen, M.B. Hintikka, eds., 1985, 75-88.
- Peters, R.S.,
1958, The Concept of Motivation, London: Routledge and Kegan Paul.
1970, "Comment on Toulmin", in R. Borger, F. Cioffi, eds., 1970, 27-41.
- Pfeifer, K.,
1982, "A Problem of Motivation for Multipliers", Southern Journal of Philosophy, 20, 2, 209-224.
1989, Actions and Other Events: the Unifier-Multiplier Controversy, New York: Peter Lang.

- Platon,
1965, Phédon, trad. E. Chambry, Paris: Garnier-Flammarion.
- Popper, K.,
1967, "La rationalité et le statut du principe de rationalité", in Les fondements philosophiques des systèmes économiques: Hommage à Jacques Rueff, E. Claassen, ed., Paris: Payot, 142-150.
- Prichard, H.A.,
1945, "Acting, Willing, Desiring", in Moral Obligation: Essays and Lectures, Oxford: Clarendon Press; repr. in A.R. White, ed., 1968, 59-69. Les références renvoient à cette édition.
- Quine, W.V.O.,
1985, "Events and Reification", in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b, 162-171.
- Ramsey, F.P.,
1927, "Facts and Propositions", in Foundations: Essays in Philosophy, Logic, Mathematics and Economics, D.H. Mellor, ed., Atlantic Highlands, N.J.: Humanities Press., 1978, 40-57.
- Rayfield, D.,
1972, Action: An Analysis of the Concept, The Hague: Martinus Nijhoff.
- Richards, N.,
1976, "*E pluribus Unum*: A Defence of Davidson's Individuation of Action", Philosophical Studies, 29, 191-198.
- Richardson, R.C.,
1975, "A Revised 'Logical Connection' Argument", Philosophical Studies, 27, 217-220.
- Root, M.,
1986, "Davidson and Social Science", in E. Lepore, ed., 1986, 272-304.
- Rorty, R.,
1965, "Mind-Body Identity, Privacy, and Categories", Review of Metaphysics, 19, 1, 73, 24-54; repr. in D.M. Rosenthal, ed., 1971.
1970, "In Defence of Eliminative Materialism", Review of Metaphysics, 24, 1, 93, 112-121; repr. in D.M. Rosenthal, ed., 1971.
- Rosenthal, D.M., ed.,
1971, Materialism and the Mind-Body Problem, Englewood Cliffs, N.J.: Prentice-Hall.
- Ross, G.,
1977, "When Do We Do What We Do?", Philosophical Studies, 32, 419-423.
- Ryle, G.,
1949, The Concept of Mind, London: Hutchison.

- 1973, "Negative 'Actions'", Hermathena, 81, 81-93.
- Sanford, D.H.,
1985, "Causal Relata", in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b, 282-293.
- Scarrow, D.,
1981, "The Causality of Reasons: A Survey of Some Recent Developments in the Mind-Body Problem", Metaphilosophy, 12, 1, 13-30.
- Schilpp, P.A. et Hahn, L.E., eds.,
1989, The Philosophy of Georg Henrik von Wright, The Library of Living Philosophers, vol. 19, La Salle, Ill.: Open Court.
- Searle, J.R.,
1979, "The Intentionality of Intention and Action", Inquiry, 22, 253-280.
1981, "Intentionality and Method", Journal of Philosophy, 78, 720-733.
1983, Intentionality, Cambridge: Cambridge University Press.
1984, Minds, Brains and Science, Cambridge: Harvard University Press.
- Sellars, W.,
1966, "Thought and Action", in Freedom and Determinism, K. Lehrer, ed., New York: Random House, 105-139.
1973, "Action and Events", Noûs, 7, 179-202.
1981, "Mental Events", Philosophical Studies, 39, 325-345.
- Shorter, J.M.,
1965, "Causality, and a Method of Analysis", in Analytic Philosophy, Second Series, R.J. Butler, ed., New York: Barnes and Noble, 145-157.
- Smith, P.,
1982, "Bad News for Anomalous Monism?", Analysis, 42, 4, 220-224.
1984, "Anomalous Monism and Epiphenomenalism: A Reply to Honderich", Analysis, 44, 2, 83-86.
- Stich, S.,
1983, From Folk Psychology to Cognitive Science: The Case Against Belief, Cambridge: MIT Press.
- Stockwell, R., Schachter, P. et Partee, B.,
1973, The Major Syntactic Structures of English, New York: Holt, Rinehart and Winston.
- Stoutland, F.,
1970, "The Logical Connection Argument", in American Philosophical Quarterly Monograph Series, no. 4, N. Rescher, ed., Oxford: Basil Blackwell, 117-129.
1976, "The Causation of Behavior", in Essays on Wittgenstein in Honour of G.H. von Wright, J. Hintikka, ed., Acta Philosophica Fennica, 28, 1-3, Amsterdam: North Holland, 286-325.
1980, "Oblique Causation and the Reason for Action", Synthese, 43, 351-367.

- 1982, "Philosophy of Action: Davidson, von Wright and the Debate over Causation", in Contemporary Philosophy. A New Survey, vol. 3, Philosophy of Action, G. Fløistad, ed., The Hague: Martinus Nijhoff, 45-72.
- 1983, "Von Wright's Theory of Action", in P.A. Schilpp, L.E. Hahn, eds., 1989, 303-332 (version abrégée d'un article de 1973, non publié).
- 1985, "Davidson On Intentional Behavior", in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b, 44-59.
- 1988, "On Not Being a Behaviourist", in L. Hertzberg, J. Pietarinen, eds., 1988, 37-60.
- 1988-9, "On Not Being a Realist", Proceedings of the Aristotelian Society, 89, 2, 95-111.
- Strawson, P.F.,
1959, Individuals, London: Methuen.
- Stroll, A., ed.,
1967, Epistemology. New Essays in the Theory of Knowledge, Westport: Greenwood Press.
- Taylor, B.,
1985, Modes of Occurrence: Verbs, Adverbs and Events, Aristotelian Society Series, vol. 2, Oxford: Basil Blackwell.
- Taylor, C.,
1964, The Explanation of Behavior, London: Routledge and Kegan Paul.
- Taylor, R.,
1966, Action and Purpose, Englewood Cliffs, New Jersey: Prentice-Hall.
- Thalberg, I.,
1962, "Intending the Impossible", Australasian Journal of Philosophy, 40, 49-56.
- 1971, "Singling Out Actions, their Properties and Components", Journal of Philosophy, 68, 781-787.
- 1972, Enigmas of Agency, London: George Allen and Unwin.
- 1977, Perception, Emotion, and Action, New Haven: Yale University Press.
- 1978, "The Irreducibility of Events", Analysis, 38, 1, 1-9.
- 1985, "A World Without Events?" in B. Vermazen, M.B. Hintikka, eds., 1985, 137-155.
- Thomson, J.J.,
1971a, "Individuating Actions", Journal of Philosophy, 68, 774-781.
- 1971b, "The Time of a Killing", Journal of Philosophy, 68, 5, 115-132.
- 1977, Acts and Other Events, Ithaca: Cornell University Press.

- Toulmin, S.,
 1970a, "Reasons and Causes", in R. Borger, F. Cioffi, eds., 1970, 1-26.
 1970b, "Reply to Peters", in R. Borger, F. Cioffi, eds., 1970, 42-48.
- Vendler, Z.,
 1962, "Effects, Results and Consequences", in R.J. Butler, ed., 1962, 1-15.
 1965, "Comments", Journal of Philosophy, 62, 602-604.
 1967a, "Causal Relations", Journal of Philosophy, 64, 704-713.
 1967b, "Facts and Events", dans son livre Linguistics in Philosophy, Ithaca: Cornell University Press, 122-146.
- Vermazen, B.,
 1985, "Negative Acts", in B. Vermazen, M.B. Hintikka, eds., 1985, 93-104.
 et Hintikka, M.B., eds.,
 1985, Essays on Davidson, Actions and Events, Oxford: Clarendon Press.
- Vollrath, J.F.,
 1975, "When Actions Are Causes", Philosophical Studies, 27, 329-339.
- Wallace, J.,
 1966, "On What's Happening", manuscrit non publié.
- White, A.R., ed.,
 1968, The Philosophy of Action, Oxford: Oxford University Press.
- Wilson, G.M.,
 1985, "Davidson on Intentional Action", in E. Lepore, B. McLaughlin, eds., 1985b, 29-43.
- Winch, P.
 1958, The Idea of a Social Science, London: Routledge and Kegan Paul.
- Wittgenstein, L.,
 1921-2, Tractatus Logico-Philosophicus, London: Routledge and Kegan Paul.
 1953, Philosophical Investigations, traduction de G.E.M. Anscombe, Oxford: Basil Blackwell.
 1958, The Blue and Brown Books, New York: Harper and Row.
 1967, Zettel, publié sous la direction de G.E.M. Anscombe, G.H. von Wright, traduction de G.E.M. Anscombe, Oxford: Basil Blackwell.
 1969, On Certainty, édition bilingue allemand-anglais, traduction anglaise de D. Paul, G.E.M. Anscombe, Oxford: Basil Blackwell, ©1979.
 1980, Remarks on the Philosophy of Psychology, vol.1, publié sous la direction de G.E.M. Anscombe, G.H. von Wright, vol. 2, publié sous la direction de G.E.M. Anscombe, H. Nyman, Oxford: Basil Blackwell.
- von Wright, G.H.,
 1962, "On Promises", Theoria, 28; repr. in G.H. von Wright, 1983c, 83-99.
 1963a, Norm and Action, A Logical Inquiry, London: Routledge and Kegan Paul.

- 1963b, "Practical Inference", Philosophical Review, 72; repr. in G.H. von Wright, 1983c, 1-17. Les références renvoient à cette édition.
- 1963c, The Varieties of Goodness, London: Routledge and Kegan Paul.
- 1965, "The Foundation of Norms and Normative Statements", in The Foundations of Statements and Decisions, K. Ajdukiewicz, ed., Warszawa: Polish Scientific Publishers; repr. in G.H. von Wright, 1983c, 67-82.
- 1968, An Essay in Deontic Logic and the General Theory of Action, Acta Philosophica Fennica, 21, Amsterdam: North Holland.
- 1971, Explanation and Understanding, Ithaca: Cornell University Press.
- 1972, "On so-called Practical Inference", Acta Sociologica, 15; repr. in G.H. von Wright, 1983c, 18-34. Les références renvoient à cette édition.
- 1973, "On the Logic and Epistemology of the Causal Relation", in Logic, Methodology and Philosophy of Science, vol. 4, P. Suppes *et al.*, eds., Amsterdam: North Holland, 293-312.
- 1974, Causality and Determinism, London: Columbia University Press.
- 1974-5, "A Reply to my Critics", in P.A. Schilpp, L.E. Hahn, eds, 1989, 733-887 (en particulier sect. 3 et 4).
- 1976a, "Determinism and the Study of Man", in J. Manninen, R. Tuomela, eds., 1976; repr. G.H. in von Wright, 1983c, 35-52. Les références renvoient à cette édition.
- 1976b, "Replies", in J. Manninen, R. Tuomela, eds., 1976, 371-413.
- 1979, "The Determinants of Action", in Reason, Action and Experience, H. Kohlenberger, ed., Hamburg: Felix Meiner, 107-119.
- 1980, Freedom and Determination, Acta Philosophica Fennica, 31, 1, Amsterdam: North Holland.
- 1981a, "Action Theory as a Basis for Deontic Logic", in Normative Structures of the Social World, G. di Bernardo, ed., Amsterdam: Rodopi, ©1988, 39-63.
- 1981b, "Explanation and Understanding of Action", Revue Internationale de Philosophie, 35; repr. in G.H. von Wright, 1983c, 53-66. Les références renvoient à cette édition.
- 1981c, "On the Logic of Norms and Actions", in New Studies in Deontic Logic, R. Hilpinen, ed., Dordrecht: Reidel; repr. in G.H. von Wright, 1983c, 100-129. Les références renvoient à cette édition.
- 1983a, "Norms, Truth, and Logic", in G.H. von Wright, 1983c, 130-209.
- 1983b, "On Causal Knowledge", in Knowledge and Mind, C. Ginet, S. Shoemaker, eds., Oxford: Oxford University Press, 50-62; repr. in 1984c.

- 1983c, Practical Reason. Philosophical Papers, vol. 1, Ithaca: Cornell University Press.
- 1984a, "Determinism and Knowledge of the Future", in G.H. von Wright, 1984c, 52-67.
- 1984b, "Determinism and Future Truth", in G.H. von Wright, 1984c, 1-13.
- 1984c, Truth, Knowledge and Modality, Philosophical Papers vol. 3, Oxford: Basil Blackwell.
- 1985, "Of Human Freedom", in The Tanner Lectures On Human Values, vol. 6, S.M. McMurrin, ed., Salt Lake City: University of Utah Press, 107-170.
- 1986, "Rationality: Means and Ends", Epistemologia, 9, 57-71.
- 1988, "Reflections on Psycho-Physical Parallelism", in L. Hertzberg, J. Pietarinen, eds., 1988, 22-32.